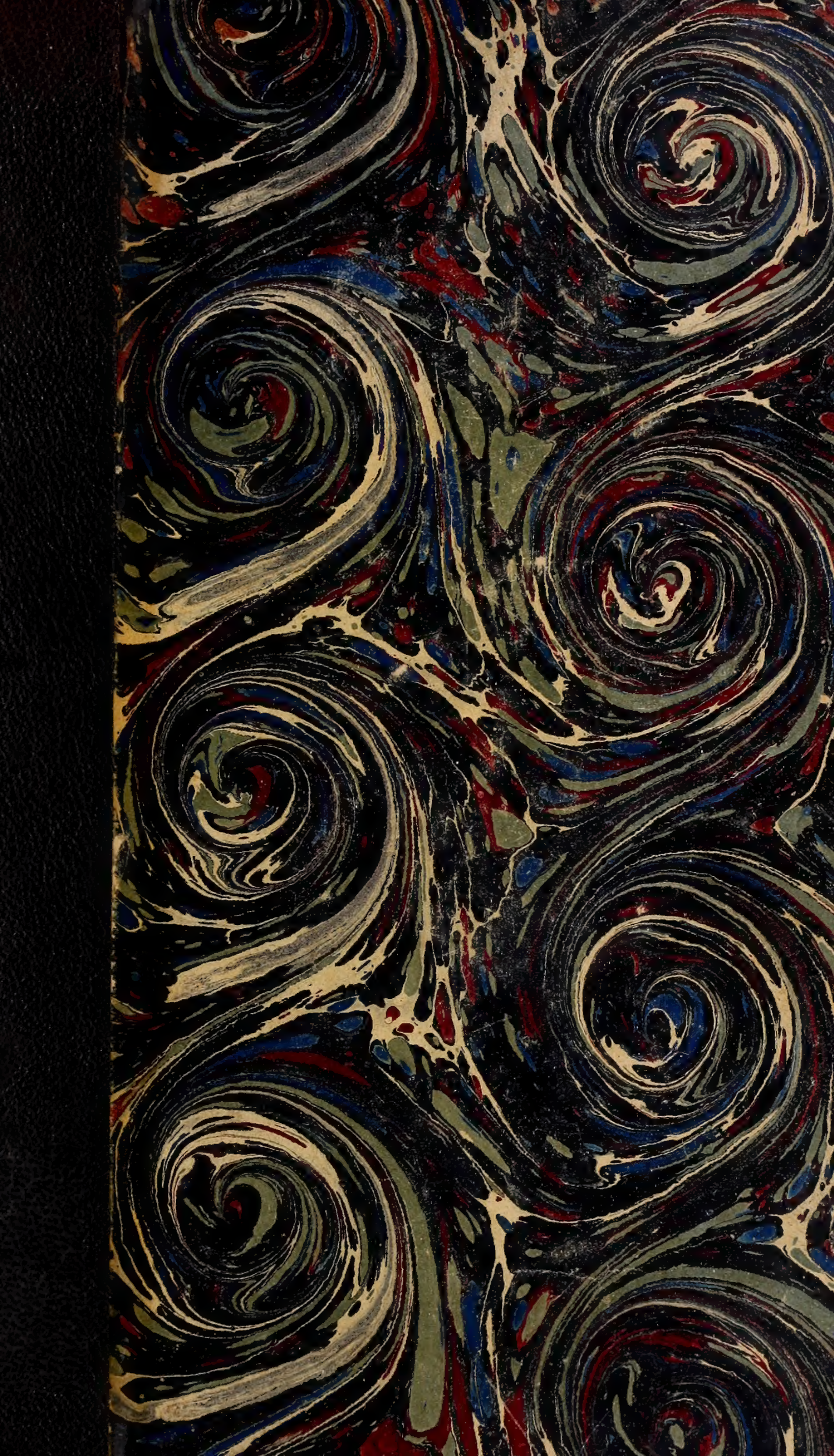
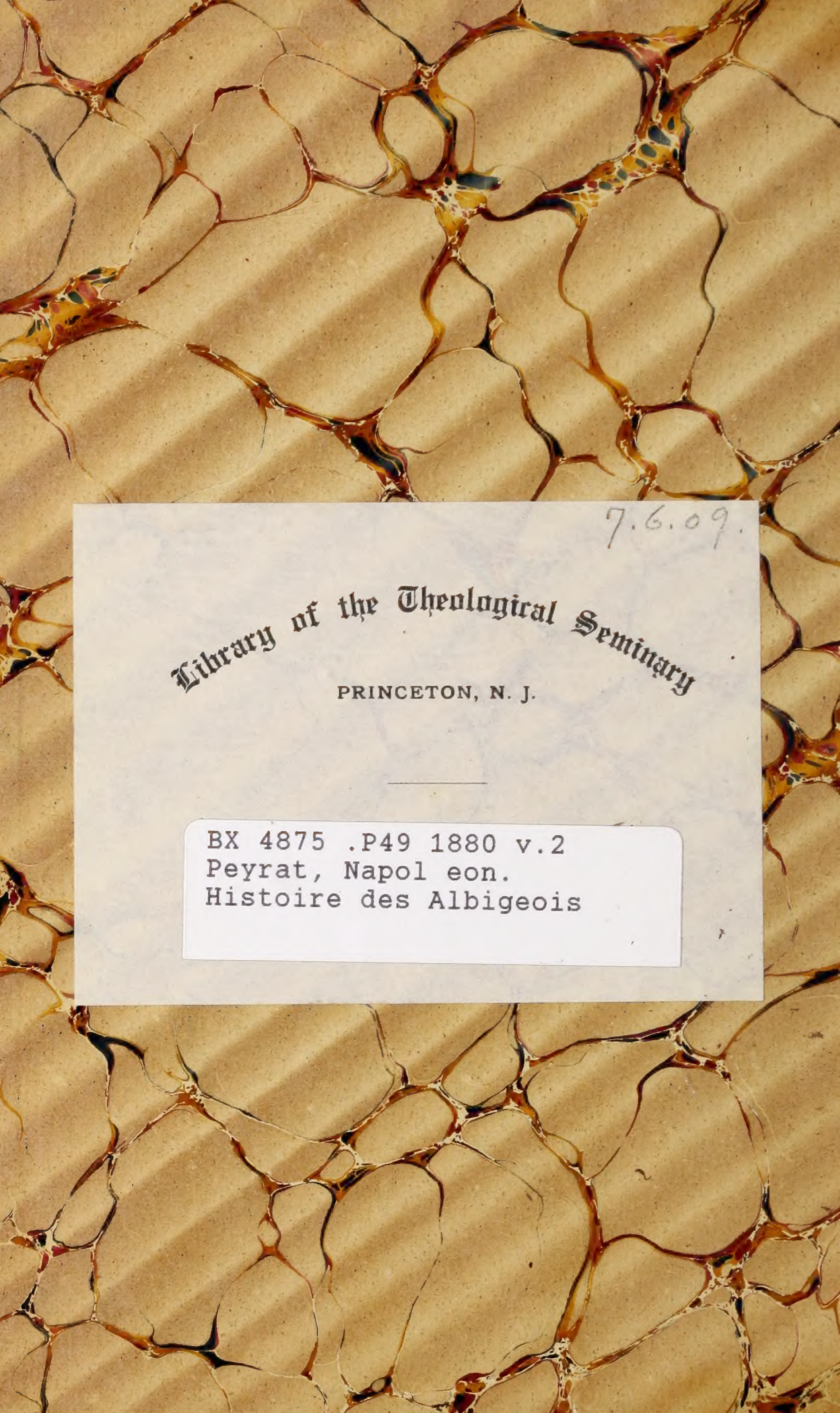




7.6.09.
Library of the Theological Seminary
PRINCETON, N. J.
BX 4875 .P49 1880 v.2
Peyrat, Napol eon.
Histoire des Albigeois



HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

II et III

619-82 — IMPRIMERIE D. BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

II et III
LA CROISADE

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

Ai! Tolosa e Provensa!
E la terra d'Agensa!
Bezers e Carcassey!
Quo vos vi! Quo vos vey!

BERNARD SICARD DE MARJEVOLS



PARIS
G. FISCHBACHER ÉDITEUR
33, RUE DE SEINE, 33
—
1882

HISTOIRE

DES ALBIGEOIS

LIVRE VII

GAUCÉLI

CHAPITRE PREMIER

Esclarmonde. — La théocratie romaine. — La France féodale et monarchique. — L'Aquitaine démocratique et chevaleresque.

La Genèse expire au Castellar. Après le colloque nous entrons dans les guerres du Paraclet. Nous dressons à l'entrée la grande figure d'Esclarmonde de Foix.

Le Castellar, naguère inconnu, est désormais un monticule glorieux. Il est l'acropole d'Esclarmonde, le sanctuaire de l'Esprit, l'arène retentissante de l'albigéisme, la cime encore fumante de l'anathème, et

d'où sortirent, de ce coup de foudre, deux dragons : l'inquisition et la croisade.

Le Castellar est le piédestal d'Esclarmonde. Toutes ses œuvres se groupent sur ce sommet : son séjour, sa conversion, sa diaconie, le colloque, la guerre, la réformation, l'accueil des proscrits, la reconstruction de Montségur. Ce sont les scènes d'un même drame, et cette tragédie est son œuvre, et pour que le monde ne l'ignore pas, elle l'entreprend pendant qu'elle gouverne le comté et que son frère est captif dans les tours d'Urgel. Esclarmonde en est la pensée : Ramon-Roger n'en sera que l'incomparable épée. Spectacle prodigieux ! Une femme ose défier Innocent III, lui disputer le sceptre des âmes, les clefs du ciel et de l'enfer. Ah ! c'est qu'elle est de la race de Boanerge, une *fille du tonnerre*. Son nom est l'*éclair du monde*. Pamios est sa Pathmos.

Le Castellar est le trépied d'Esclarmonde. La montagne et la princesse sont revêtues d'un orage, et coiffées d'un arc-en-ciel. Arrêtons-nous sur cette cime apocalyptique. Interrogeons la grande inspirée. Le colloque s'est dispersé. Esclarmonde est rentrée dans son cloître. La noble veuve a repris sa quenouille d'ébène, ses fuseaux d'ivoire, sa navette d'or. La docte théologienne file les lins purs de saint Jean, et tisse la pourpre brillante de Platon. Mais la profonde politique ourdit en silence le sort de son peuple, la sainte conjuration de l'Esprit humain, la révolution régénératrice de l'avenir. Et la prophétesse guerrière poussera son grand frère, ses fils, ses neveux, toute la chevalerie romane, toute la démocratie pyrénéenne aux batailles du Paraclet. Car

enfin voici la croisade. C'est le dernier argument de Rome. C'est le colloque des épées et des haches d'armes; la conférence tumultueuse de l'incendie, du massacre et de la mort. Les moines de Cîteaux la prêchent déjà dans tout l'Occident. Les peuples en sont effarés; ils consultent les présages, ils observent les prodiges. Les corneilles du Castellar la sentent venir sur les vents du nord. Ces oiseaux fatidiques tiennent conseil sur les tours. Ils avertissent la cité, poussent des cris de guerre, simulent des combats et flairent des cadavres.

Mais quelle est cette théocratie qui va déchaîner l'Europe contre Toulouse et l'Aquitaine?

L'an 1000 est une borne gigantesque et sombre des temps. Elle divise le moyen âge, ferme les siècles barbares, ouvre les siècles chevaleresques. L'empire de Charlemagne s'était écroulé. On attendait la fin du monde. L'Europe grelotta cent ans sous cet affreux cauchemar. Des voix plaintives se lamentaient dans cette nuit. « Repentez-vous, voici l'agonie de l'univers[1] ! » Un poète monastique, d'un génie barbare, a condensé, dans une strophe lugubre et sublime, l'épouvante du genre humain. « Dans ce jour, dans ce jour horrible, le siècle sera réduit en cendres? Ainsi l'annoncent David et la Sibylle![2] » C'est dans ce râle du monde que naquit la théocratie romaine. La gestation avait duré mille ans. C'est de cet âge de fer, de cette nuit de l'Érèbe qu'elle sortit pour s'asseoir sur les nuées du ciel. Allait-elle remettre à son Juge le monde expirant, ou le juger

1. Les Vaudois. — 2. *Dies iræ.*

elle-même à la place du Christ détrôné? Cette porte sombre convient à cette lugubre histoire.

D'où vient la théocratie romaine? L'hymne funèbre nous l'indique : elle vient de la synagogue juive et de l'antre des sibylles; de plus loin encore, des temples de l'Inde. L'empire romain agonisait; on appela de Cumes la Circé; la magicienne fit ses incantations; elle versa, comme un sang nouveau, l'Évangile sophistiqué dans son cadavre, et le monstre revécut. L'homme qui transporta la chaire de Jérusalem dans Rome fit une œuvre colossale. On a dit que c'était Constantin. Ce serait plutôt Théodose. Constantin jeta l'Église dans le moule impérial. Théodose lui donna une tête, celle du monde, Rome. Charlemagne la dota du Latium, la terre de Saturne qui dévorait ses enfants et faisait régner l'âge d'or. C'est de ce sol saturnien, qui avait déjà produit l'empire romain, que devait regermer la théocratie latine. Elle fut l'œuvre des Césars et des siècles sombres[1].

Le *catholicisme* fut un immense amalgame : hiérarchie romaine, tradition juive, théologie grecque, monachisme indien, superstition barbare, polythéisme universel. On en accuse le pape Silvestre. Au ve siècle déjà, Sidoine Apollinaire disait : *Nous portons l'ombre de l'empire*. Second Numa, Grégoire II, un très grand pontife, mais qui se disait un *vermisseau*, conçut le premier la larve, imperceptible encore, du paperoi. De ce ver sortit un géant, et Grégoire VII, *vicaire*, disait il, *du Christ*, s'assit, le tonnerre à la

1. Fleury, *Hist. de l'Égl.*

main, sur les nuées du ciel. Céphas se métamorphosait en Jupiter, assembleur des tempêtes.

Grégoire VII termine le cycle immense de l'Église qui dure mille ans. L'ecclesia grecque, c'est la réunion des citoyens dans l'Agora. L'Église est d'abord une démocratie. Elle a donc passé de la démocratie des fidèles à l'aristocratie des évêques, puis à l'oligarchie des patriarches, enfin à l'autocratie des papes. Elle a évolué en Église populaire, fédérative, impériale, barbare, féodale, et la voilà théocratique. C'est sa forme définitive et romaine. Mais pendant dix siècles, elle a roulé de cercle en cercle, comme un astre échappé, du zénith au nadir, du Christ, dit Joachim de Flore, à l'Antichrist. L'ecclesia primitive existe dans la papauté comme la république dans l'*imperium romanum*. Grégoire VII en est le César sacerdotal, le *vicaire* olympien[1]. Certes nous ne méconnaissons pas la grandeur de Rome et de Grégoire de Soana. Le pontife est magnifique et son œuvre est énorme. Cet empire romain spirituel, cette magistrature du genre humain, ce tribunal universel des âmes, ce vicaire de Dieu tenant les clefs du ciel et de l'enfer, c'est colossal, fantastique, vertigineux, mais construit, comme une Babel de vapeurs, sur un chaos de fictions foudroyantes. Pour construire sa théocratie, Grégoire a dû supprimer trois choses, le peuple, la Bible et le Christ.

Grégoire VII est un colosse, et son œuvre est titanesque. Titanesque, avons-nous dit, et quoiqu'elle

1. Guizot, *Hist. de la Civil.*

se réclame du ciel, elle est fille de la Terre, mère des géants. Elle est l'antinomie du Christ libérateur. Elle revendique incessamment l'empire du monde que dédaignait le Christ. Elle invoque l'emploi du fer que condamnait le Christ. Elle sollicite l'effusion du sang humain qu'eût abhorrée le Christ. Elle tint l'Occident sous la terreur de l'Inquisition qu'eût abominée le Christ. Et pour tout dire, en un mot, la théocratie juive a crucifié le Christ sur le Calvaire de Jérusalem, la théocratie romaine crucifiera le Verbe et l'Amour sur le Calvaire de l'Univers.

Grégoire VII fut le dernier pape élu par le peuple romain. Après lui le peuple est exclu, l'Évangile scellé, le Christ captif dans le ciel. Le Christ, adoré et incarcéré, est tenu sous clef par son vicaire, comme un César byzantin par son Grand-eunuque. Le peuple, comme un esclave, n'a plus de Loi. Sa loi, c'est le prêtre. Il a perdu son sacerdoce universel. D'ailleurs le peuple théocratique n'est pas le peuple chrétien, c'est le plebs monacal. Le moine usurpe tout, absorbe tout, et le monde devient un monastère. Ces cénobites portent à leur ceinture le trousseau symbolique de ce qu'ils réservent au monde, des croix, des chaînes, des têtes de mort. L'Évangile est dans une langue morte. L'Europe s'arme, non pas pour délivrer l'Évangile, mais pour conquérir le Sépulcre. C'est la religion du trépas et des trépassés. Pierre pétrifie toute chose. C'est de ce néant que Grégoire VII est la personnification superbe. La théocratie eût fait de l'Europe une Inde somnolente, une Chine racornie, une Égypte momifiée[1].

1. Ag. de Gasparin, *Innoc. III.*

La théocratie est le gouvernement du monde naissant ou du monde vieilli. Il faut aux peuples enfants ou moribonds des prêtres-rois, des pontifes-dieux. Ces Manou, ces Hermès, ces Melkisedec éternisent les langes du genre humain. Ce régime de la Chine et de l'Inde était impossible en Occident, sous la Bible égalitaire et le Christ libérateur. Il faut des castes à la théocratie; elle veut des temps barbares. Or, la barbarie décroissait. La théocratie venait trop tard. Elle venait immobiliser le monde, quand le monde, échappé comme de la mort, se mettait en mouvement; quand tout se levait, croisades, communes, serfs de la glèbe; quand vont s'accomplir ces merveilleuses conquêtes de l'Angleterre, des Deux-Siciles, de l'empire d'Orient. Rome elle-même à son insu concourut à l'émancipation des peuples par les croisades. Elle les poussait vers un sépulcre; ils arrivèrent au berceau d'un soleil, au foyer de Vie. Ils virent Constantinople et Jérusalem, le monde grec et le monde asiatique. Ce fut comme une vision des Mille et Une nuits. Ils rapportèrent en Europe leur éblouissement, leur rêve d'Orient. Mais ce qui dut surtout émerveiller les rois, c'est de voir le patriarche byzantin soumis au Porphyrogénète grec. Ils comparèrent instinctivement ce pontife pacifique au théocrate foudroyant de Rome. Sur le Rhodope, ils virent mieux encore, des pontifes des forêts orphiques, les pauliciens du Taurus avec qui Léon l'Isaurien et Léon l'Arménien entreprirent la Réformation iconoclaste de l'Orient, et qui, refoulés en Sicile et en Bulgarie, vont, par le Danube et l'Adriatique, assiéger Rome et tenter la

Réformation de l'Occident. L'hellénisme vient en croupe sur le cheval superbe des croisades.

La théocratie romaine, du trône du monde, suivait, d'un regard jaloux et menaçant, deux sectes obscures, deux Églises proscrites, errantes dans les forêts. Contre l'orgueilleuse Église de saint Pierre, elles se prétendaient, l'une fille de saint Paul, apôtre de l'Occident; et l'autre fille de saint Jean, apôtre de l'Orient : la paulinienne et la johannite. La paulinienne éclate à la fois dans les Alpes et les Pyrénées. Ses premiers prédicateurs sont Vigilance et Jovinien (500). Elle reparaît avec le barbe Pierre de Valdis (700), puis avec le missionnaire Gandolfe (1000), puis fait tumultueusement explosion avec Pierre de Brueys, Henri de Lausanne et Arnauld de Brescia (1100). La johannite vient d'Orient. Marcos de Memphis l'apporte en Espagne (350) ; Priscillien d'Avila la transmet à l'Aquitaine (380). Elle a pour ancêtres Origène et Érigène (250-850). Par Lisois d'Orléans (1000), elle arrive à Nicétas et Guilhabert de Castres (1200). La première est biblique et républicaine. La seconde est mystique et chevaleresque. Platonicienne, elle a sa robe étoilée et son nimbe zodiacal. Leur commune métropole, c'est Toulouse. Rome les combattra. Qui portera son glaive? Qui s'élancera sur le Midi? La France[1].

La France naissait alors avec la dynastie des Capets. Hugues montait sur le trône de Paris, comme la théocratie, sortant d'un cloaque, d'un abîme de té-

1. N. Peyrat : *Hist. de Vigilance.*

nèbres, s'asseyait radieuse au timon de l'Occident. Rome, abandonnant la race de Charlemagne comme elle avait délaissé pour lui la race de Clovis, patronna la jeune dynastie capétienne. Robert Ier, fils de Hugues, fut l'élève d'un pape, le savant aquitain Gerbert. Cet Eliacin monacal, poète liturgique et coryphée de la psallette de Saint-Denis, pèlerin dans la Ville sainte, offrit ses antiphones sur l'autel de Saint-Pierre. Son *Veni Spiritus* deviendra l'hymne exterminateur, la marseillaise des croisades albigeoises dont il sera lui-même l'avant-garde en brûlant les cathares d'Orléans. Dès lors, les Capétiens seront les porte-glaives du Saint-Siège. Pendant sept cents ans, ils traqueront les hérétiques, c'est-à-dire les proscrits de Rome. A ce prix, ils seront *fils aînés de l'Eglise et rois très chrétiens*. C'est le signe tragique et fatal de cette illustre dynastie, et les bûchers d'Orléans seront son sacre de feu.

Paris, vieille bourgade gauloise, surgissait alors aussi, comme métropole, dans une île de la Seine, semblable à un vaisseau dont Notre-Dame, à l'est, serait la haute proue et dont le palais des rois, à l'ouest, serait la poupe et le gouvernail ; donjon royal peuplé d'évêques de chair, basilique décorée d'un cordon de monarques de pierre, double symbole de la Gaule. Voilà le noyau de la monarchie, le cœur de la France. Son territoire s'ébauche entre les quatre fleuves qui forment l'*Ile de France*, et tend à s'étendre laborieusement vers son berceau septentrional, dans ses limites naturelles, le Rhin, l'Escaut et l'Océan. Paris en est le centre et la capitale

de ses comtes devenus rois; chefs à peine obéis d'une oligarchie de grands vassaux qui, par l'élection des Capétiens, ont accompli la rupture définitive de la Gaule et de l'Allemagne. A cette époque, une France belge était plus probable encore qu'une Aquitaine française. Mais ses rois sont attirés vers le sud par le souvenir de Clovis et de Charlemagne. Ils dédaignent leur brumeux berceau salique et ripuaire, et sont entraînés par la beauté du ciel, l'aménité du sol, l'opulence des villes, et les appels incessants des évêques romains.

La France est séparée de l'Aquitaine par la race, le génie et un fleuve, la molle, paisible, indolente et sablonneuse Loire. Toutefois la Loire, dont la source est en Aquitaine et l'embouchure dans l'Océan armoricain, est moins un fossé de séparation qu'un lien sympathique, qu'une guirlande ondoyante tenue par les deux sœurs en signe d'harmonie et d'union indépendante. Elles s'étaient déjà liguées sous l'alvernien Vercingétorix. La France est gauloise, monarchique et féodale; l'Aquitaine est ibère, fédérative et municipale; leur éducation commune est latine. Le grand génie politique d'Auguste et de Charlemagne avait compris cette énergique personnalité de l'Aquitaine. Le premier l'avait érigée en province romaine, le second en royaume feudataire. Cette individualité vivace éclata dans trois luttes tragiques, sous Vercingétorix contre César, sous Alaric contre Clovis, sous Gaïffer contre les fils de Charles Martel. Une quatrième guerre non moins sanglante couve sourdement contre les descendants de Hugues Capet. Le crime de Rome, c'est d'avoir d'un mot

détruit un peuple, biffé d'un trait de plume une œuvre de Dieu [1].

Voilà donc trois principes et trois forces en présence : Rome, un despotisme divin, dominant le monde ; la France, une monarchie féodale, pupille de Rome; l'Aquitaine, une démocratie chevaleresque, s'émancipant de Rome et de la France. Le champ clos où ils s'entreheurteront, c'est ce cirque de granit dont l'ellipse immense est formé par les Alpes, les Cévennes et les Pyrénées. Toulouse en est le centre, et c'est autour de ses murailles que pendant vingt ans tourbillonnera cet ouragan d'idées, d'hommes et de chevaux, sous la nuée de sang et de feu.

Esclarmonde est la Débora et la Velléda des batailles pyrénéennes.

1. Raynouard : *Hist. du Droit municip.*

CHAPITRE II

Préparatifs de la croisade. — Innocent III donne le signal. — Appel aux armes des princes. — Meurtre de Pierre de Castelnau. — Prédication dans le nord et dans le midi.

Le comte de Foix se vit entouré au Castellar de ses compagnons d'Orient, les Villemur, les Bélissen, les Castel-Verdun; du Grand-Maître d'Amour et des troubadours dont il était le héros admiré. Nous trouvons, dans son cortège même, son chantre favori, le poète qui va nous révéler un monde nouveau de guerriers et de combats. Connaissons-le d'abord: il se cache sous un pseudonyme, il s'entoure de mystère, il s'enveloppe d'un nuage fatidique. Il se dit géomancien, enchanteur, disciple de Merlin. Il prédit la croisade et veut en faire un poème qui sera chanté sur le rythme de la chanson d'Antioche. Trois Tudelle revendiquent le berceau de cet Homère. Il fut, à ce qu'il prétend, *nourri* à Tudelle, en Navarre. Mais son nom ni sa langue ne sont na-

varrais. Tudelle en Gascogne le réclame pour son fils. Mais son dialecte, quoique mêlé, n'est pas auscitain. Il pourrait être de Tudelle en Albigeois. Son dialecte, quoique rude, incorrect, et volontairement barbare, est pourtant Toulousain. Mais il a l'accent montagnard, l'intonation inculte et sauvage. Dès le premier vers, un mot de son invocation, une faute prosodique, le trahissent du comté de Foix [1]. Il est né autour du donjon phocéen. Il a pu suivre au delà des monts Constance, infante de Toulouse, un instant reine de Navarre. Il a vécu dans les cours de Pampelune et de Saragosse dont il honore les monarques. Mais il est mécontent des rois de Léon et de Portugal qu'il bafoue. Il était de retour avant la croisade. Il ne s'attendait ni à tant de monde ni à tant de férocité. Son cœur fluctuait comme le cœur horripilé de l'Aquitaine. Il se déclare enfin pour la patrie et le *Christ spirituel*. Il s'attache à leur plus grand champion. Il devient le chantre officiel du comte de Foix, son seigneur. Il le suit dans les batailles. Alors le prince *dorait* le troubadour. Aujourd'hui c'est le harpeor qui chamarre son héros de sa *dorure* immortelle. Voilà notre guide glorieux : c'est à lui que nous disons : *Tu duca! tu maestro!* Le poète et l'historien n'ont qu'à monter à cheval pour suivre, pendant douze

1. Le premier vers du poème est incorrect. Il doit se scander ainsi :

> Al noum del Paï, del Filh et del Sant-Espérit.

Or, dans le dialecte toulousain, *Paï* n'est usité que dans le comté de Foix.

ans, le prince Ramon-Roger, l'Achille de cette Iliade.

Après les conférences du Castellar, les barons, escortant les pontifes du Consolateur, remontèrent dans leurs châteaux. Ils préparèrent leurs lances, leurs palefrois et leurs donjons. Les princes se fortifièrent aussi par des mariages, et des fêtes se mêlèrent à ces apprêts de combats.

Le comte de Toulouse avait eu, de Béatrix de Carcassonne, une fille aînée, nommée Constance. Il l'avait mariée à don Sanche le Brave, roi de Navarre. Ce gendre eût pu remplacer Richard Cœur de Lion, son beau-frère, pour la défense du Midi. Mais Constance de Toulouse, semblable sans doute à Constance de France, son aïeule, fut répudiée par le héros cantabre. Ce fut un triple malheur : Sanche devait manquer à l'Aquitaine, la Navarre passa aux comtes de Champagne, et Constance épousa Bermond d'Anduze, qui trahit Ramon VI. Sanche le Vaillant dort dans la tombe de Roland, son modèle, dans l'abbaye de Roncevaux.

Le comte Ramon VI rechercha pour son fils, âgé de dix ans, dona Hélis, fille du comte d'Auvergne. Ce mariage échoua probablement par le refus du prince, qu'il eût détaché des Capétiens, et déjà sous l'anathème d'Innocent III. L'infante entra dans la maison de Turenne, à qui Ramon demanda une autre petite dona Hélis, filleule de la future Clorinde de la Dordogne, et qui mourut en bas âge. Ramonet avait déjà dû épouser une infante d'Aragon, fille aînée de Pierre II, morte aussi dès le berceau. Enfin, il obtiendra bientôt dona Sancha, la plus jeune

sœur de ce roi. La mort semblait écarter toutes les pâles fiancées de la couche condamnée de ce prince en qui devait s'éteindre la race héroïque des Saint-Gélis.

Ramon VI venait de remarier sa sœur India, veuve de Guilhabert de Lautrec, avec Jourdain de l'Ile, vicomte de Gimoez, fils d'Esclarmonde de Foix.

C'est alors aussi que Roger-Bernard, infant de Foix, conclut son mariage, arrêté depuis 1202, retardé par l'enfance des fiancés et par la captivité des comtes, avec Ermessinde, héritière de Castelbon. L'infant avait dix-huit ans, l'infante seize ; leurs noces réjouirent la délivrance des princes, leurs pères. Le comte de Foix s'attachait par cette union les Commenges espagnols et se formait à son insu un camp inexpugnable derrière les Pyrénées [1].

Ramon de Peyrèle aussi couronna ses mystiques amours avec Na Corba de Lantar. La vierge et le chevalier avaient, selon l'usage cathare, donné cinq ans à leurs pieux et pudiques soupirs. Enfin l'hymen consomma leurs tendresses fidèles et virginales. Ramon avait environ vingt-cinq ans et Na Corba vingt, quand le jeune baron vint chercher son amante au château de Rocafissada.

L'Acarnaguès, qui s'étend de l'Ers à l'Ariège, comprend trois petits cantons, le *Peyrat*, le pays des pierres, l'*Olmès*, le pays des ormes, le *Jarrats*, le pays des fontaines. Ramon de Pérelle est seigneur de l'Olmès. Le Jarrats est le domaine des Lantar. Le vieux Jourdan de Lantar s'était retiré

1. Dom Vaissette. V. Chartes.

dans le comté de Foix, berceau de sa femme dona Marquésia de Villemur. Saint-Paoul de Jarrats était leur bourg; Rocafissade était leur manoir; leurs troupeaux de brebis, de chèvres, de vaches, de cavales paissaient nuit et jour les herbages du Thabor. Rocafissade tirait son nom de son château taillé dans le rocher, ou de la *fissure* ouverte sur le vallon de l'Herm. Jordan et Marquésia avaient quatre fils, quatre héros d'épopée, et une fille qu'ils appelèrent Corba (*Corva, Corvina*, corneille), nom de tradition romaine et de prophétique augure, car elle devait être une héroïne de douleur et de martyre.

Rocafissade et Pérella, vis-à-vis à une lieue l'un de l'autre à vol d'oiseau, ne sont séparés que par le vallon creusé par un torrent, le Doctorier, qui descend des frênes du Thabor. Le château de Pérelle est assis sur les rochers de la rive droite du torrent. C'est une des plus pauvres châtellenies des Pyrénées. Elle n'a guère que cent à cent cinquante vassaux divisés entre quatre hameaux : Perelha-Haute, Perelha-Basse, Combescura et Ravineira. Ces noms peignent la terre; c'est un sol pierreux de landes et de forêts, entrecoupées de quelques cultures d'orge et de sarrasin, de maigres vignobles, et hérissées de grandes rocailles dont la base caverneuse est hantée par les petits carnassiers, la fouine, le renard, le loup, et dont la cime perforée recèle les nids des oiseaux de proie, l'épervier, le milan, le grand-duc, ce vautour des nuits. C'est un pays de gibier et de troupeaux, de bergers et de chasseurs[1]. Voilà l'hum-

1. M. Pasquier : Arch. pal. de Foix.

ble Ithaque de ce Télémaque féodal, élève de la Sagesse éternelle. Mais par la terre il s'élargissait dans les riches et vastes domaines de Lavelanet, de la Roca, de Bélestar, de Montségur; et par la race, il s'élevait dans les hautes et superbes alliances des Bélissen, des Montservat, des Durfort. Enfin, Ramon épousa Na Corba de Lantar, de la maison des Hunold, qui prétendaient descendre des Jaonnas cantabres de Toulouse, ducs ou rois d'Aquitaine, vainqueurs des Maures et rivaux des Carlovingiens.

Le patriarche Gaucéli, Guillabert de Castres son coadjuteur, vinrent de Mirepois et de Fanjaus, bénir cet hymen de l'Éliacin du catharisme, hymen contracté sous les auspices des évêques et des comtes de Foix. Des fêtes mélancoliques réjouirent un instant les châteaux assombris de Perelha et de Rocafissada. Leur félicité s'enveloppait du deuil de la patrie romane. C'était l'héroïsme chevaleresque épousant la *pureté* et la *consolation* du Paraclet. Les poètes célébrèrent la Lampagie et le Munuza de l'albigéisme pyrénéen. L'épouse descendit de son donjon paternel, passa le torrent, et entra dans son manoir conjugal où elle fut reçue par ses parentes, Fornéria de Perelhe, Braïda du Peyrat, Cécilia de Bélissen, Aladaïs de Massabrac. Mais bientôt après, l'amant emporta sa félicité craintive et ses amours menacées sur les cimes de Montségur, dans le voisinage du ciel. La Sulamite du XIIe siècle suivit son époux dans les *antres des léopards*. La forteresse du Thabor s'achevait. On terminait les deux barbacanes. On hâtait l'œuvre nationale en entendant dans le lointain les sombres mugissements de la croisade.

Cesfêtes nuptiales de Toulouse, de Foix, de Perelha, réunissant les princes, cachaient, sous leurs jeux chevaleresques, les préparatifs de la défense patriotique.

La croisade, nous le savons, était résolue depuis trente ans. Elle avait été tentée par Albano, puis arrêtée par Saladin, suspendue par Almanzor. Après la conquête de Constantinople, Innocent III reprenait l'armement contre Toulouse. Il en fulmine la menace du haut du Vatican. C'est sa lettre terrible à Ramon VI. La guerre que ce prince fait à ses vassaux de Provence, guerre qui semble liée à la cause albigeoise, sert de motif à la philippique pontificale.

« A noble homme, Ramon, comte de Toulouse : l'esprit d'un conseil plus sage!... Ah! quel orgueil s'est emparé de ton cœur, homme pestilent! Tu ne veux pas conserver la paix avec tes voisins, tu t'écartes des lois divines, et tu te rapproches des ennemis de la Foi. A charge aux hommes, veux-tu l'être encore à Dieu, et ne crains-tu pas les châtiments temporels parce que tu te ris des feux éternels? Tremble, pervers, que ta guerre envers le prochain et ton injure envers Dieu ne t'attirent un double châtiment!... Et qui es-tu pour refuser seul la paix, pour profiter des divisions de la guerre, comme les corbeaux qui vivent de cadavres?... Impie, cruel et barbare tyran, n'es-tu pas confus de protéger les hérétiques? et quand un évêque t'en blâmait, tu as répondu que leurs croyances étaient meilleures que celles des catholiques!

«... Tu as commis encore d'autres excès envers Dieu. Tu refuses la paix; tu guerroies dans les jours de fêtes; tu ravages les monastères; tu changes les

églises en forteresses; tu as chassé de son siège l'évêque de Carpentras; tu donnes les charges publiques à des juifs, à la honte du christianisme. C'est pourquoi nos légats t'ont excommunié... Nous confirmons leur sentence... Mais comme nous sommes sur la terre pour le redressement des pécheurs, nous t'ordonnons de mériter par une prompte pénitence la grâce de l'absolution. Sinon, comme nous ne pouvons laisser impunie une si grande injure à l'Église universelle et à Dieu, sache que nous ferons saisir tes terres, que tu tiens de l'Église romaine, et que nous soulèverons les princes contre toi comme contre un ennemi de Jésus-Christ. Et la fureur du Seigneur ne s'arrêtera pas là! Il t'écrasera. » (29 mai 1207.)[1]

Cette catilinaire théocratique est antérieure à l'ouverture des conférences du Castellar. Elles achèvent d'exaspérer l'impérieux pontife. Il lance le suprême coup de foudre du Vatican (17 nov. 1207). Il écrit au roi de France. Il ordonne à Philippe-Auguste de marcher contre les ennemis de l'Église et de Dieu, accordant contre les Albigeois les mêmes indulgences que contre les Sarrasins. Il écrit de même au duc de Bourgogne, aux comtes de Bar, de Nevers et de Dreux, aux comtesses de Blois, de Troyes et de Normandie, à Guillaume de Dampierre et à tous les autres barons, chevaliers et fidèles du royaume de France. Le comte de Toulouse, cependant, avait interrompu la guerre contre les Provençaux, mais il avait refusé l'expulsion des hérétiques. Les deux lé-

1. Innoc. III, l. X, ép. 68.

gats Navarra et Castelnau vinrent le trouver à Saint-Gélis, site orageux où déjà l'anathème était tombé sur le château de Mirapeyra. Le fougueux Castelnau, devant toute sa cour, le traita de lâche, de parjure et de tyran, et derechef l'excommunia. Les deux légats sortirent hautains et foudroyants. Mais cette insolence avait fait bondir les cœurs dans les poitrines et tressaillir les fers dans leurs fourreaux. Un chevalier, indigné de l'outrage fait au comte, les suivit vers le Rhône. Ils couchèrent à Fourques. Le lendemain (15 janv.), comme ils allaient passer le fleuve, l'inconnu qui les traquait comme une proie, s'élança sur Castelnau et lui plongea sa lance dans le flanc. C'était le soir et, se dérobant dans l'ombre, il s'enfuit vers Beaucaire, son pays, au galop précipité de son cheval. Pierre, relevé dans son sang, pardonna à son meurtrier, demanda la communion, et implora la miséricorde de Dieu. Il expira sur le matin, et, dit le troubadour, le coq chanta[1]. Navarre recueillit le dernier soupir de son compagnon, et fit transporter son corps à l'abbaye de Saint-Gélis. Les moines vinrent le chercher et le conduisirent en grande pompe, avec des cierges ardents et des *kyrie eleison*. Des chœurs vêtus de deuil chantaient d'une voix lugubre cette complainte latine : « O Rhône dont les ondes pures roulent rapidement vers les mers, quelle horreur t'a souillé lorsqu'une âme féroce a sur ton doux rivage immolé Pierre ! L'agneau a été livré au loup cruel. Son cœur était plus endurci que les rochers de tes bords, lors-

1. G. de Tud. Str. IV.

qu'il exécuta l'ordre de l'hérésie. Toulouse tout entière est infidèle et n'accorde plus rien à Dieu, tant l'hérésie la domine. O Christ, ô doux roi, aie pitié! Rends la vie à ton bercail! Sois propice et clément envers nous! Et donne-nous, comme à Pierre, la constance de résister à la mer qui s'enfle, et à ses tempêtes! [1] »

Ainsi chantaient les chœurs monastiques : ces paroles se scandaient sur un mode analogue au rythme lugubre du *Dies iræ;* elles annonçaient aussi qu'*un siècle allait être réduit en cendres.* Le cadavre fut inhumé d'abord dans le cloître, et un an après dans l'Église, auprès du solitaire grec Egidios et de sa chevrette, lequel avait construit sa cellule de roseaux sur les ruines de l'antique Rhodanusia.

Ainsi les événements se précipitaient vers une effroyable catastrophe. La nouvelle du meurtre du légat n'arriva qu'au commencement de mars à Rome (1208). Innocent III en fut bouleversé de colère et de douleur. Il écrivit aussitôt aux archevêques de Narbonne, d'Arles, d'Aix et de Vienne et à leurs suffragants une encyclique relative à la mort de Pierre de Castelnau. Il le proclame martyr. Il déclare que si l'*incrédulité le permettait*, son tombeau ferait des miracles, mais que son sang sera plus efficace encore que sa parole pour la destruction de l'hérésie. En conséquence, il ordonne à ces prélats de continuer les travaux de Pierre de Castelnau, d'excommunier le meurtrier, ses adhérents et, à leur tête, le comte de Toulouse. « La foi,

1. Gariel. *Hist. de Montpellier.*

dit-il, ne doit pas être gardée à celui qui ne la garde pas à Dieu. Par l'autorité apostolique, vous délierez ses vassaux du serment de fidélité. Que les catholiques s'emparent de ses domaines, qu'ils frappent sa personne. Les mains de tous doivent s'élever contre qui s'élève contre tous[1]. » Le pape refaisait la conscience du genre humain dans les nuages du Vatican.

Le pontife invite tout l'univers à venger le meurtre de son légat. Il écrit encore à Philippe-Auguste de prendre les armes pour punir l'injure faite à Dieu et protéger l'Église contre *le tyran et l'ennemi de la foi;* d'aller en personne exterminer les hérétiques pires que les Sarrasins; de s'emparer des domaines du comte de Toulouse, et d'y établir des catholiques à la place des cathares. Il écrit aux comtes, barons, chevaliers du royaume de France pour qu'ils s'arment contre les hérétiques du Midi. Il écrit à l'archevêque de Tours et aux évêques de Paris et de Nevers de réconcilier les rois de France et d'Angleterre pour qu'ils marchent ensemble contre les rebelles de l'Albigeois. Il écrit à l'abbé de Cîteaux de consoler l'Eglise de la mort du légat Pierre de Castelnau, et de prêcher la croisade contre Toulouse et la Provence. Et sur qui tant de fléaux? — Sur un prince humain, sur un peuple gracieux et chevaleresque, sur une église d'*amour et de pureté*, qui prêchait le salut universel, convertissait Satan, éteignait l'enfer.

Jamais le Vatican n'avait retenti de tant de ton-

1. Innocent III, liv. VI, ép. 26.

nerres. Ce Sinaï théocratique était tout rutilant d'éclairs, d'anathèmes, d'interdits, de malédictions, d'appels aux armes. *Glaive, glaive, sors du fourreau!* s'écriait le pontife furieux. Innocent oubliait la leçon faite à Pierre par le Christ : *n'use point du fer!* et aux apôtres : *n'invoquez point la foudre!* Rome eût pu se rendre encore à l'école de l'Inde. Rama, le héros sacerdotal, allait assiéger Lanka. Il demanda aux brames de maudire l'île hérétique. L'archibrame répondit : « *Nous aimons mieux être dévorés par les Rakchassas que de fulminer contre eux une malédiction*[1]. »

1. *Ramayana*, tome IV, chap. 14, stroph. 74.

CHAPITRE III

Armements des Croisés. — Philippe-Auguste en refuse le commandement. — Mais il met à leur tête deux chefs affidés. — Un prince de sa maison, le duc de Bourgogne. — Un officier de sa cour, Simon de Montfort. — La croisade se forme en trois masses énormes. — Elles s'ébranlent et convergent vers le Midi.

Il fallut deux ans à Rome pour rassembler, organiser et lancer sur le Midi cet ouragan d'hommes, de chevaux et de fer. L'hymne lugubre parti de la basilique du Castellar, et le cantique funèbre des bords du Rhône, s'entre-répondaient, comme deux chœurs de mort, de ville en ville, dans tout l'Occident. Les chaires répercutaient les paroles furibondes qui tombaient du Vatican. Des prodiges sinistres éclataient sur la terre et dans le ciel. L'Aquitaine assista pendant deux ans aux apprêts de son supplice, aux pompes de ses funérailles.

Il est à remarquer que les trois grands promoteurs de la croisade furent trois Espagnols, l'abbé de Cîteaux, l'évêque d'Osma et saint Dominique.

L'expédition fut résolue au monastère de Saint-Antonin de Pamiers. Après les conférences du Castellar, les docteurs catholiques s'étaient dispersés. L'évêque d'Osma, remontant l'Ariège, repassa les monts au port d'Andorre et mourut bientôt après en Castille, sur le point de revenir en Aquitaine, pour la croisade. Raoul, légat du saint-siège, tirant vers le Rhône, pour se joindre à son collègue Castelnau, mourut à l'abbaye de Franque-Vaux, près de Nîmes, avant la scène tragique de Saint-Gélis. Arnauld Amalric, abbé de Cîteaux, était revenu dans le nord, laissant pour chef des missionnaires de l'Albigeois, Gui, abbé de Vaux-Cernay. Mais n'obtenant aucun succès, ils s'en retournèrent bientôt en France. Dominique, seul, resta dans les Pyrénées. La croisade fut prêchée simultanément dans le nord et dans le midi. Au nord de la Loire, le puissant abbé de Cîteaux mit en campagne ses prédicateurs. Ces moines entraînent les seigneurs en promettant les indulgences du pape. Ces indulgences étaient les mêmes que pour la Terre-Sainte : ce ne serait qu'une courte guerre ; des provinces voisines à conquérir, de riches châteaux, d'opulentes cités, le plus beau pays du monde, au lieu de passer les mers et de batailler dans les déserts d'Orient. Aussi beaucoup de princes prirent-ils la croix. De ce nombre, Eudes III, duc de Bourgogne, du sang royal de France ; les comtes de Nevers, d'Auxerre, de Saint-Paul et de Genève. Pour se distinguer des croisés d'Orient, qui portaient la croix rouge sur l'épaule, ils la mirent sur la poitrine. Les cisterciens d'Aquitaine parcoururent l'Au-

vergne, le Limousin, le Périgord. Le comte de Forez, le comte d'Auvergne, les vicomtes de Turenne et de Gourdon, prirent les armes, mais ils étaient sympathiques. Le comte d'Auvergne venait d'être relevé d'un anathème qu'il expiait en pèlerin. Au pied des Pyrénées, le principal missionnaire fut Dominique. Cet Espagnol guerroyant s'était campé au Villar, en plein Lauragais. De là il tenait en échec Laurac et Fanjaus. Il vivait avec son compagnon chez un vigneron nommé Sans Gasc. Godolina sa femme servait les deux Castillans. Cette cabane est le germe de l'inquisition, l'embryon de l'ordre dominicain. Dominique, à la tête d'une mission, prêchait, inquisitoriait, terrorisait déjà en annonçant, en appelant à grande voix la croisade [1].

Le comte de Toulouse, pour détourner l'orage qui grossissait dans le nord, se rendit auprès de Philippe-Auguste, son cousin et son suzerain, dont il avait abandonné l'alliance pour celle d'Aragon. Ce monarque, le plus politique de son siècle, blessé de cet éloignement, mais toujours circonspect, refusa d'intervenir, et froidement conseilla la soumission. Ramon députa auprès du pape, Bernard, archevêque d'Auch, et Ramon de Rabastens, ancien évêque de Toulouse. Innocent accueillit l'ambassade, accepta cette soumission quoique tardive, et même promit d'absoudre le comte, pourvu qu'il remît en garantie sept de ses châteaux à l'Église romaine. Le comte y consentit, mais malgré son adhésion, le pontife continuait d'exciter la croisade. Il pressait le

1. Guil. de Puilaurens, X.

roi de France de se mettre à la tête de l'expédition, ou de lui donner pour chef son fils, le prince Louis, ou de nommer à sa place un baron français. Philippe allégua qu'il avait en face deux puissants ennemis, deux *terribles lions*, l'empereur Othon et Jean, roi d'Angleterre. L'avisé monarque se récusa donc, mais tout en refusant d'accorder même un de ses lieutenants, il s'assurait en secret des résultats éventuels de la croisade, dont il avait l'air d'abandonner toute la gloire au légal pontifical.

Philippe II est le premier grand monarque capétien. Son siècle lui donna le surnom d'Auguste. Il le méritait, dans le sens antique de majesté. Il résistait aux papes, refoulait l'Allemagne, envahissait l'Angleterre, échafaudait largement la France. Sur la façade de Notre-Dame de Paris, il se faisait sculpter en Charlemagne, portant dans sa main la *pomme impériale*, le globe du monde. Mais comme son homonyme de Rome, il était plus habile que guerrier, plus politique que chevaleresque. C'était un lion doublé d'un renard. Ainsi le jugeait déjà son siècle. Un chroniqueur contemporain fait dériver son surnom d'Auguste de son talent à *augmenter* son pouvoir et son domaine royal[1]. Un troubadour disait de lui : *Il vaut peu, donne peu*, mais *pour ravir à lui la palme*[2]. Il avait effectivement enlevé à l'Angleterre le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Touraine, la Normandie. Il convoitait le vaste et magnifique comté de Toulouse, que la France disputait depuis cent

1. Mathieu Paris. Augustus, de augeo, j'augmente.
2. Pierre Vidal.

ans à l'Angleterre et à l'Aragon. Pourquoi donc refusait-il d'être le chef de la croisade qui devait lui conquérir le Midi? Il ne voulait pas le tenir du saint-siège. Patron de l'Aquitaine, il ne voulait pas se rendre impopulaire auprès des méridionaux, et se réservait de leur offrir la monarchie pour refuge, contre les fureurs de Rome. Il prévoyait sans doute aussi que la lutte serait longue, sanglante, tragique, et qu'un jour viendrait où il pourrait abattre sur les deux partis épuisés de sang la forte griffe du lion de France.

Mais en même temps qu'il refusait le commandement officiel de la croisade, il en retenait secrètement la direction. Elle était française et composée de ses vassaux immédiats, et des officiers mêmes de sa couronne. Philippe, qui d'ordinaire résidait à son château de Saint-Germain en Laye, envoya dans l'ost croisé son connétable Mathieu de Montmorency, Bourchard de Marly, Lambert de Croissy, Robert de Poissy, les serviteurs de sa maison féodale. Il fit plus encore, il mit à leur tête deux grands barons, Eudes III, le puissant duc de Bourgogne, issu du sang royal, et Simon de Montfort, descendu, disait-on, d'un bâtard capétien. Dans un parlement qu'il tint à Villeneuve, près de Sens, le roi fut de nouveau sollicité par les légats, au nom d'Innocent III. Philippe resta inébranlable. Il dit que c'était beaucoup qu'il autorisât ses barons, auxquels cependant, s'il faut en croire, Guillaume le Breton, son poète[1], il ajouta quinze

1. Philippide, ch. VIII.

mille hommes de l'ost royal. Ainsi le circonspect et politique prince concédait tout, ses soldats, ses barons, son connétable, mais non pas le roi. Il ne voulut jamais donner pour tête à la croisade monstrueuse la noble et sagace royauté de France.

La croisade cependant se formait en trois masses énormes, au nord, au centre et à l'ouest, pour converger ensuite vers Toulouse. Aux trois légats, l'abbé de Cîteaux et les deux évêques du Riez et de Conserans, le pape adjoignit un légat *à latere* pour représenter plus directement sa personne auprès de l'armée. Il envoya Milon, son secrétaire, auquel il associa maître Thédis ou Théodose, chanoine de Gênes, qui devait être l'ingénieur et le diplomate de la croisade.

Du haut du Vatican, le pontife harangua lui-même les chefs des croisés, les exhortant à la concorde, et à combattre pour Dieu et la gloire éternelle. Sus donc, soldats du Christ! Que le gémissement de l'Église vous émeuve! Vengez une si grande injure faite à notre Dieu [1]. Puis il donna ses instructions secrètes aux légats pour la réussite de l'expédition. « Vous me demandez de quelle manière les croisés doivent se comporter envers le comte de Toulouse? Nous vous conseillons, avec l'apôtre, d'employer la ruse qui, dans cette occasion, doit être plutôt appelée prudence. Vous attaquerez séparément ceux qui sont séparés de l'unité... Vous ne vous en prendrez donc pas au comte, s'il ne secourt pas les autres princes;

1. P. de Vaux-Cernay, VIII.

mais, le laissant pour un temps, vous attaquerez les autres chefs hérétiques : ces chefs, qui réunis seraient très difficilement vaincus, le seront très aisément isolés. Ce prince, après leur défaite, se soumettra, ou s'il persévère dans sa révolte, il se trouvera seul, et sera écrasé le dernier. Au surplus vous vous comporterez à l'égard du comte ainsi que le ciel vous l'inspirera, pour le plus grand honneur de Dieu et de l'Église[1]. » Les légats exécutèrent de point en point l'astucieux conseil d'Innocent III. Il disait encore à Milon : « L'abbé de Cîteaux fera tout, et tu ne seras que son organe, parce qu'il est suspect au comte et qu'il n'a aucune défiance de toi! » Ainsi le sombre Amalric demeura l'âme et le chef sacerdotal de la croisade, et il était l'ennemi personnel du comte de Toulouse[1].

Milon et Thédis, arrivés en France, se rendirent aussitôt à Auxerre où les attendait l'abbé de Cîteaux. Après avoir, à Villeneuve, salué le roi de France, ils se séparèrent; Arnauld resta dans le nord pour mettre l'armée en marche, et Milon se rendit à un synode convoqué à Montélimart, où il cita le comte de Toulouse. Cependant les princes du Midi s'étaient émus de cet armement des Français. Le pacifique Ramon VI, qui n'agissait jamais sans les conseils des comtes de Foix, de Commenges et de Carcassonne, réunit sans doute dans le Capitole de la cité ses capitouls et ses grands vassaux. La question de la résistance ou de la soumission fut débattue en tumulte entre ces barons et ces consuls. Le

1. Innoc III. Epist. 232.

jeune vicomte de Carcassonne, en digne fils de la courageuse Aladaïs et du magnanime Talhafer, se prononça chevaleresquement pour la guerre et nous devons penser que son avis fut partagé par ses illustres oncles, les belliqueux comtes de Commenges et de Foix. Ce dernier avait recueilli dans ses montagnes le meurtrier de Pierre de Castelnau, et constamment refusé de livrer ce chevalier fugitif aux légats irrités d'Innocent III. Mais le comte Ramon, leur suzerain, opina pour la soumission et pour l'avis, probablement perfide, du roi de France. Les princes se séparèrent sans pouvoir se concerter pour la défense commune; les barons de montagne allèrent se fortifier dans leurs châteaux, tandis que leur chef se rendait à Valence où l'avait cité le légat Milon. Là, se mettant à genoux, les mains dans les mains de Milon, le trop faible comte prêta serment en ces termes [1] :

« Je, Ramon, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, me remets moi-même avec sept châteaux, savoir : Oppède, Montferrand, Balinas, Mornas, Rocamaura, Forcas et Fanjaus, à la miséricorde de Dieu, et au pouvoir absolu de l'Église romaine[1]. » Milon envoya Thédise prendre possession de ces châteaux et descendit à Saint-Gélis pour réconcilier à l'Église le comte de Toulouse (18 juin 1209). Là, escorté des trois archevêques d'Arles, d'Auch et d'Aix, et de dix-sept évêques des deux bords du Rhône, Milon, dans toute sa pompe pontificale, se rendit sous le vestibule

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XI.

de l'église de l'abbaye où on avait dressé un autel. Au milieu d'une multitude immense, l'infortuné Ramon VI, nu jusqu'à la ceinture, étendant la main sur l'autel, prononça le serment suivant : « Je, Ramon, duc de Narbonne, jure sur les saints Évangiles, en présence des saintes reliques, de l'Eucharistie et de la vraie Croix, d'obéir à tous les ordres du pape, aux vôtres, maître Milon, ou de tout autre légat du saint-siège, touchant les articles pour lesquels j'ai été excommunié ; et si je les enfreins, je consens que les châteaux que j'ai donnés pour caution soient confisqués au profit de l'Église romaine. » Seize barons, vassaux du comte de Toulouse, des environs du Rhône, prêtèrent le même serment, relatif à la paix, aux juifs, aux cathares, aux attaques des monastères, aux fortifications des églises, aux vexations exercées contre les évêques. Puis le légat fit mettre une étole au col du comte, en prit les deux bouts et l'introduisit dans l'église en le fouettant de verges, comme on fustige un chien. Après quoi, le prince éperdu, se dérobant, à cause de la foule immense, par un des bas côtés de la nef, alla heurter et trébucher contre le tombeau de P. de Castelnau, récemment transféré, par ordre du pape, dans une chapelle latérale, et l'on crut qu'il faisait amende honorable au martyr. Enfin, Ramon demanda la croix et jura, entre les mains du légat, que lorsque les princes croisés seraient arrivés dans ses États, il leur obéira dans toutes les choses relatives aux intérêts des pèlerins [1].

1. P de Vaux-Cernay, ch. XII.

Dès qu'Innocent III apprit ce qui s'était passé à Saint-Gélis, il se hâta d'écrire au comte pour le féliciter. « Nous nous réjouissons dans le Seigneur, et dans la force de sa grâce, de ce que malgré tout ce qu'on avait publié, et qui paraissait nuire extrêmement à votre réputation, vous vous êtes enfin soumis entièrement à nos ordres, et que vous avez donné toutes les cautions que notre cher fils Milon, notre notaire, légat du saint-siège apostolique, vous a demandées. Ainsi au lieu d'un sujet de scandale que vous étiez auparavant, vous êtes un modèle à suivre, de sorte que la grâce du Seigneur paraît avoir opéré merveilleusement en vous[1]. » Enfin, Innocent III écrivit à Milon pour lui témoigner sa satisfaction des résultats inespérés de sa légation. Cependant Milon, Thédise, les évêques de Saint-Gélis allèrent à la rencontre de la grande colonne de l'ost de la croix qui de Lyon descendait par la vallée du Rhône. Le comte de Toulouse les y suivit. Ainsi ce prince pacifique, par une défaillance de cœur, entraîna dans un abîme d'humiliation, lui, sa race, son peuple, qui ne se relèvera que par les plus longs et les plus constants efforts, et qui ne triomphera enfin que pour mourir. Mieux valait d'abord une résistance et un trépas héroïque.

La grande colonne de France, rassemblée à Lyon, s'achemina par la vallée du Rhône, et descendit la rive gauche du fleuve. Quel chaos que cette armée de la croix! Quelle ignoble et magnifique cohue que cet ost, qui s'intitulait la milice de Christ.

1. In. III, l. XII. Ep. 90.

L'abbé de Cîteaux en était le généralissime. Ce lieutenant du pape marchait sur son palefroi, dans sa robe blanche, comme un spectre, enveloppé de son suaire, et sortant des tombeaux pour se rendre à quelque grande fête de la mort et de la destruction. Après ce prince du cloître, les princes du monde en armures d'acier, d'argent et d'or, le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Genève, les Montfort, les Marly, les Montmorency, les grands barons de l'Ile de France. Puis, les aventuriers : Robert, *sans avoir*, Gui, *qui ne boit point d'eau*, Gilles, *le loup*, *le renard*, *le sanglier*. Puis encore, les grandes et petites truanderies, les cours errantes des miracles, les abbayes nomades d'Amour; des histrions, des chiens, des oiseaux. Les Bohèmes, les Gitanes, avec leurs rois hideux. Des Capétiens s'y coudoyaient avec des sultans fétides de Thunes, des cardinaux avec des califes vermineux d'Égypte et de Galilée. Des *papes des fous* y singeaient Innocent III. L'empereur déguenillé des Arlots menait l'avant-garde; l'arrière-garde se terminait par la reine des lupanars; son phallus d'or formait la queue de l'ost dont la tête arborait la croix. Je tais Sodome et Gomorrhe. C'est ainsi que dans les épopées de l'Inde, Rama, ce *tigre des hommes*, qui est pourtant un dieu, marche contre l'hérétique Ceylan, à la tête des éléments et des animaux, les rois des ours, des singes et des vautours[1].

1. *Ramayana*. Le Midi a toujours eu des races orientales vagabondes, Huns, Boulgares, Armens, Tatares, Bohémis.

CHAPITRE IV

Présages sinistres. — Les trois ost croisés s'avancent de l'est, du nord et de l'ouest. — Ils opèrent leur jonction devant Béziers. — Prise et massacre de Béziers.

Le Midi cependant éprouvait cette vague et sombre émotion que ressentent les hommes, les animaux et même les éléments à l'heure des tempêtes. Les prêtres romains devenaient de plus en plus menaçants. Un jour le comte de Foix passait devant le monastère de Saint-Antonin. C'était la fête du saint (10 mai), et l'abbé et ses moines, portant les reliques dans leur châsse d'or, se rendaient en psalmodiant vers un oratoire construit sur un monticule voisin au delà de l'Ariège. C'est la colline de Tonnac dont l'échancrure est la brèche par où tous les orages du couchant fondent sur Pamiers. Une chapelle chrétienne y avait remplacé un autel païen de la Foudre. Le tonnerre était le seul danger que craignissent les Ibères, et ils avaient dédié cette cime au *Pericoul*[1]. Les moines, à l'ouverture de la saison des

1. *Periculum*, tonnerre.

orages, allaient implorer le Dieu du ciel sur la *colline des Tonnerres*, lorsque la procession rencontra le comte Ramon-Roger venant de Foix. Le prince ne daigna, selon l'usage, ni s'arrêter, ni incliner le front, ni descendre de son cheval pour adorer les reliques du martyr. Il passa fièrement, la tête haute, relevée à l'espagnole, attitude habituelle des princes de la maison de Foix. « Comte, s'écria un abbé du Nord, tu ne défères à ton seigneur, le martyr. Sache donc que dans la ville où tu es maintenant le maître de par le saint, tu seras privé de tout droit seigneurial, et que le martyr fera si bien que de ton vivant tu seras déshérité[1]. » Paroles que la croisade ne rendit que trop prophétiques, et premier murmure des tonnerres que ces moines allaient déchaîner sur la colline des tempêtes.

A ces menaces se joignaient des signes effrayants. Après la victoire de Vouglé, où le Midi tomba sous la framée de Clovis, une source de sang jaillit du pavé de Toulouse, comme du cœur de l'Aquitaine blessée à mort. Des prodiges semblables épouvantèrent les descendants des Askes et des Goths infortunés. Le jour de la Saint-Jean, *lorsque toutes les sources et tous les torrents sont en fleur*, les paysans des environs de Carcassonne s'aperçurent, en coupant leurs blés, que la javelle était toute trempée de sang. D'abord ils crurent s'être blessés à leur insu; mais non, la faucille n'avait pas même effleuré leur main; le chaume seul dégouttait de sang comme une chair vive. Ils poussent des cris d'horreur en voyant,

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. XLV.

hommes agrestes et paisibles, la plaine couverte de gerbes sanglantes, comme un champ de bataille. Effroyable présage! Ainsi va tomber la gerbe humaine; ainsi va s'accumuler, sous la faux de la croisade, la moisson des cadavres[1]!

La croisade s'avance en trois énormes masses, convergeant vers Toulouse. La grande colonne du nord, composée des princes et des peuples d'outre-Loire, réunis à Lyon, incessamment accrue dans sa marche des chevaliers du Dauphiné et de la Provence, et conduite par Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, descend la rive gauche du Rhône, tandis que ses bagages immenses, chargés sur des barques, suivent sur le fleuve. Au-dessous du confluent de l'Ardèche, l'armée passe sur la rive droite, et par le diocèse d'Uzès et le territoire de Pierre Bermond d'Anduze qui lui sert de guide, se dirige vers Montpellier. La colonne de l'ouest, moins nombreuse que celle des Français, est formée d'Aquitains et remonte la vallée de la Garonne sous la conduite de N..., archevêque de Bordeaux. Il rallie à Langon l'évêque de Bazas et les chevaliers des Landes, et plus haut l'évêque de Limoges amenant les barons du Périgord, du Limousin et même de l'Auvergne. De ce nombre le puissant et courtois Gui, comte d'Auvergne, et le vicomte de Turenne, non moins chéri des troubadours. Amis du comte de Toulouse, car ils avaient voulu naguère marier leurs enfants, ils ne marchent qu'à regret dans la croisade. Cet ost détruit en passant

1. Ibid. Chap. II.

Gontaud, ravage Tonneins, et remontant le Lot, se présente devant Cassanhol, où vint le rejoindre l'évêque d'Agen avec les peuples des deux rives de la Garonne. Dans Cassanhol, commande pour le comte de Toulouse le chevalier Seguin de Balens, digne de son nom valeureux, avec des Gascons agiles et bons archers. Seguin repousse l'assaut, et content d'avoir satisfait à l'honneur, se rend, non à l'archevêque, mais au comte Gui, qui sauva ses vaillants défenseurs, et s'adjugea le pillage de la ville probablement pour le rendre aux malheureux habitants fugitifs de Cassanhol. De là une querelle violente avec l'archevêque, qui vraisemblablement revendiquait sa part du butin et la mort des chevaliers. Le prélat contenta sa vengeance en massacrant maints hérétiques, et en jetant dans le feu mainte *belle patarine qui ricanait en mourant*. Dans cette guerre, l'humanité sera toujours laïque[1]. Puis, l'ost traversa les âpres collines qui séparent le bassin du Lot de la vallée du Tarn, pour remonter le cours intermédiaire de l'Aveyron; se grossit dans ce trajet des renforts conduits par l'évêque de Cahors qui descendent avec les châtelains du Quercy. De ce nombre, Bertram de Cardaillac, frère de l'évêque ; Bertram de Gourdon, d'une race chevaleresque célèbre dans les ballades, alliée à la maison de Turenne; et Bertram de Castelnau qu'il ne faut pas confondre avec le vaillant Rattier, seigneur de Castelnau et de Caussade, gendre d'Esclarmonde de Foix, et conséquemment hostile à la croisade.

1. G. de Tudelle, XIV.

Enfin une troisième colonne, moins forte encore que celle de l'ouest, conduite par l'évêque du Puy en Velay, descendait du Cantal à travers le Rouergue, prit le château de Puy-la-Roque qui ne combattit pas, et joignit la colonne bordelaise devant Caussade qu'on mit à rançon. Elle gagna, en remontant, le cours de l'Aveyron, et ravagea ces rivages enchantés par les poétiques amours du vicomte de Saint-Antonin et de la dame de Penne. Les barons se contentèrent de tirer une forte rançon de Saint-Antonin, ce dont ils furent blâmés par les légats. Des bords de l'Aveyron l'armée descendit au sud vers la vallée du Tarn. Les habitants de Villemur, effrayés du sort de Cassanhol, un lundi soir, incendièrent leur bourg, et s'enfuirent pendant la nuit à la clarté des flammes et de la lune. L'ost n'en trouva que les cendres, et, descendant encore plus au sud dans la vallée de l'Agout, se dirigea en toute hâte, car il était en retard, vers Montpellier où l'attendait la grande colonne de l'est. C'est à cette marche précipitée que Lavaur, Castres, Mazamet, et les bourgs de la Montagne-Noire dont il longeait la base septentrionale, durent de n'être pas assiégés et détruits. Hautpoul, du pied du pic de Nore et du sein des nuées, le vit passer, comme un orage rapide, dans la vallée, contournant la Septimanie cathare, comme une bête féroce qui rôde autour de l'agneau avant de dévorer sa proie[1].

Montpellier était le rendez-vous des croisés. Cette ville formait comme une oasis catholique au milieu du

1. Pierre de Vaux-Cernay, XIII et XIV.

Midi cathare. Le comte Guilhem VIII, sa femme Eudoxie, et leur fille Marie, reine d'Aragon, avaient été dans tous les temps dévoués aux papes. Leur palais était la halte habituelle des légats. De leurs murs étaient partis les missionnaires; de leurs murs devaient s'élancer les croisades. La colonne orientale, arrivée devant la cité, planta ses tentes autour des remparts, et prit dans les plaines voisines, en attendant l'ost aquitain, quelques jours de repos précurseur de ses ravages. Bientôt, les légats pontificaux virent venir le jeune Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, beau-frère de Marie d'Aragon, et qui comptait peut-être sur la catholicité fervente de cette reine et l'apparente orthodoxie du roi pour faire sa paix. Mais Arnauld et Milon repoussèrent ses justifications intempestives, rejetèrent avec orgueil ses offres d'arrangement, et exigèrent qu'il livrât Béziers et Carcassonne à leur merci. Le comte de Toulouse son oncle, et son beau-frère Guilhem de Montpellier, s'interposèrent inutilement pour fléchir la superbe de ces vice-dieux. Le noble jeune prince refusa ces conditions inhumaines, remonta sur son cheval de guerre, et partit pour défendre ses villes et ses peuples. Il arrive à Béziers avant l'aube; les habitants entourent leur seigneur : « Eh bien! quel espoir nous apportez-vous? lui demandèrent les consuls? — Ne songez qu'à vous défendre, répondit le vicomte; je vous enverrai bientôt du secours; moi, je suis attendu à Carcassonne! » Et soudain il s'éloigne au galop vers l'occident[1].

1. G. de Tudelle, XVI.

La grande colonne, après une halte de quelques jours sous Montpellier, se remit en marche en apprenant que l'ost aquitain traversait la chaîne de l'Espinosa et que sa tête débouchait dans la plaine par Saint-Pons. Les trois corps de la croisade opérèrent leur jonction devant Béziers. Cette ville antique, d'origine ibère, est fortement assise à l'extrémité d'une plaine haute qui se termine en précipice rongé par l'Orb[1]. Elle est défendue par l'escarpement de son site, la hauteur de ses tours, et le naturel âpre et indompté de ses habitants. Ces peuples avaient une tragique origine. Trente ans auparavant, les citoyens de Béziers, pour se venger de l'insulte d'un baron, avaient tué leur vicomte et leur évêque (15 oct. 1167). Le meurtre de Trencabel mit en émoi tous les princes du Midi. Le roi d'Aragon vint à leur tête assiéger Béziers. Mais le monarque, repoussé par les consuls, dut lever le siège. La paix se conclut enfin, mais perfide et vengeresse. Le vicomte un jour, sous prétexte d'une attaque imminente, demanda aux consuls d'héberger des soldats aragonais. Les Fspagnols, reçus dans leurs murs et sous leurs toits, exécutent dans la nuit, et pendant le sommeil de la cité, le massacre de tous les citoyens de Béziers. Ils n'épargnèrent que les juifs, toujours amis des vicomtes. Les meurtriers épousent les veuves et les filles des victimes, et c'est de cet homicide mariage qu'était sortie la génération tragique réservée au glaive de la croisade.

Mais ces fils des Aragonais avaient puisé dans

1. Bederra, chemin des eaux, le même que Bidassoa.

les flancs de leurs mères, l'indépendance et la fierté de leurs premiers époux. Ils étaient vaudois et cathares ; ils ne supportaient que des évêques libéraux, détestaient la théocratie papale, et avaient voulu tuer le légat Pierre de Castelnau qui prétendait leur imposer hautainement le joug de Rome. Ils attendaient fièrement la croisade.

Un prêtre, après avoir célébré sa messe, vint un jour devant la cathédrale dont la façade touche aux remparts escarpés de l'ouest. Il demanda ce que signifiait ce bruit inattendu de pics et de marteaux aux murs des tours. — Nous fortifions notre ville contre les Français, répondirent les citoyens. — Vous fortifiez votre ville contre les pèlerins ! Mais qui vous protégera d'en haut ? s'écria un grand vieillard dont le doigt montrait le ciel. Les citoyens, violemment émus et courroucés, voulurent se saisir du vieillard inconnu, mais il disparut, et l'on n'a jamais su comment il s'évanouit, et si ce n'était pas quelque ange chargé d'annoncer la dernière heure de Béziers. Des prodiges éclataient comme au siège de Jérusalem [1].

Les juifs sortirent en masse de la cité condamnée, pressentant le massacre. Ils se réfugièrent sans doute dans les murs hospitaliers de Narbonne et sous le sceptre pastoral de leur roi, le rabbin Calonimos II. Le vicomte de Béziers s'est retiré à Carcassonne, l'évêque est dans le camp des croisés. Abandonnés de tous, les citoyens ne s'abandonnèrent pas. Ils réparaient leurs tours et fourbissaient leurs piques. Un jour un prêtre sur sa mule se présente à la porte

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XII.

orientale : c'est leur évêque, Réginald de Montpeyroux ; il vient de la part des légats. Il convoque les habitants dans la cathédrale. On fait silence. « L'ost des croisés, dit le vieillard, s'avance sur Béziers. Il vient pour exterminer les hérétiques ; livrez-les entre nos mains, ou, si vous ne le pouvez, sortez avec moi de la ville condamnée, car vous allez périr par l'épée. » A ces mots, un grand tumulte s'élève dans la foule; les consuls répondent : « Nous ne ferons jamais pareille lâcheté. Plutôt que de livrer nos frères, ou d'abandonner notre ville, nous aimerions mieux être noyés dans la mer. Nous ne changerons pas pour une autre notre seigneurie. Quant à notre ville, elle est forte et si solidement close de murailles, qu'en un mois entier elle ne sera pas forcée. » Ainsi, dit un chroniqueur, ils firent pacte avec la mort, et plutôt que de vivre chrétiens, choisirent de mourir cathares[1]. L'évêque remonta sur sa mule et revint auprès des légats qui arrivaient à la tête de la croisade [2].

La croisade immense, cohue confuse, tumultueuse, incalculable, évaluée pourtant à trois cent mille combattants, ramas de tous les vagabonds, et de tous les hommes de proie de l'Europe, et dont le roi des Ribauds, à la tête de quinze mille de ses truands déguenillés, formait la hideuse avant-garde, arriva devant Béziers, la veille de la Madeleine, sur le soir (21 juillet 1209). Elle enveloppa la ville, comme une nuée, et campa autour des murailles. Jamais, dit le poète, l'ost de Ménélas ne déploya devant Mycènes

1. P. de Vaux-Cernay. XVI. — 2. G. de Tudelle, XVII.

de si nombreuses tentes ni de si riches pavillons que n'en déployèrent les Français. Le cœur des citoyens n'en est point ému. Ils délibèrent pendant la nuit ; ils n'attendront pas l'assaut; mais les premiers ils attaqueront l'ennemi. Le matin, dès qu'il fit clair, ils sortirent par la porte orientale, agitant dans l'air leurs penoncels blancs, et huant comme pour *épouvanter des oiseaux*. Ils commencent à escarmoucher à coups de flèches. Le premier choc eut lieu contre les Ribauds. Un truand est pris, lancé du haut d'un pont et mis en lambeaux. Le roi des Arlots sonne de son cor ; tout son camp déguenillé s'éveille à ce son, comme un guêpier effarouché. Ces maraudeurs se lèvent, nu-pieds, en chemises, en haillons, armés qui d'un pic, qui d'un levier, qui d'une massue de fer. Le cri *Aux armes !* retentit dans le camp des princes : les chevaliers accourent à la rescousse des bohèmes. La hideuse mais vaillante horde refoule la milice vers ses murs, et pêle-mêle s'engouffre sous l'arche profonde de la porte orientale et prend pied dans la cité. De sorte que la prise de Béziers fut d'abord l'œuvre du roi des Arlots [1].

Deux heures durant, les consuls disputent la porte surprise, le quartier envahi du nord. Mais l'ost immense accourt, escalade les murailles et déborde les défenseurs. Devant cette marée montante et furieuse d'assiégeants, les citoyens reculent ; le combat se change en déroute, et la déroute en massacre. Le meurtre erre de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier, se précipitant de l'est à

1. G. de Tudelle, XIII.

l'ouest. Les bohèmes égorgent tout, femmes, enfants, vieillards, même les clercs. Ce n'est point un caprice de ces barbares, c'est l'ordre formel des légats. La nuit dernière, dans un conseil des chefs, le massacre fut décidé. « Mais comment, dirent les barons, distinguer les catholiques des cathares? — Tuez-les tous, s'écria l'abbé de Cîteaux. Dieu choisira les siens[1]. »

Les peuples crurent se sauver en se réfugiant dans les églises, les prêtres en revêtant les habits sacerdotaux. Mais la mort vint les chercher jusque dans ces asiles sacrés, et jusque dans les offices divins. Sept mille hommes furent égorgés dans la basilique de la Madeleine, un beaucoup plus grand nombre dans la cathédrale de Saint-Nazaire. Les prêtres voulurent célébrer l'office des morts; ils furent tués à l'autel pendant qu'ils offraient la céleste victime. D'autres voulaient sonner les glas des trépassés: ils furent tués dans les tours, et personne ne resta pour tinter la sonnerie funèbre.

Alors, le meurtre fit place au pillage, et le pillage engendra un nouveau combat entre les vainqueurs. Les barons durent arracher la ville à la rapacité des truands. Ils leur faisaient lâcher prise à coups d'épée, à coups de bâton, *comme à des chiens*. Mais le roi des Arlots ne voulut pas céder son immense butin à l'abbé de Cîteaux. C'était le prix du massacre. Il fit mettre le feu à la ville, pleine de richesses, pleine de cadavres. L'incendie refoula les vainqueurs, dévora

1. Ces. Hesterbach.

leur proie et leur espérance, et Béziers périt tout entier. Ce spectacle arrache aux contemporains des cris de pitié : Jamais, disent-ils, si grand carnage n'eut lieu depuis les Sarrasins. Que Dieu reçoive les âmes dans son paradis[1] !

Quel fut le nombre des morts? L'abbé de Cîteaux, dans sa relation au pape, en avoue quinze mille; soit sept mille à la Madeleine et huit mille à Saint-Nazaire. Mais Nangis en ajoute deux mille de plus qu'il faut rendre au massacre plus grand de la cathédrale. Une différence de deux mille n'est qu'une bagatelle dans cet inventaire toujours grossissant. Ithier de Limoges en compte trente-huit mille; Guillaume le Breton le porte à soixante mille[2], et ce nombre paraît exact, car ce ne fut pas seulement dans les deux basiliques qu'eut lieu le massacre, mais encore dans la ville tout entière où s'était réfugié le peuple du Bédarrais. Enfin César Hesterbach le fait monter à cent mille, et l'horreur exagère probablement ce calcul de cadavres. Le chiffre le plus vraisemblable est celui du poète officiel de Philippe-Auguste, plus impartial et bien renseigné à la cour de France.

Ainsi périt Béziers. L'incendie fut un caprice des truands, mais le massacre fut un projet arrêté par les légats. Nous en avons entendu la menace dans la bouche de l'évêque de Béziers, et l'ordre formel sur les lèvres furieuses d'Arnaud-Amalric qui probablement reproduisait l'oracle foudroyant d'Innocent III. Le roi des Arlots ne fut donc que l'exécu-

1. G. de Tudelle, XXI.
2. *Millia bis triplicata decies.* Philip. VIII.

teur des vengeances du Vatican. Ainsi tout périt, et le cathare et le catholique, et le prêtre lui-même, et l'autel réduit en cendres, et les cloches fondues dans leurs tours, et les cadavres calcinés par cette pluie d'airain, et la cathédrale qui, sous le bouillonnement de cette lave, s'éclata comme un volcan. Trois côtés tombèrent[1]. Elle était toute neuve, d'architecture romane, et l'œuvre élégante de maître Gervasi.

Sur les déclivités du sud, le sang faisait cascade. Ces flaques, ces ruisseaux de sang, ce torrent roulant des morts, cette montagne brûlante, ces ruines enflammées, ces moines, ces bohèmes errant dans les feux comme des spectres, et, dans le brouillard de cet embrasement, ces tentes, ces festins, ces orgies, ces danses obscènes, ces rires féroces, formaient comme une vision fantastique de l'enfer. C'est le frontispice de la croisade.

1. Ne caseron tres pans. G. de Tudelle, XXII.

CHAPITRE V

Epouvante du Midi. — Soumission de Narbonne. — Marche de la croisade sur Carcassonne. — Attaque des faubourgs emportés d'assaut. — Inutile médiation du roi d'Aragon. — Siège de Carcassonne et reprise des combats. — Négociations entre le vicomte et les légats. — Le vicomte est retenu captif et la ville prise par trahison.

Le soleil putréfiant ces montagnes de cadavres engendra la mortalité; la contagion poussa vers le sud l'ost effaré, mais non repentant; et Béziers, après une saturnale de trois jours, fut abandonné aux chiens, aux loups et aux vautours.

Béziers fut ainsi exterminé pour jeter la terreur sur le Midi. Sans cette épouvante, dit un contemporain, jamais les croisés n'eussent conquis les peuples romans[1]. Le frisson en courut tout le long des Pyrénées. Le cœur défaillit à Narbonne. Les légats n'avaient pas encore levé le camp qu'ils virent arriver l'archevêque Bérenger, le vicomte Améric et les consuls de cette antique et noble cité.

1, Ib. XXI, 490.

Ils avaient, avant leur départ, publié dans leurs murs un ban qui ôtait aux hérétiques le feu et l'eau. Ils firent serment entre les mains du légat, en présence des princes : « De garder la foi aux croisés, de donner aide et secours aux pèlerins armés, de payer quatre sous par livre de leur biens à l'expédition, de leur livrer les dépouilles des Juifs de Béziers réfugiés dans leurs murs, et d'abandonner au glaive tous les cathares. » Ils donnèrent pour gages de leur serment leurs principales forteresses. A ce prix, les légats et les princes de la croisade promirent en retour de prendre sous leur garde la ville et les habitants de Narbonne[1].

Narbonne se rachetait en abandonnant la cause romane. Laissant sur sa gauche la ville alliée, l'armée se dirigea sur Carcassonne que sa résistance eût enhardie et sauvée peut-être. Elle prit sur sa route une centaine de châteaux que l'effroi rendait déserts et dont les maîtres s'étaient enfuis dans les montagnes. Après cinq jours de marche, elle aperçut Carcassonne, assise sur un monticule escarpé, plateau ovale bordé d'une double enceinte, d'une cinquantaine de tours gothes, arabes et romanes. Sa porte de l'Est, la plus accessible et fortifiée d'une barbacane, petite forteresse elle-même, s'appelle le Castel-Narbonnais. Au nord, au plus haut de l'escarpement, isolé par un fossé que reliait un pont-levis, se hérissait le puissant manoir vicomtal. Au couchant s'élevait la cathédrale de Saint-Nazaire, dont la sombre façade se confondait avec le

1. Catel. Mém. 597 et 791.

rempart. L'Aude, descendant des Pyrénées, enveloppait dans son repli deux faubourgs jetés sur les rampes du rocher : à l'ouest, le faubourg de Graveillande ou de la grève de l'Aude, au-dessous de la porte Tolosana; au nord, le faubourg Saint-Vincent, au pied du château, devant la porte Amanliar; au sud, le faubourg Saint-Michel communiquant avec la ville par la porte Narbonnaise; saint Michel, saint Vincent, symboles de guerre et de captivité. Ces faubourgs, plus populeux que la cité, comprenaient des couvents, des églises, des cimetières, et jetés en amphithéâtre entre la deuxième et troisième circonvallation, portaient le nom roman de *Trivalles*. Au-dessus de l'épais massif des murs du donjon vicomtal, qu'une rampe en zigzag, crénelée, reliait au faubourg du nord, s'élançait, carrée, effilée, aérienne et dardant son faîte dans la nue, la tour du Paon, atalaya arabe, qui servait encore de védette [1]. De sa cime dentelée, la sentinelle interroge tous les points de l'horizon, et surtout le levant d'où vient l'ost des croisés. Elle ne voit que des chevaliers sur leurs palefrois caparaçonnés, des pâtres des Pyrénées et de la Montagne-Noire qui, poussant devant eux des troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres, se réfugiaient dans la cité ainsi qu'à l'approche de l'ouragan. La ville était comme un campement des peuples ibères, un mélange confus d'hommes et d'animaux qui remplissaient ses murs de bêlements, de mugissements et de hennissements guerriers.

Enfin, le 1er août (mardi), sur le soir, la senti-

1. Bouges. — Mayrevielle. — Viollet-Leduc.

nelle signala un nuage immense de poussière qui tourbillonnait jusqu'au ciel, et d'où les rayons horizontaux du soleil couchant, réverbérés sur les armures, faisaient jaillir des éclairs et comme des langues de foudre. C'était la croisade : la nouvelle du massacre de Béziers la devançait ; l'horreur était dans Carcassonne. Le vicomte se tenait aussi sur les créneaux du donjon, furieux et désolé de l'égorgement de son peuple. « Il est jeune, aimable, et aimé de tous ; ses vassaux n'ont de lui ni défiance ni crainte ; ils jouent avec lui comme avec leur compagnon ; il est homme de grand cœur, et le monde, si étendu qu'il soit, n'a pas de chevalier plus preux, plus libéral, plus courtois, plus avenant. Je ne le vis qu'une fois, c'est lorsque le comte Ramon, son oncle, épousa la bonté et la beauté même, avec dona Éléonore, infante d'Aragon [1]. » Ce prince avait vingt-cinq ans ; enfant, il avait perdu son père, Talhafer (1192) ; adolescent, il avait enseveli sa mère, Aladaïs (1199) ; et, par une tendre et triste précaution, il venait d'envoyer sa femme Agnès avec son enfant à la mamelle, sous la garde de son héroïque parrain, dans l'inexpugnable donjon de Foix. Hélas ! il ne devait plus les revoir ! Il allait périr la première et la plus noble victime de la ruine du Midi !

Dès que du haut de sa tour il aperçut l'ost ennemi : « — Barons, s'écria-t-il, montons sur nos chevaux arabes (alférans). Soyons quatre cents chevaliers aux coursiers les plus rapides et sortons de la cité. Avant le coucher du soleil, nous aurons déconfit

1. Guil. de Tudelle, strophe XV.

sur ces coteaux l'avant-garde des croisés. — Seigneur, répond Pierre-Roger de Cab-Aret, son parent, un vieux baron blanchi sous le harnais, ne sortons pas. C'est assez de garder la ville. Demain, au lever du jour, les Français s'approcheront et chercheront à vous couper l'eau du fleuve. Sortons alors et jouons de l'épée et de la lance. — Oui, répondirent les chevaliers, adoptant le sage conseil du vieillard, pour cette fois, bornons-nous à établir au dehors et tout à l'entour un cordon de chevaliers armés. Il suffit de garder la ville, qui par elle-même est des plus fortes. Vous savez, si la geste ne ment, que l'empereur Charlemagne tint pendant sept ans Carcassonne assiégée, sans pouvoir la prendre ni d'été ni d'hiver. Mais les tours s'inclinèrent après son départ et reçurent dans la cité le César franc à son retour d'Espagne. Elles ne s'inclineront pas devant le légat de Rome. » Le jeune vicomte se rendit à l'avis de ses barons, mais resta toute la nuit, comme une simple védette, en armes sur les tours de son palais [1].

Le lendemain (mercredi 2 août), à l'aube du jour, il attendait l'assaut. Le camp ne remua pas ; le légat donnait à ses soldats un jour de repos. Le matin suivant, l'ost innombrable s'agita avec un murmure immense, et son tumulte, dit le chroniqueur, ébranlait la terre. Le légat, entouré des évêques et des chefs d'abbaye, entonna le *Veni Creator !* A ce signal, les pèlerins traversent le fleuve et, pour enlever aux assiégés son courant limpide, s'élancent sur

1. Ibid., XXV, 570.

le faubourg de Graveillaude. Simon de Montfort fut le premier à tenter l'escalade. Après un combat de plus de deux heures, le jeune vicomte, cédant au nombre, dut abandonner le faubourg occidental. Les vainqueurs y mirent le feu, et, succès encore plus important, restèrent les maîtres du cours de l'Aude taché de sang et roulant des cadavres.

Le jour suivant (vendredi 4), les croisés crurent emporter avec la même rapidité le faubourg Saint-Vincent. Ils s'avancèrent sur les décombres fumants de Graveillaude et, comblant les fossés de gravois et de débris, montèrent à l'assaut. Mais les murs étaient plus épais, mieux défendus, et le faubourg, construit au-dessous du château, était protégé par le jet des machines du vicomte. Ramon Roger refoula constamment les croisés, dont les vagues furieuses, comme celles de la mer, revenaient constamment battre les murs et les couvrir de leurs débris roulants. Dans le dernier reflux, un chevalier précipité des créneaux resta, la cuisse rompue, gisant dans le fossé où il allait périr. Simon de Montfort, qui combattait à l'arrière-garde, revint sur ses pas avec son écuyer, chargea le blessé sur ses épaules et l'emporta sous une nuée de flèches et de pierres. Ce chef se désignait déjà, par ses hardies prouesses, au suprême commandement. Les croisés alors dressèrent leurs machines; les calabres lancèrent des roches contre le rempart; puis quand le faîte en fut ébranlé sous leur choc incessant, ils dressèrent un *chat* pour en saper le fondement [1].

1. P. de Vaux-Cernay, XVII, 56,

C'est une tour roulante sur quatre roues, dont la charpente est recouverte de peaux de bœufs. Cet engin, qui tire son nom de son allure sournoise et de son dos revêtu de poil, attacha les pionniers à la muraille. Il fut aussitôt écrasé et incendié sous une horrible pluie de solives, de cailloux, d'huile bouillante et de feu grégeois. Mais les mineurs, déjà blottis dans le creux du rempart, continuèrent toute la nuit leur travail souterrain. A l'aube, le rempart déraciné s'écroula avec un effroyable fracas, et l'ost catholique s'élança par cette brèche dans le faubourg septentrional. Le vicomte, par la rampe en zigzag suspendue au flanc du rocher, remonta dans le château, puis redescendant de ses tours fondit sur les ennemis occupés au pillage, incendia le faubourg qui les eût abrités et renferma son ost et la défense dans la cité haute [1].

Cependant le roi d'Aragon, qui s'était, aux premiers mouvements de la croisade, rapproché des Pyrénées, instruit du sort lamentable de Béziers, accourut pour sauver Carcassonne et intercéder en faveur de son beau-frère, le vicomte Ramon Roger. Escorté de cent chevaliers aragonais et catalans, il descendit le long de l'Aude, qui vient de Cerdagne, et entra dans le camp à l'heure où les croisés prenaient leurs repas. A la nouvelle de son arrivée, princes, chevaliers et soldats vont à sa rencontre et lui disent courtoisement : Seigneur, soyez le bienvenu ! Mais le roi se rendit vers la tente magnifique du comte de Toulouse, dressée dans un pré, sur la

1. G. de Tudelle, st. XXV.

rive gauche du fleuve, à l'ombre d'un bocage. Après qu'il se fut rafraîchi, don Pedro remonta sur son palefroi bai aux longs crins, et sans épée et sans écu, escorté de trois chevaliers seulement, se dirigea vers la cité. A son aspect, l'allégresse est grande dans Carcassonne. Le vicomte, accompagné de ses barons, court à la rencontre de son royal parent à la porte orientale. « Le roi, disaient-ils joyeux, vient nous secourir, car nous sommes ses hommes, ses amis et ses bien-aimés! » Hélas! le monarque arrivait désarmé et seulement pour intercéder! Ils se rendent au palais vicomtal. Ramon Roger raconte au roi le massacre de Béziers, la destruction de cette ville et la dévastation de toute sa terre. « Vicomte, répondit le monarque, par Jésus Notre-Seigneur, je vous ai souvent exhorté à chasser les hérétiques et cette folle erreur pour laquelle plusieurs plaids ont été tenus dans Carcassonne. Et maintenant j'ai grand souci de vous voir en tel travail et en telle tourmente. Je n'y vois d'autre remède (si nous pouvons l'obtenir) qu'un accord avec les barons de France. A peine pouvez-vous mettre quelque espoir en combat de lance et de bouclier. L'ost des croisés est si nombreux, que je doute que vous puissiez tenir jusqu'à la fin. La ville est forte, il est vrai; vous avez grande confiance dans ses murailles. S'il ne s'y trouvait tant de monde, tant de femmes et d'enfants, vous pourriez avoir peut-être quelque sécurité. Maintenant j'ai grande tristesse et grande pitié de vous. Mais pour la parenté qui nous lie et l'amour que je vous porte, il n'est rien que je ne fasse pour vous. — Seigneur, répon-

dit le vicomte d'accord avec ses barons, faites tout ce qu'il vous plaira de la ville et de tout ce qui s'y trouve, car nous sommes tous vos hommes, comme nous l'avons été du roi votre père qui nous aimait fort[1]. »

Carcassonne, abandonnée du roi de France et du comte de Toulouse, revendiquait la suzeraineté de l'Aragon. Le monarque remonte sur son palefroi et redescend au camp des croisés. Habilement, il cherche à gagner d'abord les princes français. Mais rien ne peut se conclure sans le consentement du légat. On cherche l'abbé de Cîteaux. Amalric est inflexible. « Par égard pour le roi, répondit-il, nous laisserons sortir le vicomte, avec douze de ses compagnons, à son choix, et leur bagage; tout le surplus restera à la discrétion des croisés. — Cela aura lieu, murmurait entre ses dents le monarque indigné, quand un âne volera dans le ciel. » Furieux et contristé, il remonte auprès du vicomte. « Seigneur, s'écria Ramon Roger, plutôt que d'accepter un pareil traité, plutôt que d'abandonner le moindre de mes vassaux, je me laisserai écorcher vif et je me tuerai moi-même. Retournez, je vous prie, en Aragon; je me défendrai, tant que je pourrai, dans Carcassonne[2]. »

Le monarque embrasse avec douleur le vaillant vicomte et s'en retourne dans son royaume par la vallée de l'Ariège. A Lavelanet, il voit en passant Esclarmonde fugitive avec les évêques, et Montségur s'armer dans les nuées; à Foix, le comte Ramon Roger, la plus grande épée romane; la vicomtesse

1. G. de Tudelle, str. XXVIII, p. 48.— 2. Ibid. XXIX.

Agnès, sa belle-sœur éplorée, et son petit neveu, le blond orphelin de Carcassonne. Sur les bords de l'Aude cependant, de part et d'autre on reprend les armes. Les croisés abattent des arbres pour combler les fossés avec leurs branches et construire avec leurs tiges des engins de guerre. Les chefs rôdent autour de la cité, cherchant un point d'attaque. Les évêques et les moines impatients excitent les soldats. Ils crient : *Vite au pardon !* et l'armée s'élance à l'escalade. Mais le vicomte et les barons sont aux murailles. Ils lancent un si furieux orage de flèches, de pierres, d'eau bouillante et de feu grégeois, que l'armée, meurtrie et sanglante, recule. Beaucoup d'assiégeants restèrent morts au pied des remparts, beaucoup d'assiégés restèrent navrés sur les créneaux. Mais les tours sont si hautes et les murs si solides que jamais on n'eût pris Carcassonne[1]. Malheureusement les éléments vinrent au secours des croisés. Ils avaient coupé le fleuve. Les assiégés n'avaient plus que l'eau des puits. Ces fontaines, d'abord insuffisantes, ne tardèrent pas à tarir. De l'agglomération des peuples et des troupeaux, de la puanteur du bétail écorché, naît une épidémie. La canicule, dans cette infection, engendre des mouches qui tourmentent les hommes et les animaux. Les femmes et les enfants en poussent des hurlements. Les superstitions troublent les cerveaux affaiblis. Les arbalétriers tiraient des flèches du haut des tours; mais ces flèches, décochés par des mains débilitées, n'atteignaient pas l'ennemi. Ni vautour, ni cor-

1. Ibid. XXX.

beau, ni oiseau de proie, qui d'ordinaire suivent les armées, ne volaient sur le camp des croisés. Et dans cet ost que la famine devrait dévorer, car on a détruit tous les moulins, l'abondance est telle qu'on a trente pains pour un denier. Certes, l'abbé de Cîteaux est un sorcier, et ses pèlerins qui ne mangent ni ne boivent ne peuvent être que des démons[1].

Ainsi résonnaient, dans leur effroi superstitieux, les habitants de Carcassonne. Un jour, un chef croisé, suivi de trente chevaliers, se présente à la porte orientale. Il demande à parler au vicomte. Il se dit son parent et vient de la part du roi de France. C'est sans doute son oncle Beaudoin, l'infant de Toulouse, déjà secrètement vendu aux chefs de la croisade. « Seigneur, dit-il à Ramon Roger, le Père tout-puissant me soit en aide tout comme je voudrais votre paix, votre salut et celui de votre peuple. Si vous espérez être prochainement secouru, j'approuve que vous fassiez bonne défense. Mais de secours, vous le voyez, il n'en est point pour vous. Faites donc quelque accord avec le pape et les barons croisés. Sinon, je vous le dis de vrai, s'ils vous prennent de force, vous subirez tous même traitement que ceux de Béziers. Sauvez seulement vos personnes de douleur et de mort. — Seigneur, répondit le jeune vicomte, sur votre conseil et au commandement du roi Philippe de France, je ferais aussitôt droit de toute chose si je pouvais me rendre en sûreté à l'ost des croisés. — Je vous y mènerai sain et sauf, répondit le messager, et je vous ramènerai,

1. Pierre de Vaux-Cernay, chapitre XVII.

je vous l'assure loyalement, ici parmi vos hommes. » Et pour vaincre ses dernières hésitations, le perfide croisé se réclama de nouveau de sa parenté et attesta une seconde fois le Père tout-puissant[1].

Le jeune vicomte, après en avoir conféré avec ses barons et les consuls, se décide à descendre au camp. Il part escorté de cent chevaliers et suit le Sinon, le Ganelon, vers la tente du légat. Il y trouva tous les princes réunis autour de l'abbé de Cîteaux. Les barons regardaient avec une curiosité admirative l'héroïque vicomte. Après les avoir courtoisement salués, il commença son apologie en s'adressant au légat. Amalric écouta d'un air sombre, et, sans répondre au jeune prince, réunit à part les chefs croisés et leur déclara qu'il convenait que le vicomte restât entre leurs mains en ôtage jusqu'à la reddition de Carcassonne. Les barons français, d'après un chroniqueur, ignoraient, chose difficile à croire, la trahison, mais dans tous les cas ils y consentirent et même s'en firent les agents. Le noble prince roman, déclaré prisonnier contre toute foi, fut remis en garde aux varlets du duc de Bourgogne et conduit sous les tentes, peut-être sympathiques, de son parent capétien. Les chevaliers de son escorte, ébahis d'une telle félonie, partagèrent sa captivité, hormis quelques-uns qui s'échappèrent ou qui, plus vraisemblablement, furent relâchés pour porter à Carcassonne la sommation du légat pontifical.

A la nouvelle de la captivité du vicomte, le cœur défaillit à la puissante cité. Il semblait qu'on lui

1. G. de Tud., strophes XXXI et XXXII.

eût enlevé avec son chef son âme guerrière. Ses tours fléchissaient et ses murailles chancelaient avec les courages sur son inexpugnable rocher. Le peuple, effaré, éperdu, poussa des gémissements jusqu'au soir. La nuit vint, et les consuls et les barons tinrent conseil. A leur tête était Pierre Roger de Cab-Aret; parent du prince, il avait la garde du château. Un souterrain conduisait du donjon vicomtal jusqu'aux tours du Cabardez, son manoir de la Montagne-Noire. Soit qu'ils ne crussent pas pouvoir sauver Carcassonne, soit qu'ils ne voulussent pas opérer la reddition garantie par la tête du vicomte, soit qu'ils espérassent pouvoir continuer la guerre dans la Montagne-Noire, ces chevaliers, ces citoyens résolurent d'échapper aux croisés par ce viaduc. Et lorsqu'au matin on croira les prendre dans la ville conquise, ils se trouveront libres, en armes, et recommençant le combat dans les tours du Cabardez, et dans les forêts du pic de Nora couronné de neiges et de nuées. Quoi qu'il en soit, le chef des *Enfants de Nos*, les barons, les consuls, les riches citoyens, la jeunesse guerrière, se dérobèrent pendant la nuit par ce souterrain, dont la bouche s'ouvrait dans les entrailles inconnues du palais vicomtal, et disparurent à l'insu du pauvre peuple, endormi dans la cité. Pendant que les croisés attendent le jour pour les faire prisonniers, ces nobles fugitifs passent sous le fleuve, se glissent sous le camp et vont renaître, à quatre lieues de là, sur les cimes de la Montagne-Noire[1].

1. Ibid. XXXIII.

Le matin arrive et le légat attend la reddition de Carcassonne. Ses portes ne s'ouvrent pas; pas de sentinelles aux créneaux, pas de vedette sur l'atalaya mauresque. La cité est immobile et silencieuse; on eût dit une ville morte. Les croisés soupçonnent une feinte de guerre; ils s'approchent avec défiance, ils arrivent aux portes. Les herses sont abattues; nul bruit vivant dans l'intérieur. Ils enfoncent la porte orientale; ils entrent : la ville est déserte, le château abandonné. Mais des chevaux de guerre tout armés, des troupeaux de bœufs et de moutons effarés, d'énormes amas de froment et toutes les richesses du pays livrées en proie. Les croisés mettent la ville au pillage et découvrent, blottis dans les caves, un millier d'habitants inoffensifs, effrayés et attendant la mort [1].

1. P. de Vaux-Cernay. — G. de Tudelle. — Anonyme.

CHAPITRE VI

Entrée des Croisés dans Carcassonne. — Incarcération du vicomte. — Pillage, gibets, bûchers. — Actions de grâces dans Saint-Nazaire. — Election d'un chef du pays conquis. — Simon de Montfort. — Proclamation de son avènement. — Dons à l'Eglise romaine.

Cependant, à la nouvelle incroyable de Carcassonne déserte, le légat, les princes, tout le camp accourt, traînant le vicomte dans les fers. Ils s'installent dans le palais vicomtal, et leur premier soin est d'en jeter le maître infortuné dans un fond de tour ; le second, d'arracher la ville à la rapacité des soldats. Les hérauts vont criant : « Vite, au pardon ! L'abbé de Cîteaux va sermonner. » Le légat monte sur un balcon de marbre. « Barons, dit-il, écoutez mon discours. Vous le voyez maintenant, le roi du tonnerre fait des miracles pour nous. Il n'y a plus rien qui nous résiste. Je vous défends à tous, de la part de Dieu, de retenir chose qui vaille un charbon, du butin de la ville ; car autrement vous serez frappés d'excommunication et d'anathème. Nous allons remettre le tout à un puissant baron qui main-

tiendra le pays dans la grâce de Dieu, afin que ces félons d'hérétiques ne le recouvrent jamais. » L'armée applaudit aux paroles du légat[1].

Le butin immense fut accumulé dans le cloître de Saint-Nazaire. On distribua seulement aux chefs les palefrois et les mulets abandonnés. Cependant le légat et les évêques ne pouvaient comprendre comment tout un peuple s'était échappé, comme s'il se fût envolé du haut des tours. Il n'était point passé sur leurs têtes, mais sous leurs pieds, et le secret de son évasion fut connu par la découverte du souterrain. Les évêques regrettèrent ce peuple évadé : ils voulaient renouveler l'exécution de Béziers. Ils eurent pourtant une légère compensation. Les pillards avaient découvert, blottis dans les caves, à demi-morts d'effroi, une multitude de vieillards, de femmes, d'enfants qui n'avaient pu s'échapper par les viaducs. Quelques-uns, dans leur frayeur, demandèrent à se faire catholiques. On se contenta de les dépouiller, et on les fit sortir un à un, *n'emportant que leurs péchés*, par une poterne étroite du Sud, probablement celle du Rasès, qui existe encore. Mais quatre cent cinquante environ refusèrent d'abjurer leur foi, et sur ce nombre quatre cents furent pendus ou brûlés vifs. Telle fut l'entrée triomphale des croisés dans Carcassonne : le vicomte dans un cachot, la ville saccagée, les citoyens fugitifs, pendus aux gibets, ou brûlés sur les bûchers, et leurs cendres jetées aux vents du ciel. C'était le 15 août,

1. G. de Tudelle, str. XXXII.

le jour de la fête de la Vierge, patronne de la croisade [1].

Les croisés, réunis dans l'église de Saint-Nazaire, rendirent grâces au ciel de leur conquête. Leurs cantiques se mêlaient aux gémissements des victimes et leur encens à la vapeur des bûchers. Après avoir chanté la messe du Saint-Esprit, l'abbé de Cîteaux monta en chaire, prononça une sorte de harangue triomphale, et conclut qu'il fallait élire un chef du pays conquis. C'était déclarer la déposition du vicomte de Carcassonne. Les princes se réunissent dans le château des Trencabel. Le légat offrit la conquête à Eudes, duc de Bourgogne. Ce prince, de la maison de France, refusa, disant qu'il avait assez de terres, qu'il ne voulait pas de celles du vicomte, qu'on lui avait fait assez de mal sans qu'on le déshéritât. Le légat s'adressa ensuite à Hervé, comte de Nevers : ce prince, en guerre ouverte avec les moines de Vézelai, répondit qu'il ne voulait pas de la terre d'autrui. On vint au comte de Saint-Paul; même réponse. Aucun ne voulait de cet héritage de félonie. Après ces grands vassaux de la couronne de France, le plus illustre seigneur de l'armée était Simon de Montfort. Il s'était signalé dans la croisade. Il avait fait la guerre d'Orient. Il avait eu pour compagnon Gui, abbé de Vaux-Cernay, l'un des prédicateurs de la croisade actuelle, et comme le lieutenant de l'abbé de Cîteaux. Le légat était contristé du refus des princes, lorsque Gui, proba-

1. G. de Tudelle, XXXIV. Chronique romane anonyme,

blement, lui proposa son ami Simon de Montfort, baron comparativement pauvre, mais le plus vaillant homme de la croisade, et le plus ambitieux d'une principauté qu'il avait pourchassée dans tout l'univers. Le légat s'adjoignit deux archevêques et quatre barons, et ces sept chefs, par la coopération des sept dons du Saint-Esprit, élurent Simon de Montfort. L'abbé de Cîteaux, le duc de Bourgogne et le comte de Nevers allèrent sous sa tente porter au chef croisé leur choix et l'ordre du ciel. Simon, *tout plein de discrétion*, se refusait modestement à cet *honneur* et à ce *fardeau*. Il se disait insuffisant, il se déclarait indigne. Le duc et l'abbé tombèrent à ses pieds, et, comme il résistait encore, Amalric, impérieusement, lui ordonna, comme légat, d'obéir au saint-siège, en le menaçant du courroux pontifical. Le fier et rusé romieu ne se rendit enfin que lorsqu'il eut arraché des princes la promesse formelle qu'ils l'aideraient à compléter, à conserver et à défendre la conquête romane. Alors seulement il accepta le commandement *pour la gloire de Dieu*, *l'honneur de l'Eglise* et *la ruine de l'hérésie*[1].

L'élection de Montfort paraît avoir été arrangée d'avance entre Gui de Vaux-Cernay, le duc de Bourgogne et probablement le roi de France. Le duc engagea le comte à le suivre à la croisade. L'abbé porta le message à Simon de Montfort. Il le rencontra dans l'église de son château de Rochefort, près de Dourdan. A cette offre inattendue, le comte

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. XVIII.

refusa comme toujours. Le moine insista et parla au nom du Très-Haut. Ils étaient dans l'église déserte du château. Simon, indécis, ouvrit le psautier posé sur le pupitre. Il mit au hasard le doigt sur le verset 11 du psaume xc, et dit à l'abbé : Expliquez-moi ce passage. L'abbé lut : « Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » Sur cet oracle, Simon accepta, revêtit son armure, s'élança sur son cheval de guerre et partit pour la croisade, à la suite du duc de Bourgogne. Maintenant la prophétie normande se réalisait dans Carcassonne, et le conquérant n'oubliera jamais l'auteur de sa prodigieuse fortune militaire, qui pourtant devait être broyée avec son crâne et son casque d'airain par un rocher lancé du ciel.

Simon de Montfort était issu d'une antique race chevaleresque du Hainaut transplantée en France et mêlée à la dynastie royale capétienne, probablement par Bertrade, concubine du roi Henri Ier [1]. Il était le second fils de Simon II, seigneur de Montfort-l'Amaury, comte d'Évreux, et d'Amicia, héritière normande du comté de Leicester en Angleterre. Il eut en partage le château de Montfort et le comté saxon de Leicester, spoliation de ses ancêtres maternels. Il avait épousé, en 1190, Alice de Montmorency, mariage qui l'avait encore rapproché de

1. C'est l'opinion du duc de Saint-Simon, très versé dans les généalogies. Mémoires, tome VI, chap. vii, p. 135.

Philippe-Auguste, et plus étroitement uni aux seigneurs de Marly, de Poissy, de Chevreuse, qui remplissaient avec lui les grands offices de la couronne à la cour féodale de Saint-Germain. Il était de la croisade qui, au commencement du siècle, partit de Venise pour délivrer la terre sainte, et aboutit à la conquête de Constantinople et de l'empire d'Orient. Mais, après la prise de Zara sur le roi de Hongrie, Montfort, impatient d'aventures, oublia le saint-sépulcre, abandonna le camp des croisés et furtivement entra au service du monarque magyare, prince à demi païen, dans l'espoir de guerroyer contre les Grecs. Il revient à Brindes, s'embarque pour Jérusalem et, de retour en France, il espère retrouver aux pieds des Pyrénées le royaume qu'il a manqué sur le Liban, le Rhodope et le Bosphore. Ce paladin de la barbarie et de la perfidie hunniques, à qui les princes français abandonnaient Carcassonne comme une extorsion de honte et de malheur, devint ainsi le champion de la papauté, le chef définitif de la croisade. Il devait s'y conduire en roi des Huns. Une pierre sépulcrale, retrouvée de nos jours à Carcassonne, nous a conservé l'image de ce *Fléau de Dieu*[1]. C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une très haute taille, d'une noble et mâle figure, d'un aspect formidable et superbe, le nez et le regard d'un aigle, avec une chevelure d'un brun fauve, autrefois flottante sur son armure, maintenant usée par le casque. On eût dit un prince mérovingien. Le lion était son emblème héraldique, et il

1. P. de Vaux-Cernay, XXIX.

avait le tempérament de ce chat sauvage et gigantesque du désert : guerrier, souple et sanguinaire, impitoyable aux vaincus, adulateur aux puissants, traquant sa proie dans tout l'univers, snperbement hypocrite, humble serviteur des évêques, dévot esclave de la papauté, semblable, en un mot, à son symbole armorial, tel qu'on le voit sculpté sur la dalle de Carcassonne, monstre famélique, féroce et rampant : le lion chasseur de Philippe-Auguste et le tigre pourvoyeur d'Innocent III [1].

Simon de Montfort, déclaré chef de la croisade par le légat, fut salué par les acclamations des chevaliers et les cantiques des évêques, dans le château désert de Carcassonne. Son légitime seigneur entendit, hélas! du fond de sa prison, ces vociférations triomphales des conquérants qui intronisaient son meurtrier et le spoliateur de sa race. En effet, dès que Simon fut maître du château et de la cité, il annonça son avénement par cette proclamation :

« Je, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, vicomte de Béziers et de Carcassonne, fais savoir à tous, que le Seigneur, ayant livré entre mes mains les terres de la race incrédule des héré-

1. La pierre tombale de Carcassonne n'est pas celle de Simon de Montfort qui était chargée d'inscriptions triomphales. C'est le couvercle de la tombe de Gui, son second fils, tué devant Castelnaudari. Elle n'a de nom, d'épitaphe, de signe indicatif que son lion. Cette figure juvénile est superbe et ressemble par son nez aquilin et sa longue chevelure au portrait que trace de Simon P. de Vaux-Cernay. De sorte que c'est à travers les traits de son fils que nous apparaît l'image farouche du vieux chef de la croisade.

tiques, savoir ce qu'il a trouvé bon de leur enlever par le ministère des croisés, ses serviteurs, j'ai accepté humblement et dévotement la charge et le gouvernement de cette terre, à l'instance tant des barons de l'armée que du seigneur légat et des prélats qui étaient présents, dans la confiance du secours et l'espoir des rétributions de Dieu. Désirant obtenir sa grâce, dans ce service, par les prières des saints, et pour le remède de mon âme, je donne à Dieu et à l'église de Sainte-Marie de Cîteaux, entre les mains du seigneur abbé, légat du saint-siège apostolique dans ces contrées, les biens que Dieu m'a donnés, selon l'ordre apostolique : dans la cité de Carcassonne, la maison qui fut à Bernard de Lérida, hérétique; dans la cité de Béziers, la maison qui fut à Amiel de Rieusec, hérétique; et dans le château de Salelles, au diocèse de Narbonne, la maison qui fut à la dame hérétique qu'on appelait Filesars, avec toutes leurs possessions et biens quelconques. »[1] Telle fut la reconnaissance de Simon envers son protecteur, l'abbé de Cîteaux. Quant à l'abbé de Vaux-Cernay, son compagnon et fidèle ami, il lui réservait l'évêché de Carcassonne. En outre, il ordonna le payement des prémices et des dîmes aux églises et aux monastères; frappa les excommuniés, qui ne seraient pas absous dans un délai de quarante jours, d'une amende de cent sols pour un chevalier, de cinquante pour un bourgeois, de vingt pour un vilain. Il établit enfin un cens annuel de trois deniers par feu, *pour faire sa cour au*

1. Dom Vaissette, t. V, liv. XXI, chap. LXIII, p. 53.

pape, et s'imposa lui-même et aux autres chefs français une redevance considérable en faveur de l'Eglise romaine, instigatrice de la croisade. (Août 1209.)[1]

Quels étaient ce Bernard de Lérida, cet Amiel de Rivo-Sicco dont Montfort confisqua les hôtels et les domaines? La terre de Lérida comprend la région orientale qui s'étend entre l'Aude et les montagnes jusqu'à la mer. Bernard, son seigneur, devait être un puissant baron des Corbières et un noble consul de Carcassonne. Ses ancêtres avaient reçu l'évêque Nicétas. Et cet Amiel de Rieu-Sec? Un vaillant consul de Béziers, mort en défendant sa cité, et martyr du grand massacre. Et madonna Filesars? Quelque illustre matrone cathare de Narbonne qui, probablement, avait réalisé son nom symbolique, Philis-Arsa ou d'Arsac. Elle aima, elle fut brûlée. Voilà son épitaphe.

Philis nous ramène aux bûchers, et cette fois aux bûchers des morts. Arsa, son nom l'indique, en fut les prémices, la fleur funèbre. On fouilla les maisons, on sonda les caves, on fureta les tombes. L'anathème était suspendu sur les vivants et sur les morts. Carcassonne vit donc encore, avec de la chair vive, brûler des cendres, des ossements, des squelettes. C'était le complément de la victoire et le plus suave parfum du triomphe. La croisade voulait horripiler le monde par cet échantillon de l'enfer. Ce supplice des morts est, dans notre Occident, d'origine théocratique. Il vient d'un pape, du féroce Etienne VII, qui fit exhumer, juger dans la chaire de Saint-Pierre,

1. Innocent III, liv. XXII, épist. 108.

et jeter, comme un chien, dans le Tibre, le cadavre mutilé de l'infortuné pontife souverain Formose (896), Portugais, ancien nonce en Bulgarie, et peut-être suspect de catharisme[1]. Tel était l'état intérieur de Carcassonne, si heureuse naguère sous le poétique sceptre des Trencabel.

Cependant les habitants évadés par le souterrain vicomtal, ou expulsés par la poterne du Rasez, s'étaient enfuis vers Toulouse, vers le comté de Foix, vers la Catalogne et l'Aragon. Ils racontaient, sur leur passage, l'incarcération du prince, le pillage de la cité, les gibets des citoyens, les bûchers des vivants et des morts. Leur nudité était l'emblème du sort réservé à tout un peuple. Dans leur fuite, ils portèrent avec eux la terreur de ville en ville, de bourgade en bourgade, de désert en désert, jusqu'aux cimes les plus sauvages des Pyrénées.

La croisade fut donc l'œuvre d'Innocent III. Il la bénit du haut du Vatican. Il lui donna son archilégat, l'abbé de Cîteaux. Il investit son généralissime, Simon de Montfort. Il la dirigea par ses nonces, la recruta par ses évêques. Il confirma son triomphe impie dans le concile œcuménique de Latran. Donc, l'anathème du genre humain, ou plutôt l'immense pitié du monde, doit retomber tout entière sur la tête de ce vice-Dieu.

1 Fleury, t. XI, 132, 134, 581, 607, 610, etc.

LIVRE VIII

RAMON-ROGER, VICOMTE DE CARCASSONNE

CHAPITRE PREMIER

Refuge du sacerdoce cathare à Montségur. — Description de la montagne sainte. — Ascension du patriarche, des évêques, des écoles, des hospices, escortés par les princes.

Quand les princes du Midi virent la croisade descendre du nord, du levant et du couchant, en trois colonnes furieuses, en trois trombes dévastatrices, ils songèrent à pourvoir à la sécurité du sacerdoce. Ramon de Pérelha, leur mandataire, mettait alors même la dernière pierre à la reconstruction du Castellum antique de Montségur. Du haut de sa cime, tranquille encore dans la sérénité du ciel, il vit la terre autour de lui s'agiter et frissonner comme aux approches d'un ouragan. Les peuples éperdus allaient et venaient dans l'effroi, comme les oiseaux qui

pressentent la tempête. Ramon reçut à son manoir de Lavelanet et à son donjon aérien de Montségur plusieurs hôtes illustres, et d'abord la vicomtesse Esclarmonde et le comte Ramon-Roger qui venaient inspecter leur forteresse favorite du Thabor. Un jour, arrive au galop une femme, une princesse, suivie de quelques serviteurs à cheval : c'était Agnès de Montpellier, épouse, hélas! déjà veuve du jeune vicomte, emportant son fils unique, orphelin à la mamelle, dans les tours et sous la garde du grand comte de Foix. Quelques jours après apparut le roi d'Aragon, escorté de cent chevaliers espagnols, qui revenait de s'interposer inutilement entre les chefs de la croisade et son parent, le vicomte de Carcassonne. Plus tard, se montrèrent enfin, nus, poudreux, affamés, effarés, les fugitifs de cette ville échappés par les souterrains ou bannis par les croisés, annonçant la prise de leur cité, la captivité de leur prince, la dispersion et la destruction de leurs concitoyens. Le massacre de Béziers, la défaillance de Narbonne, la chute incroyable de Carcassonne, victorieuse de Charlemagne, retentirent à l'horizon comme trois coups de tonnerre, dont princes et peuples restèrent foudroyés. Et l'on s'attendit à voir paraître bientôt la cavalerie de Montfort au pied des Pyrénées.

A ces effrayantes nouvelles, le comte de Foix, tuteur du vicomte de Carcassonne, le comte de Commenges, non moins belliqueux et chef des races comtales de Carcassonne et de Foix, tous les princes pyrénéens agitent leurs lances, réparent leurs tours sur leurs rochers et s'élan-

cent sur leurs chevaux arabes hennisants. Les consuls des républiques méridionales arment leurs milices et se fortifient dans leurs puissantes et populeuses cités. Le Midi, chose admirable, ne recula pas (quoique non sans quelque trouble de cœur, car évidemment il ne s'attendait pas à un tel excès de barbarie) contre Rome théocratique et contre un ramas de cent peuples formé de tous les vagabonds de l'Occident. Un choc terrible se prépare, une lutte exterminatrice, le jour héroïque et suprême de la race ibéro-romane. Mais avant de marcher aux batailles, ils escortent le sacerdoce cathare, âme de cette guerre religieuse et patriotique, dans l'aire inaccessible de Montségur.

Cinq années ont suffi pour transformer le Castellum romain en forteresse du Paraclet. Ce fut un jour solennel, un jour lugubre et triomphant que celui où le jeune Ramon de Peyréla réunit dans ses murailles vierges les évêques fugitifs. Les évêques seulement et les archidiacres, car les cathares n'abandonnent pas leurs postes de prédication, ils ne fuient point le champ du martyre; mais ils veulent sauver les chefs du sacerdoce, la source de l'ordination sainte, le foyer sacré de l'Esprit. L'Église restera exposée à toutes les horreurs de la guerre, mais sa tête, son cerveau divin, son âme immortelle sera dans Montségur. Expulsés de leurs cités par la croisade, ces calmes et religieux vieillards se dirigent vers Lavelanet. Lavelanet, comme son nom l'indique, était dans l'antiquité ibéro-celte un sanctuaire d'Abellio, Bélénus ou Bahal. C'était le petit autel; le grand était sur la cime de Montségur, au-dessus des

nuées; les gouffres fatidiques de l'Ers, l'Estang-Mal et l'Estang-Tort étaient les piscines héliaques, *nourrices de tonnerres.* Des cendres du culte du soleil se ralluma, sous un souffle mystique de l'Orient, le culte du Paraclet. Au IVe siècle, les Priscillianites persécutés se réfugièrent sur cette montagne mystérieuse; ils lui donnèrent le nom de Thabor et consacrèrent les gouffres de l'Ers à saint Barthélemi, l'apôtre de la Perse, l'acolyte de saint Jean, patriarche de l'Orient. Au XIIe siècle, Ramon de Pérelha était le seigneur et du grand autel, Montségur, et du petit autel, Lavelanet. Au levant, sur un monticule rocailleux, revêtu de chênes, s'élève son château. Au pied du manoir, l'église, le moulin féodal, et plus haut, le bourg allongé sur la rive droite du Lectorier, torrent sauvage descendu tumultueusement des gorges de Montferrier. Ce gave fougueux se calme sous la main de l'homme et se multiplie pour activer les nombreux et retentissants cylindres où son flot écume et mugit en cascades. Lavelanet, au moyen âge, est manufacturier comme Carcassonne. Il est aussi un atelier de catharisme; il file et tisse avec le lin pur de saint Jean des tuniques merveilleuses, qu'il brode avec la pourpre éclatante de Platon.

Lavelanet est le rendez-vous fixé par Esclarmonde et le comte de Foix aux évêques fugitifs. Ils venaient par tous les chemins, de l'est, du nord et du couchant. Par Chalabre, arrive Bernard de Simorra, évêque de Carcassonne. Par Mirepoix, le vieux Gaucéli, évêque de Toulouse, et son coadjuteur, Guilhabert de Castres, émigré de Fanjaus. Après

eux, et par la même route, la grande veuve, la papesse cathare, la vicomtesse Esclarmonde, fugitive de Pamiers. Et du couchant enfin, la bonne comtesse Philippa qui venait de dire adieu à son glorieux manoir, pour s'en aller mourir, humble diaconesse, dans les cabanes et les grottes de Montségur. Toutes ces troupes en deuil cheminaient les yeux fixés sur la montagne du salut. Le Thabor pyrénéen est une montagne mystérieuse, à trois cimes ondulées, et dont chaque groupe reproduit un diminutif de mamelons pareils, en tout neuf sièges ou neuf autels. On dirait le trône de la trine-unité de Dieu : Agnostos, Demiourgos, Paraclétos; trône triple où le ternaire divin se dédoublant trois fois, trois fois se recomposait sur son trépied, nouant et dénouant le chœur sacré. C'était comme une *Ennéade*, nombre symbolique affectionné de la Sagesse alexandrine, figuratif des modifications de l'Être, des évolutions, des énergies célestes. Le Thabor était consacré au Paraclet. Montségur occupait l'extrémité de son contrefort oriental. Lavelanet était à deux lieues dans la plaine, et, comme disent les chroniques, *juxta castrum Montis-Securi*[1].

Ramon de Pérelha recueillit dans ses murs le patriarche, les évêques, les diacres, les diaconesses, les écoles, les hospices, les orphelins de tout le Midi; et formant de toutes ces multitudes éplorées une longue colonne immense dont il prit la tête, le jeune chef de l'émigration se mit en marche vers Mont-

1. Doat : inq. de Toulouse et de Carcassonne.

ségur. Il remonta la rive droite du Lectorier, à travers la plaine de Ben-Aïs, domaine de ses parents, les Massabrac de l'Olmès. Cette plaine, large de deux ou trois kilomètres, se termine au Piboléo. Là commence l'ascension de Serralonga. Accessible jusque-là aux chariots, le chemin n'est plus qu'un sentier scabreux, raviné, difficile même au pied des chevaux, et gravissant péniblement sous la forêt de hêtres. La montagne ondule de l'est à l'ouest, revêtue jusqu'à sa cime qui, par intervalles, se hérisse en énormes crêtes de roc grisâtre, semblables, au-dessus des bois, à des vagues solidifiées avec leur écume. A la tête du cortège, courbés sur leurs pacifiques palefrois, marchent un vieillard et un jeune homme, le vénérable patriarche Gaucéli, évêque de Toulouse, et son archidiacre, Guilhabert de Castres. A leur suite d'autres évêques, Ramon de Blasco, Bernard de Simorra, Ramon de Bélissen, Bénédect de Termès et leurs coadjuteurs, parmi lesquels Peyrota de Clermont, aumônier de la comtesse Philippa. Ces hommes, de race ibère, avaient le front noble, le nez aquilin, la face ascétique, le type oriental. Ils étaient coiffés d'une sorte de mitre persane que remplace déjà la *barreta*, ou béret noir aplati et décrivant, autour de leur crâne d'ivoire, un nimbe circulaire d'ombre. Ils portent une longue robe noire et traînante à capuchon, un cordon en sautoir sur la poitrine comme les brahmes indiens,

1. Peyrota était seigneur de Dun, voisin de Peyrella; Peyrella et Peyrota avaient des parts indivises au domaine de Durfort. Ils étaient donc cousins des Durfort, et ceux-ci des Peyrota, possédant ensemble Clairmont-Soubira

et un fourreau de cuir renfermant le rouleau de l'Évangile selon saint Jean, patriarche de l'Église du Paraclet. Leur face pâle, leur taille amaigrie, leur corps presque transparent, je ne sais quoi d'aérien et de lumineux révélait des exilés sur la terre, qui, remontant les pentes des montagnes, semblaient reprendre lentement le chemin du ciel d'où ils étaient descendus. A leur suite, l'archidiaconesse Esclarmonde de Foix et les écoles de Pamiers, Marquésia de Bélissen et les hospices de Mirepois, Auda de Prouille et les fondations de Fanjaus, Faïs de Durfort, Blanca de Laurac, Garséna du Mas, Turca des Armens, et leurs tribus de veuves et d'orphelins, tout le peuple éploré des églises de la Consolation. On y voyait plusieurs vieillards : Gui du Mas Cap-de-Porc, Sicard de Laurac, Jordan de Lantar, patriarches entourés de leurs fils. Les barons pyrénéens accompagnaient leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants. Le grand comte Ramon-Roger de Foix était à la tête de tous ses clans chevaleresques, les douze rameaux des fils de Bélissen, les Rabat, les Castelverdun, les Lantar de Saint-Paoul, les Villemur de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers, les Durfort de Durfort et de Rodelha, les Massabrac de la Leza et de l'Olmès, et les Peyrat avec leurs deux rameaux, les Peyrota et les Peyrella : noms congénères, domaines contigus, combats et échafauds identiques. Ramon de Peyréla avait l'honneur de conduire ce peuple éploré vers son Capitole de l'exil. Les chevaliers escortaient ces évêques, ces vieillards, ces femmes, ces enfants, toute cette église fugitive, comme on

ségur. Il remonta la rive droite du Lectorier, à travers la plaine de Ben-Aïs, domaine de ses parents, les Massabrac de l'Olmès. Cette plaine, large de deux ou trois kilomètres, se termine au Piboléo. Là commence l'ascension de Serralonga. Accessible jusque-là aux chariots, le chemin n'est plus qu'un sentier scabreux, raviné, difficile même au pied des chevaux, et gravissant péniblement sous la forêt de hêtres. La montagne ondule de l'est à l'ouest, revêtue jusqu'à sa cime qui, par intervalles, se hérisse en énormes crêtes de roc grisâtre, semblables, au-dessus des bois, à des vagues solidifiées avec leur écume. A la tête du cortège, courbés sur leurs pacifiques palefrois, marchent un vieillard et un jeune homme, le vénérable patriarche Gaucéli, évêque de Toulouse, et son archidiacre, Guilhabert de Castres. A leur suite d'autres évêques, Ramon de Blasco, Bernard de Simorra, Ramon de Bélissen, Bénédect de Termès et leurs coadjuteurs, parmi lesquels Peyrota de Clermont, aumônier de la comtesse Philippa. Ces hommes, de race ibère, avaient le front noble, le nez aquilin, la face ascétique, le type oriental. Ils étaient coiffés d'une sorte de mitre persane que remplace déjà la *barreta*, ou béret noir aplati et décrivant, autour de leur crâne d'ivoire, un nimbe circulaire d'ombre. Ils portent une longue robe noire et traînante à capuchon, un cordon en sautoir sur la poitrine comme les brahmes indiens,

1. Peyrota était seigneur de Dun, voisin de Peyrella; Peyrella et Peyrota avaient des parts indivises au domaine de Durfort. Ils étaient donc cousins des Durfort. et ceux-ci des Peyrota, possédant ensemble Clairmont-Soubira

et un fourreau de cuir renfermant le rouleau de l'Évangile selon saint Jean, patriarche de l'Église du Paraclet. Leur face pâle, leur taille amaigrie, leur corps presque transparent, je ne sais quoi d'aérien et de lumineux révélait des exilés sur la terre, qui, remontant les pentes des montagnes, semblaient reprendre lentement le chemin du ciel d'où ils étaient descendus. A leur suite, l'archidiaconesse Esclarmonde de Foix et les écoles de Pamiers, Marquésia de Bélissen et les hospices de Mirepois, Auda de Prouille et les fondations de Fanjaus, Faïs de Durfort, Blanca de Laurac, Garséna du Mas, Turca des Armens, et leurs tribus de veuves et d'orphelins, tout le peuple éploré des églises de la Consolation. On y voyait plusieurs vieillards : Gui du Mas Cap-de-Porc, Sicard de Laurac, Jordan de Lantar, patriarches entourés de leurs fils. Les barons pyrénéens accompagnaient leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants. Le grand comte Ramon-Roger de Foix était à la tête de tous ses clans chevaleresques, les douze rameaux des fils de Bélissen, les Rabat, les Castelverdun, les Lantar de Saint-Paoul, les Villemur de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers, les Durfort de Durfort et de Rodelha, les Massabrac de la Leza et de l'Olmès, et les Peyrat avec leurs deux rameaux, les Peyrota et les Peyrella : noms congénères, domaines contigus, combats et échafauds identiques. Ramon de Peyréla avait l'honneur de conduire ce peuple éploré vers son Capitole de l'exil. Les chevaliers escortaient ces évêques, ces vieillards, ces femmes, ces enfants, toute cette église fugitive, comme on

escorte sa patrie et son Christ. Ils marchaient en silence, le front penché sous le poids de leurs tribulations, des larmes sillonnant leurs faces farouches, et roulant sur leurs barbes et sur les crinières de leurs palefrois. La procession sainte ondulait en longues files sur les rampes de Serralonga, ombragée de vieux hêtres et de grands bouleaux. Tout à coup, du sommet de cette première chaîne, le Castellum romain, dérobé par la montagne et les bois, apparut de nouveau vers le sud, au fond d'une haute gorge qu'il barre de sa masse, campé tout en travers, rapproché, mais, à ce qu'il semble, inabordable sur son roc morne et désolé. On dirait un vaisseau foudroyé sur un écueil des mers, ou l'église cathare elle-même échouée et pétrifiée sur ce sépulcre des siècles. La tête de la colonne s'engage dans cette gorge inégale et sinueuse qui s'élargit en une sorte d'amphithéâtre bordé de forêts. Tout à coup le Val de Serralonga semble interposer son abîme, et le château paraît inaccessible sur son inabordable et gigantesque sommet. Ce cirque, clos de bois et de rochers au nord et au couchant, s'ouvre, au levant, par l'Abès, semblable à la tranchée d'un bastion colossal, et vers le sud à une brèche de la montagne, effondrée par quelque convulsion volcanique. La colonne se dirige vers cette berge abrupte, aux raides et brusques zigzags, dont les vastes degrés gazonnés accèdent à cette embrasure. C'est le *Pas de Montségur*, la porte septentrionale de son vallon, sur le flanc gauche de laquelle, à une hauteur de deux cents pieds, surplombe perpendiculairement le donjon aérien, dont la tour, appelée de l'*Aiguille*, effile son

fuseau dans la nuée. De ce col élevé, une gorge nouvelle s'ouvre vers le sud, et descend rapidement dans un val profond qui s'élargit en un bassin triangulaire. Au fond de ce bassin, on tombe tout à coup, par un chemin presque vertical, sur un village qu'on ne soupçonnait pas dans cet abîme. C'est le village de Montségur, assis au pied de trois montagnes, aux crêtes grisâtres, aux flancs hérissés de noirs sapins, et d'un aspect triste et sauvage. Un torrent y fait mouvoir un moulin et quelques scieries, en fuyant vers la forêt de Belestar, dont les fourrés inaccessibles sont peuplés d'ours. Ce torrent est le grand Ers, et sa source forme avec celles de la Garonne et la chaîne centrale des Pyrénées, la limite méridionale du diocèse cathare de Toulouse.

Après deux heures d'une ascension lente dont le murmure des prières et des larmes troublait seul le silence solennel, le cortège religieux atteignit la rampe accessible du donjon. Une montagne isolée, dont la croupe est couverte comme d'une crinière de forêts, tourne vers l'occident sa cime que nous avons comparée à la tête d'un éléphant. On dirait, en effet, un mastodonte accroupi qui se relève sur ses genoux, les dents et le mufle en l'air. C'est sur son plateau, comme sur le crâne de l'animal, qu'est obliquement posée la forteresse, allongeant comme une trompe un corridor crénelé terminé en barbacane. Le mont, horriblement escarpé de toutes parts, serait absolument inabordable si, vers le sud-ouest, le rocher ne pendait en talus d'abord abrupte, puis doucement incliné vers sa base. Arrivée au pied de ce talus, à cinq cents pas du château, la colonne se partagea ;

les écuyers, les mulets et les bagages descendirent au hameau sur les bords de l'Ers, tandis que le sacerdoce johannite et la chevalerie pyrénéenne, sur leurs douces haquenées, agiles comme des isards, gravirent lentement et péniblement vers le donjon aérien. Le chemin, taillé dans le roc et soutenu par endroits avec de la maçonnerie, fait d'abord un long repli vers le nord et borde l'escarpement de la route de Lavelanet. Puis, il revient au sud et multiplie ses zigzags sur la pente de plus en plus abrupte, comme les lacets du corsage d'une femme. Au point où la montagne déborde et surplombe comme une poitrine le sentier, jusque-là presque vertical, s'étrangle entre deux renflements de rocher, semblables à des mamelles. C'est là que, pour défendre cet étroit passage, s'élève la barbacane que nous avons comparée à la trompe et aux défenses d'un éléphant. Depuis cette tour avancée jusqu'au château, le sol penchant est semblable à une carrière bouleversée et confusément encombrée d'un énorme amas de blocs anguleux. Ce sont, évidemment, les matériaux épars de la construction, qui vont servir à la défense de la forteresse, lorsque d'une cime à l'autre les balistes lanceront des quartiers de roche dans les airs. On dirait que l'architecte n'a pas eu le temps d'en déblayer les alentours. On y travaillait encore lorsque l'Eglise cathare et la patrie romane vinrent réclamer cette roche pour s'y préparer contre les hasards des batailles un refuge et un sanctuaire aérien. De sorte que c'est dans des murailles vierges que don Ramon de Peyréla recueillit ses hôtesses immortelles.

CHAPITRE II

Le Pog de Montségur. — Le Capdhueil. — La cité. — Le village. — L'horizon. — Consécration de la Roche de Montségur.

Le Pog ou Roche de Montségur est un trapèze de montagne, de deux kilomètres de long sur un demi-kilomètre de large environ, et détaché d'un contrefort pyrénéen par un tremblement de terre et par le cours de l'Ers, qui descend des gouffres fatidiques. Un volcan et le gave sont les deux titans qui ont ouvert le vallon et sculpté son acropole sauvage, perpétuellement déchiquetée par l'ouragan. Cette énorme tranche de roc et de fer est isolée au nord par la brèche du *Tremblement*, où passe le chemin de Lavelanet et que surplombe le donjon aérien; au sud, par la gorge de l'Ers, que longe le chemin de Belestar et que domine une barbacane; à l'est, par la coupure verticale et gigantesque de l'Abès (Abyssus) de Serrelongue; à l'ouest, par le talus moins abrupte mais non moins inabordable et non moins vertigineux du val de Montségur. Son escarpement absolu n'est accessible, grâce encore au travail humain,

que par la rampe du nord-ouest qui conduit au Capdueil, dont la masse crénelée forme comme la poterne inexpugnable et la herse colossale de la Roche.

Le nom de l'architecte qui reconstruisit la forteresse des géants est ignoré. Ce fut peut-être Escot de Linars et ses deux élèves, Ramon de Vals et Bertran de la Baccalaria, ingénieurs des guerres romanes. Mais, quel qu'il fût, il était évidemment cathare. Il n'admet, autant que possible, dans sa construction que la ligne droite et la forme rectangulaire, expression de la vérité et de la vertu. Les chimères, les gorgones, l'ornementation monstrueuse du moyen âge, reproduction hideuse du type du mal, sont rigoureusement bannies de la forteresse du Paraclet. Nulle part le serf infortuné ne s'y tord en cariatide grimaçante et grotesque. Nulle sculpture de violence, nul symbole de guerre, nulle idée de combat ni de mort. Une seule tourelle, qui du donjon surveille l'horizon de Lavelanet. Deux barbacanes, dont l'une garde, comme un chien, l'abord de la forteresse, et l'autre, à deux kilomètres de là, défend, comme un lion, l'accès de la montagne. Point de tourelles angulaires, ni même, à proprement parler, de meurtrières latérales, ni de fossés environnants; rien que des précipices. Seulement une dentelure de créneaux, semblable à une couronne. Montségur, sans autre défense que l'escarpement de son site, trouvait, comme le cœur des cathares, sa sécurité dans son élévation, et son calme dans sa proximité du ciel.

Voilà ce qui réjouit d'abord les regards des évê-

ques du Consolateur. C'est moins une forteresse qu'un sanctuaire, mais un sanctuaire chevaleresque. Le monument, long de cent mètres, large de vingt, haut de dix, occupe le sommet tout entier.

La plate-forme est basse à cause de l'ouragan, mais le souterrain plonge immensément dans les entrailles poreuses de la montagne. Point de portes extérieures, car la baie ogivale, visible aujourd'hui, s'encastrait alors dans le corridor crénelé qui la reliait à la barbacane. Seulement, dans cette tour, une poterne masquée, et tournée du côté du château, s'ouvrait à plusieurs pieds au-dessus du sol, défendue par son élévation et les archères de la barbacane et du donjon. La forteresse est construite avec un calcaire brun, arraché de la cime même aplanie par le fer, et qui donne à ses murs la teinte du plomb et la dureté de l'airain. Cette couleur ferrugineuse assombrit les montagnes environnantes, dont la plus haute cime a reçu le nom de Montferrier. La nature est en deuil et sa tristesse s'accroît encore de la verdure funèbre des buis, des houx, des ifs éplorés et de la grande attitude mélancolique des sapins. A cette pompe lugubre, on dirait un autel gigantesque préparé pour l'immolation d'un peuple. Le temps, cet horrible sacrificateur, amènera la grande victime. Mais Montségur, pendant plus de trente ans encore, sera une roche de victoire et de salut, avant d'être une pierre d'holocauste.

Le vieil évêque de Toulouse entra par la poterne de la barbacane et, suivi de son cortège sacerdotal et chevaleresque, pénétra dans la forteresse. Le corridor crénelé le conduisit dans une vaste salle.

L'arc de la porte et de la voûte en est légèrement ogival. C'est la salle capitulaire. Un mur transversal divise au nord le donjon. Il domine et menace d'une archère intérieure le manoir baronial. Nul accès de cette salle au donjon. Mais, vers l'angle oriental, une balustrade annonce un escalier souterrain. Il plonge sa vis dans les entrailles de la roche, et va renaître à l'angle sud du donjon où sa spirale circule élégamment dans le mur jusqu'au sommet. C'est l'unique accès au donjon et à la plate-forme. Celle-ci, dallée, dentelée d'énormes créneaux, se termine au nord par la tour aérienne de l'*Aiguille*. Montségur est assis sur d'immenses excavations qui renferment des dortoirs, des magasins, des *armoires*, même des sépulcres. La forteresse s'enfonce jusqu'à mi-corps dans la montagne, qui la revêt de sa cuirasse, et n'élève au-dessus de la roche, pour le combat, que ses bras, les deux barbacanes, et sa tête, le Capdhueil, le capitole.

De la salle capitulaire, le patriarche Gaucéli et les évêques ressortirent par une porte (plus petite que la baie intérieure du corridor) qui s'ouvre vers l'est, sur les derrières du château. Là, le rocher forme comme un balcon inégal et raboteux, revêtu d'herbe et de mousse, et bordé de broussailles qui se balancent sur l'escarpement abrupte, immense, vertigineux. C'est le fossé oriental de Montségur : tranchée de géants, justement nommé l'Abès (Abyssus), et d'où le regard frissonnant recule effaré. Les évêques continuèrent leur marche vers la croupe de la montagne sainte. Du château on n'y

descend que par une entaille creusée dans le roc vif et dont la déchirure inégale augmente de quelques mètres l'escarpement du mur méridional.

La montagne, d'environ deux kilomètres d'étendue, est ombragée de chênes et de hêtres, forêt aérienne semée sur cette cime par l'ouragan pyrénéen. Là s'élèvent, à l'aspect du sud et du levant, les hospices, les écoles, les ouvroirs, les cabanes des vierges et des veuves, les grottes et les maisons des évêques et le manoir du châtelain lui-même, qui bientôt mettra sa jeune épouse et ses enfants nouveau-nés, comme sous les ailes des pontifes du Paraclet. Cette cité cathare se termine au sud par une tour construite à l'origine de la montagne, à l'angle des ravins de Serralongue et de Montségur. Cette barbacane isolée est une vedette chargée de la garde de cette porte de rocher par laquelle s'échappe l'Ers, que l'on a peine à distinguer dans son gouffre, d'où monte son vague bruissement. De la cime on découvre au sud-ouest, comme dans un abîme, le village de Montségur, dont les maisons, cannelées de tuiles rouges, s'étagent par rangs parallèles sur la déclivité, dont un redan les empêche de glisser en bas dans l'Ers. On dirait des ruches d'abeilles exposées au soleil. C'est là qu'étaient descendus les palefreniers, les mulets chargés des bagages, et les palefrois des évêques et des chevaliers qui, lâchés en liberté, broutaient le trèfle et le genêt sur les bords du gave fatidique.

Montségur formait donc deux cités : dans le val, la cité servile et rustique; sur la montagne, la cité chevaleresque, sacerdotale et cathare. Mais com-

ment la colonie religieuse et guerrière communiquait-elle avec la colonie agricole et laïque? Par un vaste système de souterrains. Il y avait, selon la tradition, deux ramifications immenses : l'une reliait le château à la tour qui domine le cours de l'Ers, du côté de Bélestar; et l'autre venait aboutir par des rampes sinueuses, ou par un escalier dont la spirale ne devait pas avoir moins de trois mille degrés, au village de Montségur. C'est par cette bouche, alors dérobée, aujourd'hui inconnue, que la forteresse et la tribu cathare, retirée sur la cime, s'alimentaient, s'approvisionnaient, communiquaient avec le monde qu'elles contemplaient du sein des nuées. Bientôt les fureurs de la croisade feront refluer à Montségur une multitude de fugitifs, de proscrits, de chevaliers dépossédés, les veuves et les orphelins de la guerre. Des vieillards, des moribonds viendront demander à la montagne sainte ce qu'ils eussent vainement imploré ailleurs : une suprême bénédiction, une mort paisible, un tombeau assuré. Ces pèlerins s'installeront et déjà s'installent en foule (car la procession plaintive ne s'arrêtera plus) dans des maisons, des cabanes, des grottes éparses et cachées sous la forêt. Monségur, dans la spoliation générale, devint le champ d'asile de l'Aquitaine. Ramon de Pérelha, Bérenger de Lavelanet, son cousin, les châtelains fugitifs campés dans la forteresse, occupaient la porte unique et crénelée de la montagne de Paix. Lavelanet et Bélestar, deux gros bourgs, l'un vassal, l'autre ami, barraient les deux seules avenues; et plus loin, sur les cimes environnantes, les châteaux de la Roca, de Rocafissada, de Rocatalhada, fai-

saient la garde; et plus loin encore, sur son inaccessible sommet, l'inexpugnable donjon comtal de Foix.

Du village on ne voyait que des montagnes aiguës, un entonnoir de forêts hérissées par les flèches dentelées des sapins, coupé de l'ouest à l'est par le cours de l'Ers, et dominé au nord par le château cyclopéen, la forteresse des géants. Mais, du château, l'horizon, fermé au sud, s'ouvre largement au levant, au couchant, au septentrion. Avec quel mélancolique ravissement les évêques cathares durent contempler le magnifique horizon qui entoure Montségur! A droite, le vallon où se cache le hameau comme un parc de mouches à miel. A gauche, l'Abès (*Vallum*, *Bautium*), où paissent les vaches de Serralonga, qui paraissent des chevrettes. Au delà, des hameaux d'origine moresque; et plus loin encore, vers le nord, Lavelanet, la Roca, Pérelha, posés en triangle sur leurs monticules pierreux. Le regard aperçoit dans le lointain, à travers le brouillard, les tours de Mirepois et la sombre masse du Castellar de Pamias. En face, vers le sud, un pic triangulaire; près de sa cime, une vaste grotte : c'est le mont Bid-Orta (*via ortus solis*). L'Ers coule au pied de cette montagne. On le voit descendre de gorges sauvages, puis serpenter au levant dans des lointains grisâtres, ondulés de crêtes pareilles à des vagues, tigrés par les noirs sapins de la forêt de Bélestar. Le torrent cathare, comme la secte dont il est le symbole, sort de gouffres mystérieux, plonge et replonge sous terre, comme une couleuvre poursuivie par un vautour, et reparaît calme et limpide pour

mourir dans l'Ariège, au-dessous de Bolbona, nécropole des comtes de Foix. Le paysage est grave, triste, en deuil par la teinte bleuâtre des montagnes, par la verdure sombre des forêts et par un reflet lugubre de la destinée. Mais le plus brillant soleil éclairait ce tableau alpestre. Il enflammait les neiges vierges des cimes et les blanches vapeurs des collines fumantes, comme des trépieds, autour de Montségur semblable lui-même à un immense catafalque. Ces nuées éclatantes entouraient comme d'une gloire cet autel et ce tombeau de la patrie pyrénéenne. Tel du moins il était, lorsque nous, enfants des héros et des martyrs, nous vînmes, six cents ans après, demander à cette cime glorieuse le mystère de la destinée tragique de nos ancêtres.

Le patriarche Gaucéli prit possession de la montagne, et en consacra les murailles vierges, probablement par ces paroles de saint Jean, cadencées en langue romane : « Voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes. Et il habitera avec eux, et ils seront son peuple et il sera leur Dieu. Et il me transporta en esprit sur une haute montagne; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem. Elle brillait de la gloire de Dieu, et sa lumière était semblable à une pierre précieuse. Et je ne vis point de temple, point de soleil ni de lune. Dieu et l'Agneau sont sa lune et son soleil. Et il n'y entrera aucune chose souillée, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge; mais seulement ceux qui sont inscrits au livre de vie de l'Agneau[1]. » Et la foule,

1. Apocal. XXI.

continuant la mélopée du pontife, salua le sanctuaire du Consolateur par des hymnes d'une allégresse mélancolique; car les cathares mêlaient la poésie et la musique à toutes les choses de la vie, sauf le culte divin, dont la parole humaine était l'unique mélodie.

Aujourd'hui Montségur n'est qu'un roc désert; la croupe de la montagne n'est plus qu'une pelouse escarpée, raboteuse, où les ânes et les chèvres, traversant les ruines, broutent les buissons rabougris des hêtres et des chênes dont les antiques troncs couvrirent de leurs rameaux les têtes vénérables des vieillards cathares, et les doctes enseignements de ces platoniciens de l'Occident. Leurs grottes ont été fermées par le temps, leurs tombeaux détruits par la croisade, leurs cendres balayées par les tempêtes, et leur mémoire, proscrite par l'inquisition elle-même, s'est évaporée au vent des siècles.

CHAPITRE III

Discorde dans le camp des Croisés. — Départ du comte de Nevers. — Premières conquêtes de Montfort. — Soumission de Montréal, Fanjaus, Castres et Lombers.

C'est ainsi qu'Esclarmonde de Foix accomplit le plus cher vœu de son cœur en recueillant le sacerdoce albigeois à Montségur. Elle croyait n'offrir qu'un refuge à l'Église cathare; elle offrait encore à son insu un asile à la patrie romane. Montségur devint la tête et le cœur de l'Aquitaine expirante. C'est à Esclarmonde qu'elle devra la délivrance et la victoire. Et si la princesse ne put consolider son triomphe, elle prolongea du moins son agonie d'un tiers de siècle, et lui donna le temps d'acquérir, par le plus magnifique martyre, une place immortelle dans l'histoire et dans le ciel.

De cette cime pyrénéenne, le sacerdoce johannite entendit coup sur coup retentir à l'horizon, rougi par la vapeur du sang et des flammes, l'épouvantable chute des villes romanes. Après le massacre de Béziers, la soumission hâtive de Narbonne, et la prise, incroyable d'audace et de perfidie, de Car-

cassonne, il se fit un frisson général de châteaux, un tremblement universel de villes au pied des Pyrénées. Ils ne s'attendaient ni au nombre, ni à la barbarie, ni surtout à l'impiété envers les morts. Et Montségur vit bientôt arriver éperdus les peuples fugitifs de Montréal, de Limous, de Fanjaus, épouvantés par le lion de Montfort. A ces cris, à ces gémissements, après la consécration de la Roche sainte, les princes descendirent à leur poste de combat, les évêques à leur poste de martyre. C'est alors que Guilhabert de Castres s'établit auprès des Lantar, à Saint-Paoul, surnommé *de Jarrats,* à cause des sources vives qui descendent du Thabor, à mi-chemin de Montségur et de Foix. Il ne resta sur la cime sainte que le patriarche Gauceli, l'archidiaconesse Esclarmonde, les vieillards et les enfants, ces autels vivants où fumaient les oraisons dans le voisinage du ciel.

Cependant Montfort triomphait dans Carcassonne sanglante et déserte. Il donna une fête à ses compagnons de guerre, aux princes du Nord qui venaient de l'investir d'un petit royaume pyrénéen. C'était un banquet d'adieu pour ces princes qui, leur quarantaine achevée, se disposaient à retourner en France. Le festin eut lieu dans le manoir vicomtal, au-dessus du cachot souterrain où gisait le vicomte enchaîné, dont on méditait la mort, et qui, du fond de sa tour et de son désespoir, entendait retentir sur sa tête ces explosions de joie, ces acclamations triomphales. Le comte de Toulouse siégeait, convive mélancolique, à ce banquet des vainqueurs. Les vins roses de Ginestet et les vins pâles de Limous

coulaient dans des coupes d'or. Tout à coup, les portes de la salle s'ouvrent et l'on voit apparaître le petit infant de Toulouse. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Paul, ses parents, avaient voulu voir le jeune neveu de Richard Cœur-de-Lion. Le cœur de l'homme le plus barbare a besoin de se reposer de ses crimes sur une image d'innocence. Ramon VI, dont ces princes plaignaient le malheur, avait fait venir son enfant, le comte Jove[1], son petit Ramonet. Il avait onze ans, il était blond et gracieux ; il n'était pas moins gentement élevé. Un jeudi donc, Ramon de Recalt, son gouverneur, et Jauffré de Poitiers, son précepteur, amenèrent le bel infant. Le duc de Bourgogne le baisa, chaque chef à son tour le caressa ; Montfort, probablement, plus tendrement qu'aucun, l'embrassa. Notre comte, dit un convive, a une fille du même âge ; ne pourrait-on pas conclure un mariage futur? Cette parole en l'air fut recueillie et enregistrée par quelque légiste normand. On fera bientôt un crime à Ramon VI d'avoir rompu cette union sacrilège, éclose dans la vapeur des vins et des rêves de sang. Le comte de Toulouse forma dès lors le projet de s'échapper de sa captivité, peut-être en renvoyant son enfant aux Capitouls. Il n'attendit qu'un prétexte et qu'une occasion. Ce banquet, avons-nous dit, fut un festin d'adieu pour les croisés, impatients de repartir pour la France. Mais, pour Montfort, cette fête cachait le secret espoir de retenir les pèlerins jusqu'à ce qu'il eût achevé la conquête du Midi.

1. Joube. Juvenis.

Montfort, maître du vicomte, du château et de la cité, résolut de remonter à cheval pour effectuer la conquête de tous les États de la maison de Trencabel. Mais la quarantaine des soldats de la croix était expirée depuis longtemps. Ils n'avaient prolongé leur séjour que pour les fêtes de ce scandaleux triomphe. Ils soupiraient après la France.

Montfort et l'abbé de Cîteaux se rendirent auprès du duc de Bourgogne et du comte de Nevers pour les engager à rester quelques jours encore, disaient-ils, *au service de Jésus-Christ*. Un grand nombre de châteaux demeuraient au pouvoir des hérétiques, entre lesquels trois presque inexpugnables : Cab-Aret, dans la Montagne-Noire, Men-Erva sur les rochers du Narbonnais, et Termès sur un contrefort des Corbières. C'étaient, posées en triangle, les trois barbacanes avancées de Carcassonne. Le duc de Bourgogne, dévoué au légat et patron de Montfort, consentit à rester encore quelque temps. Mais le comte de Nevers, ennemi des moines et de leurs croisades, détestait l'abbé de Cîteaux, le duc capétien et Montfort. Prince indépendant et généreux, il haïssait la suprématie du Bourguignon et les hauteurs du Cistercien. Sa haine instinctive s'était accrue encore de l'indigne captivité du vicomte et de la mutilation barbare de Carcassonne. Cette double félonie révoltait son âme chevaleresque. Bien des fois les deux princes faillirent tirer leurs épées et donner aux victimes le spectacle des discordes sanglantes de leurs vainqueurs. Aussi le comte de Nevers repoussa-t-il avec indignation la proposition du légat, et, loin de seconder Montfort, il partit avec ses vas-

saux, et entraîna une grande partie des barons du Nord. Ainsi, dit un chroniqueur, l'*antique ennemi* souffla des discordes dans le camp des croisés pour arrêter le progrès des affaires de Jésus-Christ[1].

Pendant que les discordes des conquérants dans Carcassonne suspendaient les progrès de la conquête, la conquête néanmoins avançait comme d'elle-même par les querelles des conquis. Les dynasties méridionales avaient des races bâtardes issues d'une souche princière comme des scions sauvages. Il était dans le Carcassais une maison chevaleresque qui portait le nom d'Aragon, probablement germée du tronc royal de Saragosse. Cette maison était cathare et patriote; mais un de ses membres, nommé Pierre, comme le roi, un fils prodigue, un enfant perdu et ruiné, crut refaire sa fortune et pêcher quelque fief dans cette tourmente qui bouleversait les terres romanes, et dans cette distribution des châteaux et des cités faite par les légats. A la tête d'une bande de routiers, il s'élança sur le Rasez et le Lauragais comme l'avant-garde de la croisade. Il amena par l'épée et l'épouvante à une soumission précipitée les villes de Montréal, Fanjaus et Limous. Le hardi maraudeur en eut de beaux deniers, dit un contemporain qui, ne pouvant comprendre qu'un chevalier pillât sa terre natale, fait entendre que

1. Pierre de Vaux Cerney, p. 67.

1. La chronique en vers suppose que c'était un bandit aragonnais. Mais la chronique en prose assure qu'il était du pays. « Peyre Aragonés, loqual era del paÿs, et anava an lodit lequat.

Pierre était étranger, un mercenaire venu d'Espagne[1].

Quoi qu'il en soit, Montfort, voyant le pays venir à lui tout effaré, résolut de sortir de Carcassonne, accompagné du puissant duc de Bourgogne. Il vint camper à Alzonne, ancienne station romaine, à trois lieues vers le couchant, prêt à se porter, selon l'occurrence, au sud ou au nord. Il se dirigea vers Montréal, appelé par Améric, seigneur de Montréal, de l'antique maison de Laurac. C'est Sicard de Laurac, son père, qui, voyant les moines de Cîteaux entrer dans son bourg en faisant le signe de la croix, s'écria : *Que jamais je ne sois sauvé par ce signe !* Blanca de Laurac, sa mère, était une matrone cathare, et sa sœur Mabilia était une vierge *portant couronne*. Ses deux autres sœurs avaient épousé : Géralda, le riche et patriote seigneur de Lavaur ; et Esclarmonda, Gérald, de la race d'Impéria, le puissant châtelain d'Aniort, de Rocafelh et de Castelport, vers les sources de l'Aude. Améric et ses sœurs, au temps de la vicomtesse Aladaïs, étaient l'ornement de la cour de Carcassonne. Il était poète et avait disputé à Pierre Roger de Mirepois et à l'illustre comte Ramon-Roger de Foix le cœur de la fameuse Loba de Pen-Autier, dame de Cab-Aret.

Après les comtes, nul n'était plus noble et plus puissant qu'Améric de Montréal[2]. La chute inouïe

1. G. de Tudelle, str. XXXIV. — Les Aragon d'aujourd'hui s'appellent Maurel et n'ont rien de commun avec les Aragon albigeois.

2. P. de Vaux-Cernay.

de Carcassonne avait ébranlé sa fidélité. Dans ce premier trouble, il se rendit auprès de Montfort, et le conduisit à Montréal qu'il déclara tenir de Simon, comme de son suzerain, et du pape, le souverain de l'univers. Le droit théocratique bouleversait le droit chevaleresque. L'infortuné baron se préparait à son insu la mort la plus honteuse et la plus tragique.

De Montréal, Montfort s'élança sur Fanjaus, appelé par saint Dominique, campé au Villar. Fanjaus relevait directement du comte de Toulouse; Ramon VI était l'allié des croisés. Ce prince était même encore à Carcassonne. Simon envahit ses terres sans droit ni raison, comme il envahira bientôt les domaines du comte de Foix. Isarn de Fanjaus était de l'antique maison de Mirepois. Il était devenu seigneur de ce canton par son mariage avec Auda de Prouille, héritière de Fanjaus. Auda, si l'on s'en souvient, avait embrassé le catharisme avec Esclarmonde de Foix. Fanjaus était la résidence du Fils-Majeur de l'évêque de Toulouse. C'était alors le fameux Guilhabert de Castres. Isarn de Fanjaus, fuyant devant la croisade, s'était retiré à Mirepoix, son berceau, et les autres maisons chevaleresques, les Goth, les Prolha, les Festa, les Ferrand, les Picarel accouraient se ranger autour de la lance du comte de Foix. Nobles et peuple, tout fuyait devant les croisés, qui trouvèrent Fanjaus désert comme Montréal.

Montfort, arrivé sur la limite du Lauragais, s'arrêta. Il n'osa pas faire franchir à son cheval l'Ers, qui le séparait des terres du comte de Foix. On voit qu'il ne suivait pas de plan stratégique; il

allait par bonds, tantôt au sud, tantôt au nord; cette marche capricieuse s'explique par les appels incohérents des peuples affolés. Il revint donc sur ses pas, averti que les consuls de Castres l'attendaient au camp d'Alzonne. Sur l'avis du duc de Bourgogne, il résolut d'aller recevoir l'hommage de cette grande cité de l'Albigeois. Castres, comme son nom l'indique, ancien campement romain sur le fleuve Agout, appartenait à la maison féodale des Guilhabert, dévoués aux vicomtes de Carcassonne et amis des rois d'Aragon. Bernard de Castres, chef de cette puissante et pieuse race romane, resta fidèle à son seigneur infortuné; et pendant que sa ville se soumettait à Montfort, ne sauvant de son vaste patrimoine que sa lance et son cheval, il se rendit pour combattre auprès du comte de Foix. Il trouva, dans les Pyrénées, son frère, l'illustre Guilhabert, futur évêque cathare de Toulouse, et un autre encore, Isarn, diacre, et Orbria, leur sœur, diaconesse et vierge *couronnée*, tous réfugiés à Montségur. Ermengarde, une autre sœur, surnommée la *belle Albigeoise*, épouse d'Olivier de Saissac, et dame de Saissac et d'Hautpoul, célèbre dans les chants des troubadours, ne tarda probablement pas à les rejoindre dans les montagnes de Foix. L'épée, la parole et le cœur des barons et des peuples de l'Agout et du Tarn étaient tellement dévoués au catharisme, qu'il allait trouver son surnom le plus populaire dans Albi, et son patriarche le plus illustre dans Guilhabert de Castres. Montfort, laissant le duc de Bourgogne au camp d'Alzonne, se porta rapidement, avec quelques chevaliers, vers la grande cité de l'Agout.

Il reçut l'hommage effaré des consuls et des habitants de Castres, et trouva dans ses murs des chevaliers qui venaient offrir la soumission de Lombers, lieu illustré par une conférence célèbre et résidence de l'évêque cathare d'Albi.

Montfort voulut inaugurer sa domination à Castres par deux supplices. On lui présenta deux Bonshommes, un parfait et un novice. Simon ordonna qu'ils fussent brûlés vifs. Le maître persista dans sa foi cathare; mais le disciple exprima le désir de rentrer dans l'Église romaine. Touchés de son repentir et de son malheur, une partie des chevaliers s'écrièrent qu'il ne devait pas être condamné au feu. Mais les autres répondirent qu'il méritait la mort, puisqu'il avait été hérétique, et que sa conversion tardive ne provenait que de l'horreur du bûcher. De là, grande altercation entre les croisés. Montfort, casuiste de l'école d'Amalric, y mit un terme, ordonnant qu'il fût brûlé, parce que, disait-il, perfide, le feu lui serait un juste châtiment, et fidèle, une salutaire expiation de son péché, et que d'ailleurs il en serait dédommagé dans le paradis. Aussitôt les deux patients sont fortement garrottés aux jambes, au ventre, au col, les mains croisées sur le dos, et de plus solidement attachés dos à dos au poteau du bûcher. Les torches brillent : « Dans quelle Église entends-tu mourir? demanda le confesseur au novice. — Dans la sainte Église romaine, répondit-il, et que cette flamme me serve de purgatoire. » Le feu est mis au bûcher; en un instant, le parfait est réduit en cendres; mais, ô miracle, le novice, ses liens s'étant rompus, sortit des flammes comme d'un

lit de fleurs. *Seulement le bout de ses doigts était un tantinet brûlé*, ajoute naïvement Pierre de Vaux-Cernay, l'Hérodote farouche de la croisade[1].

Remarquons que le *très noble château* de Castres fut livré par les bourgeois, et que ce sont les chevaliers qui vinrent offrir le *très noble château* de Lombers. Montfort se défia des avances inattendues de ces barons. Il n'osa s'aventurer dans leurs vastes et farouches forêts. Il remit à un autre temps l'acceptation de cette métropole johannite de l'Albigeois. Il fortifia le donjon de Castres, et alla rejoindre le duc de Bourgogne au camp d'Alzonne. Il est probable que le Carcassais remuait, et que sa domination était contestée autour de Carcassonne. Nous voyons d'où venait la résistance. Les deux princes allèrent assiéger la forteresse de Cab-Aret.

1. Chap. XXII.

CHAPITRE IV

Les tours de Cap-Aret. — Siège de la Tor Nova — Départ du duc de Bourgogne. — Evasion du comte de Toulouse. — Concile d'Avignon. — Voyage de Ramon VI à Paris et a Rome. — Montfort traite avec le comte de Foix. — Prise de Limous et de Saissac.

Le contrefort méridional de la chaîne cébennique appelée de nos jours la Montagne-Noire, à cause de la noirceur de ses forêts, avait reçu des Askes le nom de Cap-Aret, tête de montagne, et des Romains, celui de Caput-Arietis, tête de bélier, soit à cause de la consonnance des mots, soit à cause de sa ressemblance avec cet animal symbolique. Le pech du Cap-Aret avait à leurs yeux la figure d'un bélier noir, formidablement accroupi, et dont le front morne et menaçant était hérissé de tours. Il était armé de trois cornes ou de trois châteaux : Quertinhos, ou *roche pelée;* Curva-Spina, *croupe recourbée,* et la Tor-Nova, aujourd'hui les *tours de Cabardez,* récemment construite, probablement en prévision de la croisade, comme Montségur. C'étaient des fortifications roulées en spirale autour des cônes de granit

brun, coiffées de créneaux et de nuées. Elles barraient le pas de Montsarrat, au pied du pic de Nore. La Tour-Nova, le plus considérable de ces trois donjons, était au XIIe siècle le domaine féodal des *Fils de Enos*, Roger et Miro (1144), chefs de plusieurs branches alliées à la maison vicomtale de Carcassonne[1]. Le plus illustre de leurs descendants, au temps de la croisade, était Pierre Roger de Cap-Aret. Il était célèbre par sa valeur, et sa femme, Brunissende, par sa beauté, objet des chants et des adorations du troûbadour Ramon de Miraval. Il avait un fils, Jordan, qui lui rappelait ses guerres d'Orient, et une fille, Nova, qui portait le nom de son invincible forteresse. C'était un homme de l'âge et du courage de Richard Cœur-de-Lion.

Ces tours, ces âpres rochers, ces sites sauvages avaient été naguère enchantés par la poésie et les amours chevaleresques. L'un des fils d'Énos avait épousé la fameuse Stéphania, beauté célèbre, originaire de Cerdagne, probablement de la maison d'Aniort, vulgairement appelée dona Loba de Pen-Autier, surnom qui, pour beaucoup, exprimait la férocité de sa passion et ses ravages dans le monde sentimental. Trois barons illustres entre tous, Ramon-Roger, comte de Foix, Pierre-Roger de Mirepois, et Améric de Montréal, soupirèrent longtemps pour cette beauté superbe. La *fille d'Impéria* ne succomba qu'au plus vaillant prince des Pyrénées. Mais la matrone romane, en acceptant pour amant

1. Don Vaissette, IV, p. 442. pl. CXXI et CL.

et pour troubadour le comte de Foix, se déshonora, car, le sacrifice étant le principe de l'amour, il n'était permis d'aimer qu'un inférieur, d'après le code de la sentimentalité chevaleresque. Son talent magnifique et son rang subalterne donnèrent quelque espoir au troubadour Pierre Vidal. Il s'éprit d'une passion délirante pour cette beauté sauvage. Il en perdit presque la tête. Pour l'amour d'elle, il portait dans ses armes des muffles de loup. Ces emblèmes ne touchèrent pas dona Loba. Alors le pauvre fou se revêtit d'une peau de loup, et dans cet accoutrement féroce, il s'en alla sur la montagne épouvanter les troupeaux. Les bergers firent la chasse à la bête; il fut déchiré par les grands chiens des bercails. On l'arracha de leurs dents, et tout sanglant on le transporta au château de Cab-Aret. C'est ce que désirait le pauvre insensé. Dona Loba rit beauconp en recevant ce nouveau martyr d'amour. Elle le garda jusqu'à sa guérison, parfumant les blessures de son corps et de son cœur de grâce, de suavité et d'amabilité féminine qui sait honorer le malheur et le génie. Mais il n'obtint rien de plus de son extravagant sacrifice, ni des chants dont il rémunéra cette compatissante et chevaleresque hospitalité. Jeux, amour, poésie, orgie d'un monde éperdu d'idéal, vous n'êtes plus! Dona Loba, vieillie et repentante, pleure ses égarements et ses chimères de cœur dans les austérités de l'ascétisme cathare, dont son époux et ses fils vont être les héros. La croisade rugit dans les sombres gorges et sur les cimes sauvages du Cabardez.

Montfort et le duc de Bourgogne campèrent à une

demi-lieue de la montagne. Le lendemain ils disposèrent leurs batailles pour escalader les donjons. Car ce sont trois donjons, roulés sur des pitons de granit, et reliés par des sentiers vertigineux. Courbespine, au centre, domine de toute la hauteur de ses tours, au levant Quertinhos, au couchant Cab-Aret. Ils plongent, au midi, sur le ravin du fougueux torrent l'Orbiel, au nord sur les âpres précipices où roule un autre torrent non moins sauvage, le Grésilho. La barbacane de las Ilhas garde au couchant l'abord de la montagne et du château de Cab-Aret. C'est là que Pierre-Roger attend Montfort. Il a réuni dans ses tours toute la tribu des *Enfants d'Enos*. Le troubadour du camp, vassal du châtelain pour sa terre, de la châtelaine pour son cœur et sa harpe, c'est le noble et tendre Ramon de Miraval. Montfort se disait probablement : « Ce vieillard, qui s'est enfui de Carcassonne comme une taupe, par les souterrains, n'oserait tenir sur son rocher. Ses tours vont tomber avec son cœur, et je vais saisir ce fuyard dans son repaire aérien. » Il se trompait : le lion est invincible dans son antre. Montfort attaqua par la barbacane du couchant ; il dressa ses échelles et ses calabres contre la tour Nova de Cab-Aret. La montagne secoua son dos hérissé, et les croisés grimpeurs furent précipités comme des insectes dans les ravins sanglants de l'Orbiel.

Le duc de Bourgogne et Montfort revinrent meurtris à Carcassonne. Le duc s'y reposa trois jours, et repartit avec son armée pour le Nord, abandonnant à lui-même le chef de la croisade. Un grand nombre de barons français suivirent les Bourguignons.

« Féroces, disaient-ils, sont les montagnes, dévorants sont leurs défilés. Partons, partons pour Paris[1] » Après l'affaire de Cab-Aret, ils désespéraient de la conquête, et soupiraient après la douce France. Simon fut *désespéré* du départ du prince capétien, qui représentait auprès de l'ost le roi Philippe-Auguste. Le comte Ramon crut aussi avoir terminé sa quarantaine d'ignominie et de douleur. On le traitait, non plus en allié, mais en ennemi, en lui enlevant Fanjaus. Il se déroba du camp, et revint furtivement à Toulouse avec le jeune infant. Montfort et le légat, qui croyaient le tenir prisonnier, furent furieux de voir s'échapper leur proie. Ils dépêchèrent après le grand fugitif un archevêque, un évêque et des barons croisés. Arrivés à Toulouse, ces députés sommèrent le prince et les capitouls de leur livrer les hérétiques, les suspects, et leurs biens, avec ordre à ceux-ci de se justifier devant les barons, et de confesser leur croyance devant le camp de la croix. La sommation était accompagnée d'une double menace d'anathème et de guerre. Ramon VI, avec une noble fierté, répondit qu'il n'avait rien à démêler avec l'abbé de Cîteaux et le comte de Montfort, qu'il avait reçu son absolution du légat *a latere* Milon, et qu'il allait porter sa cause devant le souverain pontife à Rome, et devant ses deux suzerains, le roi de France et l'empereur d'Allemagne. — Les consuls répondirent qu'ils avaient fait exécuter les lois contre les hérétiques et qu'ils étaient prêts à contraindre les suspects de rendre raison de leur foi,

1. G. de Tud., str. XXVI, v. 826 et 27.

soit devant leur évêque, soit devant les légats. — Les habitants enfin ajoutèrent qu'ils avaient été reconnus catholiques par les légats Raoul et Pierre de Castelnau. Tous, le comte, le capitoul et le peuple, en appelaient au pape. Le fougueux Amalric lança l'anathème et l'interdit sur Toulouse.

Le légat Milon, resté sur les bords du Rhône, tint un concile à Avignon (6 septembre). Le concile, formé des évêques du Rhône et des Alpes, dressa vingt et un canons pour la réformation des mœurs des deux provinces. Il ordonne aux évêques de contraindre les barons à l'extermination des hérétiques; de frapper d'une amende pécuniaire les excommuniés ; d'ôter toute administration publique aux juifs, et de forcer les peuples de jurer la paix. Il exclut des bénéfices ecclésiastiques, jusqu'à la troisième génération, les parents des meurtriers de Pierre de Castelnau, de *sainte mémoire*, légat du saint-siège, de maître Guifred, chanoine de Genève, et d'autres victimes récentes des vengeances provençales. Il fait raser la forteresse de Guilhem de Porcelet, ami du comte et protecteur de l'assassin du légat Castelnau. Milon écrivit au pape contre le comte de Toulouse. Il prétendait que ce prince avait enfreint les quinze articles de son traité ; et conséquemment les sept forteresses qu'il a remises en garantie sont confisquées au profit de l'Église romaine. Il délie du serment de fidélité les habitants d'Avignon, de Nîmes, de Saint-Gélis, qui font hommage au saint-siège. Il le déclare déchu de ses droits sur le comté de Maguelonne. Il l'excommunie, de concert avec l'abbé de

Cîteaux et le concile d'Avignon [1]. Les deux légats, ne tenant plus entre leurs mains le prince évadé, le poursuivent de leurs colères et le désignent à la croisade. Il est évident que, comme ils s'étaient servis du vicomte prisonnier pour s'emparer de Carcassonne, ils avaient l'intention de se servir du comte captif pour se rendre maîtres de la puissante cité et des vastes États de Toulouse.

Ramon VI fut dès lors saisi comme d'une pensée de mort ; il eut le pressentiment d'une fin précoce et tragique. Ayant conçu le dessein de se rendre à Rome et de porter sa cause devant Innocent III, il fit son testament. Il nomme son fils Ramon, âgé de onze ans, son héritier universel. Il lui donne pour tuteurs Baudoin son frère, le comte de Commenges son cousin, et les consuls de Toulouse. Il donne à Baudoin, le futur régent, le comté de Milhaud et de Valsergue, avec une rente de 10,000 sols melgoriens. En cas de mort du petit infant, il lui substitue Baudoin. Il met son fils et sa terre sous la garde de Philippe-Auguste, roi de France, et d'Othon, empereur d'Allemagne. Dans le cas d'extinction de sa race, il nomme les deux monarques héritiers de ses États, selon qu'ils relèvent du royaume ou de l'empire, sur l'une ou l'autre rive du Rhône. Après d'autres legs domestiques, il lègue aux Templiers et aux Hospitaliers toute la récolte de son domaine privé dans l'année de sa mort ; aux Hospitaliers, son jeune

1. Don Vaissette, V. 134

cheval favori, et aux Templiers son palefroi et son armure de bataille.

Ce testament, signé de Ramon de Recaud et de Déodat d'Allaman, ses deux officiers, notoirement Albigeois, et de Guilhem Calveria, son serviteur féodal, fut évidemment rédigé à Toulouse et déposé au Capitulum de la cité. Mais Pierre Arnaud, le notaire, et le scribe Pierre Sans en firent deux copies dont l'une, pour Philippe-Auguste, retrouvée dans le Cartulaire de Saint-Denis, et l'autre, qui s'est perdue dans quelque abbaye des bords du Rhin, pour l'empereur Othon[1]. Puis Ramon VI partit avec son escorte de chevaliers et de consuls. Mais pendant qu'il ferait ce grand détour par la France et le Nord, l'ancien évêque Ramon de Rabastens et l'abbé de Saint-Audard de Montauban devaient se rendre directement à Rome pour préparer l'arrivée du comte. Montfort et l'abbé de Cîteaux se hâtèrent de députer Robert de Mauvezin pour justifier leur conduite auprès du saint-siège. Le roi de France, la comtesse de Champagne sa cousine, le comte de Nevers, le duc de Bourgogne, qui revenaient de la croisade, lui rendirent à son passage de grands honneurs ; et muni de lettres de recommandation du monarque et des princes du Nord, il continua sa route vers Rome, à travers les Alpes, pour réclamer auprès d'Innocent III contre les excommunications de

1. Le testament est du 20 septembre 1209. L'acte est divisé par les lettres de l'alphabet, écrit en caractères gothiques, scellé de cire blanche sur lacs de cuir, du sceau comtal, à l'effigie du prince, à la brebis et à la croix. Dom Vaissette, t. V, pr. LIV, p. 571.

ses légats et les spoliations de Simon de Montfort.

Pendant que le comte de Toulouse chevauchait vers les Alpes, Simon continuait à s'emparer de ses domaines. Depuis le départ du duc de Bourgogne, il était resté avec les chevaliers que sa renommée attachait à sa fortune, et que le fanatisme, combiné avec l'esprit d'aventure et de conquête, retenait dans la croisade. Pierre de Vaux-Cernay prétend qu'il demeura avec seulement trente chevaliers français. Mais c'est pour grandir son héros et donner à son audace un air de miracle. Ces trente étaient ses compagnons, ses compatriotes et, chose remarquable, les vassaux immédiats du château royal de Saint-Germain, les propres officiers de la cour féodale de Philippe-Auguste. A leur tête, Bourchard et Mathieu de Marly, et leur frère Lambert de Croissy, cousins de la comtesse de Montfort, Robert et Simon de Poissy, parents du chef de la croisade; puis encore Gui de Lévis, le maréchal, Guillaume d'Encontre, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères, Jehan et Pons de Beaumont, Gui de Lucé, Hugues de Lascy, Roger des Andelis. C'étaient ses fidèles, les chefs des bandes conquérantes. Avec eux restèrent, d'après un contemporain, quatre mille cinq cents Bourguignons et Allemands, ce qui amoindrit beaucoup le prestige de Montfort, subjuguant l'Aquitaine avec trente chevaliers d'outre-Loire et les anges protecteurs de la croisade[1]. L'audace de son chef est grande encore sans cette rodomontade monastique.

1. Chronique romane.

Mais où donc s'était écoulé ce déluge de 300,000 croisés?

Montfort chargea Guilhem d'Encontre d'achever la conquête du Bedarrès. « Nul ne sait mieux garder château, donjon ou cité forte. Certes si le Portugal ou le royaume de Léon étaient sous sa domination, ils seraient mieux gouvernés que par ces fous de bandits qui en sont rois, j'en jure le Christ[1]. »

Guillaume alla camper sur les ruines de Béziers, dont il ne restait debout que la façade de Saint-Nazaire, comme un gibet colossal. Simon marcha en personne dans le Rasez pour occuper Limous, dont il avait reçu la soumission par ses consuls[2]. Limous, l'antique Atax, n'avait d'autre seigneur que le vicomte même de Carcassonne. Les Romains l'avaient construite sur la colline où s'éleva depuis son château féodal. Montfort ne conserva que le donjon, et fit descendre la cité, dépouillée de ses tours, sur les bords de l'Aude. C'était pour une ville un affront semblable à celui d'un chevalier condamné à ne plus revêtir d'armure ni monter de cheval de guerre. Montfort donna le château, la ville et le territoire de Limous en fief à son cousin Lambert de Croissy, qui échangea son bois du Vésinet et son île de la Seine contre ce riche domaine aux

1. G. de Tudelle, str. XXXVII, vers 850.

2. Pierre de Vaux-Cernay place la reddition de Limous après la prise de Mirepois et de Pamiers. Évidemment il se trompe, car Limous s'était rendu dès les premiers jours au routier Pierre d'Aragon, et ses cousuls étaient venus à Carcassonne faire leur soumission officielle à Montfort, qui dut en prendre possession aussitôt.

grappes blondes et aux vins d'or, conquis au pied des Pyrénées.

Montfort prit encore aux environs de Limous plusieurs petits châteaux dont il fit attacher les chevaliers à des potences. Enfin il vint assiéger Preixan sur l'Aude, entre Limous et Carcassonne, qui appartenait au comte de Foix, dot de sa mère, Sézélia de Trencabel. Pendant le siège, le comte Ramon-Roger accourut, et dans l'effarement universel, ne pouvant résister seul contre la croisade, fit sa paix avec le légat, remit le château à Montfort, et laissa en otage son plus jeune fils, le petit infant Améric de Foix.

Le conquérant, maître de Limous au sud, revint au nord attaquer Saxago. C'est un ancien castellum romain, assis, comme son nom l'indique, sur un contrefort de rochers (Saxa), entouré d'un ravin profond, où bouillonne un torrent, la Bernasonne. Il domine un canton bocager et pastoral, montagneux, mais moins aride que le territoire contigu du Cabardez. Son puissant dynaste était à cheval sur la Montagne-Noire. Il possédait au sud Saissac, au nord Hautpoul, à l'ouest, à la racine de la chaîne, Puilaurens. Un de ses rameaux avait produit les vicomtes de Fenouillèdes sur les Pyrénées; un autre s'intitulait fièrement *roi de l'Hautpoullois*, et sa forteresse inaccessible était le Pic de Nora. Bertrand de Saissac avait été nommé par Aladaïs régent des États de Carcassonne et tuteur du jeune vicomte. L'austère régent avait pour argentiers les juifs, pour ministres les cathares. Ni le légat ni Montfort n'oublièrent le redoutable baron. Ils vinrent l'as-

siéger dans sa forteresse, et, après un sanglant assaut, en occupèrent les tours. Montfort donna le glorieux donjon à son cousin Bourchard de Marly, qui, dans ce magnifique fief, oublia son manoir natal de *Mirabilis locus*[1], dont les flèches aiguës dominent le cours sinueux de la Seine, l'immense tapis de la forêt de Laya, et les sombres tours de Saint-Germain, résidence favorite des rois capétiens.

1. Marly.

CHAPITRE V

Montfort reçoit un message mystérieux. — Il se rend à Fanjaus où l'attend Vidal, abbé de Pamiers. — Origine de l'abbaye de Saint-Antonin. — Prise de Mirepois.

Avec Carcassonne, Limous, Albi déjà promis par l'évêque, et Béziers, qui n'était qu'un amas calciné de décombres et d'ossements, Montfort possédait les capitales de ses quatre comtés. Mais son ambition, stimulée par cette rapide conquête, se trouvait à l'étroit dans le spacieux domaine des Trencabel qui comprendrait presque aujourd'hui les trois départements du Tarn, de l'Aude et de l'Hérault. Il en avait déjà franchi la limite vers le couchant en envahissant le Lauragais, et en s'emparant de Fanjaus qui relevait du comte de Toulouse, agression qui fut sinon la cause, du moins le prétexte invoqué de la rupture et de l'évasion précipitée de ce prince. La même intempérance ambitieuse le brouilla subitement avec le comte de Foix, le lendemain de l'alliance qu'ils avaient conclue à Preixan. Le chef de la croisade, à son retour à Carcassonne, trouva un messager qui lui indiquait un rendez-vous mystérieux à

Fanjaus. Le personnage qui l'appelait n'était autre que Vidal, abbé de Saint-Antonin de Pamiers, déjà connu par ses interminables démêlés avec le comte de Foix.

Pamias est une station romaine, témoin le Castellar et le cimetière antique d'où l'on retire encore des urnes cinéraires[1]. Mais le peuple était ibère, comme l'indique le nom de Fredel-Ask, et de Castel M'Askar. Frédélas passa aux Goths, aux Francs, à Charlemagne, et, à la ruine de l'epire carlovingien, revint aux fils d'Asnar, maîtres de ce massif central des Pyrénées, entre l'Aude et l'Adour. Les comtes de Foix occupèrent le Castellar, avant-poste septentrional de leur puissant donjon pyrénéen. Mais l'abbé de Saint-Antonin réclama le château, la ville et le pays à cinq lieues à la ronde, comme héritage de saint Antonin, prince goth de Frédélas. Voici la légende inventée par les moines.

Au v[e] siècle, Frédel, prince goth, frère d'Euric, roi de Toulouse, régnait sur ce canton des Pyrénées. Son royaume s'étendait entre le Doctourier à l'est et l'Estrico à l'ouest, depuis le pas de la Barre jusqu'au confluent de l'Ers et de l'Ariège. Frédel eut un fils qu'il nomma Antonin. Le jeune prince, né goth et arien, rejeta sa race, abjura son hérésie et se rendit à Rome, centre de la foi catholique. Il revint la prêcher dans les Gaules et dans sa ville natale de Frédélas. Ses compatriotes, indignés de sa double désertion, le tuèrent comme il allait repasser

1. Le camp de las olas.

e fleuve et regagner son ermitage construit sur la rive gauche de l'Ariège. Cet ermitage se changea en monastère sur sa tombe. Ce monastère fut détruit vers l'an mil par un débordement du fleuve, et reconstruit sur l'autre rive, au sud de Frédélas. Ses reliques furent transportées en grande pompe au nouveau Mas, dans la barque du saint. On y voyait le saint assassiné. Une colombe conduisait la nacelle. Sur la poupe était sculpté le Castellar. Ce tableau miraculeux fut gravé sur le sceau abbatial[1]. Les cénobites se portaient comme les héritiers du Castellum et du royaume de Frédélas. Les comtes le réclamaient comme successeurs des princes cantabres, libérateurs de l'isthme pyrénéen. De là, froissements continuels de la crosse et de l'épée. Roger II rapporta d'Orient les reliques d'Antonin d'Appamée. Le martyr syrien éclipsa le martyr d'Occident. Frédélas perdit son nom et prit celui de Pamias. Les comtes bâtirent une ville nouvelle au pied du Castellar et la dédièrent au patron asiatique. Les moines ne furent pas embarrassés pour si peu. Ils réclamèrent l'héritage du saint goth au nom du martyr oriental. Ils revendiquèrent tout, ville neuve, ville vieille, Castellum. Notez que Pamias ne possédait qu'une portion du corps du martyr. Sa tête était à Saint-Antonin-sur-l'Aveyron, et une omoplate à Palencia, en Espagne. Tous ces monastères avaient le même droit d'hériter du microscopique et fabuleux royaume de Frédélas. Les comtes tâchèrent de maîtriser la turbulente abbaye en lui donnant pour chefs leurs vassaux les

1. Archives et scels de Pamiers

plus affidés. C'est ainsi que s'explique l'élection de l'abbé Pétronius, évidemment de la maison du Peyrat. Il vivaït vers 1050, et c'est le plus ancien titre connu de cette famille pyrénéenne. Après sa mort, les discordes recommencèrent et remplirent tout le XIIe siècle. Les comtes opposèrent à Saint-Antonin Sainte-Marie de Bolbone, leur monastère favori et leur nécropole. Enfin l'abbé Vidal conçut l'audacieux dessein de trancher toutes ces querelles féodales par le fer. Il offrit à Montfort le château, la cité, le territoire de Pamiers, le royaume de Frédélasck, sous la réserve de les tenir directement de Saint-Antonin, condition toujours repoussée hautainement par le comte Ramon-Roger [1].

Montfort eut hâte d'accepter et l'hommage et la conquête, et pour l'exécuter se mit aussitôt en campagne. De Fanjaus, son plus court chemin était d'aller par Belpech passer l'Ers au pont de Mazères, bourgade vassale du monastère de Bolbona, où il se fût trouvé à trois lieues de Pamiers et à deux de Saverdun. Mais il fit un détour vers le sud; son ambition était contrainte d'obéir au fanatisme du légat; il marcha, par des coteaux boisés, sur Mirepois, siège de l'épiscopat cathare de Toulouse, et l'un des principaux foyers de l'albigisme pyrénéen. Mirepois est une ville antique; son nom évidemment phénicien était Bélicerte [2]. Le château de Mirepois s'appelait au moyen âge la Tour, parce qu'il se composait d'une tour centrale entourée de manoirs

1. Ourgaud. — Arch. de Pamiers.
2. Béli Cartha, *cité de la lune*.

et des bercails des Bélissen. C'était à la fois une demeure féodale et patriarcale, comme il convenait à la tribu des *Fils de la Lune*. Un fossé sec le protégeait à l'est, au nord et à l'ouest, où s'ouvrait la porte munie de son pont-levis, et se perdait dans l'escarpement du sud, au pied duquel s'allongeait le bourg. Ce bourg, rétréci entre la colline et le gave, s'adossait au château et baignait ses pieds dans le torrent; de là son nom de *Mirapiscis* ou *Mirapéis*, qui rappelait sans doute aussi mystérieusement l'ancienne Bélicerte, adoratrice de Dagon, le dieu-poisson de la Phénicie. La forêt de la Béléna, ou bocage de la Lune, formait une ceinture au bourg et au donjon des Bélissen. Mais Mirepois avait vu le poisson céleste; il avait jeté ses rets dans les gouffres de l'azur, et il y avait pêché le Christ alexandrin. De là sa gloire nouvelle de métropole cathare, de la tenue d'un synode johannite et de la résidence du patriarche Gaucéli[1]. Peut-être Montfort crut-il y surprendre cet hérésiarque, ses archidiacres et ses chevaliers. Tout au moins tenait-il à grand honneur d'occuper cette métropole du Paraclet. Probablement il s'attendait à quelque rude combat. Mais Gui de Lévis, commandant de son avant-garde, entra sans coup férir, à ce qu'il paraît, dans le château vide et le bourg désert. Où donc étaient les fils de Bélissen? Autour du comte de Foix, qui tâchait d'organiser la résistance dans les montagnes avec le roi d'Aragon.

Mirepois, sur la rive droite de l'Ers, formait l'ex-

1 Doat, passim.

trémité du territoire de Carcassonne. Mais le dernier vicomte l'avait cédé tout récemment à son parrain, le comte de Foix. De sorte que cette agression de Montfort était une attaque contre un prince *ami* et la violation du traité de Preixan. Montfort, ne trouvant personne dans ce repaire d'*hérétiques et de routiers*, guerroya contre les maisons. Il détruisit probablement le temple, les écoles, les hospices, les ouvroirs, brûla les morts avec ce qu'il put trouver de vivants et marcha rapidement sur Pamiers, après avoir donné le manoir des Bélissen à Gui de Lévis, le maréchal, dont les descendants y resteront campés pendant six cents ans [1].

Six lieues séparent Mirapéis du Castellar et de la cité de Pamias. Les légats, pendant les conférences, avaient essayé de détacher des cathares les seigneurs pyrénéens, l'abbé de Cîteaux par la terreur, l'évêque de Toulouse par la séduction. Ils avaient déjà débauché Campranhan. Foulque dit à Adhémar de Rodelha : Rompez avec les hérétiques. — Nous ne le pouvons pas, répondit le sage et noble Adhémar: Ils sont nos parents, nos amis.— En effet, toutes ces familles chevaleresques étaient unies et entrelacées comme un tricot de mailles de fer. Nous allons le prouver pour les Bélissen que Montfort refoulait devant lui. Le mélange des terres montre la promiscuité des races. Les *Fils de la Lune* formaient un tronc paternel : les Pierre-Roger de Mirepois. La tige produisait trois rameaux : les Arnauld-Roger,

1. P. de Vaux-Cernay, XXIV.

les Batalha et les Fanjaus. Les Pierre-Roger étaient alliés au Ravat par Ava, leur aïeule, et aux Durfort par une bisaïeule, Bélissenda. Les Arnauld-Roger étaient unis aux Peyrella, aux Massabrac; les Batalha, aux Ventenac et aux Castelverdun; les Isarn de Fanjaus aux Prouille, aux Ferrand, aux Festa. Les branches féminines étaient innombrables. Les Durfort étaient alliés aux Villemur de Palhers, de Saverdun, de Marcafaba; et, dans leur voisinage, aux Marlhac, aux Justinhac, aux Canté, aux Cincte-Gabelle. Ils étaient co-seigneurs de Saverdun, de Belvèse et de Fanjaus. Les Durfort étaient alliés à la maison de Foix par Amalia, femme de Roger II, et les Villemur par N., dame de Marcafaba, sœur aînée du comte Ramon-Roger. Les Bélissen, en se retirant devant Montfort, trouvaient, au pied des montagnes, les Peyrat, les Peyréla, les Peyrota, les Lera, les Bélesta, les Lavelanet, les Lantar, les Arvinha, les Vernholas et les Mauléon[1]. Il est probable que cette chevalerie, si nombreuse et si guerrière, ne laissa pas, sans l'attaquer, passer Montfort dans la forêt de Bolbone. Les Durfort et les Villemur la reliaient aux comtes de Foix, et le prince aux races comtales de Carcassonne, Commenges, Conserans, Palhars, Andorre et la dynastie royale d'Aragon. L'albigéisme chevaleresque et cathare ressemblait à ces figuiers gigantesques de l'Inde, dont les branches flexibles, retombant et s'enracinant au sol, forment autour du tronc central des arcades, des portiques, des dômes, où

1. Doat. — Moréri, art. Durfort. — Dom Vaissette. V. Pr.

s'abritent, pendant la tempête, les colombes, les aigles, les gazelles, les lions et les éléphants.

La terreur et l'horreur régnaient dans Pamias. Frédélas avait, avec Foulques, la trahison au dedans, et l'invasion au dehors, avec l'abbé Vidal. L'un appelait, l'autre amenait la croisade avec Montfort. Les Campranhan, les Claret, les Carla, les Siguier, les prêtres, les traîtres, la plèbe fanatique et déguenillée, hurlant des hymnes, se rendit à la rencontre du dévastateur. Ils chantaient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Le vieux lion ibère, gardien du Castellar, attendait, morne et muselé, le famélique lion du Nord qui devait le dévorer. Quel honneur pour l'histoire d'attacher tous ces traîtres à son pilori rémunérateur, ce *patibulum* des siècles !

Cette révolution ne s'accomplit pas sans tumulte, si ce n'est sans combat. Fanatisée par les moines, la populace escalada le palais d'Esclarmonde. Quelques jours auparavant la princesse et ses compagnes étaient descendues par la porte de l'Olmet, protégées par les lances des Durfort et des Villemur. Avec les chevaliers sortirent les consuls, et la liberté proscrite avec le Paraclet. L'immense procession de veuves, de vierges, d'enfants, de vieillards, ondula dans la plaine boisée, pour éviter Montfort. Au pont du Doctorier, elle remonta le torrent vers Dun, manoir du diacre Peyrota. Le pittoresque vallon de l'Herm la conduisit vers Pérella et Rocafissada, donjons amis. Esclarmonde avait séjourné cinq ans à Pamiers (1204-1209). C'est l'âge d'or de la cité. La lumière s'éteignit avec la noble princesse et un capuchon de ténèbres s'accumula sur la ville monacale.

CHAPITRE VI.

Monfort marche sur Pamiers. — Le Castellar livre par l'abbé Vidal. — Simon se reconnaît le vassal de Saint-Antonin. — Il prend Pamiers, Saverdun, le bas comte. — Il reçoit Lombers et Albi.

Montfort descend la rive gauche de l'Ers qui s'écarte vers le nord le long des collines du Lauragais, et franchit obliquement cette vaste plaine, couverte alors de la marécageuse forêt de Bolbonne. En passant, il prit Montaut, forteresse de l'abbaye et des bois[1]. Il marchait au couchant, les yeux sur le Castellar, masse opaque de briques fauves, flanquée de quatre tours carrées, percée de trois portes crénelées, et surmontée d'un énorme donjon central, également quadrangulaire. Le tout pyramidait, flamboyant, et noyé dans le soleil du soir qui descendait derrière les collines sombres du Podaguez[2]. Au pied de la Motte, un bras factice de l'Ariège, après avoir formé une île, se bifurque, pour envelopper la cité, fait mouvoir sur les deux canaux de noires forges, de blancs foulons, arrose

1. Mons saltus.
2. Ourgaud : gravures.

de verts potagers, et rejoint le gave qui poursuit vers le nord son cours naturel et sauvage. Montfort mit pied à terre au monastère de Saint-Antonin, assis sur la rive droite de l'Ariège, en face du monticule de l'autel druidique du Tonnerre. L'évêque de Toulouse, qui trahissait Ramon VI, vint à la rencontre de Simon ; et Folquet, l'abbé Vidal, la multitude monacale, accueillirent comme un sauveur le chef de la croisade, qu'ils appelaient le *comte du Christ*. De l'abbaye ils descendirent le lendemain vers Pamiers, et par la porte de l'Olmet, ainsi nommée d'un orme antique qui en ombrageait l'arc massif et crénelé, Vidal, au nom de saint Antonin, l'introduisit dans la cité, puis dans le Castellar, l'en nomma seigneur et châtelain, en le substituant aux comtes de Foix. Vidal s'étant assis sur son trône, le conquérant mit un genou en terre, une main dans celles de l'abbé et l'autre sur les Évangiles [1].

« Au nom de notre Seigneur, dit le cénobite, moi Vidal, abbé administrateur de l'Église de Frédélas, du conseil de nos clercs, et des autres fidèles et amis de notre Église, je te concède, à toi, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, par la grâce de Dieu, vicomte de Béziers et de Carcassonne, ce château de Pamiers, avec la forteresse et les forteresses qui y sont ou seront dorénavant, et toute la ville, tant la vieille que la neuve adjacente à ce dit château de Pamiers; afin que tu demeures le fidèle gardien de ce château et de la villa de

1. Vaux-Cernay, XXIV.

Frédélas, et de toute l'abbaye et de tout le domaine (honor) de cette abbaye, pour l'honneur de Dieu et de saint Antonin et de ses clercs, tant présents que futurs ; je te concède encore le jardin et la treille et moitié de l'île et du moulin de l'Ariège. Pour la garde, défense et munition dudit château, je te cède la moitié des leudes... Et toutes ces choses ci-dessus nommées, nous te les cédons, comte Simon, seulement durant tes jours[1]. »

Le chef de la croisade prononça ainsi la formule de l'hommage : « Je, Simon, seigneur de Montfort, comte de Leicester, et, par la grâce de Dieu, vicomte de Béziers et de Carcassonne, pour ma demeure établie dans ce château, je promets mon service à Dieu et à mon seigneur saint Antonin, et à ses clercs, tant présents que futurs, et donnerai annuellement en preuve de vasselage un demi muid de bled purgé, un muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols annuellement payés à la fête de saint Antonin. Et que Dieu me soit en aide[2] ! »

Montfort se releva, et ses compagnons saluèrent de leurs acclamations et du bruit de leurs armures le nouveau conquérant du Castellar et de la ville de Pamiers. Le chanoine Joan Lenic transcrivit la charte de l'hommage, datée d'un des derniers dimanches de septembre 1209. Elle fut signée, pour le monastère, par Vidal abbé, Gui prieur et Mauri sacris-

1. D. Vaissette, t. IV, p. 457 Pour les formules des comtes de Fois.

2. Ibid., t. V, p. 573. Serment de S. de Monfort, calqué sur l'hommage des comtes de Fois, t. IV, p. 457.

tain; pour la ville, par Ramon Siguier, Guilhem de Claret, Ramon et Bernard du Carla, et Arnauld de Campranhan, notables. Ce dernier était l'arbitre des conférences du Castellar qui avaient attiré la croisade et la victoire de Montfort. Campranhan, comme la grenouille de son blason, venait de faire le plongeon dans le marais de sang, et reparaissait salamandre et crocodile. Pour l'Eglise, par Folquet, évêque de Toulouse et les frères Arnauld et Ricard Poncha (pointe), délégués de l'abbé de Cîteaux. Et pour la croisade enfin, par Simon de Montfort, Bourchard de Marly, son compagnon (*commilite*) Gui de Lévis, son maréchal, Gui de Lucé, et Simon et Robert de Poissy, chevaliers français.

La bannière de Foix disparut du donjon et à sa place fut arboré le lion de Montfort, dominé par la nef de saint Antonin qui portait à sa poupe le Castellar et à sa proue une colombe.

Ainsi s'accomplit cette menace prophétique, proférée naguère par un missionnaire cistercien contre le comte de Foix : « Comte, tu ne daignes déférer à ton seigneur, le martyr saint Antonin. Sache que de ton vivant tu seras privé de ton droit seigneurial et déshérité de cette ville de Pamiers[1]. » C'est à partir de ce jour que ce nom, prononcé à la française, remplacera le nom si doux de Pamias et de Frédélas.

De Pamiers, descendant la rive droite de l'Ariège, Montfort se porta rapidement sur Saverdun, à trois lieues vers le nord. Cette ville appartenait à

1. Pierre de Vaux-Cernay, XLV, p. 130.

l'un des barons les plus accomplis de ce temps, le sage, le vaillant, l'éloquent Arnauld de Villamur, de la maison de Marcafaba, alliée à la dynastie comtale ; et à ses cousins, Sicard de Durfort et Pons-Adhémar de Rodelha, précepteur chevaleresque de l'infant Roger-Bernard ; et fils l'un et l'autre de cette illustre Faïs, compagne de la vicomtesse Esclarmonde et *tante et amie* de Ramon-Roger, comte de Foix. Les seigneurs de Saverdun étaient toujours en querelle avec les abbés de Saint-Antonin à cause des pêcheries de l'Ariège. C'est pour venger l'outrage fait à leur mère que les enfants de Faïs avaient naguère tué un moine officiant à l'autel de l'église du Camp, à Pamiers. Vidal maintenant, par représailles, lançait Montfort contre le château de Saverdun ; il s'élève sur une haute falaise, au confluent de l'Ariège et de l'Aussonne, ruisseau qui le sépare de la ville, étendue à ses pieds sur la rive gauche du fleuve écumant et bruissant[1]. Montfort se présenta, et Saverdun, livré à l'ennemi, en l'absence de ses vaillants seigneurs, par la faiblesse de son site, accessible au sud, la débilité de ses murailles de terre entremêlée de galets, l'effarement des citoyens patriotes, et le fanatisme des partisans de la croisade, se rendit. L'heureux Simon mit la main sur le château, la cité et le vaste fief de Saverdun, qui s'étendait dans la plaine au confluent de l'Ariège et de l'Ers, et débordait au sud et au nord sur les coteaux du Podaguez et du Lauragais. Le manoir des Villemur, vingt ans auparavant, avait vu les fêtes nuptiales du comte Ramon-Roger et de la

1. Le doct. A. Peyrat.

comtesse Philippa de Moncade. Maintenant ses tours sont captives, ses murs habités par l'étranger, ses créneaux voilés de deuil et d'effroi. Montfort donna Saverdun à Enguerrand de Boves, baron originaire de Magny dans le Vexin français, et l'un des ancêtres du pieux et docte champion calviniste, Philippe de Mornay. Avec Saverdun, Simon prit les bourgs de Cincte-Gabelle, de Sainte-Suzanne, de Saint-Ibars, et les châteaux de Bonnac, de Canté, de Rodelha, de Durfort, de Justiniac, de Massabrac, de Gaillac-Toulza, livrés par les moines de Calers. Il venait en quelques heures d'enlever au comte de Foix, *son allié*, trois villes et une douzaine de lieues de pays sur la rive gauche de l'Ers. C'est ce qui forma depuis *la terre du Maréchal*, ou le fief de Gui de Lévis. Pour relier Pamiers, Mirepois et Saverdun et protéger l'abbaye de Saint-Antonin, il établit au centre de la forêt de Bolbone un camp de Teutons : c'est l'origine du village *des Allemands*. Puis il repartit pour Carcassonne.

Pendant cette surprise furtive et ce démembrement de ses États, où donc était le comte de Foix? Où se trouvaient les seigneurs pyrénéens dépossédés, les Bélissen de Mirepois, les Villamur de Saverdun? Le comte Ramon-Roger, se reposant sur le traité de Preixan, était sans doute passé de l'autre côté des Pyrénées, pour concerter une résistance patriotique avec le roi d'Aragon. La chevalerie du bas comté, refluant vers les montagnes, se massait au Pas de la Barra, qui est la porte de Foix, pour couvrir la métropole politique, et autour de Lavelanet,

pour entourer d'un cercle de lances le sanctuaire de Monségur. Simon n'alla pas les y chercher. Il n'y eût trouvé que des combats. Et jusqu'ici le chef de la croisade n'est occupé qu'à recueillir les villes livrées, défaillantes et désertes, les corps morts.

De retour à Fanjaus, il y trouva des députés des bords du Tarn et de l'Agout qui étaient déjà venus lui offrir à Castres la soumission de Lombers. Il résolut d'aller prendre possession de ce château, vassal de l'évêque d'Albi et résidence de l'évêque cathare de l'Albigeois. C'était une métropole johannite, illustrée par un colloque célèbre, et en même temps un Pui (*podium*) ou cime de poésie renommé par ses cours d'amour, les mélodies de ses poètes, et la distinction souveraine de son seigneur, qui n'était autre que le jeune et brillant roi d'Aragon.

La reine de ces jeux chevaleresques était la *blonde Aladaïs*, femme de Bernard de Boisseson, vavassor de Lombers. C'est elle dont le harpéor Ramon de Miraval osa disputer le cœur au monarque espagnol. Maintenant cette beauté célèbre, fugitive de son poétique manoir, vit errante dans les tours hospitalières d'Hautpoul ou de Cab-Aret, ou dans quelque grotte du pic de Nora[1]. Lombers avait plus de cinquante chevaliers. La discorde et l'effarement divisaient ces barons. Les uns voulaient défendre le château ; c'étaient les Boisseson, partisans du roi ; d'autres voulaient le livrer à Montfort ; c'étaient les partisans de l'évêque qui étaient allés le lui offrir à Castres et

1. Troub. Ram. de Miraval.

puis encore à Fanjaus. Ils accueillirent avec honneur le chef de la croisade. Mais ils remirent au jour suivant à lui livrer le donjon. Le lendemain le conseil délibéra en tumulte jusqu'à trois heures de l'après-midi. Montfort se crut trahi, sortit en hâte du bourg, et s'en retourna soucieux vers Albi. Son départ précipité décida les chevaliers qui, redoutant son courroux, coururent après le conquérant fugitif, le ramenèrent inquiet et menaçant dans leur château et le reconnurent pour leur chef féodal, à la place du gracieux roi d'Aragon. De Lombers, Simon remonta vers Albi, berceau masculin de la dynastie des Trencabel. L'évêque Guilhem, qui en était coseigneur avec le vicomte, livra la ville au chef de la croisade, qui se reconnut son vassal pour Albi et pour Lombers. Montfort, en signe de vasselage, dut offrir tous les ans, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge (15 août), un épervier de chasse, éperonné et revêtu de son chaperon de combat, symbole des évêques batailleurs d'Albi. Le chef de la croisade conquit ainsi dans une seule campagne pacifique la métropole catholique et la métropole cathare de l'Albigeois, et rentra doublement triomphant à Carcassonne[1].

1. Compayré. — D. Vaissette V.

CHAPITRE VII

Organisation de la conquête. — Ambassade à Rome pour demander au pape l'investiture des domaines de la maison des Trencabel. — Mort de Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne.

Montfort ne quittait guère Carcassonne. Quand il sortait en guerre, il se hâtait de revenir pour garder le vicomte captif. Cette fois, le geôlier de sa victime avait été l'abbé de Cîteaux. Trois choses occupèrent, pendant cet automne, le comte et le légat : l'organisation de la conquête, la demande de l'investiture auprès du saint-siége, et la mort lente et muette du pauvre vicomte, qui, dans son étroit et obscur fond de tour, fit pendant trois mois comme l'essai de son tombeau [1].

La conquête avançait d'elle-même, insensiblement poussée par l'effroi. Chaque jour tombait un courage, un donjon ; Montfort s'en emparait et donnait aux terres romanes des seigneurs français. Nous avons vu qu'il avait placé Bourchard de Marli à Sais-

1. G. de Tudelle, str. XXXVII, v. 860.

sac, Lambert de Croissy à Limous. Le château de Villaciscle fut donné à Guillaume des Essarts. Frémis le Franc (Francigéna) reçut la terre de Roumégous, non loin de Mirepois, sur la rive droite de l'Ers. Gui de Lévis conserva Mirepois, mais Saverdun ne devait pas rester à Enguerrand de Boves. Castres et Lombers, le cœur de l'Albigeois et de l'albigéisme, seront inféodés plus tard à Gui de Montfort, frère du conquérant, qui devait les transmettre à deux rameaux de ses descendants. Montfort donna Fanjaus et une trentaine de villages du Lauragais à l'évêque de Toulouse, qui l'appelait secrètement dans sa métropole. Il établit saint Dominique à Fanjaus, et lui donna, au dedans, la maison des Armens, au dehors, le château de Prouille. Les Armens étaient soit des pauliciens bulgares du IXe siècle, soit des arméniens que les croisades avaient ramenés en Occident. Ils étaient probablement armuriers. Ils fabriquaient pour les barons des armes asiatiques, et des harnais arabes pour leurs palefrois. Ces Orientaux avaient embrassé le catharisme, sorti comme eux de Perse. Leurs ateliers se changeaient en oratoires : on y forgeait les boucliers et les casques de l'Esprit ; dona Turca, une fille des Armens, épouse de don Ferrand, y prêchait tous les soirs, et damasquinait élégamment les épées du Paraclet. Leur hôtel, donné à saint Dominique, devint un couvent de nonnes. Les seigneurs de Prouille étaient les seigneurs mêmes de Fanjaus. Auda de Prouille, chef de leur race, épouse d'Isarn de Bélissen, habitait le château, jeté sur l'escarpement oriental. Ramon et Isarn de Prouille avaient leur manoir situé à une demi-lieue sous la

forêt et au pied de la montagne de Fanjaus. Montfort garda le donjon de la cité, et céda au missionnaire castillan le castel rustique qui devait être le berceau de l'ordre dominicain[1].

Pendant que ces étrangers s'établissaient dans les châteaux et les cités du Midi, les seigneurs indigènes, qui ne sauvaient de leurs héritages que leur lance et leur cheval, se retiraient dans les montagnes. Les Pyrénées, ces forteresses des Cantabres, devenaient les *ports* qui recueillaient les épaves de ce grand naufrage aquitain. Arnauld de Villamur, Amiel de Palhers, Sicard de Durfort, Adhémar de Rodélha, Pierre de Durban, seigneur de Montagut, réunis aux chevaliers de la Haute-Ariège, postés au *Pas de la Barre*, fermèrent sans doute la porte septentrionale de la vallée de Foix. Les Fils de Bélissen et les chevaliers de Mirepois et de Fanjaus, repliés sur Lavelanet, interceptaient la route orientale de Foix et les abords de Montségur. Là se rendirent aussi les châtelains dépossédés du Rasez et du Carcassez ; de ce nombre les seigneurs de Tornaboïs, dont Bourchard de Marli avait saisi les domaines voisins de Saissac, et les seigneurs Del Congost, dont les terres rapprochées de Limous avaient été adjugées à Lambert de Croissi. Les hommes d'armes, capables de combattre, restèrent à Lavelanet, mais les femmes, les enfants, les vieillards montèrent à Montségur. Parmi ces derniers était un vieux chevalier, le seigneur de Ferrand, époux de dona Turca, la théologienne de

1. Doat, XXV. Dép. de R. de Peyrelha.

Fanjaus. Il mourut bientôt après, et pour prix du tombeau qu'il obtenait sur la montagne sainte, légua à Ramon de Pérelha le dernier bien qui lui restât, son cheval de guerre. Ferrand ouvre la longue série des sépulcres de Montségur.

Dès que Montfort apprit que le comte de Toulouse se rendait à Rome, où devaient le devancer l'abbé de Saint-Audard et l'ancien évêque Ramon de Rabastens, il fit partir en hâte une ambassade pour les prévenir auprès du pape. Il mit à sa tête un chevalier normand nommé Robert de Mauvoisin, homme *de science parfaite, de merveilleuse droiture*, et *très-ardent pour le service du Christ*[1]. Simon, dans une lettre remise à son envoyé, disait en substance au pontife : « A l'appel de la guerre sainte, j'ai volé contre les hérétiques dans les contrées albigeoises. J'ai été élu unanimement, quoique indigne, par la vocation de Dieu et du consentement des princes, pour chef du pays conquis. J'ai résolu d'y rester pour l'honneur de Dieu et l'accroissement de la foi, dans l'espoir d'y anéantir l'hérésie, si Votre Sainteté veut m'accorder son appui. Il faut que vous acheviez ce que vous avez commencé. Mais ce travail exige de grandes dépenses. D'un côté, les seigneurs de l'expédition m'ont laissé presque *seul*[2] au milieu des ennemis du Christ qui sont errants sur les montagnes. Et de l'autre, je ne saurais plus longtemps, sans le secours du pontife et des fidèles,

1. P. de Vaux-Cernay, chap. XXIX.

2. C'est faux, et Montfort va être démenti tout à l'heure par les légats Amalric et Milon.

gouverner un pays dévasté par la guerre. Les hérétiques m'ont abandonné des châteaux vides ou ruinés; ils n'ont conservé que les plus forts. Il faut les assiéger, et c'est à peine si, même avec une double paye, je puis retenir quelques soldats. Pour mériter votre bénignité, j'ai imposé trois deniers de cens annuel sur chaque maison, en faveur de l'Église romaine. J'ai ordonné qu'à l'Église également fussent payées les dîmes détenues par les hérétiques. Ainsi, après avoir ordonné toutes choses pour l'honneur de Dieu, suivant mon pouvoir, je supplie Votre Sainteté de vouloir bien me confirmer dans la possession de ce pays, qui m'a été donné, et à mes héritiers, de la part de Dieu et de la vôtre, par l'abbé de Cîteaux, votre légat, du conseil de toute l'armée, et d'accorder une pareille grâce à ceux qui, ayant participé au labeur de la conquête, ont reçu, selon leur mérite, une portion du territoire. » Il termine par des louanges de l'abbé de Cîteaux, et lui recommande son envoyé, Robert de Mauvoisin [1].

Amalric et Milon, réunis à Carcassonne, écrivirent en même temps à Innocent III. Ils rendent compte des succès inouïs de la croisade, racontent le sac de Béziers, la prise de Carcassonne, l'élection de Simon de Montfort, l'impôt frappé en faveur de l'Église romaine, et demandent que ce pieux et invincible chef soit confirmé prince du pays conquis. L'ost s'est retiré, après avoir fait en deux mois plus qu'on n'eût osé espérer en deux ou trois ans. Mais il est resté auprès du chef un si *grand nombre de vaillants cheva-*

1. D. Vaissette V. XXI, 129.

liers, qu'il lui sera facile, non seulement de garder ses conquêtes, mais de subjuguer le pays tout entier sur les hérétiques, excepté Toulouse. Toutefois, il convient que l'Église, dont il fait les affaires, contribue aux dépenses de la guerre. Il lui faut de grands secours pour contenir tant de villes, deux cents châteaux-forts, et le vicomte de Béziers, chef des hérétiques, dans les fers, et pour achever la conquête des terres cathares[1]. Ils paraissent ne tenir aucun compte des 250,000 *pédailles* et *ribaudailles* venus du nord, à moins que le soleil, la fatigue, la débauche, les vendanges, les pluies d'automne et les flèches des faidits des forêts n'en eussent jonché les torrents, comme de cadavres de sauterelles.

Le jeune Ramon-Roger, depuis trois mois, était tenu enchaîné dans une basse-fosse du château vicomtal de Carcassonne. Sa vie pesait au légat et à Montfort. Il était un obstacle à la reconnaissance du chef croisé. L'usurpateur n'osait s'éloigner un instant de la cité frémissante. Si le captif se fût échappé, toute la Septimanie se serait insurgée autour du héros-martyr, sorti comme de son tombeau. « Le comte à cœur de lion demeure à la garde de son prisonnier. » Bientôt après, le vicomte mourut, et de méchants vauriens, qui ne savent ce qui est ni ce qui n'est pas, vont disant qu'il fut occis de nuit par trahison. Mais, ajoute le troubadour contemporain, « pour chose qui soit au monde, le comte ne l'aurait pas souffert, non, par le Christ du Tonnerre. » Le poète ajoute mélan-

1. Innocent III, épist. 109 et 198.

coliquement : « Nul ne peut éviter ce qui doit advenir. Il fut pris du mal de dyssenterie. Il lui convient de mourir. L'évêque vint le mettre en ordre. Il mourut le soir sur la brune. Que Dieu ait pitié de son âme! Qu'il veuille le recevoir dans le ciel ! Ce fut un grand péché (ou un grand dommage)[1] ! »

C'est avec ces réticences, et dans ces termes ambigus et attendris, que le troubadour tremblant raconte ce trépas infortuné. Le peuple crut que le vicomte avait été assassiné. On le disait encore cinquante ans après[2]. Le bruit s'en répandit jusqu'à Rome, et jusqu'aux oreilles d'Innocent III. Le pontife avait approuvé la trahison du légat ; il ne désapprouva pas le meurtre de Montfort. Toutefois, ce n'est pas par le fer qu'il périt, mais, crime plus odieux encore, par le poison. Le vicomte mourût de *Manaso*, de *Espremesors* (10 nov. 1209). Montfort fit exposer son corps à Saint-Nazaire, la face découverte, sur une magnifique estrade funèbre. Il manda dans tous les alentours que le peuple vînt voir et honorer son prince défunt. A la nouvelle de sa mort, il s'éleva de partout un immense gémissement. Les peuples vinrent à Carcassonne prier autour du cher martyr. « Il fut grandement plaint et pleuré; on vint en foule lui rendre ce triste honneur, et ce fut un spec-

1. G. de Tudelle, str. XXXVIII, v. 865, et XLV, 920.
2. Chronique en prose: « fouc bruch per tota la terra que lodit comte l'avia fait morir. »

tacle lamentable.[1] » Ainsi s'exprime, plus d'un siècle après, un chroniqueur encore ému de cette grande douleur nationale. Ce jeune prince, le seul dont lè cœur n'eût point défailli devant la croisade, resta le martyr le plus pur, le plus gracieux et le plus chevaleresque de la patrie romane.

Montfort fit à sa victime de magnifiques et mensongères funérailles. Mais tout porte à croire qu'après cette pompe religieuse, il fit disparaître le cadavre. Il voulait bien que le peuple fût assuré de son trépas, mais devait craindre que son patriotisme vînt se raviver sur sa tombe. Son corps fut probablement réduit en cendre, et cette cendre enfouie dans le mystère de quelque fond de tour. On n'a du moins jamais retrouvé aucun vestige de ses restes ni de son sépulcre[2]. Ainsi périt Ramon-Roger, comte de Carcassonne, vicomte de Béziers, d'Agde, du Rasez, de l'Albigeois, du Lauragais, du Menerbois, du Termenois, neveu du comte de Toulouse, petit-neveu de Philippe-Auguste, beau-frère du roi d'Aragon, parent de tous les princes romans. Bercé par sa mère Aladaïs parmi les boucliers des paladins et les harpes des troubadours, allaité par la chevalerie, la poésie et l'amour, et digne de tant de gloire et de félicité, il mourut captif par félonie, tué par trahison, et dépouillé de tout, même d'un tombeau.

C'est alors aussi que s'éteignit le vieux Gaucéli. Son épiscopat résume trois grandes choses : le sy-

1. Chronique romane, livre II. Laquala causa fouc fort lamentosa a vese.

2. G. de Tud. — Chr. rom.

node de Mirepois, le colloque de Pamiers et la reconstruction de Montségur. C'est pourquoi nous avons inscrit en tête de ce livre le nom presque effacé de ce patriarche d'Aquitaine, qui se dérobe dans l'ombre de Guilhabert de Castres. Il repose, s'il a conservé son tombeau, dans une grotte du Thabor.

LIVRE IX

GÉRALDA DE LAVAUR

CHAPITRE PREMIER

Guillabert de Castres. — Ramon VI à Rome. — Son retour d'Italie. — Sa visite à l'empereur Othon. — Colère de Philippe-Auguste. — Insurrection patriotique.

Nous inscrivons, en tête de chaque livre, le nom d'un héros, d'un poète ou d'un martyr, comme des médaillons sculptés sur la façade d'un palais. Ils résument l'histoire et décorent les portiques du monument. C'est comme un *cénacle* des apôtres du consolateur ou la *table ronde* des paladins de l'Esprit. Aux princes, aux pontifes, aux harpéors, nous joignons les pures et saintes héroïnes du Paraclet. C'est ainsi que se trouvent intercalées parmi les barons et les évêques les figures idéales d'Esclarmonde de Foix, d'Aladaïs de Carcassonne et maintenant de Géralda de Lavaur.

Gaucéli eut pour successeur Guilhabert de Castres. Guilhabert fut nommé patriarche d'Aquitaine. Probablement à cause de la guerre, son épiscopat fut dédoublé. Mercader resta son coadjuteur de Toulouse. Les autres suffragants étaient Bernard de Simorra, de Carcassonne; Bénédech de Termes, de Narbonne; Ramon de Blasco (Velasco), de Commenges; Ramon de Mirepois, du Lauragais. Nous ne connaissons pas les évêques d'Albi, d'Agen, du Périgord, du Roussillon, de Provence et d'Espagne. Le patriarcat de Guilhabert comprenait les deux versants des Pyrénées. Il embrassait toute l'Aquitaine de Charlemagne. L'avènement de Guilhabert fut l'avènement d'Esclarmonde. L'archidiaconesse dominait le patriarche comme le comte et la maison de Foix. C'est elle qui, pendant vingt ans, poussera son grand frère, ses fils, ses neveux, ses cousins, tous les fils d'Asnar, toute la chevalerie romane sur les champs de carnage du Midi. Montségur est son trône et son trépied. Elle y siège dans les nuées.

Cependant l'ambassade de Montfort avait devancé à Rome celle de Ramon VI, et toutes deux avaient plaidé leur cause devant Innocent III. Un mois après, arriva le comte de Toulouse. Il reçut un favorable accueil du pape et des cardinaux. Il fléchit le genou devant le pontife et proféra sa plainte contre Amalric et contre Montfort. Puis, montrant le consul qui l'accompagnait, il ajouta qu'il en serait mieux instruit par le délégué du Capitole. Ce capitoul était probablement Gui du Mas

Cap-de-Porc, légiste célèbre qui naguère avait défendu le comte devant les conciles et les croisades. Innocent III l'absout comme vassal du saint-siège. Il voulut encore entendre sa confession. Il le prit paternellement par la main, et le prince, comme un enfant soumis, tomba aux pieds du pontife. Sa confession achevée, le pape le releva, et l'absout une seconde fois en présence de tous les cardinaux. Il lui fit baiser la Véronique (Verum icon), la sainte image de Jésus-Christ qui *semblait vivante*. Il lui délivra des lettres de réconciliation comme prince et comme fidèle de l'Église romaine. Avant son départ, il lui fit don d'un anneau d'or dont la pierre valait cinquante marcs d'argent, d'un manteau comtal et d'un palefroi. Ainsi se passa cette comédie solennelle, où le prince sceptique jouait l'orthodoxie, et où le pontife implacable feignait la clémence et la miséricorde. (Janvier 1209.) [1]

Le comte de Toulouse, ainsi réconcilié, prit congé du pape, se remit en chemin et sortit à grandes journées d'Italie, ayant peur d'y *tomber malade* [2]. Venu triste, il en sortait effrayé. Il avait sans doute appris la mort de son neveu, le martyr de Carcassonne. Son fantôme lui était apparu dans ses veilles de nuit et lui avait crié : « Sors de ce palais homicide et de cette Babylone meurtrière. » Il repassa les Alpes et descendit les rives du Rhin pour conférer avec l'empereur Othon, son parent et son suzerain.

1. Guil. de Tud. Strophes XLIII et XLIV.
2. Guil. de Tud. Strophe XLVI. Non pas de la *Mal'aria*, car c'était l'hiver.

Montfort, en son absence, continuait sa conquête. Il pressait le roi d'Aragon de recevoir son hommage pour la vicomté de Carcassonne. Le monarque éluda, puis lui donna rendez-vous à Narbonne, et de là ils se rendirent, pour conclure, à Montpellier. Pendant quinze jours il le tint en suspens, puis rompit brusquement, et donna le signal de l'insurrection aux princes pyrénéens. Simon rencontra dans cette ville Agnès, vicomtesse de Carcassonne. Elle avait, nous l'avons vu, transporté son enfant dans les tours de Foix. Femme vulgaire, elle se trouva bientôt dépaysée au milieu de ces doctes théologiennes et de ces héroïnes chevaleresques. Indigne épouse autant que mère dénaturée, elle abandonna le petit enfant, l'orphelin des Trencabel. De quel cœur cette infidèle veuve osa-t-elle passer devant les tours de Carcassonne où gisaient les cendres encore tièdes de son mari ! De quel cœur osa-t-elle reparaître, dans sa dégradation méritée, aux portes de sa ville natale, d'où elle était sortie pour un hymen si glorieux ! Elle demanda la restitution de son douaire nuptial, qui était de trois mille sols melgoriens, assignés sur les châteaux de Torvos et de Pézénas ; elle réclama le remboursement de sa dot, de vingt-cinq mille sols melgoriens, assignés sur différents fiefs de la vicomté de Carcassonne. Montfort, pour plaire au pape, accorda tout à la catholique Agnès, et Agnès renonça, en faveur de Simon, à tous ses droits sur les domaines du vicomte son époux, et aliéna l'héritage de leur fils, l'orphelin des Trencabel [1].

1. 20 nov. Dix jours après la mort de son mari.

Agnès accomplit cette renonciation indigne sur le conseil de son oncle parternel, Ramon, évêque d'Agde, infant de Montpellier. L'acte fut passé dans la maison du temple, devant la porte de l'église de ce monastère, et en présence, entre autres seigneurs, de l'évêque d'Agde et du précepteur de la milice, Pierre de Cabrespin. Les témoins de Montfort furent Améric, vicomte de Narbonne, Gui le Maréchal, Pierre de Richebourg, et Simon et Robert de Passi (sur Eure), chevaliers français. Nous verrons bientôt un autre Trencabel abdiquer de même sa race et son pays. La boue des âmes, comme le torchis des tours, s'effondrait dans l'ouragan (Anno 1209, VIII, Kal. Decembris).

Innocent III accorda aux consuls de Toulouse que l'interdit lancé par les légats fût levé de leur cité. Amalric se rendit dans leurs murs. Les citoyens renoncèrent à l'hérésie, et firent au légat l'offrande de mille livres toulousaines. L'abbé de Cîteaux suspendit l'anathème, mais comme on ne lui donnait que cinq cents livres, il excommunia de nouveau les consuls, qui se trouvèrent coup sur coup catholiques et cathares, cathares et catholiques. Enfin ils apportèrent le reste de l'offrande, et Toulouse fut derechef orthodoxe. Amalric exigea pourtant, comme caution de sa fidélité au pape, des otages qu'il envoya au Castellar de Pamiers, entre les mains de Simon de Montfort. Il prenait d'avance ses garanties, sentant frémir le grande cité et palpiter sous ses pieds la terre romane.

L'insurrection se levait à la voix du roi d'Aragon ;

son chef, c'était le comte de Foix. Son cri de guerre, la vengeance de leur neveu infortuné, le vicomte de Carcassonne. Elle éclata de Béziers à Toulouse, du Rouergue aux Pyrénées. Monfort se hâta de quitter Montpellier. Comme il approchait de Carcassonne, il apprit que les montagnards tenaient assiégés dans un château Guillaume et Amauri de Poissy. Il y courut; mais l'Aude était gonflé par les pluies, il n'osa lancer son cheval dans le fleuve débordé; et pendant qu'il faisait un détour par le pont de Carcassonne, le château fut enlevé, et les deux chevaliers français envoyés par le comte de Foix dans son inexpugnable donjon pyrénéen [1].

Un plus grand échec arriva sur la Montagne Noire. Bourchard de Marli, son cousin et son Patrocle, avait reçu le château de Saissac. De là, il guettait les tours de Cab-Aret, forteresse de l'*hérésie* et du patriotisme roman. Le vieux Pierre-Roger lui tendit un piège; il envoya une avant-garde l'agacer et l'attirer dans son embuscade. Bourchard sortit de ses murs à la tête de cinquante chevaliers et s'élança aveuglément à la poursuite des fugitifs. Il tombe en plein dans l'ost embusqué des *fils de Nos*. Ils étaient quatre-vingt-dix, tant à pied qu'à cheval, dont quatorze arbalétriers. Les Français sont enveloppés. Bourchard est pris, Gausbert d'Essigny, son lieutenant, est tué, et le reste de leurs compagnons harcelés et hachés dans les ravins. L'effroi des vaincus fut tel qu'ils n'osèrent jamais revenir enterrer

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXVI.

ces pauvres morts dont les cadavres n'eurent d'autre sépulcre que le ventre des loups et des vautours. Le soir, Pierre-Roger remonta triomphant dans ses donjons aériens, et Bourchard, mis aux fers, eut pendant quinze mois, dans son cabanon de granit, le temps de regretter son manoir paternel de *Mirabilis locus*.

Le comte de Monfort fut très anxieux de la prise de Bourchard, et pendant tout cet hiver sa fortune déclina jusqu'au *retour des feuilles*[1]. Vers le même temps, Simon fut abandonné de Gérald de Pépios, un baron du Minerbois. C'était un Lautrec. Gérald s'était accordé avec Montfort. Simon, qui le prisait fort, voulut s'attacher ce vaillant chef montagnard, et le traitait comme un ami. Mais un acte brutal vint déranger cette paix fictive, cet accord simulé. Un Français tua un vieillard, un oncle chéri de Pépios. Montfort fit enterrer vif le meurtrier. Mais ce châtiment terrible ne satisfit pas la vengeance domestique et nationale de Gérald. Il sort du palais de Carcassonne ; il part sans prendre congé, sans défier Montfort. Son adieu et son défi furent l'incendie d'un château. Il s'empare de Puiserguier, met aux fers les deux chefs croisés, et parque leurs cinquante servants dans une tour. Montfort court après le rebelle, prend en passant, à Narbonne, le vicomte Améric, et vient assiéger Gérald dans Puiserguier. Mais Améric, sympathique à l'insurgé, refusa l'escalade et s'en retourna à Narbonne. Montfort dut se retirer, vint coucher à Capestang, et, grossi des

1. G. de Tudelle, XLII.

postes voisins de la mer, revint assiéger Puiserguier. Gérald ne l'attendit pas cette fois. Il précipita les cinquante servants du haut de leur tour, les ensevelit dans les fossés sous des amas de décombres, de fascines et de feu, et, sur le minuit, traînant à sa suite les deux chefs croisés, se retira vers Ménerba (la Roche des proscrits), inexpugnable forteresse de ces montagnes. Montfort arrive, sauve les soldats qui n'étaient pas encore morts dans leur tombe, ce qui parut un miracle, rase jusqu'au sol plusieurs châteaux, ravage les domaines, tue les colons de Pépios, et après ces représailles, rentre tranquillement à Carcassonne. Un jour, à la porte de son palais, il voit un mendiant conduisant une sorte de spectre. Ce fantôme humain était sans yeux, sans narines, sans oreilles et semblait horriblement sourire à travers ses dents sanglantes et dépouillées de lèvres. C'était l'un des deux otages de Gérald; l'autre était mort en chemin dans un bourbier et sur la neige. Celui-ci, nu et mutilé, venait porter à Montfort la déclaration de guerre implacable, l'atroce vengeance de Pépios et des barons méridionaux [1].

Le comte de Toulouse, descendant le Rhin, était dans la ville impériale de Francfort. Il vit l'empereur Othon, fils de cette Sembélis, tant chantée par Bertran de Born, et neveu de Richard Cœur-de-Lion. Il y reçut l'accueil dû à son rang, à la justice de sa cause, à la grandeur de ses États et de ses malheurs, et comme une victime de la France et de l'Eglise

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. XXVII.

romaine, ennemies de l'Allemagne. Othon et Philippe-Auguste devaient se mesurer bientôt sur le champ de bataille de Bouvines. Dans cette grande lutte où devait se décider l'avenir de la France, menacé et déjà dévoré par le capétien, Ramon VI cherchait ses appuis dans les rois d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre. Ah! où donc était alors Richard Cœur-de-Lion? où donc était Sanche le Brave, de Navarre? Pour rassurer Philippe, il repassa par Paris.

Le roi d'Aragon, en l'absence du comte de Toulouse, se posait comme le patron de l'insurrection romane, et le comte de Foix en était le héros. La victoire de Pierre-Roger de Cabaret avait rendu le cœur à tous les barons romans. Après la défection de Gérald de Pépios vint celle d'Améric de Montréal, du château de Lombers, de la ville de Castres. Tout le Midi, revenu de son effroi, échappait à Montfort. L'épouvante était passée aux croisés. Ils ne tenaient plus que quelques rares donjons où ils tremblaient effarés, comme des naufragés sur des écueils. Monfort lui-même était bloqué par l'impuissance et la terreur dans les murs de Carcassonne. Dans cette extrémité il appela à son secours son ami et son compère, Gui, abbé de Vaux-Cernay. Après l'abbé de Cîteaux, Gui était le chef monastique le plus capable de relever le moral des croisés. Gui était un diminutif d'Amalric. La garnison de Carcassonne était sur le point d'abandonner Montfort, Gui releva les courages par son éloquence guerrière, et surtout par l'annonce de la prochaine

arrivée d'une nouvelle croisade qu'il avait recrutée dans les pays d'outre-Loire. Mais son éloquence qui relevait les cœurs n'arrêta pas la révolte des peuples et la défection des châteaux. Plus de quarante donjons se détachèrent de Montfort. A Noël, il ne lui restait plus que Carcassonne, Fanjaus, Limous, Saissac, Pamiers, Saverdun, Albi et Ambialet, encore incertains et frémissants. Les peuples se soulevaient et massacraient partout les postes croisés. Enfin Milon, son protecteur, mourut à Montpellier. Au milieu de ces ruines et de ces effrois, Montfort resta seul inébranlable et le cœur haut et fier [1].

Simon attendait deux choses : le retour de Robert de Mauvoisin, son ambassadeur à Rome, et l'arrivée d'Alix de Montmorency, sa femme, à la tête d'une croisade du Nord. Robert revint vers Noël. Il apportait des lettres d'Innocent III. Nous avons vu l'accueil magnifique fait au comte de Toulouse, les présents du pape, l'anneau, le manteau, le cheval, le baisement de la Sainte-Face, l'absolution du prince. Qui n'eût cru que Ramon VI n'était l'hôte et l'ami du Vatican ! Innocent trahissait le comte Il félicita Montfort de son élection par les chefs croisés, l'investit, lui et ses descendants, de la Septimanie conquise, et lui promit l'appui du saint-siège. Il écrivit aux rois de Castille et d'Aragon, à l'empereur d'Allemagne, aux évêques et archevêques, comtes et barons et peuples de Provence et d'Aquitaine, de seconder le conquérant de l'Albi-

1. Pierre de Vaux-Cernay, XXVIII.

geois [1], le Macchabée du Vatican. Mauvoisin était porteur de toutes ces lettres à Montfort, aux princes, aux prélats et aux peuples du Midi. Mais il lui fallait recommencer la croisade, et il ne pouvait rien sans l'arrivée des pèlerins du Nord.

Le comte de Toulouse, des bords du Rhin, revint par Paris, pour intéresser à sa cause Philippe Auguste. Mais le capétien lui fit mauvais accueil et le traita, dit-on, avec un dédain superbe [2]. Il lui reprocha, sans doute, ses alliances avec le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne. Ramon VI revint dans le Midi à travers l'Aquitaine soulevée ; Le peuple devançait le prince dans la guerre. Le comte se joignit au roi d'Aragon et aux belliqueux *fils d'Asnar*. Ces grands barons sont armés pour venger la mort de leur cousin, l'héroïque vicomte de Carcassonne. Voilà donc la guerre nationale engagée ; voilà les deux peuples en présence : d'un côté les légions de la croix, de l'autre les phalanges de l'Esprit.

1. Lettres du 11 et 13 nov. 1209. — Dom Vaissette, t. V, p. 142.
2. P. de Vaux-Cernay. XXXIV.— G. de Tudelle, str. XLIV.

CHAPITRE II

Les troubadours. — Alix, comtesse de Montfort. — Croisade amenée par les dames de France. — Montfort repousse la paix du roi d'Aragon. — L'abbé de Cîteaux refuse l'absolution à Ramon VI. — Siège de Ménerva.

Les négociations des princes sont rompues. Aux diplomaties succèdent les soulèvements populaires. Les troubadours embouchent leurs clairons de guerre. Vidal, Faidit, Cardinal, Pégulha, Miraval, Figueiras, d'innombrables troubadours, appellent aux batailles saintes. Ils convient à la défense de la patrie la race la plus musicale, la plus poétique, la plus chevaleresque de l'univers. Dans leur nombre, deux se distinguent par un prestige fabuleux : Guilhem de Tudelle et Bertran de Born. Guilhem se prétendait mage, nécromancien, élève de Merlin. Il essayait sa harpe et commençait son épopée à Montauban. Ce n'est pas lui, mais un plus grand enchanteur, le peuple roman, qui évoquait de l'enfer Bertran de Born.

Depuis que Rome avait décapité la race ibère en déportant ses chefs au nord de la Maladetta, la

nation mutilée s'était fait un type acéphale, un héros vivant dans la mort et portant sa tête dans sa main. Le premier fut un berger de l'Arboust nommé Aventin, en roman l'Aquitain, personnification des tribus aquitaniques. Jeté par les Maures dans une tour, il s'échappa en s'envolant dans les airs. Repris, et décollé par la hache, il ramassa sa tête et prêcha contre l'invasion du croissant[1]. Le même phénomène se reproduisait avec Bertran de Born. Born était mort naguères dans l'abbaye de Grammont. Une légende sortait de la tombe du grand chanteur méridional. Les moines disaient qu'il était allé en enfer, et qu'il avait été décapité par Satan. Mais le peuple soutenait que le supplicié s'était relevé de son échafaud, s'était élancé sur son palefroi, et portant sa tête lumineuse, était remonté de l'enfer, pour montrer aux Aquitains, avec son crâne rayonnant, les projets criminels des princes, les sombres arcanes du Louvre et du Vatican, et Rome couvrant la terre romane de toutes les tortures du Tartare. Comme le berger de l'Arboust, Born devenait un symbole du peuple aquitain. C'est dans les profondes douleurs nationales qu'apparaissent ces immortels fantômes. Les peuples demandent aux mondes mystérieux des auxiliaires surnaturels. Ces visions qui s'entremêlent à l'histoire en sont comme la réalité fantastique. C'est ce troubadour de l'Abîme qui, du haut de la Maladetta, où son crâne brillait comme une lune sinistre, appelait l'Aquitaine aux armes, depuis les Alpes jusqu'à l'Océan.

1. Légendes de Comminges.

Devant l'insurrection nationale, les 200,000 vagabonds de la croix s'étaient fondus comme une nuée. Monfort passa péniblement cet hiver. Il attendait le printemps et une chevauchée du Nord pour reprendre les hostilités. La croisade arrivait le long du Rhône, conduite par sa femme, Alix de Montmorency. La comtesse amenait avec elle ses enfants, ses serviteurs, sa domesticité féodale. Elle était accompagnée d'un cortège de dames de l'Ile de France. La plus illustre de ces châtelaines était Mahault ou Mathilde de Garlande, sa cousine, mère de Bourchard de Marli, le conquérant de Saissac devenu le captif de Cab-Aret. Ces dames venaient habiter les manoirs conquis par leurs époux, et former la cour de la comtesse de Montfort dans le palais vicomtal de Carcassonne [1].

Simon se rendit à la rencontre de sa vaillante compagne jusqu'à Pézénas. Il assista, en l'attendant, au synode de Saint-Tibéri, où le légat Amalric avait convoqué les évêques et les abbés septimaniens, pour juger Estève de Servian, l'un des principaux barons hérétiques de la vicomté de Béziers. Estève avoua qu'il avait patronné sur ses terres le docteur cathare Baldouin, et Bernard de Simorra, évêque johannite de Carcassonne. Il abjura son crime entre les mains de l'abbé de Cîteaux, et promit de se joindre aux soldats de la croix. Simon, auquel il fit hommage lige, lui rendit ses châteaux confisqués, sur lesquels il imposa un cens annuel de trois deniers par feu, en faveur de l'Église romaine ; et

1. P. de Vaux-Cernay, XXXIV.

l'apostat, remontant sur son palefroi de trahison, s'unit aux pèlerins amenés par la comtesse de Montfort.

Simon se mit à leur tête et se dirigea vers Carcassonne. Il ne tarda pas à se heurter contre l'insurrection patriote. Il apprend que ses soldats sont assiégés au château de Montlaur, voisin de l'abbaye de la Grasse. Il laisse sa femme à Campendu, surprend les assiégeants, délivre les croisés, et laisse Montlaur entouré d'un cercle de gibets et de cadavres. Puis Montfort, continuant son chemin, entre dans Carcassonne, et installe sa femme et sa famille dans le palais des Trencabel, au-dessus de la tombe du dernier vicomte-martyr.

Il n'y resta pas longtemps. Il s'élança sur Alzonne qu'il trouva désert, puis sur Bram qu'il assiégea trois jours ; il y fit cent prisonniers, leur fit couper le nez et crever les yeux, et laissant un œil à l'un d'eux, chargea ce borgne de conduire ces aveugles devant Cab-Aret, pour épouvanter les châteaux de la Montagne-Noire. C'est à Bram qu'il prit le clerc français qui avait livré Montréal à son seigneur dépossédé, Améric de Laurac. Il le fit dégrader par l'évêque de Carcassonne, traîner à la queue d'un cheval et enfin mettre au gibet. Il s'élança sur le Ménerbois dont il prit toutes les tours, à l'exception de l'âpre et inexpugnable donjon de Ménerba. Il assiège Alairac, manoir du roi goth Alaric, perché sur des rochers entourés d'abîmes, au sud de l'Aude. Après onze jours de siège, ses défenseurs, craignant d'être forcés, s'évadèrent pendant la nuit. Montfort entra le matin, massacra le reste des habitants, et

s'empara de ces tours, maîtresses du pays de Lérida jusqu'à la mer [1].

Puis il se rend à Pamiers, où l'attendent le roi d'Aragon et le comte de Toulouse, médiateurs du comte de Foix. Après une conférence orageuse, on se sépara plus irrités. Pierre II suivit le comte Ramon à Toulouse, et Montfort furieux s'élança sur Foix. Il en culbute les milices, les refoule dans leurs murs; il fait bondir son cheval contre les herses des portes. Une grêle de pierres pleut des créneaux ; son écuyer est écrasé ; il est en désarroi, mais comme un lion ; et après avoir ravagé et épouvanté les alentours, il regagne Carcassonne.

Pierre-Roger, seigneur de Cab-Aret, Ramon des Termes et Améric de Montréal, et d'autres chevaliers, s'assemblèrent à Montréal, pour se donner avec leurs terres au roi d'Aragon. Ils appelèrent le prince, ils allèrent à sa rencontre, et le prièrent d'entrer à Montréal pour recevoir l'hommage. Le monarque exigea d'avance qu'ils lui livrassent tous leurs châteaux, y compris le triple et imprenable donjon de Cab-Aret. Les barons refusèrent, ne se fiant pas à ce versatile suzerain qui avait offert au pape la couronne d'Aragon. Il continua son chemin vers l'Espagne. Il pria seulement Montfort, qui près de là assiégeait le château de Bellegarde, en bravade et à la barbe des seigneurs, d'accorder jusqu'à Pâques une trêve au comte de Foix. Ce désaccord fut un malheur, car le chevaleresque monarque,

1. P. de Vaux-Cernay, XXXV.

prenant le rôle de Richard Cœur-de-Lion à la tête des princes pyrénéens, eût pu refouler la croisade. Mais son courage, en outre, était partagé entre les croisés et les Maures. Il vit sans doute, en se retirant, le camp de Montségur, et la cour de Foix. De Foix il rétrograda vers Muret, où trois ans après il devait tomber martyr [1].

Le comte de Toulouse, de retour de Rome, se rendit à Carcassonne, toujours accompagné de son légiste, le capitoul Gui de Cap-de-Porc. Il se rendait auprès de l'abbé de Cîteaux et de Simon de Montfort, pour leur signifier le bref du pape ordonnant qu'il fût admis à se purger du crime d'hérésie et de la mort de Pierre de Castelnau. Amalric répondit que cette justification devait avoir lieu dans Toulouse, et quelque temps après il s'y rendit, en effet, avec les évêques d'Uzès et Riez, ses colégats, et plusieurs autres prélats. Mais on ne conclut rien, parce que le principal commissaire du pape, maître Thédise, était absent. L'abbé de Cîteaux et Simon de Monfort se rendirent à Portet, près de Toulouse, pour conférer avec le roi d'Aragon, mais ils repoussèrent ses demandes, relatives probablement au comte de Foix. Aïnsi Pierre II était débouté comme Ramon VI. Le monarque passa les Pyrénées pour combattre contre les Maures. Thédise enfin arriva; il eut un secret colloque avec l'abbé de Cîteaux, et le rusé Thédise et le farouche Amalric s'entendirent « pour éluder l'ordre du pape et pour reléguer en-

1. P. de Vaux-Cernay, XXXVI.

core le comte et le renvoyer à trois mois, au concile de Saint-Gélis, sur la tombe de Pierre de Castelnau [1]. Ils renouvelèrent l'absolution déjà donnée par Foulque aux Toulousains, recommandèrent à Ramon l'expulsion des hérétiques, et exigèrent en garantie qu'il leur livrât le palais comtal, le Castel Narbonnais. » A la vue de tout le peuple, le comte leur livra le château. L'abbé de Cîteaux et l'évêque Foulque en furent les maîtres. Les vieillards, les jeunes gens, même les petits enfants, s'en émerveillèrent fort. « De mille ans, me l'eût-on garanti, je n'aurais imaginé que l'abbé entrerait dans Toulouse, » s'écrie le poète indigné, dans sa douleur de citoyen [2]. Ce fait a été contesté, mais comment nier le témoignage du troubadour contemporain? Il faut alors que le peuple se soit soulevé, ait expulsé les croisés et rendu son palais au Comte.

Innocent III continuait de professer le plus scandaleux machiavélisme. Il écrivait à l'abbé de Cîteaux : « Nous avons reçu avec honneur le comte de Toulouse. Nos lettres vous apprendront ce que nous lui avons accordé. Nous en avons commis l'exécution à Me Thédise, clerc et domestique de feu notre légat Milon. Nous lui avons ordonné de n'être que votre organe et votre instrument. Il sera l'hameçon que vous emploierez pour prendre le poisson en lui cachant sous l'appât le piège de fer, afin que vous préveniez la tromperie par ce stratagème. » Et il

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXXIX.
2. Canso de la Crozada. Strophes XLIV et XLV.

falsifiait un passage de saint Paul (II *Cor*. XII, 16).

Après avoir pris Toulouse à l'hameçon du pontife, l'abbé de Cîteaux, maître Thédise et l'évêque de Riez allèrent rejoindre Montfort, occupé au siège de Ménerbe.

Men-Erba, *la roche des loups* ou *des proscrits*, [1] est une crête escarpée dominant des précipices profonds, au confluent de deux torrents farouches, et régnant, par son site escarpé, sur l'âpre canton appelé le pays des rochers, le Peyriac : nid d'oiseau de proie qui menace Narbonne, les étangs, les Corbières. Ménerbe, Thermes et Cab-Aret étaient les trois défenses inexpugnables de Carcassonne. Ménerbe, au temps des guerre cantabres, était redevenu un repaire de faidits, un refuge d'Albigeois. Il importunait Narbonne qui pactisait avec la croisade. Améric, son lâche vicomte, vint implorer l'aide de Montfort. Ils en avaient plusieurs fois entrepris le siège, mais Améric l'avait toujours abandonné. Montfort néanmoins consentit à le reprendre, pourvu que le vicomte le secondât jusqu'au bout avec ses Narbonnais.

Simon de Montfort partit de Carcassonne vers la Saint-Jean, avec ses hommes d'armes et ses engins de guerre. Il emmenait trois calabres ou pierrières, nommées la *Mauvaise voisine*, la *Dame* et la *Reine*, plus un mangonneau, machine turque traînée par les Gascons. Ses lieutenants étaient Gui de Lévis, le

1. Hirp, en sabin, loup et proscrit; et le sabin était un dialecte de la langue ibère.

Maréchal; Robert de Mauvoisin, son ambassadeur à Rome, Pierre de Richebourg, Gui de Lucé, Jehan de Montelh, Ferrin d'Issy, Ancel de Coétivi, et peut-être encore le jeune Amaury, son fils aîné. La comtesse de Montfort, soit ardeur chevaleresque, soit crainte des frémissements de Carcassonne, suivait le camp avec les femmes des barons, dont la plus illustre était sa tante, Mathilde de Marli. Guilhem de Ménerbe, sans s'émouvoir, laissa l'ennemi dresser ses machines, planter ses tentes, construire des cabanes de verdure, dont la plus vaste, marquée d'une croix, devait servir de chapelle. Montfort s'établit à l'orient, Gui de Lucé avec ses Gascons, à l'occident. Au nord, Améric de Narbonne, et d'autres chevaliers au midi. Les quatre machines haletaient jour et nuit; mais surtout la pierrière du comte, excellente et superbe calabre, lançait un ouragan de rochers. Pendant plusieurs jours, sans trêve ni repos, les *Gossas* battirent et tourmentèrent l'inexpugnable donjon. Guilhem de Ménerbe résolut d'incendier la terrible *reine*, la grande pierrière de Montfort. Un dimanche donc, pendant la nuit, et sur le premier sommeil des croisés, les assiégés descendirent à pas de loup vers la porte de l'est, enveloppèrent l'engin en silence de filasse, de copeaux secs et d'appareils imbibés de suif, et y mirent le feu. La machine, plus combustible encore par la canicule, allait être réduite en cendre. Malheureusement, un de ses servants, blotti près de là pour quelque nécessité, vit l'engin fumer, étinceler, jeter des flammes. Il poussa le cri d'alarme, mais l'un des *boute-feux* court sur lui et de sa lance le perce dans son

ordure. Le camp s'éveille en tumulte, on éteint l'incendie naissant, et la vigoureuse *reine*, seulement noircie, recommença son œuvre dévastatrice.

Pendant sept semaines, les calabres catholiques et albigeoises entrechoquèrent dans les airs leurs tourbillons d'aérolithes. Le ciel était d'airain ; les vivres s'épuisaient, les sources tarissaient, dit un moine, ou ne coulaient que pour les soldats de la croix. Guilhem de Ménerbe descendit de son aire pulvérisée pour traiter avec Montfort. Pendant qu'ils parlementaient, voilà que soudain et sans être attendus arrivent l'abbé de Cîteaux, l'évêque de Riez et maître Thédise. Alors le hautain Simon, d'un air respectueux et soumis, dit *qu'il ne déciderait rien touchant la reddition et l'occupation du château, sinon ce qu'ordonnerait monseigneur le légat, maître de toutes les affaires du Christ. A ces paroles, continue l'historien, l'abbé fut grandement marri, pour le désir qu'il avait que les ennemis du Christ fussent mis à mort, et n'osant cependant les y condamner, vu qu'il était moine et prêtre* [1]. Pourquoi donc? N'avait-il pas ordonné le massacre de Béziers? Celui de Ménerbe en comparaison n'était qu'une bagatelle.

Pour faire échouer la négociation, l'abbé de Cîteaux trouva un expédient probablement imaginé par le subtil Thédise. Il ordonna que Simon et Guilhem, chacun à part, missent par écrit ce dont ils étaient convenus verbalement, afin que, n'étant pas d'accord, il rompît la capitulation. En effet, Guilhem lut ses conditions; Montfort les contesta haute-

1. P. de Vaux-Cernay, ch. XXXVII.

ment : âpre altercation entre les deux chefs. « Eh bien, s'écria le fier Simon, rentrez dans votre château et défendez-vous! » — Non, répondit Guilhem, mais posez, vous-même, vos conditions. — Ce droit, répliqua le hautain Montfort, s'humiliant, revient à monseigneur de Cîteaux! » Le légat, délivré de son scrupule, décida : le comte restera maître du château ; Guilhem de Ménerbe aura la vie sauve, ainsi que tous les catholiques du bourg, et même les fauteurs des hérétiques. La même grâce est accordée aux *parfaits*, s'ils veulent se convertir à la foi catholique. Ce jugement modéré irrita les barons, et le fougueux Robert de Mauvoisin s'écria : « Seigneur légat, nous sommes venus pour exterminer les hérétiques, et non pour leur faire grâce. Ils feront semblant de se convertir, par peur de la mort, et seront sauvés. Or, c'est à quoi ne consentiront jamais les pèlerins. » — « Robert, dit l'abbé de Cîteaux, heureux de son stratagème et du fanatisme du croisé, ne crains rien ; très peu se convertiront. »

Le 22 juillet 1210 les croisés entrèrent dans Ménerbe précédés de la croix, et suivis de la bannière au lion de Montfort. Il était juste, dit le chroniqueur, que le Christ marchât devant, car il était le vainqueur. Simon n'entra pas, laissant toute la gloire à l'abbé de Cîteaux. Le légat, chantant le *Te Deum* à la tête des pèlerins, se rendit dans l'église qu'il purifia de la prédication des cathares. Ils arborèrent sur le clocher l'étendard de la croix, et sur une

1. P. de Vaux-Cernay. ch. XXXVII.

autre tour la bannière au lion. Montfort, modestement, entra le dernier dans sa conquête qu'il devait au lion céleste.

Après la cérémonie lustrale, Gui, abbé de Vaulx-Cernay, se détachant du légat, se rendit aux deux maisons où menaient la vie commune les *Parfaits* et les *Parfaites*. Pierre, son neveu, qui probablement l'accompagnait, prétend qu'il portait des *paroles de paix*, et des *avertissements de salut*. « — Pourquoi nous prêchez-vous? s'écrièrent les Parfaits. Nous ne voulons pas de votre foi ; nous abjurons la religion catholique. Même devant la mort, nous n'abandonnerons l'église du Consolateur ! » — L'abbé se rendit ensuite à l'hospice des Parfaites. Il les trouva plus résolues encore et plus hostiles à l'Église romaine. Montfort, sur ces entrefaites, étant entré dans la ville, et trouvant tous les hérétiques parqués sur une place, les somma lui-même de se convertir à la foi romaine. Ils refusèrent obstinément ; alors le chef de la croisade les fit conduire hors des murs, et l'on dressa un immense bûcher. Il ne fut pas besoin de les traîner, dit le témoin contemporain, *tous se précipitèrent de gaieté de cœur dans les flammes*. Ils étaient, selon les uns, cent quarante ; selon d'autres, cent quatre-vingts. Trois femmes furent seules sauvées par Mathilde de Marli, cousine de la comtesse de Montfort. Puis le reste des habitants fut réconcilié ; on laissa une garnison dans le château, on mit le feu aux cabanes de feuillage du camp, et Montfort redescendit avec son ost à Carcassonne. « O miracle, dit le chroniqueur, le feu épargna l'oratoire de ramée marqué de la croix, et la source chétive qui pen-

dant sept semaines avait, en multipliant son onde, abreuvé largement les hommes et les animaux, tarit après leur départ et redevint ce qu'elle était, un mince filet d'eau. O grandes choses de Dieu ! O bonté du Rédempteur [1] ! »

1. P. de Vaux-Cernay. Ibid.

CHAPITRE III

Mariage du vicomte de Narbonne avec Marguerite de Marli. — Soumission des barons méridionaux. — Concile de Saint-Gélis. — Siège de Termés.

A ce tragique siège de Ménerbe, l'humanité ne fut représentée que par Mathilde de Marli. La mansuétude de l'abbé de Cîteaux et de Simon de Montfort n'était, de leur propre aveu, qu'un leurre hypocrite et peut-être n'est-ce qu'un mensonge du moine Pierre de Vaulx-Cernay, masquant d'un semblant de charité la férocité des chefs de la croisade. Le seul qui fut sincère et dans le vrai, ce fut Robert de Mauvoisin : *Les pèlerins sont venus pour exterminer les patarins*. C'est le droit commun, l'usage habituel de cette guerre. Le supplice légal des cathares, c'est le bûcher. On sera peut-être étonné du grand nombre des Parfaits brûlés à Ménerbe. C'est que des plaines et des vallées environnantes, ils s'étaient réfugiés devant la croisade sur cette Roche réputée inexpugnable. Ménerbe était une arche du Paraclet.

De ce siège de Ménerbe surgit un mariage de croisade, de ce bûcher s'alluma un amour de guerre et d'oppression. Mathilde de Garlande avait avec elle sa fille Marguerite, la jeune sœur de Bourchard de Marli et de Lambert de Croissi. Le vicomte de Narbonne s'éprit de la belle Française. Marguerite était petite-nièce de Montfort, Améric était, à ce qu'il semble, petit-neveu de l'abbé de Cîteaux. Cette union fut donc l'œuvre des deux chefs de la conquête. Marguerite était une âme destinée à rattacher à la France le cœur ondoyant du vicomte et la plage maritime de Narbonne. Le descendant des Lara vint chercher la fille des Marli dans le palais en deuil de Carcassonne, et leurs noces se célébrèrent sur les tombes d'Aladaïs et de Ramon-Roger, le héros martyr.

Un infant de Carcassonne, oncle du martyr, Ramon Trencabel, fils de Ramon Trencabel, tué à Béziers, et de sa seconde femme Saura, vint à Ménerbe, et céda tous ses droits à Montfort. L'homme et la chose étaient de peu de valeur, et Simon n'y gagna guère que l'exemple contagieux de sa lâcheté. L'indigne Trencabel imitait sa plus indigne nièce Agnès. Dom Vaissette excuse ce prince en disant qu'il fut contraint ; mais est-on jamais forcé de vendre son âme, même par un Montfort et par un abbé de Cîteaux !

A ce même siège de Ménerbe (20 juillet 1210) Montfort fit à Réginald, évêque de Béziers, donation de Castelnau, près de Vendras, confisqué sur Bernard de Rieussec, hérétique, mais *réconcilié depuis à l'Église*. La maison d'Amiel de Rieussec

avait été donnée à l'Église romaine, après le massacre (juillet 1209). Les deux frères n'avaient donc plus de foyer. Simon se réserva l'hommage, et Réginald le reconnut pour son *prince spécial*, le défenseur de saint Aphrodise.

Montfort reçut au siège de Ménerbe une bulle d'Innocent III, confirmant la possession d'Albi[1]. Le pontife, le même jour, ordonna aux évêques de Narbonne, Béziers, Carcassonne, Toulouse et Albi, de livrer à Simon de Montfort tous les effets que les hérétiques, non convertis, leur avaient confiés. Il autorisa l'abbé de Cîteaux et l'évêque de Riez, ses légats, à lever dans les provinces de Besançon, Vienne et Bordeaux, et dans les diocèses de Limoges, Clermont, Le Puy, Mende,. Cahors, Rodez et Pampelune, les subsides destinés à la croisade. Il leur recommande de sommer les autres provinces ecclésiastiques de fournir les mêmes subsides. Il les charge enfin d'informer contre les archevêques de Narbonne et d'Auch, accusés de négligence et d'immoralité. Ils étaient amis du comte de Toulouse.

Pendant le siège de Ménerbe, le château de Ventalon, vassal fidèle, ne cessait, comme un moustique irrité, de harceler les assiégeants. Après la chute de la forteresse, le seigneur invaincu vint fièrement se soumettre à Monfort. Le comte se rendit à Ventalon, et pour les inquiétudes qu'il avait causées aux soldats de la croix, il en fit raser les tours. La chute de la superbe forteresse de montagne fit trembler le cœur de tous les manoirs de la plaine

1. Bulle du 28 juin.

encore insoumis. Améric de Laurac députa vers Montfort, pour livrer Montréal, à condition de recevoir en échange un domaine ouvert, mais à son choix ; Simon y consentit; il donna d'autres terres aux seigneurs de Ménerbe, de Ventalon, de Montréal; mais ces barons aquitains ne purent rester fidèles au conquérant étranger.

Ainsi tout secondait l'heureux Montfort. La terre et le ciel s'armaient pour le champion de la croix. Le ciel devenait d'airain ; la terre tarissait ou multipliait ses eaux. La croix arrêtait les flammes. Montfort eut son *labarum*, comme Constantin. Pendant qu'il assiégeait Ménerbe, la croix triomphait miraculeusement à Toulouse. Près des palais des comtes de Toulouse, dit le moine contemporain, se trouve une église fondée en l'honneur de la Vierge Marie. On venait d'en blanchir les murailles. Un jour, sur le vêpre, un nombre infini de croix commencèrent de se montrer sur les murs, blanches et d'argent, paraissant, disparaissant, en perpétuel mouvement, et avec la mobilité des éclairs. L'abbé de Cîteaux, Foulques, évêque de Toulouse, maître Thédise, et presque tout le peuple, durant quinze jours, virent le miracle. Mais le chapelain de l'église ne put d'abord discerner les croix. Il se mit en prière, suppliant le Seigneur. Et soudain il vit des croix innombrables, non plus sur les murailles, mais éparses dans l'air, et entourant une croix gigantesque. Bientôt celle-ci sortant de l'église, toutes sortirent après elle, et se dirigèrent vers les portes de la ville. Le prêtre, stupéfait à ce spectacle, suivit les croix lumineuses. Et

comme elles étaient sur le point de sortir, il lui sembla qu'un personnage superbe, entrant dans la cité, une épée dégainée à la main, tuait, secouru par ces mêmes croix, un homme de grande taille, au moment même où il sortait de Toulouse. Cette église blanche évidemment était la Dalbade (de albatâ). Il n'est pas difficile non plus d'en deviner le drame phosphorescent. La croix gigantesque entraînant une multitude de petites croix, c'est Innocent III, le pontife des croisades ; le cavalier à la grande épée dégainée, c'est Simon de Montfort ; le proscrit fugitif et immolé, c'est le malheureux Ramon VI. C'est ainsi que leurs noirs projets s'échappaient de leurs âmes ténébreuses, et se réverbéraient dans l'air en croix, en glaive, en cavalier de feu [1].

Maître Thédise raconta cette vision à l'historien Pierre de Vaulx-Cernay, pendant le siège de Ménerbe. Après la prise de la célèbre forteresse albigeoise, le chanoine de Gênes et l'évêque de Riez, l'un légat et l'autre délégué, se rendirent vers le Rhône, pour tenir le concile de Saint-Gélis. L'objet de ce concile était, on s'en souvient, la purgation canonique du comte de Toulouse. Ramon VI y devança ses juges. Ramon, en les attendant, s'accorda aisément avec Guilhem de Baux, prince d'Orange, et Ramon de Pelet, seigneur d'Alais. Mais il n'en fut pas de même avec Bernon, évêque de Viviers. Le comte et l'évêque disputaient un inextricable embrouillement de revendications féodales. Ils ne pouvaient s'entendre quand le légat Hugues de Riez

1. P. de Vaulx-Cernay, chap. XXXVIII.

et le délégué Thédise arrivèrent à Saint-Saturnin ou Pont Saint-Esprit. Ces juges décidèrent en somme (après force cessions, mutations, restitutions), que le comte ferait hommage-lige à l'évêque, représentant du martyr saint Vincent (Vinctor), et qu'il serait conduit par ce prélat, la chaîne au col, jusqu'à l'autel, baisant l'autel, jurant sur l'autel, et sur les évangiles de Dieu, et se reconnaissant le vassal de son suzerain céleste, dans la cathédrale de Viviers. Le comte de Toulouse se soumit à toutes ces ignominies pour toucher le cœur de ses juges de Saint-Gélis.

Ce concile s'assembla vers la fin de septembre 1210. Il fut présidé par l'évêque de Riez et maître Thédise. Le comte se présenta, assisté de Gui Cap-de-Porc[1], pour être absous du double crime d'hérésie et du meurtre de Pierre de Castelnau. Il produisit les lettres du pontife. Quelques évêques se montrèrent favorables à Ramon. Mais Foulques, évêque de Toulouse, était à la tête des opposants. Gui Cap-de-Porc plaida la cause du comte et de l'Aquitaine.

Le concile était partagé. Thédise se leva et dit que le comte n'avait pas tenu ses promesses d'expulser de ses domaines les hérétiques, et que s'il s'était parjuré sur cet article, à plus forte raison il se parjurerait sur le crime d'hérésie et sur le meurtre du légat. Il ne méritait donc pas d'être absous. Thédise entraîna le concile. A ces dures paroles, le comte se prit à pleurer. Thédise continua, inexorable : *Quand les grandes eaux se déborderaient, elles n'atteindraient pas le Seigneur* (Ps. XXXII, 6). Le

1. Tudelle, str. LVIII.

concile se sépara en tumulte, flottant entre l'implacable moine et le prince éploré. Thédise, épouvanté de son audace, crut devoir se justifier d'avoir éludé l'ordre pontifical, et prévenir la plainte du comte au Vatican. Innocent semonça le prince, mais d'un accent adouci, quoique au fond dans le sens de ses légats. Il lui reprocha de n'avoir pas tenu sa promesse d'expulser de ses domaines les hérétiques. Il l'en prie et l'en presse par le péril de son âme, le soin de sa renommée, et la menace de l'anathème. « Exterminez-les, ajoute-t-il, autrement leurs biens seront accordés, par le jugement de Dieu, à leurs exterminateurs. » C'était un tonnerre suspendu sur Toulouse, et l'exterminateur désigné était Simon de Montfort. Le pape, trompé par ses légats, croyait que le comte avait refusé fièrement de se justifier au concile de Saint-Gélis. Le même jour, il écrivit aux comtes de Toulouse, de Commenge et de Foix, pour leur recommander le chef de la croisade [1].

Après la prise de Ménerbe, Monfort convoque ses barons dans son palais de Carcassonne. C'était Gui de Lévis, le maréchal; Robert de Mauvoisin, Gui de Lucé, Lambert de Croissi, Guillaume d'Encontre. Thédise l'ingénieur devait être aussi du conseil, et l'abbé de Cîteaux, maître de toutes *les affaires du Christ*. Ils s'assirent sur des tapis de soie, dit le poète, délibérèrent longuement et résolurent d'assiéger Termés, une autre forteresse de l'hérésie. Après le dîner, Montfort réunit de nouveaux ses lieutenants. Il devait diriger le siège, mais en son

1. Dom Vaissette, V. 92.

absence, quel chef gardera Carcassonne? La comtesse ne veut pas y rester; elle accompagnera son mari dans le Termenois. On offrit le commandement au riche et honoré Lambert de Croissi, cousin de Simon, et, sur son refus, à Rainier de Cauderon qui refusa également. « Nous n'y resterions pas pour un royaume, dirent-ils, tant le pays est plein de mauvaiseté. » Enfin tous supplièrent Guillaume d'Encontre. Guillaume y pense mûrement, réfléchit profondément, puis cédant aux prières des barons et de la comtesse, il répond : « Au nom du Christ et de la sainte Vierge, je garderai Carcassonne. » Mais Montfort en est très-fâché; il consent parce qu'il ne peut faire autrement; il regrette son compagnon « car il n'y avait dans tout le pays homme plus sensé, ni meilleur chevalier, ni plus intrépide, plus courtois, ni plus preux, ni de plus grande loyauté. » Il n'y en avait pas de plus riche, ni de plus haut baronnage. Il était né en Bourgogne, à deux lieues de Nevers. On lui donna pour compagnons Crespi de Rocafort, le courtois, et les deux frères Gui et Simon de Saxe *à la face hardie*, avec beaucoup d'autres barons de France, de Bourgogne et de Normandie. Ensuite ils se séparent; le comte suit son chemin; il s'en va avec tous ses barons assiéger Termés. Il dit pour adieu à Guillaume: *Garde Carcassonne et envoie-moi les engins*. « Termés est merveilleusement fort. Avant qu'il soit conquis, bien des âmes sortiront de leur corps. Il sera dépensé force marcs et force tournois. Il y sera gagné des chevaux, des palefrois, des

harnais, et un riche butin! » chante le poète national [1].

Guillaume tire les machines de leurs tours, les traîne hors de la ville sur le gravier de l'Aude, et les fait charger sur des chariots. Des espions courent en avertir Pierre-Roger à Cab-Aret. Il descend de la Montagne-Noire avec Cat et Mir, ses lieutenants, et trois cents chevaux. Ils chevauchent par une lune claire, et vers minuit attaquent les machines pour les incendier ou les détruire à coups de hache. Mais le vent ne seconda pas les flammes. Alors ils jouent des cognées. Au cri d'alarme des vedettes, Encontre descend de Carcassonne avec les chevaliers, s'élance dans le fleuve et fond sur les *Mirens*. Le combat s'engage autour des chariots disputés. Pierre-Roger est repoussé, mais il n'abandonne pas sa proie, et va s'embusquer à quelque distance, sur le passage des machines. Dès que le jour fut levé, le convoi se mit en mouvement. Une avant-garde battait l'estrade. Elle vint donner dans l'embuscade de Pierre-Roger. Ce chef s'élance, la refoule en désordre sur l'escorte et lui arrache les chariots et les engins. Mais Guillaume accourt de Carcassonne et le combat devient si sérieux que Pierre-Roger manque d'être pris dans la mêlée et n'échappe qu'en poussant le cri des croisés : *Montfort! Montfort!* Il fut deux jours sans reparaître à Cab-Aret. Encontre resta maître du terrain, mais ramena dans Carcassonne son ost écharpé et ses chariots éclopés dans ces deux combats. Quelques jours après passait « un corps de pèlerins bretons. Il

1. Canso de la Crozada.

prit les engins et parvint à les conduire sans encombres au camp de Montfort devant Termés. Simon fut joyeux de la victoire, de l'escorte armoricaine et des calabres expugnatrices de Ménerbe [1]. ».

1. P. de Vaux-Cernay, XL.

CHAPITRE IV

Le château de Termés. — La maison de Termés. — Siège. — Pèlerins bretons, français, allemands. — L'ingénieur Guillaume, archidiacre de Paris. — Prise du Termet. — Guilhem d'Escuret. — Combats. — Sécheresse. — Famine. — Pluies. — Mortalité. — Prise de Termés (22 nov. 1210).

Termés, en latin *castrum finarum*, tirait son nom des frontières du Carcassais et du Roussillon. Le Termenois est sur la chaîne des Corbières qui sépare les États des Trencabel des domaines des rois d'Aragon. De son contrefort escarpé il commandait le pays de Lérida, la rive droite de l'Aude, de Carcassonne à la mer. Il menaçait l'abbaye de la Grasse et la ville de Narbonne. Termés et Ménerbe étaient comme deux lions gardiens de la vicomté du côté de l'orient. Ménerbe abattu, il fallait terrasser Termés, pour que Montfort dominât la grande vallée jetée entre les Corbières et la Montagne-Noire. Termés et Ménerbe étaient les Portes de fer de Carcassonne. Termés se composait du donjon hérissé de tours, d'un bourg revêtu d'une enceinte, et plus bas d'un faubourg également ceint de murail-

les ; le tout enveloppé du repli d'un torrent mugissant dans un gouffre circulaire, son canal sauvage de granit. Termés n'était abordable que par l'intervalle du torrent et par l'interruption du gouffre, presque partout surplombant ou vertical, et ce passage encore tellement abrupte qu'il fallait *se précipiter dans l'abîme*, puis, *en quelque sorte, ramper vers le ciel*. En outre, à un jet de pierre du château, était une roche à la cime munie de tours, appelée Termet ou Tumet, comme le front menaçant d'un bélier. Termés, au jugement humain, paraissait entièrement inexpugnable[1].

La maison de Termés était une branche de celle de Barcelone. Son premier seigneur fut Oliba Cabreta ou Olivier I[er]. Ramon III, son cinquième descendant, était d'un caractère aussi belliqueux que sa montagne et son donjon. Il était toujours en guerre, soit avec le roi d'Aragon, soit avec les comtes de Toulouse et de Carcassonne, soit avec l'abbaye de la Grasse, dont il détestait le joug monacal. Il embrassa le catharisme. Benoît, son frère, était évêque du Termenois ; et son château, le siège de l'hérésie, maintenant le refuge de ses ministres. Le culte catholique y était aboli depuis trente ans. Ramon était excommunié[1].

Ramon de Termés, apprenant que Montfort voulait assiéger le château, le munit de soldats, d'engins et de vivres très-abondants, et se prépara à la

1. P. de Vaux-Cernay, XL,
1. Dom Vaissette, V. — Boffarull, Hist. de Los Condes.

défense. Simon parut enfin, mais ayant peu de monde, il ne put menacer qu'une petite partie du château. Les assiégés sortaient et rentraient sans crainte et venaient puiser de l'eau du torrent. Ils se moquaient des pèlerins, et du haut des murailles leur criaient : « Voici nos soldats, fuyez, sauvez-vous! » Mais bientôt arrivèrent les Bretons, des multitudes de France et d'Allemagne; les assiégés cessèrent leurs dérisions et devinrent moins audacieux. Cependant Pierre-Roger de Cab-Aret rôdait nuit et jour autour du camp, faisait main basse sur les croisés trouvés sur les chemins, les condamnait à la mort la plus honteuse, ou les envoyait mutilés à Montfort. Ce chef sentait que la chute de Termés entraînerait celle de ses forteresses de la Montagne-Noire.

Après les Bretons arrivèrent en grand nombre des pèlerins français. Ils étaient conduits par les princes du Nord, les comtes de Dreux et de Ponthieu, les évêques de Chartres et de Beauvais. Ce dernier, Philippe, était de la maison de France. Leur arrivée réjouit Montfort, mais ils secondèrent peu le chef de la croisade. Le combat, du reste, était aux machines. L'ingénieur du siège était Guillaume, archidiacre de Paris. On remarquera que les deux ingénieurs de la croisade étaient deux prêtres, maître Guillaume et maître Thédise. Thédise s'occupait alors moins de machines que de machinations. Mais Guillaume était infatigable; il prêchait, haranguait, enseignait les charpentiers et les forgerons, poussait les soldats à l'assaut, allait

couper les arbres de la forêt et nivelait les crevasses du sol en les comblant de fascines et de rochers. Le puissant balistaire entoura Termés d'une armée de *chats*, de *chiennes*, de mangonneaux, de pierrières, de calabres qui gesticulaient et lançaient des quartiers de montagne comme des géants.

Les murs du premier faubourg furent bientôt disloqués et fracassés. Les croisés montent à l'assaut. Les assiégés incendient leurs maisons. Ils se retirent dans le *Barri* supérieur. Ils firent un piège de ce quartier brûlant. Ils laissent entrer les croisés, puis redescendant en tumulte, les refoulent sur les décombres fumants, et les précipitent par la brèche dans le ravin du torrent[1].

Cependant le Termet gênait beaucoup l'investissement et l'attaque de Termes. Montfort résolut de s'emparer d'abord de ce roc crénelé. Il l'isola par un guet, pour le double cas où les soldats de la tour voudraient fondre sur le camp, et où ceux du donjon viendraient en aide aux défenseurs de la tour. Maître Guillaume, avec grande peine et danger, sur un roc presque inaccessible, dressa un mangonneau entre la tour et le château. Les assiégés lui opposèrent un mangonneau pareil; mais son jet ne put détruire l'engin des croisés. Alors les défenseurs, se voyant cernés au pied de la roche, sans espoir de secours du château, et écrasés dans la tour par le pierrier turc, s'esquivèrent pendant la nuit et abandonnèrent le Termet. Le matin, le guet voyant le

1. P. de Vaux-Cernay, XLI.

fort muet, se risqua à monter dans la tour qu'il trouva déserte, et y planta, sur la cime, la bannière de l'évêque de Chartres.

L'archidiacre dressa un mangonneau sur une roche presque inaccessible, voisine du château. Son jet meurtrissait les côtes de granit du donjon. Montfort l'avait mis sous la garde de trois cents servants et de cinq chevaliers. Ramon de Termès envoya quatre-vingts servants détruire ce pierrier turc. Ils sortirent du château couverts de leurs écus, armés d'arcs et de flèches, et suivis d'un grand nombre d'autres portant du bois, du feu et des matières inflammables. Ils s'élancent vers la machine; les trois cents croisés se débandent, quatre des chevaliers suivent ces fuyards; il n'en reste qu'un seul sur le rocher. A grands coups de sa longue épée, il refoule les assaillants; il écarte de la roche les hommes, de la machine les brandons; les pierres, les flèches, les flammes, les menaces, rebondissent sur sa poitrine vêtue de fer. Le camp et le château eurent un instant l'étonnant spectacle du combat d'un contre cent. Montfort ne pouvait sauver ce vaillant avec ses poltrons. Il simula une attaque contre la forteresse; ce qu'avait prévu le chef arriva; les montagnards abandonnèrent le chevalier invaincu et se portèrent vers les murailles menacées, de sorte que ce valeureux, deux fois abattu, précipité du rocher, se releva toujours, regrimpa sur sa cime et sauva le pierrier turc. Dieu sait s'il fut acclamé dans le camp où sa bravoure prenait un air de miracle! Il se nommait Guilhem d'Escuret. (De la petite fontaine basque.)

Il ne manque à ce héros que de combattre pour son peuple et non pour l'étranger, pour la croix où sa patrie pendait expirante, où l'Esprit agonisait martyrisé[1].

Le moine historien présent au siège ne parle guère que des exploits des croisés. Il reste dans la chronique un vide que nous remplirons par les indications de l'historien troubadour. Le camp fut fréquemment attaqué, soit par Pierre-Roger de Cab-Aret, qui rôdait dans les forêts voisines comme un léopard, soit par Ramon de Termès qui, de son donjon, fondait comme un vautour sur les hordes de la croix.

« Là se fit mainte joute, et furent brisés maints arçons, tués maints chevaliers, maints intrépides Bramansons, perdus maintes enseignes et maints riches gonfanons, qui, de force, furent emportés là-haut dans le donjon, en dépit de ceux de l'ost, et qu'ils le voulussent ou non. Les mangonneaux ni les pierriers ne font aucun dommage au château. Les vivres y abondent, la viande fraîche et le bœuf salé ; le vin, l'eau à boire et le pain à foison. Et si Dieu n'eût envoyé quelques fléaux, Termès n'eût jamais été pris[2]. »

Le premier fléau que Dieu envoya fut la sécheresse. Il en viendra d'autres encore : la soif, un ciel d'airain, une terre de plomb, un déluge empoisonné, les trahisons de l'hiver. Termès ne sera vaincu, s'il l'est, que par les éléments conjurés. Les calabres battent nuit et jour les côtes de pierre de la forte-

1. P. de Vaux-Cernay, XLI.
2. Guilh. de Tudelle, LVI.

resse. Mais, comme dans un corps sain, la géante, sous sa peau écaillée, pousse un second épiderme de granit ; la garnison, sous le choc des engins, derrière la muraille croulante, construit une courtine neuve de rochers. Les hommes et les machines ne peuvent rien contre Termès; le ciel et la terre s'en mêleront. Le ciel est d'airain, la terre est de plomb. Le donjon n'a plus une goutte d'eau, ses sources sont taries; il ne peut plus puiser dans le torrent à demi desséché. Le camp n'a plus une miette de pain, et les chevaux n'ont plus un brin d'herbe; comme les sauterelles et les chenilles, ils broutent les feuilles des bois. Dans cette lutte de la faim catholique et de la soif cathare, les assiégeants et les assiégés songeaient parfois à transiger. Mais comment aboucher le camp et le château? Les prêtres sont d'habiles diplomates. On avait sous la main un négociateur merveilleux, Ramon de Rochefort, évêque de Carcassonne. Sa mère et son frère étaient enfermés dans la forteresse. Il se présente à la barbacane et demande à voir sa mère; cette matrone romaine repousse son fils comme un traître, et le frère cathare eût tué l'évêque comme il avait naguère, disait-on, poignardé un autre entremetteur, l'abbé d'Eaunes. Ramon de Termès, vieux chef montagnard rusé, consentit à traiter. Il suivit l'évêque au camp des croisés. Il promit de livrer son donjon à condition qu'on le lui rendrait à Pâques, et demanda pour garantie une autre terre équivalente dans la plaine. Montfort contesta, refusa. Simon et Ramon jouaient évidemment au plus malin. Est-ce qu'un chef pyrénéen livre son manoir paternel? Est-ce

qu'un conquérant normand rend une telle forteresse? Pouvait-on se fier à la parole d'un Montfort, à la promesse d'un légat romain? Ramon de Termès voulait voir, espionner, fureter le camp des croisés. Il les trouva affamés, dépenaillés, impatients de revenir en France; si impatients, que les chefs, les comtes de Ponthieu et de N..., même les évêques de Chartres et de Beauvais, voulurent partir à l'instant même, avant la fin de leur quarantaine, avant l'occupation du château. La comtesse de Montfort se jeta à leurs pieds, les légats rappelèrent les menaces de Rome, l'archidiacre Guillaume fit entendre la voix du ciel. Rien ne put les retenir; l'évêque de Chartres seul se laissa toucher aux larmes de l'héroïque Alix de Montmorency, et resta quelque temps encore. Montfort, se voyant abandonné, envoya l'évêque de Carcassonne au château. Ramon redescendit au camp. Il obtint tout de Montfort. La capitulation fut ratifiée. « Eh bien, dit le comte impatient, livrez-moi la forteresse. — Elle vous sera livrée demain matin, » répondit Ramon.

Qu'attendait-il? Il avait vu une petite fumée sur le Bugaratch. Il avait entendu un murmure sourd dans les Corbières. C'était le mugissement de l'Équinoxe. Pendant la nuit suivante, l'ouragan éclata. *Le ciel creva*, dit un témoin, *et lâcha toutes ses cataractes*. Les sources renaquirent, les citernes, les piscines furent remplies d'eau pluviale, et le torrent roula ses eaux tumultueuses dans son ravin de granit, au pied des tours. Les catholiques étaient consternés: ils passèrent toute la nuit à disputer leurs tentes au

tourbillon. « Nos chants d'allégresse se changent en deuil, dit le chroniqueur, et le deuil des ennemis se tourne en joie. » Les pauvres altérés s'abreuvent de ces eaux vivifiantes. Ils reprennent des forces et l'envie de défendre leur donjon. Dieu a parlé par ces tonnerres. Ils ne rendront pas la forteresse ! Gui, le maréchal, réclame la livraison du château. Ramon de Termès refuse : « cet ouragan, c'est la voix de Dieu. Il nous rend nos forces avec ces eaux et ces tempêtes. Il nous ordonne de défendre la forteresse de la patrie et du Paraclet. » L'évêque de Chartres, qui partait le lendemain, vint tenter de nouveau la capitulation. Gui de Lévis remonta une seconde fois : on lui adjoignit l'évêque de Carcassonne pour séduire sa mère, la dame de Roquefort. Mais la vieille matrone se refusa de nouveau à voir son fils, qui, pour sauver son évêché, sacrifiait sa patrie à Montfort. L'évêque de Chartres partit dès le matin. Montfort, par déférence, accompagnait le prélat. Tout à coup il entend un grand tumulte sur le plateau. C'est Ramon de Termès qui attaque le pierrier turc et fond sur le camp délabré par l'ouragan. Il remonte en hâte, se joint à ses chevaliers, et refoule les assiégés dans la forteresse.

Ramon de Termès était triomphant, car Montfort se trouvait abandonné de ses soldats ; et il attendait, lui, de terribles auxiliaires. Les pluies annoncent les neiges ; l'automne était l'avant-coureur rapide de l'hiver. L'hiver allait lui livrer, affamé, transi, pris dans le filet des frimas, le lion perclus de Montfort. Malheureusement un ennemi secret s'était glissé

dans l'héroïque donjon. Soit transition trop brusque d'un air brûlant à un air glacial, soit excès de privations, soit abus d'eau pluviale, soit infection des citernes, soit toutes ces causes ensemble, la dyssenterie avait saisi ces valeureux soldats. Ils ne pouvaient servir les calabres ni combattre sur les murailles. Montfort eut connaissance de ce mal. Il lui survint un corps de Lorrains; il résolut d'étreindre la forteresse. L'archidiacre fit jouer toutes ses machines et écrasa le château d'une grêle de rochers. Montfort fit mener un chemin couvert jusqu'au pied des murs; il attacha la sape à l'inexpugnable donjon. L'hiver ne venait pas; c'était un faux hiver; saint André n'amenait pas les neiges libératrices[1]. La panique s'empara de toutes les têtes. Ils résolurent d'abandonner la forteresse fracassée. Pendant une nuit obscûre, le fier vieillard fit décamper en silence sa femme, ses enfants, ses malades, ses ministres cathares, ses derniers combattants. Resté le dernier sur la poterne, il allait les suivre, lorsqu'il rentra pour enlever quelques joyaux oubliés dans le château. Un pauvre pèlerin de Chartres saisit le chef alangui. Ses cris réveillent le camp; les croisés poursuivent les fugitifs dans les ravins des Corbières. Les uns se réfugièrent sur le versant du sud, dans le Roussillon; d'autres gagnèrent le donjon de Quéribes, sur le Bugaratch.

Ainsi tomba l'héroïque forteresse des Corbières. Termès, comme Ménerbe, fut vaincu non par les

1. A la saint Andréo, assi soum, dit la néo.

hommes, mais par les éléments : Ménerbe par les ardeurs de la canicule ; Termès par les pluies perfides de l'équinoxe et la lâcheté de l'hiver [1].

1. P. de Vaucernai, ch. XLI et XLII. — Guilhem de Tudelle, st, LV, LVI, LVII. — Mahul, Cart. de Carcas. T. III. Termenois, dessin des ruines.

AVIS AU LECTEUR.

Ici s'arrête le manuscrit corrigé définitivement par l'auteur.

L'éditeur regrette vivement que la mort ait brusquement interrompu un travail que les amis et la famille de M. Napoléon Peyrat croyaient complètement achevé.

Les chapitres qui vont suivre seront imprimés tels qu'ils ont été trouvés dans les papiers de l'auteur. Le public y perdra plus d'une page dont l'esquisse seule avait été faite, quelques chapitres même dont les sommaires exciteront certainement aussi ses regrets, et beaucoup de pièces justificatives qui auraient terminé le troisième volume. Mais par respect pour l'auteur, nous n'avons pas cru pouvoir essayer de combler ces lacunes.

Nous avons la persuasion que l'œuvre dernière de l'historien et du poète à qui l'on doit l'*Histoire des Pasteurs du désert* et les *Romanceros* pyrénéens sera, telle qu'elle est, bien accueillie par tous ceux qui aiment l'histoire consciencieusement exposée, et rendue vivante par la pénétration et le talent de l'écrivain.

L'ÉDITEUR.

CHAPITRE V

Retour de Montfort à Carcassonne. — Reprise des châteaux du Razez et de l'Albigeois. — Colloque de Narbonne. — Synode de Montpellier. — Concile d'Arles. — Excommunication du comte de Toulouse.

Montfort donna Termès à son lieutenant Alain de Roucy, d'une grande maison de Champagne alliée aux rois de France et aux empereurs d'Allemagne.[1] Le nouveau comte de Termès abattit sur son donjon la bannière des *Fils d'Oliva*, d'argent au lion de gueules, et la remplaça par la sienne, d'or au lion d'azur.

Alain trouva son manoir rempli de vivres, d'armes, d'armures, d'engins de guerre et de toutes les richesses du prince de Cerdagne. Les hérétiques saisis furent brûlés, les défenseurs fugitifs estocadés, les femmes laïques respectées par les soldats. Ce respect fut dû sans doute à l'intervention miséricordieuse de la comtesse de Montfort, qui montra pendant ce siège

1. Moréry.

le plus grand courage chevaleresque. Alix de Montmorency, avec plus de valeur guerrière, fut au siège de Termès ce que Mathilde de Marli, sa cousine, avait été naguère au siège de Ménerbe. Avec Termès et Ménerbe, Montfort possédait les deux *têtes de Bélier* qui défendaient Carcassonne du côté de l'orient.

Montfort rentra vainqueur dans Carcassonne et traînant son prisonnier, Ramon de Termès. Le vieillard fut jeté, les fers aux pieds, dans un fond de tour. Il vécut quelques années dans sa chaîne et mourut un peu avant la délivrance. Son fils, en rouvrant sa prison, ne trouva que ses os.

Pendant qu'on le scellait dans ce tombeau, sa femme Ermessinde errait à travers les montagnes, traînant avec elle ses petits enfants, Ramon, Olivier et Blanca. Elle se réfugia soit dans son manoir natal de Coursavino, en Roussillon, soit dans les châteaux amis de Quéribus et de Quérigat, dans la Cerdagne. Montfort lança deux colonnes après les fugitifs. La première, partie de Termès, et conduite par Alain de Roucy, remonta vers les sources de l'Orbieu et prit Albiéros. La seconde, commandée par Montfort lui-même, remonta le cours de l'Aude et s'empara de Coustansa qu'il trouva désert, et de Puivert qui résista trois jours. Puivert, on le sait, était naguère le Puy ou Parnasse où Aladaïs tenait ses cours d'amour, ses joutes poétiques et chevaleresques, au bord des forêts. Montfort couvrit ces lieux enchantés de bûchers et de gibets. Avant d'entreprendre le siège de Lavaur, il voulut assurer ses derrières en

exterminant les proscrits, et en terrorisant les châteaux pyrénéens.

Il s'élance sur l'Albigeois, soumet Castres, Lombers, vide, mais plein de vivres, toute la rive gauche du Tarn, et se rend à Ambialet pour conférer avec le comte de Toulouse. Il le trouve entouré des seigneurs de Lombers, ces barons aux noms sinistres, et peut-être aux figures terribles, Bouche-de-Loup, Amblard, Mornat, Pelapol, Araifat, Rochemore. Montfort les craignait, et déjà saisi d'une terreur panique, s'était sauvé une première fois de Lombers. « Pourquoi, dit-il au comte, amenez-vous ces félons qui ont voulu m'enlever et qui veulent encore m'occire? Je vais les faire saisir par mes soldats. » — « Je ne les ai point amenés, répondit Ramon, mais je vous prie de ne pas les toucher, ou je les défendrai. » Simon crut à un guet-apens. Dès lors la conférence fut rompue, et l'inimitié réciproque des deux comtes, étouffée encore au fond des cœurs, éclata furieusement au soleil. Ils se préparèrent à la guerre ; et c'est problablement à cette guerre jusque-là perfide et sournoise, désormais franche, acharnée, sans merci, entre les deux princes, ou plutôt entre l'Aquitaine et la croisade, qu'est relatif l'emprunt de cent marcs d'argent que Ramon fit aux habitants de Moissac, ville d'origine carlovingienne, conséquemment ennemie des capétiens et qui s'illustra par une résistance héroïque. Ses consuls vinrent porter la somme au Castel-Narbonnais, ce qui prouve que le comte n'avait pas encore livré son palais, ou l'avait arraché à l'abbé de Cîteaux. Le pape redoutait évidemment cette prise d'armes, car

il écrivait aux comtes de Toulouse, Commenges, Béarn et Foix, de seconder Montfort dans la recherche des hérétiques; et c'est à cette pacification que se rapporte cette cascade des conférences de Narbonne, de Montpellier et d'Arles[1].

Le colloque de Narbonne fut présidé par Bérenger d'Aragon, primat de Septimanie, mais dirigé par les trois légats, Amalric, abbé de Cîteaux, Ramon, évêque d'Uzès, et maître Thédise, chanoine de Gênes. Le comte de Toulouse comparut devant ce tribunal, accompagné de son beau-frère le roi d'Aragon, et de son légiste, Gui de Saint-André Cap-de-Porc. On reprit la question de sa réconciliation avec l'Église romaine. L'abbé de Cîteaux n'était plus cet archange exterminateur de Béziers, ni ce Jupiter tonnant de Carcassonne et de Saint-Gélis; il fut accommodant et pacifique, craignant la guerre. Il offrit à Ramon VI de le conserver dans la paisible possession de tous ses États, à condition qu'il en expulserait les hérétiques. Il fit plus : il lui promit encore la propriété partielle de plus de 500 châteaux qui n'étaient pas de sa mouvance, à partager avec l'Église romaine. Mais Ramon n'était plus ce lâche prince bafoué et flagellé à Saint-Gélis. Son cœur de roi lui était revenu. Il refusa noblement la proscription de ses vassaux et la spoliation de ses amis[2].

Le comte de Foix était la bête noire des croisés, un ogre aux yeux des moines, parce qu'il était la

1. D. Vaissette, V, 94.
2. P. de Vaux-Cernay, XLIII. — Balure, II.

grande épée de l'Aquitaine. Le roi d'Aragon s'interposa; il demanda la réconciliation du comte, son cousin et son vassal. Les légats l'accordèrent, à condition qu'il ferait serment d'obéir aux ordres du pape de ne plus guerroyer contre les croisés et contre leur chef, Simon de Montfort. Monfort, de son côté, jura de rendre au comte toutes ses terres perdues, sauf le Castellar de Pamiers. Le roi d'Aragon, comme suzerain du haut comté, mit garnison dans les tours de Foix, et promit aux légats que les croisés ne seraient plus molestés dans le Sabartez. Il jura que si Ramon-Roger rompait la communion de l'Église et l'amitié de Simon, il remettrait le château aux légats et à Montfort. Le comte de Foix laissa faire et ne tint aucun compte de ces engagements.

Les deux légats, après avoir accordé cette grâce au roi, en demandèrent en retour une au monarque. Ils le *supplièrent* de recevoir comme son vassal Simon de Montfort. Le roi, intérieurement révolté d'avoir pour homme-lige l'assassin de son parent, refusa sèchement. Mais le lendemain les deux prélats revinrent à la charge, et *se jetant à ses pieds, ils le prièrent humblement de daigner accepter l'hommage du Comte, qui lui-même ayant fléchi le genou, implorait cette grâce du roi*[1]. Ces superbes étaient devenus vils et bas devant le frémissement des Aquitains. Le monarque, vaincu par leurs supplications, y consentit enfin et n'eut pas horreur de presser dans

1. Pierre de Vaux-Cernay, XLVII.

sa main les mains homicides de Montfort. Il est évident qu'en implorant la suzeraineté de Pierre II, l'aventurier trahissait Philippe-Auguste et la France.

De Narbonne, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, Simon de Montfort, l'abbé de Cîteaux et l'évêque d'Uzès se rendirent à Montpellier, ville encore plus amie et plus centrale, où se réunirent tous les prélats septimaniens. Les deux légats renouvelèrent leurs offres au comte de Toulouse. Ramon VI parut les accepter cette fois; mais pendant la nuit son cœur le travailla, et pour ne pas conclure, il s'enfuit devant sa honte et n'attendit pas l'aurore. Un moine crédule, qui prête au sceptique prince ses propres superstitions, en donne une autre raison : le comte, à l'exemple des Sarrasins, croyait au vol et au chant des oiseaux et à toutes sortes d'augures; il avait vu voler à sa gauche un martin-pêcheur qui lui avait paru d'un sinistre présage. Cet oiseau des marais, qui vit de poisson, lui sembla probablement l'abbé de Cîteaux qui dévorait le Christ, le poisson céleste[1]!

Montfort était charmé d'être reconnu par le roi d'Aragon. Son usurpation de Carcassonne, son meurtre du vicomte étaient confirmés. Son brigandage recevait le sceau féodal après le sceau pontifical. L'aventurier était ravi, mais il n'était pas satisfait. Il voulait mêler son sang au sang de Barcelone et de Saragosse. Cela semble monstrueux! Le sang de l'assassin qui avait empoisonné le vicomte, qui devait percer le cœur du roi, et qui était en train,

1. P. de Vaux-Cernay, XLVII.

depuis deux ans, de couper le cou à la patrie romane! Il fallait l'Église pour accomplir ce miracle contre nature et dénaturé. On sent dans cet acte la triple pression du rusé Thédise, du puissant Amalric, de l'irrésistible pontife Innocent III. Le pape avait conservé à Marie l'héritage de Montpellier. Marie, reconnaissante, livra au pape son fils unique, ce fils que son père avait engendré à regret. Et quand Pierre mourra héroïquement, Marie, déjà répudiée, et peut-être à cause de cet abandon de l'infant, se réfugiera au Vatican. Ce n'est donc pas le roi Pierre, c'est la reine Marie qui livra le bel infant, alors avec sa mère à Montpellier. C'est Marie qui, après avoir consenti au mariage, abandonna le petit En Jaicme, âgé de cinq ans, aux légats. En effet, le jeune prince, qui était très beau, fut remis par sa mère aux légats, et par les légats à Montfort, qui l'emmena en otage et l'éleva comme son gendre à Carcassonne. Dans le palais des Trencabel, le blond captif eut pour compagnons d'autres otages, le jeune Améric, dernier fils du comte de Foix, et Pierre Nolasque, fils de don Olivier Gasc des Saintes-Puelles, et neveu de Gui de Saint-André Cap-de-Porc, le grand jurisconsulte, le défenseur infatigable autant que magnanime de la patrie romane. Il paraît que Montfort aurait voulu avoir aussi l'infant de Toulouse, et c'est le martin-pêcheur qui fit fuir le comte Ramon VI du guet-apens de Montpellier[1].

Le roi Pierre accompagna son enfant enlevé jus-

1. Don Vaissette, V.

qu'à Carcassonne. Quelque volage et répandu en amours que fût ce jeune et chevaleresque prince, il dut pleurer comme père et comme roi le gracieux infant, unique héritier de son sceptre. *Amissos queritur fetus implumes.* Il alla se consoler à Toulouse auprès de sa sœur aînée, la comtesse Éléonore, et de son beau-frère Ramon VI. L'amitié du comte et du roi fut si peu ébranlée par l'hommage et le mariage extorqués par Montfort que Pierre résolut de redoubler leur vieille alliance, en donnant sa plus jeune sœur, dona Sancha, pour femme à l'infant de Toulouse. L'âge des deux conjoints ne les pressait pas : Ramonet avait quatorze ans et Sanchetta en avait quinze, étant fille posthume d'Alphonse II. Mais c'était une alliance de cœur et de race ; c'était Toulouse qui s'unissait à Saragosse, l'Aquitaine à l'Aragon. Ce mariage alarma Montfort, irrita l'abbé de Cîteaux et souleva une grande clameur des croisés. Ce roi, dit le moine contemporain, *ne se rendit pas, et, à juste titre, médiocrement infâme et suspect par sa ligue avec Ramon, qui déjà persécutait ouvertement la sainte Église de Dieu* [1]. Cette persécution consistait à se tenir sur ses gardes. Le comte empruntait de l'argent, levait des soldats et recevait le serment de ses chevaliers. Il se préparait à la guerre, et pour mettre à l'abri sa dynastie et sa capitale, il fit donation à son fils, en le mariant, du comté de Toulouse. Il sentait venir le tonnerre.

De Montpellier, les légats se rendent à Arles, con

1. Pierre de Vaux Cernay, XLVII.

voquent précipitamment le troisième concile, invitent à s'y trouver le roi d'Aragon, y citent le comte de Toulouse, défendent aux deux princes de sortir de la cité, et fulminent, comme dernières conditions de l'église romaine, cette sommation foudroyante :

1. Le comte de Toulouse congédiera incontinent toutes les troupes qui viennent ou viendront à son secours.

2. Il obéira à l'Église, réparera tous les dommages qu'il lui a causés, et lui sera soumis tant qu'il vivra, sans contradiction.

3. Dans tous ses États, on ne mangera que de deux sortes de viande.

4. Il chassera de tous ses domaines les hérétiques et leurs adhérents.

5. Il livrera entre les mains du légat et de Simon de Montfort, dans le terme d'un an, tous ceux qu'ils lui désigneront, pour en faire à leur volonté.

6. Tous les habitants de ses terres, tant nobles que vilains, ne porteront pas des habits de prix, mais seulement des capes noires et mauvaises.

7. Il fera raser jusqu'au sol, sans rien laisser, tous ses châteaux et places de défense.

8. Aucun gentilhomme ou noble de sa terre ne pourra habiter dans les villes, mais dehors, dans les champs, comme vilains et paysans.

9. Il ne fera lever aucun péage ni usage (*usaticum*) que ceux levés anciennement.

10. Chaque chef de maison payera tous les ans quatre deniers toulousains au légat ou à son délégué.

11. Il restituera tous les profits ou revenus qu'il a retirés des *renouveaux* de ses domaines.

12. Le comte de Montfort et ses gens chevaucheront en toute sûreté, et défrayés partout, sur les terres du comte Ramon.

13. Quand le comte Ramon aura exécuté toutes ces choses, il ira servir outre-mer et guerroyer contre les infidèles, dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, sans qu'il puisse retourner jamais sans la permission du légat.

14. Toutes ses terres et seigneuries lui seront ensuite rendues par le légat et le comte de Montfort, quand il leur plaira [1].

Lorsque le comte Ramon, dit le chroniqueur roman, *eut lu cet apointement, il se prit à rire d'une grande joie*. Joie amère, rire désespéré. Les Saint-Gilles riaient toujours de désespoir. J'aime ce rire magnanime ; il annonce le relèvement du prince, il respire les batailles. Le comte tendit le parchemin au roi d'Aragon. Le monarque en fut indigné. « *On vous l'a bien payé,* dit-il [2]. Vous voilà bien récompensé de vos condescendances ! » Les deux princes, à demi captifs, décident de se dérober des murs d'Arles ; ils montent sur leurs palefrois et s'éloignent pour en appeler à leurs peuples. Ils chevauchèrent ensemble jusqu'à Narbonne. Là, ils se séparèrent : Pierre marcha sur Barcelone, Ramon éperonna vers Toulouse. Le concile, apprenant leur rupture de ban, les poursuivit de son tonnerre. Il ménagea le roi, mais se déchaîna contre le comte. Il l'excommunia, le déclarant apostat, ennemi de l'Église, et livra

1. P. de Vaux-Cernay. Voir et comparer G. de Tudelle, LXI.
2. *Anonyme.*

ses États au premier occupant, c'est-à-dire à Simon de Montfort. Arnaud, abbé de Saint-Ruff, porta l'anathème à Rome. Innocent III approuva la sentence d'Arles, et lança une bulle contre Ramon VI, comme le suprême sceau de la foudre du Vatican.

CHAPITRE VI

Le comte de Toulouse excommunié se prépare à la guerre. — Il consulte les villes et appelle ses barons. — Dénombrement de l'armée nationale. — Montfort reçoit de nouveaux croisés. — Chute de Cab-Arêt.

Le roi Pierre II arriva donc à Barcelone, puis à Saragosse. De quel front se présenta-t-il aux consuls de Catalogne, au Justiça d'Aragon ? Il avait livré son sang, l'orphelin innocent de Carcassonne. Il avait délaissé son propre fils, le petit infant don Jaicme, l'unique héritier du sceptre des Ramon-Bérenger. Il avait abandonné son enfant et son pupille, deux enfantelets encore presque au berceau, l'un captif dans le palais désert et l'autre errant dans les bois, et poursuivi par le lion de Montfort. Tant d'infortune et d'innocence dut faire éclater le cœur d'un peuple primitif, chevaleresque et patriarcal. Le sévère Justiça d'Aragon dut tancer comme un écolier étourdi l'imprudent monarque, jouet de l'Église romaine. Alors le malheureux roi put connaître l'étendue de la première faute qu'il avait

commise lorsqu'il s'était rendu à Rome et avait mis sa race et son sceptre sous la tutelle du Vatican.

Ramon VI rentra dans Toulouse la tête bien plus haute. Il n'avait livré ni son fils ni sa terre : il était bien résolu de les défendre par le fer. Il réunit son conseil capitulaire, puis une assemblée de tout le peuple de la cité. Il leur lut la sentence des légats. Les bourgeois en l'écoutant poussaient de sourds murmures et de hautes clameurs. A la fin, ils s'écrièrent : *Nous nous laisserons plutôt écorcher vifs.* Le comte, dit le chroniqueur, fut grandement joyeux et content des citoyens de Toulouse. Après la métropole, il voulut consulter les autres cités. Montauban se montra encore plus énergique. *Nous mangerons plutôt nos enfants!* Ainsi répondirent Moissac, Agen, Castelsarrazin, toute la terre romane. Le comte *était bien joyeux* et *en ressentait une vive gratitude*, dit le témoin contemporain. Assuré du cœur et du courage du peuple, le prince fit appel à ses barons. Il *était grandement aimé de tout le monde.* Alors ses amis et alliés arrivèrent : le comte de Foix, le comte de Commenges, Ramon de Montcade et les Béarnais, Savari de Mauléon et les Basques; Savari, de plus, était sénéchal du roi d'Angleterre ; les peuples de l'Albigeois, du Carcassais, du Narbonnais, mais non pas le vicomte de Narbonne, lié par son mariage, non par son cœur, à la croisade. Sous ces princes, se montrèrent les barons inférieurs : les Sélio, (l'Ile-en-Jourdain), enfants d'Esclarmonde de Foix, les Roger de Conserans, fils de Sézelia, sa sœur, et les Narbonne de Carol; les Astarac, les Lomagne, les

barons de Gascogne; les *fils de la Lune :* les Bellissen de Mirepoix et leurs rameaux, les Arvigna ; les Vergnoles, les Rabet, les Castelverdun qui viennent de la grotte d'Ornolac, et les Durban de l'Arise qui portent dans les batailles la bannière de Foix aux trois pals de gueules; les barons de l'Olmès, les Peyrat, les Peyrotta, les Peyrella, seigneurs de la fontaine intermittente de Bélestar et des gouffres druidiques du Thabor. Ils garderont Montségur, sentinelle avancée de Foix qui barre l'attaque de la croisade campée à Carcassonne. Les barons de l'Arise, les Durban, les Larboust, les Camarada, les Lasbordas, les Peyrota de Clermont, groupés autour de la grotte du Mas d'Azil. Ceux du Podaguez, les Villemur de Saverdun et de Palhers, les Durfort aux nombreux rameaux, et les Massabrac aux deux branches de l'Ers et de la Lize. Les barons dépossédés du Carcassais et de la Montagne, Ramon de Termès, G. de Ménerbe, Améric de Montréal, qui sera, hélas ! arraché de son cheval de guerre pour être pendu à un gibet. Les barons de la Montagne-Noire, ceux de Cabaret aux quatre donjons debout, mais qui vacillent dans les nuées; ceux de Saissac, d'Hautpoul, de Sorèze et de Puilaurens; les barons du Lauragais et du Toulousain, ceux de Fanjaux, de Lautrec, de la Motte, de Villèlle, de Lantar, de Vertfeuil, du Cap de Porc. Les barons de l'Agout et du Tarn, les Boisseson, les Lombers aux noms farouches, les Guilhabert de Castres, aux cœurs religieux, les Rocanegada, les Lautrec. — Les barons de l'Aveyron, les comtes de Rodez, les seigneurs de Saint-Antonin, à la gen-

tille harpe, ceux de Penne, de Bruniquel, de Négrepelisse, les barons du Querci et de l'Agénais, avec Bernard de Gourdon et sa femme Na Hélis, la Débora de la Dordogne, couple au cœur impérial. — A trente lieues à la ronde, toute la banlieue s'ébranla ; toute la chevalerie accourut au galop vers Toulouse. La terre tremblait sous les pieds des chevaux, l'air retentissait du hennissement des palefrois et des fanfares des clairons. Ils appelaient les batailles [1].

Montfort, de son côté, reçut un puissant renfort de croisés normands. Ils s'étaient levés à l'appel fanatique de l'évêque de Toulouse. Foulques, que l'abbé de Cîteaux avait revêtu dans sa ville d'un pouvoir absolu, s'ennuyait, dit-on, de ce pouvoir qu'il exerçait avec la hauteur d'un proconsul ; le poète dit, d'un *empereur*. Les siéges de Ménerbe et de Termès n'avaient été que de petites distractions pour son ardeur. Pendant l'hiver il avait résolu d'aller prêcher la croisade en France. Vingt ans auparavant, troubadour, il avait prêché héroïquement la croisade contre les Africains. Maintenant, évêque, il la prêchait sanguinairement, férocement, contre les Albigeois, ses propres troupeaux. Il ramena d'outre-Loire l'évêque de Paris, Robert de Courtenay, Enguerrand de Coucy, Juel de Mayenne. Bientôt après arrivèrent Léopold, duc d'Autriche, (celui-là même qui avait arrêté Richard-Cœur-de-Lion), Adolphe, comte de Mons, et Guillaume, comte de Juliers. Ces princes amenèrent à Montfort

1. G. de Tudelle, LXI.

une triple armée de Français, de Belges et d'Allemands. Ils se trouvèrent vers la mi-carême à Carcassonne (10 mars 1211)[1].

Deux jours après, Simon confirma, en faveur de Ramon de Cahors, l'acte par lequel il lui avait inféodé, pendant le siège de Ménerbe, les châteaux de Torvas et de Pézenas, avec tous les droits d'Estève de Servian et des vicomtes de Béziers. Ces châteaux confisqués sur Estève avaient dû lui être rendus par son abjuration ; ce qui prouve, ou que Montfort avait manqué à son serment, ou que Servian, relaps, était revenu au parti national. Ce Ramon de Cahors était probablement le même que Ramon de Salvagnac, riche usurier de Cahors, qui, selon les chroniques romanes, s'était fait l'argentier de Simon de Montfort. C'était un traître, mais ajoutons que ce *riz-pain-sel* sanglant, qui avait rempli ses coffres des malheurs de la patrie, devait recevoir son châtiment. La victoire populaire fera rendre gorge à cette sangsue dévorante, et son domaine de Salvagnac-sur-Tarn sera rendu aux Rabastencs[2]. Simon donc confirma cette donation en présence d'Alix, sa femme, d'Amauri, son fils, d'Yves, abbé de la Cour-Dieu, vice-gérant de l'abbé de Cîteaux, des évêques et des barons français qui approuvèrent l'engagement du chef de la Croix. Il organisait l'intendance et le ravitaillement de la croisade.

1. P. de Vaux-Cernay.

2. Voir le mariage de Bertran de Toulouse avec Comtoresse de Rabastencs (1224).

Il lui restait à prendre la dernière, la plus âpre, et la plus menacante par sa proximité, des trois forteresses avancées de Carcassonne.

La *Quère* de Cabardez est un contrefort de la Montagne-Noire qui barre le pas de Montserrat par lequel on va du bassin de Carcassonne dans le bassin de Castres. Cab-Aret signifie tête de montagne, (*caput montis*) ; mais les Romains traduisaient ce mot celtique par tête de bélier (*caput arietis*). Ce front gigantesque de rocher était hérissé de plusieurs cornes en spirale. C'est une montagne déchiquetée en forme de scie dont chaque dent s'aiguise en piton de granit circonvoluté de crénelure, et terminé en donjon. D'abord la tour Nova, qui est comme la porte au couchant. Leurs noms sont expressifs : c'est *Quer Tignor*, la roche pelée, et *Curva Spina*, l'arête recourbée. Leur nudité n'a d'autre ornement que quelque plante saxatile et des flocons fugitifs de nuée. La montagne est déchirée à sa base par deux torrents, l'Orbeil et le Grésou, dont les filets dérobés et recueillis dans des réservoirs souterrains abreuvent l'inabordable et inexpugnable forteresse [1].

C'est l'aire aérienne des *enfants de Nous*. Ils formaient plusieurs branches, les Mir, les Pennautier, les Saint-Michel ; leur chef était Pierre-Roger, parent et sénéchal des vicomtes de Carcassonne ; Brunissende, sa femme, était célèbre par sa beauté et la harpe de Ramon de Miraval, recueilli alors auprès d'elle dans ses tours. C'est là que s'était réfugiée aussi sa parente, la fameuse Loba, l'héroïne des

1. Mahul, cart. cabardez. Dessin des Tours.

chants de Pierre Vidal [1]. (Et c'est sur ces montagnes alors enchantées, désolées aujourd'hui, que l'infortuné troubadour, se revêtant d'une peau de loup, se faisait traquer et déchirer par les chiens de bercail, pour l'amour de l'insensible châtelaine.) Pierre-Roger était un héros. C'est lui qui défendit Carcassonne jusqu'au dernier instant où, après la captivité du vicomte, il se déroba de la ville envahie, et, passant sous le camp même des croisés, alla renaître six lieues plus loin, dans ses tours inaccessibles de Cab-Aret. C'est lui dont les attaques ne cessèrent de troubler les sièges de Ménerbe et de Termès.

C'est lui encore qui. dans une embuscade, avait pris Bouchard de Marli, qu'il détenait depuis vingt mois, les fers aux pieds, dans un fond de tour. Mais Termès, Ménerbe, les plus solides donjons, étaient tombés ; les courages faiblissaient comme les tours. Après les conciles de Narbonne, de Montpellier, d'Arles, et sous cette cascade de tonnerres du Vatican, les esprits étaient effarés. Pierre-Roger se voyait abandonné par ses compagnons, ses parents, les enfants de *Nous ;* Mir, Jourdain, Saint-Michel, s'étaient rendus à Monfort ; le chef de la croisade allait venir l'assiéger avec ses renforts de Français et d'Allemands. Sa tête se troubla. Il descendit dans le cachot, et dit à Bouchard de Marli : « Vous êtes mon prisonnier. Vous pouvez le rester jusqu'à la mort ; mais, en un instant, vous pouvez être en liberté. Faites ma paix avec le légat, et je remets mon château à Montfort. » Bouchard promit, et les deux ba-

1. Biographies de Pierre Vidal et de Ramon de Miraval.

rons s'unirent par leur serment de chevalier. Pierre-Roger appelle un forgeron qui ôte les fers du captif; il lui fait couper la barbe et les cheveux, lui fait prendre un bain et le revêt d'une riche robe, lui offre un palefroi bien magnifique, qui n'a jamais été monté, et le fait escorter par trois jeunes damoiseaux à cheval. Lui-même le guide, par honneur, hors du château; en se quittant les deux chevaliers renouvellent leur serment. Bouchard croyait rêver, et, dit le poète, n'eut jamais autant de joie *depuis qu'il naquit de mère*[1].

La nouvelle de sa délivrance le devance à Carcassonne; Montfort et les barons accourent à sa rencontre; quand ils se sont entrebaisés, ils le prient de raconter son aventure: « Avez-vous donné des otages ?— Nullement; le château est à nous, nous en avons la seigneurie. Don Pierre-Roger m'en a donné le commandement; nous avons fait amitié et grand pariage, et je l'ai juré devant Dieu. » On se rend à Carcassonne; toute la nuit, fête au palais et dans le camp. Les chevaliers se font raconter les années de sa captivité et les joies de cet événement presque miraculeux. On l'attribue à la sainte Vierge[2].

La joie de Bouchard fut d'autant plus vive qu'il trouva probablement sa mère, Mathilde de Marli, et sa sœur, Marguerite de Narbonne, auprès de sa cousine, la comtesse de Montfort.

Le matin venu, Montfort, Bouchard, les barons et les légats se mirent en route pour prendre posses-

1. Vers 1463.
2. Vers 1500.

sion de Cab-Aret. Pierre-Roger les reçut sur le seuil de son manoir, et leur remit les clefs de ses tours. Montfort confirma toutes les promesses de Bouchard, mit une forte garnison dans la forteresse, et son lion enfonça ses puissantes griffes sur les trois cornes crénelées du Bélier de la Montagne-Noire. — Ainsi fut conquis Cab-Aret, et, dit le poète, « ce fut par grand miracle, car il eût résisté au monde entier ; mais pas de château qui tienne contre l'ost du Christ[1]. »

Ainsi Montfort se trouva maître des trois forteresses, gardiennes avancées de Carcassonne. Elles ne furent pas vaincues par les hommes, mais par la nature et un pouvoir surnaturel : Ménerbe par la canicule, Termès par l'équinoxe, Cab-Aret par une terreur panique, incarnée dans la Vierge, patronne de la croisade. Marie, Vénus pour les troubadours, était devenue pour les croisés une sorte de Minerve-Poliorcète.

Pierre-Roger rendit son château vide. Que devinrent les évêques albigeois, les troubadours patriotes, les chevaliers insoumis? Ils montèrent vers les cimes de la Montagne-Noire ; ils s'établirent dans les terres des *martyrs*, dans la forêt des *Ramondens*, dans les grottes de marbre des sources de l'Orbiel. Le centre de ces campements fut le château d'Hautpoul, sur le versant septentrional. Son principal seigneur, de la maison de Saissac, prit fièrement le titre de *roi de l'Hautpoullois*[2].

1. G. de Tudelle, stroph. LXIV. — Chronique romane. — Dom Vaissette, t. V, pr. I, p. 476.

2. Jolibois, archiv. paléog. d'Albi.

CHAPITRE VII

Lavaur. — Siége de Lavaur. — Les seigneurs de Lavaur. — Troubles dans Toulouse. — L'evêque et les pèlerins de Toulouse vont joindre Montfort. — Les pelerins allemands sabres par le comte de Foix.

Montfort, maître des trois grandes forteresses de montagne, résolut d'assiéger l'importante place de Lavaur. Lavaur, comme son nom l'indique, est sur une colline (la Baour), baignée par l'Agout, non loin de son confluent avec le Tarn. Ses murailles avaient été défendues, trente ans auparavant, par la vaillante vicomtesse Aladaïs, contre les hordes dévastatrices du cardinal d'Albano. Ses seigneurs étaient restés fidèles aux Trencabel. Malheureusement le châtelain venait de périr, probablement dans quelque combat, laissant enceinte sa jeune femme, nommée Géralda [1].

Dona Géralda de Lavaur était de la noble et puissante maison de Laurac-le-Grand. C'est Sicard de Laurac, son père, qui, voyant les missionnaires de Cîteaux entrer dans ses murs en les exorcisant par le

1. Giraude, Guiraude, Géralda.

signe de la croix, répondit : « *Que je ne sois jamais sauvé par ce signe-là!* » Blanca, sa mère, menait la vie solitaire des Parfaits; Mabilia, sa sœur, était vierge-diaconesse couronnée; Esclarmonde, son autre sœur, non moins fervente, mais plus virile, avait épousé Guilhem d'Aniort, de la maison d'Impéria, puissante dans la Cerdagne; enfin, Améric, son frère, était seigneur de Montréal, et le compagnon d'amour et de guerre de Richard Cœur-de-Lion et de Pierre II, roi d'Aragon. Améric et Géralda allaient recevoir ensemble la double palme de la gloire et du martyre. Dona Géralda était renommée par son hospitalité. *Nul ne prit congé d'elle sans avoir été convié*, dit un poète qui, malgré son hostilité d'alors, avait peut-être reçu cet accueil patriarcal. Son cœur, son palais, sa ville, étaient ouverts aux infortunés. Lavaur était rempli de troubadours errants, de chevaliers déshérités, de cathares échappés à la mort. Lavaur, comme autrefois Laurac, était un centre du catharisme. Un chef manquait à ces proscrits. Ce chef accourut; c'était Améric de Laurac et de Montréal.

Améric avait traité avec Montfort. Simon lui avait donné un domaine obscur, mais il lui avait ravi ses deux fiefs paternels, Laurac et Montréal. Son vieux père, sa mère, sa sœur, étaient errants et sans abri. Il apprend que Simon menace Lavaur. Il rompt son hommage et vole au secours de sa sœur, veuve, et mère d'orphelins et de proscrits. Il s'enferme dans ses murailles pour défendre sa sœur, son peuple, sa patrie terrestre et céleste. Le troubadour, sympathique quoique ennemi, en parle magnifique-

ment : *Il n'y avait point dans le Toulousain, ni dans tout le comté, chevalier plus preux ni plus largement libéral. Que ne va-t-il pas faire dans Lavaur!... Car forte est la ville. Nul n'en vit de plus forte, munie de plus hauts remparts et de fossés plus profonds. Et dedans sont maints chevaliers gentiment armés, et don Améric. Les croisés ne la prendront pas, si elle se défend bien et si elle est secondée par le comte Ramon*[1].

Lavaur est situé dans le Toulousain, et cependant se trouve dans la mouvance de Carcassonne. Il faisait probablement partie de la dot de la vicomtesse Aladaïs. Ramon se regarda comme attaqué directement par Montfort. Il envoya son sénéchal Ramon de Récaud s'enfermer dans Lavaur, se réservant de contrarier du dehors les croisés. Montfort avait trop peu de monde pour envelopper la place. Il dut se contenter d'une seule attaque, bien qu'un autre corps simulât ailleurs un autre assaut. Les deux osts ne pouvaient s'entre-secourir, étant séparés par l'Agout. Améric fit d'abord une sortie, enleva un chevalier dans le combat, combattit la construction des calabres et mit en danger les deux camps isolés de Montfort. Mais bientôt arrivèrent de France une multitude de pèlerins, conduits par les évêques de Bayeux et de Lisieux, et Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre. Alors Simon put investir entièrement la ville, et les deux osts communiquèrent par un pont de bois jeté sur l'Agout. Pierre de Courtenai était parent du comte de Toulouse. Ramon espéra

1. G. de Tudelle, str. LXVIII.

que, par la médiation de ce prince, Montfort se désisterait d'assiéger Lavaur. Il se rendit au camp des croisés. Mais l'entrevue n'amena que des altercations violentes, et les deux comtes se séparèrent plus irrités que jamais. Ramon ne voulait pas accepter la *paix de l'Église*, c'est-à-dire remettre ses terres au légat et à Montfort. Il rentra dans Toulouse et défendit qu'on portât des vivres au camp catholique de Lavaur.

Toulouse était en feu; deux partis s'y combattaient : la ville et le bourg, le comte et l'évêque, les *blancs* et les *noirs*. Les noirs étaient les hérétiques, partisans du comte; les blancs étaient les catholiques, champions immaculés de l'évêque. Foulques avait institué une confrérie. Il les marqua de la croix et les gratifia des indulgences de la croisade. Il leur fit prêter serment de fidélité à l'Église, et leur donna pour chefs deux bourgeois et deux chevaliers, deux frères, Arnauld et Améric de Castelnau, ce dernier surnommé Coffa. Ces quatre prévôts se formèrent en tribunal. Ils citèrent à leur barre les hérétiques et les *usuriers*. Ils payaient leurs dettes par le fer et le feu. Ils pillaient et incendiaient les maisons des contumaces. Leur terrorisme dura jusqu'à ce que les citoyens du bourg formassent la confrérie patriote et noire qui attaqua les pillards et les assassins. Leurs combats ensanglantèrent les rues et les places de Toulouse. Les blancs, probablement battus, voulurent se rendre au siège de Lavaur. Le comte leur défendit de sortir des murs; mais ils s'é-

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX.

chappèrent, traversèrent le gué du Basacle, et, par le pont de Muret, au nombre de cinq mille, marchèrent sur Lavaur. Les assiégés, reconnaissant la bannière de Toulouse, crurent que c'était un secours du comte Ramon, et furent étonnés lorsqu'ils les virent s'arrêter dans les tentes de Montfort. Ils accrurent la famine des croisés. Les assiégés ne s'en épouvantèrent pas; ils se défendirent avec la plus grande *obstination; arrogants et superbes*, ils narguaient les assiégeants, et pour montrer l'épaisseur de leurs murs, ils caracolaient sur les remparts avec leurs chevaux bardés de fer.

L'évêque Foulque, bientôt après, suivit ses pèlerins devant Lavaur. Son insolence l'avait fait chasser de Toulouse. Le samedi après la mi-carême, il avait voulu, selon l'usage, administrer l'ordination; mais le comte excommunié était dans la ville, et nul ne pouvait, partout où il se trouvait, célébrer les saints mystères. Foulques le fit prier de sortir des murs jusqu'à ce qu'il eût conféré l'ordination. Ce message mit le prince en fureur. Ramon envoya vers l'évêque un chevalier avec commandement exprès de vider au plus tôt sa ville et sa terre. Foulques, le *visage gaillard et serein*, répondit : « Ce n'est pas le comte qui m'a fait évêque. Ce n'est ni par lui ni pour lui que j'ai été placé sur ce siège épiscopal. Je suis élu par l'autorité ecclésiastique, et non intrus par la violence d'un prince. Je ne sortirai donc pas à cause de lui de la cité. Qu'il vienne, s'il ose. Je suis prêt à mourir, pour arriver à la gloire par le calice de la

1. Dom Vaissette

passion. Que ce tyran donc vienne avec ses soldats et ses armes. Il me trouvera seul et désarmé. J'attends le prix, et ne crains point ce que l'homme peut me faire. » O grande constance d'esprit! ô merveilleuse vigueur de l'âme ! s'écrie le chroniqueur de la croisade. Ce fanatisme n'est pas sans une sorte de grandeur sauvage. Il attendit pendant quarante jours les bourreaux. Mais le prince était un homme clément, politique, et peu disposé à renouveler le meurtre de Saint Gélis. Foulques ne put obtenir le martyre de Pierre de Castelnau et de Thomas Becket. Alors il sortit fièrement de Toulouse, et se rendit au siège de Lavaur, auprès des légats et du chef de la croisade[1].

Montfort attendait encore un convoi de six mille pèlerins allemands, ce qui, avec les Français et les Toulousains, eût porté à près de 20,000 hommes les troupes qui assiégeaient Lavaur. Ces étrangers venaient de Carcassonne et couchèrent à Montjoie. Ils étaient commandés par un Français, nommé Nicolas de Bazoches. A l'aube, ils se remirent en marche pour Lavaur. Mais pendant la nuit, le comte de Foix vint s'embusquer sur leur passage dans la forêt. Son ost était divisé en trois corps, commandés par le comte Ramon-Roger et par ses deux lieutenants, Roger-Bernard, infant de Foix, et Gérard de Pépios. Ils les laissent s'engager sous les bois, puis se lèvent, les enveloppent et les sabrent. Le chroniqueur prétend qu'ils étaient désarmés. Puisqu'ils venaient pour combattre, ils devaient être en armes.

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX.

Ce fut donc un vrai combat et un massacre tumultueux. Les deux tiers des pèlerins jonchèrent le sol, blessés ou morts. Les trois chefs s'élancèrent sur les traces des fugitifs. Le jeune infant de Foix s'acharnait après un croisé qui, réfugié dans une église rustique, se croyait sauvé dans cet oratoire; mais le prince y bondit avec son cheval. « Qui es-tu? demanda-t-il à cet étranger mystérieux, revêtu d'une chappe. — Je suis, répondit-il, pèlerin et prêtre. — Prouve-moi que tu es prêtre! » Il baissa son capuchon et montra le signe clérical. L'infant, levant sa hache d'armes, lui fendit la tonsure et le crâne. Le comte de Foix, après ce carnage, revint à Toulouse avec le subside destiné à la croisade. Un seul des fuyards atteignit Lavaur et porta la lugubre nouvelle à Montfort. Simon accourut, ramassa les blessés, brûla le village de Montjoie, et revint étreindre avec plus de fureur l'héroïque cité[1].

1. P. de Vaux-Cernay, XLIX. — G. de Tudelle, LXIX et LXX.

CHAPITRE VIII

Assaut et prise de Lavaur. — Supplice Na Géralda, d'Améric de Montréal, de deux cents chevaliers et de quatre cents Cathares.

Montfort fit élever deux châteaux de bois assis sur des chariots roulants, et clouer sur la cime, en présage de victoire, l'image du Crucifié. A cette vue, les assiégés braquèrent leurs calabres contre le saint étendard. Ils rompirent un bras du crucifix. « Et ces *chiens*, dit le chroniqueur, éclatèrent en rires et en hurlements, comme s'ils eussent remporté une grande victoire. Mais celui auquel est consacrée la croix se revanchera miraculeusement, car ses ennemis seront pris le jour même de la fête de la Croix. »

Pour mieux protéger la marche des tours roulantes, Montfort fit construire un *chat* (*catus*), pierrier au jeu puissant; il fallait encore combler le fossé pour que les tours mobiles accédassent aux murailles. Les croisés coupèrent bois et ramées, en firent des fascines et remplirent le fossé sur les points du double assaut ; mais pendant la nuit, les assiégés, qui avaient

creusé un conduit souterrain, enlevaient les fagots et les traînaient dans la place; d'autres, avec de longues gaffes de fer, tâchaient d'accrocher les ouvriers qui travaillaient sous la protection de la machine et de les tirer avec leurs fagots dans le viaduc. Une nuit même, plus hardis encore, rampant jusqu'à l'engin et lançant des brandons enflammés, avec du suif, des étoupes et d'autres appareils de combustion, ils s'efforcèrent d'incendier la redoutable baliste. Cette nuit-là deux comtes allemands montaient la garde; ils poussèrent le cri d'alarme; le camp se leva en tumulte; un combat eut lieu dans le fossé, sous le jeu des calabres. Il y eut des morts[1].

Montfort, les princes et les légats étaient fort anxieux; ils commençaient à désespérer de prendre Lavaur, car tout ce qu'ils lançaient dans le fossé était enlevé pendant la nuit. Un croisé proposa de jeter à la bouche du viaduc un amas de suif, d'étoupes, de paille fraîche, de bois vert, de bois sec, disposés par couches, et, de recouvrir le tout, par un système d'incendie, d'une épaisse calotte de gazon. Le feu intérieur, avivé en même temps qu'étouffé sous cette masse humide et brûlante comme la pyramide d'un charbonnier, ne respirait que par le souterrain. Les assiégés, enfumés comme des renards et refoulés dans la place, n'osèrent plus percer ce nuage de feu. Alors les croisés purent plus aisément combler le fossé. Les tours roulantes s'avancèrent, atteignirent les murailles et les ponts-levis, et, comme des becs d'oiseaux de proie ou les

1. P. de Vaux-Cernay, L, LI, LII.

rostres des vaisseaux romains, s'accrochèrent aux créneaux. Il ne s'agissait plus que de monter à l'abordage. Il paraît que les calabres albigeoises lancèrent des rochers, firent voler en débris les passerelles aériennes, et que les guerriers qui les montaient tombèrent dans les fossés. Mais le château de bois ne lâcha pas la cité de pierre. Seulement le combat descendit de l'escalade aventureuse des guerriers à la sape lente et tenace des mineurs. Couverts d'une carapace métallique, les mineurs se mirent, comme des taupes, à trouer le vaste rempart. Vainqueurs sur les cimes, les assiégés s'efforcèrent d'écraser l'attaque qui renaissait à la base des murs. Ils cherchèrent à briser la coupelle d'airain sous le poids des rochers, à la percer par le choc de pieux aigus et armés d'un bec de fer, pour que les travailleurs reçussent, par les fissures, des flots d'huile bouillante, de résine liquide et de plomb fondu. Le bouclier de bronze résista; les sapeurs se logèrent dans le mur, et pendant ce combat de pics, de lances, de flèches, d'arbalètes et de balistes pour balayer les murailles, l'abbé de la Case-Dieu, suppléant des légats, les évêques de Carcassonne, de Toulouse, de Paris, tout le clergé de la croisade, entonnèrent avec un féroce enthousiasme le *Veni Creator Spiritus*. Chose étonnante, mais qu'explique l'imagination et le pouvoir du mystère, ces hommes, que n'émouvaient ni le fer ni le feu, furent troublés par ces chants. abattus par cette psalmodie, qui leur semblait avoir quelque chose de surnaturel ; quand la brèche fut ouverte, ils laissèrent paisiblement entrer l'ennemi, le pil-

lage et le massacre, tendant leurs mains aux fers et leur âme à la mort. Ils croyaient avoir assez fait pour le martyre [1].

Lavaur fut pris le jour de l'invention de la Sainte-Croix, ce qui parut une intervention directe de Dieu en faveur des champions de la croisade (3 mai 1211). Ainsi tomba cette forteresse, héroïque par sa défense, car elle résista deux mois à quinze mille croisés commandés par Simon de Montfort, plusieurs princes français et allemands, un grand nombre d'évêques, parmi lesquels ceux de Toulouse et de Paris, vingt légats du Saint-Siège; héroïque et sainte par le martyre, car le massacre fut à peu près universel. Les croisés, entrés par la brèche, firent main basse sur toute la population effarée et hurlante de rue en rue. Après le massacre, on découvrit quelques femmes retirées avec leurs enfants dans une maison : c'était la mort. Un chevalier demanda leur grâce et l'obtint de Montfort. C'est le seul acte d'humanité signalé dans ce carnage, et il ne vint pas d'un prêtre. Lavaur était un refuge d'hérétiques. On y trouva quatre cents parfaits; on les brûla, dit un moine, avec une *immense joie*. La joie des mourants ne fut pas moindre; on leur offrit d'embrasser la foi romaine; ils préférèrent la mort, et, se donnant le baiser de paix, s'élancèrent dans le bûcher colossal [2].

Montfort fit prisonnier Améric de Laurac, défenseur de Lavaur, et quatre-vingts chevaliers qui, dé-

1. P. de Vaux-Cernay.
2. Ibid.

pouillés de leurs châteaux, s'étaient jetés dans la cité pour en défendre les murailles. Comme ils avaient faussé leur hommage, prêté dans le premier effarement de la croisade, il les condamna à la mort des traîtres. Au sommet du monticule un grand gibet fut dressé, et de chaque côté quarante potences inférieures, destinées aux chevaliers. Améric, comme leur chef, fut pendu le premier à la grande fourche patibulaire. Mais soit que le pied n'en fût pas assez consolidé, soit qu'il fléchît sous la haute taille du guerrier, le gibet tomba avec le cadavre. Montfort trouva l'opération trop lente, et ordonna que les quatre-vingts chevaliers fussent éventrés ou assommés comme des chiens. Dona Géralda, dame de Lavaur, fut témoin de l'indigne trépas de ses nobles compagnons. Montfort mesura son martyre à la grandeur de son courage et de sa sainteté. Il la fit jeter vivante et *en travers* au fond d'un puits. L'infortunée pleurait et se lamentait. Elle mourait deux fois, car elle avait un petit enfant dans son sein. On entendait ses gémissements au fond de la piscine. Mais bientôt on n'entendit plus rien ; elle y périt noyée et étouffée, écrasée sous les pierres et les gravois dont on combla ce gouffre. Ce supplice atroce toucha le fanatique cœur, non pas des évêques, mais de quelques barons croisés, émus sous leur armure de fer. Voilà le tombeau et le martyre de la très-sainte et héroïque dame, dona Géralda de Laurac, castellane de Lavaur[1].

La catastrophe de Lavaur se termine par trois

1. G. de Tudelle, LXXI.

scènes infernales : la martyre jetée toute vive aux lézards de la piscine, qui mangèrent son enfant dans ses entrailles; la couronne de quatre-vingts gibets au pied desquels furent massacrés les chevaliers, dont les squelettes devaient pendre à leurs chaînes, enfin la guirlande de bûchers qui, pendant trois jours, brûlèrent les quatre cents Cathares, à moins que cette immense incinération d'hommes vivants ne fût faite sur un *crémador* unique et colossal. Ce crémador, entouré de la joie *immense* des pèlerins chantant le *Veni Creator*, dépasse l'horreur des sacrifices de Moloch dans la vallée de Hinnom.

Pendant ce temps, on pillait Lavaur. Les évêques lancèrent l'interdit sur les maraudeurs. Ils rapportèrent le butin aux pieds des légats. Montfort livra ces richesses, qui étaient immenses, en payement à Ramon de Salvagnac, trésorier général de la croisade. Ce Shilock de Cahors spéculait sur la dévastation de la patrie romane. Il dut recevoir le salaire de sa scélératesse et finir sur quelque odieux gibet. Du moins, après la victoire du Midi, son domaine de Salvagnac fut confisqué et donné à Bertran de Toulouse, seigneur de Bruniquel[1] La justice de Dieu n'eût pas été complète si le cadavre de ce traître, lâche milan de son pays, n'eût pas été la proie des vautours.

Montfort donna Lavaur à son cousin Bouchard de Marli; mais ce capitaine n'avait d'autre population que quelques femmes sauvées du massacre et

1. Guil. de Tudelle, LXXII.

quelques truands trouvés dans les souterrains. Leur ignobilité fut leur salut. Montfort, pour garder Lavaur égorgé, fit construire une bastide en amont de l'Agout, et donna plus tard à la maison de Voisin le château d'Ambres, vers le Dadon, qui est le torrent de Lombers[1]. Puis il quitta la cité-martyre, et marcha sur Puy-Laurens pour se venger du mobile Sicard qui l'avait trahi, et qu'il soupçonnait d'être la cause du massacre des Allemands. Il donna son château à Gui de Lucé et repassa par la plaine funeste de Montjoie. La première fois, il n'avait pu que ramasser les blessés ; maintenant il voulait rendre les derniers honneurs aux morts. La terre était *incrustée* d'ossements. Une colonne de lumière flottait sur le champ de bataille. C'est l'évêque de Toulouse qui le dit à Innocent III et à Pierre de Vaux-Cernay. Le vapeur de lumière et l'auréole de sang ont disparu ; mais depuis six cents ans, la charrue du laboureur déterre du champ de bataille des armures et des ossements. La plaine du massacre s'appelle encore le *Champ du sang*, et, par une âpre ironie, la *Mont-Joie*. Joie vengeresse de la patrie[2] ! Sépulcre triomphal !

Ainsi Montfort, avec la protection d'Innocent III, la connivence de Philippe Auguste, le secours armé des princes, le concours des évêques, le fanatisme de tous les vagabonds de l'Europe, sans compter les

1. Inter Dadonem et Agutem, V, 533.
2. Du Mège, *Hist. du Languedoc*. Addit. du liv. XXI, tome V, page 41.

tonnerres du Vatican incessamment répercutés par toutes les chaires de la catholicité, Montfort, le terrible chef de la croisade, mit deux ans à ébaucher la conquête toujours disputée des territoires de l'Aude, de l'Hérault et du Tarn (juillet 1211) ; conquête commencée par le massacre de Béziers et terminée par les supplices de Lavaur.

LIVRE X

RAMON-ROGER, COMTE DE FOIX

CHAPITRE PREMIER

Montfort déclare la guerre à Ramon VI. — Prise de Montjoie, Cassers et Montferrand. — Siège de Toulouse.

Maître de la vicomté de Carcassonne, Montfort se jeta sur le comté de Toulouse. Quel prétexte de guerre? La raison du loup à l'agneau : Ramon avait refusé des vivres au camp catholique de Lavaur; puis, l'excommunication qui lui livrait Toulouse, à lui, général du pape. Il était la foudre de l'anathème. De Lavaur il s'élance sur Montjoie, pour venger la mort des pèlerins allemands. Il trouva Montjoie vide, prit le château, pilla et dévasta le bourg. D'un autre bond il fond sur les Cassers, — les Chênes, — à une demi-lieue de Saint-Félix de Ca-

raman où se tint le synode de Nicétas. Cassers était plein de parfaits. Le château capitule. Il se rend à ces deux conditions : vie sauve aux habitants; aux hérétiques, le bûcher. Les évêques essayèrent de convertir les Cathares. Vaines exhortations! Ils furent brûlés vifs, *avec une immense joie*. Ramon essaya de les sauver; pour la seconde fois, il voulut négocier; il demanda une entrevue aux principaux chefs croisés ; Montfort, furieux, rompit toute transaction en s'élançant sur le comte, qu'il pourchassa plus d'une lieue vers Toulouse.

D'un élan il se rua sur Montferrand de Lauragais. Baudouin y commandait, ce faux frère de Ramon, élevé au Louvre, ami des Français. Baudouin, avec le vicomte de Montclar et quatorze chevaliers, repoussa les quatorze mille croisés de Montfort. Cependant la brèche est ouverte ; Simon ordonne l'assaut. Il est repoussé, refoulé, écrasé. C'est évidemment l'œuvre de Montclar. Simon résolut alors de séduire Baudouin. Il l'avait connu à Paris. Il vante sa valeur, rappelle l'inimitié du comte; Ramon veut le faire périr en l'exposant dans un aussi faible château! Il lui promet vie et bagages saufs, pourvu qu'il ne porte pas les armes contre les pèlerins. Mais pourquoi ne se rangerait-il pas parmi les soldats de la croix, les défenseurs du pape et de Jésus-Christ? On lui donnerait de vastes domaines sous la mouvance de l'Église et de Montfort, car la maison de Toulouse est condamnée par Rome. Ramon est un suppôt de l'enfer.....

Baudouin prête l'oreille à Montfort, au légat, comme Ève au serpent. Et, chose incroyable, il va

en conférer avec le comte, demandant des débris du vaste héritage de Toulouse, des lambeaux de la ruine du midi. Ramon VI reconnut le bâtard de sa mère, le Sinon de France. Il aurait pu s'attacher ce traître. Il le repoussa avec indignation, et lui défendit de reparaître devant ses yeux. Baudouin se retire, livre la place aux Croisés, est réconcilié par les évêques, et reçoit en salaire Bruniquel et une part de la vallée de l'Aveyron. Et depuis lors ce chien marcha toujours devant le lion de Montfort pour relancer sa proie. Simon vint l'installer lui-même dans le Quercy ! Au bruit de cette défection, Gaillac, Montaigu, Cahuzac, la Garde, Puiceley, Saint-Marcel, la Guépie, Saint-Antonin, s'effrayèrent; il se fit un tremblement de châteaux effarés. Ils se rendidirent à l'évêque d'Albi. Les princes tombaient comme les forteresses. Après Baudouin, voici Trencabel, frère du vicomte martyr. Il confirma la cession, qu'il avait déjà faite au siège de Ménerbe, de tous ses droits sur les cinq vicomtés de la maison de Carcassonne (5 juin 1211). Simon quitta les bords du Tarn en apprenant l'arrivée d'une nouvelle croisade conduite par le comte de Barn et recrutée sur les bords du Rhin. De Carcassonne elle marcha sur Montgiscard où Montfort se mit à sa tête, et de là s'avança vers Montaudran pour assiéger Toulouse.

Les capitouls se rendent auprès des légats. Ils demandent pourquoi l'on vient attaquer une ville parfaitement reconciliée à l'Église romaine. Les légats répondent que c'est parce que les Toulousains continuent de reconnaître pour leur seigneur le comte

Ramon, et qu'ils doivent recevoir le nouveau chef, c'est-à-dire Montfort; sinon, on va les attaquer comme hérétiques. Les Toulousains refusèrent de trahir leur prince, de rejeter leur dynastie glorieuse. Alors, sur l'ordre de Foulques, leur évêque, retiré dans le camp des croisés, le prévôt de la cathédrale, les prêtres, les moines, pieds nus, croix en tête, chantant des hymnes, sortirent de Toulouse. Ils se retirèrent avec leur azyme-Dieu au camp de Montfort, et laissèrent la métropole héroïque au prince, au peuple, au Paraclet.

Ramon et ses lieutenants, les comtes de Commenges et de Foix, avec cinq cents chevaliers et un corps de fantassins, se portent hardiment à la rencontre de Montfort. Ils coupent le pont de Montaudran. Les deux osts n'étaient séparés que par l'Ers. Montfort n'osa franchir le torrent, et chercha plus loin un autre pont, qu'on abattait. Il l'attaqua impétueusement et les croisés passèrent à gué, à la nage, et sur le pont mutilé. Les comtes reculent en combattant, et, pour n'être pas débordés, reviennent s'adosser aux murailles. Ils font volte-face, sabrent l'avant-garde et enlèvent son jeune chef, un bâtard de Montfort, qu'ils emmènent dans Toulouse. Montfort, furieux du malheur de son fils, s'élance contre le bourg, vers Saint-Saturnin. Il dresse ses engins contre les deux portes occidentales. Les consuls, fièrement, en ouvrirent les battants; ils en percèrent quatre autres qu'ils laissèrent ouvertes jour et nuit. Montfort tenta l'assaut. Amalric, Foulques, Saint-Dominique, haranguèrent les assaillants. Ils furent rejetés dans les fossés. Alors, par les portes béantes sortent les trois

comtes, les capitouls, les milices urbaines, la chevalerie pyrénéenne. Le comte de Foix, à leur tête, a son cheval tué d'un tronçon de lance dans le poitrail. Près de lui tombe Ramon de Castelbon, son cousin, vaillant baron catalan. C'était un Commenges d'Andorre, un *fils d'Asnar*. Les Toulousains, dit un chroniqueur, combattirent comme *des loups affamés*. Les comtes ne rentrèrent qu'à la nuit, emmenant deux cents prisonniers et laissant autant de cadavres ennemis sur le champ de bataille.

Le lendemain était un mercredi ; le combat recommença. Hugo d'Alfar, sénéchal d'Agénois, et son frère, don Pédro de Arsis, virent du haut des tours l'ennemi ravager la banlieue, couper les vergers, brûler les moissons. Montfort s'efforçait de prendre Toulouse par la famine, ne le pouvant par les armes. Les deux vaillants Aragonais résolurent d'aller châtier les ravageurs. Le comte Ramon, Fabius temporisateur, craignant la trahison, veut les en empêcher, et se met en travers devant la porte. Mais le peuple indigné réclame la sortie et le combat, et suit le vaillant sénéchal. Ils rencontrent le chef des dévastateurs, Eustache de Canhitz, ami de Montfort, et le tuent au passage d'un petit pont. Ils éteignent l'incendie avec le sang des incendiaires. Les Toulousains combattaient *comme des diables sortis de l'enfer*. Le comte de Foix, dont ils ne formaient que l'avant-garde, arrive avec les Béarnais et les Navarrais. Toute la plaine n'est qu'un tumulte et un carnage. Les croisés criaient : A Bar ! A Bar ! Les comtes de Bar, de Chalons, de Montfort accourent ; une bataille générale s'engage ; elle dura jusqu'au

soir. Alors, le comte de Foix, fatigué de tout et content de son butin, rentra dans ses murailles. *Grand fut le tournoi du Christ*[1]. Montfort en était *à demi désespéré*[2]. Mais ce qu'il pleura surtout, ce fut Eustache de Canhitz, car c'était un grand et puissant baron. On transporta son corps dans son pays. On lui fit de magnifiques funérailles et de *longues lamentations.*

Le lendemain, au petit jour, Montfort décampa. Pendant la nuit on tint conseil. Les princes du nord conseillèrent la paix. Le légat et Montfort étaient tellement abattus qu'ils y auraient consenti. Mais l'évêque Foulques vociféra que Toulouse était plein d'hérétiques et qu'il fallait l'exterminer. Le massacreur de Beziers n'osa se montrer moins féroce que l'évêque de Toulouse. Le comte de Chalons attristé, sa quarante finie, s'en retourna dans son pays, et Montfort, furieux contre le comte de Foix, qui lui infligeait ce désastre, s'élança sur les terres de l'Ariège. Longeant les collines de Vieille-Toulouse, il passa l'Ariège au pont de Haute-Rive, et lâcha ses hordes sur les terres de Foix qu'il dévasta jusqu'au pied des Pyrénées. Les Faidits, sur ses derrières, reprirent Haute-Rive, et Varilles, à son approche, s'incendia. L'hiver le chassa, et ses neiges éteignirent les feux.

L'abbé de Citeaux, de son côté, ravageait le Lauragais. Il prit les Cassers, château des Roqueville, et une centaines de cathares, dont ce bourg qu'ils

1. Tudelle. — 2. Anonyme.

défendaient fut le bûcher. Les deux dévastateurs se rejoignirent à Castelnaudari. Là, le comte de Bar, honteux de ces ravages, quelques prières qu'on lui fît de rester, les quitta et partit pour Carcassonne. Il était pour la paix, comme le comte de Chalons dont il suivit les pas. Le légat et Montfort, chacun par son chemin, pillant, tuant, incendiant, se rendirent à Cahors. Qu'allaient-ils faire dans la capitale du Querci? Pendant le siège de Toulouse, l'évêque, Guillaume de Cardaillac, était venu offrir sa ville au chef de la croisade. L'évêque, mais non le peuple, fit à ce vaincu un accueil triomphal. Simon lui rendit en fief le comté de Querci. Pour une ville, l'évêque gagnait un comté (20 juin 1211). Arnauld, abbé de Citeaux, Foulques, évêque de Toulouse, Vidal, abbé de Pamiers, Thédise et Dominique, témoins de l'hommage, consacrèrent de leur signature cette trahison. Le traitre, convaincu que Montfort n'était pas apte à l'investir de ce fief, en demanda l'investiture à Philippe-Auguste.

Par cette double félonie, les évêques de Cahors sont devenus comtes du Querci, liges des rois de France. Et Philippe-Auguste enfonça plus avant sa griffe de lion dans les reins de l'Aquitaine abattue, mais rebondissante encore sous la hure et la dent du monstre. Montfort reçut aussi le serment des consuls quercinois, et pendant qu'Amalric en dressait les diplômes, Simon convoyait jusqu'à Rocamadour un reste d'Allemands, échappés au comte de Foix. Ils regagnèrent le Rhin par Limoges, tandis que les Barrois se retiraient par Lyon.

CHAPITRE II

Les princes décident d'assiéger Carcassonne. — Montfort se jette dans Castelnaudari. — Siége de cette place du Lauragais. — Bataille de Las Bordas.

Le lendemain de la grande bataille de Toulouse, le comte de Foix, infatigable, sortit encore des murailles et fondit sur le camp des croisés qui faisaient la sieste sur le midi. Arnauld, un autre Commenges, périt dans cette attaque, et Guilhem du Rocafort, le défenseur de Termès. Ce fut l'épilogue victorieux de cette mêlée immense de trois jours dont le combat de l'Ers avait été le sanglant prélude. Après ce triple échec, Montfort leva son camp si précipitamment qu'il abandonna une partie des blessés, des équipages, des machines. Fourrageant et ravageant, il se jeta sur le comté de Foix. Il sentait que ses revers lui venaient du prince pyrénéen. Ramon-Roger s'élance sur ces traces, reprend Haute-Rive, Varilles, et débloque Foix. Il rentre dans ses tours, traînant les deux chefs croisés qui l'assiégeaient, Lambert de Croissi, cousin de Montfort, et Gautier

de Langton, frère du primat de Cantorbery, qu'il met aux fers. Le comte de Toulouse, vainqueur de sa ville, continue ses succès. Il prend Belvèze, Montgiscard, Puilaurens (août 1211). Montfort accourt de Cahors : il bondit en tout sens comme un lion affolé, à Lavaur, à Pamiers, à Castelnaudari. Il pend les croisés qui livrent leurs forts. Il voit le midi se lever à la voix du comte Ramon.

Les capitouls, après le siège, écrivirent au roi d'Aragon. Ils rappelèrent que, malgré l'absolution d'Innocent III, ils étaient excommuniés par l'abbé de Citeaux, et attaqués par Montfort, que le légat voulait substituer à Ramon VI. Ils désiraient évidemment entraîner le roi dans la ligue des princes pyrénéens, tous menacés par Rome. « Ils nous excommunient, disaient-ils, parce que nous employons les routiers, mais ils admettent à leur table les brigands qui ont tué l'abbé d'Eaunes et mutilé les moines de Bolbonne. »

L'hiver se passa en fêtes et en préparatifs de guerre. Après la délivrance de Toulouse, Ramon VI voulut arracher à Montfort Carcassonne, métropole de la croisade. Dès l'automne, on vit descendre des montagnes, chassés par les neiges, les troupeaux bêlants des chèvres aux longs pis traînants, et des brebis aux molles toisons, conduites par leurs grands béliers, aux larges cornes circulaires, au front arqué comme dans les bas-reliefs antiques. Toulouse voyait entrer dans ses murs ses symboles vivants, le bélier solaire, le taureau sidéral. Ils étaient accompagnés par leurs pasteurs, aux longues dagues catalanes, bruns, maigres, musculaires, au front aqui-

lin, chaussés d'espardeilles, et coiffés de berrets plats ou de longs bonnets rouges flottants sur leurs cheveux noirs. Leurs chiens les escortaient, mâtins gigantesques aux gorgerins hérissés de pointes de fer, à la queue roulée comme le panache d'un cimier, aux pieds éperonnés d'ergots, comme des chevaliers. D'autres montagnards conduisaient des chariots à quatre roues, attelés de bœufs ou de buffles, chargés de blé, du pain des soldats, des harnais des barons. Puis venaient des mulets, porteurs d'huile et de vin, muselés, au front constellé d'une lune de cuivre, aux housses ornées de flocons de laine rouge, jaune, bleue; et des chevaux de race arabe menés en laisse, appelant par leurs hennissements leurs maîtres et les combats.

Le printemps venu, les princes pyrénéens descendirent de leur montagne: le comte de Foix avec le camp de Montségur; le comte de Commenges avec les *fils d'Asnar* d'Aquitaine et d'Espagne; le vicomte de Béarn et les princes de Gascogne; enfin le fameux Savari de Mauléon, sénéchal du roi d'Angleterre; il conduisait deux mille hommes des bords de l'océan Cantabre : Basques de la montagne et Basques des landes, Lanusquets[1] singuliers qui traversent leurs sables et leurs marais sur de longues échasses, comme les grands oiseaux de leurs plages. Les Albret étaient les princes des Landes. Savari de Mauléon[1] était le modèle des élégances chevaleresques, un type romanesque des Amadis. Il ai-

1. Lanusquets, Asques des landes.

2. *Savari*, de *Sava*, eau, et de *arri*, montagne : gave pyrénéen.

mait Mahenz de Maunhac, fille de cette Mahenz de Talleyrand; tant célébrée par Bertran de Born. Il était en amour, en vaillance, en poésie, un brillant émule de Bertran ; on eût dit le vieux Bertran sorti de son cloître et de son sépulcre, rajeuni dans la mort et remonté radieux sur son palefroi. Il n'avait pas la loyauté, le génie politique, l'indomptable et superbe patriotisme de l'ami du Cœur-de-Lion. Toulouse lui fit un accueil triomphal. Ses Basques marchaient aux combats en chantant la complainte funèbre de Lélo, ou l'hymne épique d'Altabiscar.

Ramon VI marche sur Carcassonne. Il veut enlever aux croisés leur place d'armes. Carcassonne prise, la croisade est détruite. Mais Montfort se jette avec cinq cents chevaliers dans Castelnau; il arrête les princes. Il faut qu'ils prennent d'abord ce poste avancé de Carcassonne. Ils arrivent devant Castelnau (fin septembre) ; la ville se rend à Ramon VI. Montfort, maître du château, la reprend ; mais les princes la ressaisissent le soir même. Castelnaudari[1], comme son nom l'indique, est un château, dominant de son monticule une vaste plaine, arrosée par la Tonca. L'armée campe sur ce torrent ; Ramon dans la ville, Montfort dans le château. Ramon s'entoure de fossés, de machines et de chariots : c'est comme une forteresse Montfort pourtant le débusque et le refoule sur son camp. Ramon revient, rétablit ses machines, et le comte et l'infant de Foix, à cheval et tout armés, s'avancent au pied du donjon pour défier Montfort. Simon descend, un combat s'engage, l'infant a son cheval tué, mais Montfort

1. Ou *Castelnaudarri.*

est rejeté dans ses murs. Le comte Ramon dresse un trébuchet qui fracasse une tour. Simon voulut aller détruire ce terrible engin. On l'en empêcha. Toulouse triomphait : des châteaux, des bourgs, des monastères même revenaient à Ramon VI. On abandonnait le chef de la croisade.

Montfort envoya Gui de Lévis pour lever les milices de Carcassonne et de Béziers. Le maréchal revint seul. Gui et Matthieu de Montmorenci y retournèrent avec menaces. Les peuples ne bougèrent pas. Narbonne seule répondit qu'elle marcherait, mais sous le commandement de son vicomte. Améric refusa. Les deux chefs croisés rassemblèrent un millier d'hommes ; ils se débandèrent à Carcassonne. Montfort, Bouchard de Marli et l'espagnol Algaïs laissèrent la comtesse toute seule à Lavaur. Guillaume Las alla recruter du côté de Fanjaus. Il voulut livrer Gui de Lévis au comte de Foix. Enfin Gui, Bouchard, Algaïs, le fils du châtelain de Lavaur, l'abbé de Castres, l'évêque de Cahors, finirent par rassembler un renfort considérable. Après leur jonction, ils prirent par Saissac, château de Bouchard. Gui de Lucé, le châtelain de Melphe, le vicomte d'Onges et quarante chevaliers vinrent à leur rencontre de Castelnaudari.

Ramon et Savari gardent le camp, et le comte de Foix va s'embusquer sur le passage des croisés. Il les attend à Saint-Martin des Landes, puis à Las Bordas, à une lieue de Castelnau. Les croisées arrivent lentement ; l'avant-garde évente l'embuscade et recule sur le corps principal. Le comte de Foix partage ses troupes en trois corps. Il commande le

centre ; son fils Roger-Bernard, et Gérard de Pépios, un Lautrec, conduiront les ailes. Le vieux comte reçoit le choc des croisés. Il les culbute, et Algaïs commence la débandade, qu'il livre à l'infant et à Pépios. Il voit un corps retiré à Las Bordas. Il le sabre, et Pépios, alors à l'avant-garde, transperce d'outre en outre un baron français qui veut l'arrêter. « Le comte de Foix ne cessait d'abattre et de tuer ; tous ceux qui le voyaient venir lui faisaient place ; on ne pouvait endurer les grandes alarmes qu'il causait ; car « c'était un des vaillants qui fussent alors dans le monde.[1] » « O Seigneur ! s'écrie le troubadour contemporain, écoutez maintenant des batailles telles que vous n'en entendites d'aussi fières depuis le temps de Roland et de Charlemagne, quand il vainquit Aigoland et conquit Galiane, la fille du roi Bramant, sur Galaffre, le courtois émir de la terre d'Espagne ! [2]»

Bouchard s'en venait à travers la plaine vers Castelnau. Mais voici que le comte de Foix lui barre le chemin. *Il ne les prise pas plus qu'une chataigne* pour la bravoure, « Barons, s'écrie-t-il, qu'il n'en reste pas un seul de cette race étrangère, et que leur sort épouvante la France et l'Allemagne. Nous allons les corriger ! » Devant Bouchard se lève un aigle ; il vole de la gauche vers la droite, luttant contre le tourbillon. « Sire, dit Algaïs, crédule aux présages comme tous les Espagnols, par saint Jacques, nous serons vainqueurs ! Le champ de bataille nous restera ; mais vous recevrez grand dommage. » — « Je tiens à néant cet augure, répond Bou-

1. Anonyme.
2. G. de Tudelle.

chard. Ils mourront avec honneur ceux qui mourront ici! Ils seront sauvés! Et si nous perdons des chevaliers, l'ennemi y perdra aussi la fleur de ses barons. »

Le comte de Foix chevauche à Saint-Martin des Bordes; ses chevaliers dressent à l'arçon leurs lances, et de leurs arbalètes lancent une nuée de flèches. Tels sont les cris qu'ils poussent, tel en est le retentissement, qu'on dirait que le ciel va tomber avec la foudre. Grande, au baisser des lances, devint la bataille. Les uns crient : Toulouse! Commenges! Foix! Les autres : Montfort et Soissons! Un chevalier du comte de Foix, le meilleur de ses barons, Gérard de Pépios, pique son destrier de ses tranchants éperons. Sur son chemin, à l'issue d'une broussaille, il rencontre un compagnon de Bouchard; c'était un Breton. Il le frappe sur l'écu, lui perce les brassards, le pourpoint et le haubert, tellement que, par le dos, il lui pousse jusqu'à l'arçon un tronçon de lance dont le pennon est tout sanglant. Il tombe mort à terre, sans confession. Les Français en sont fort courroucés. Ils volent à la rescousse, furieux comme des lions. Bouchard agite un pennon de soie au lion de Montfort; ils poussent, ils frappent, de leurs tranchantes épées, sur le penchant d'une vallée qui mène à Montréal. Ils en tuèrent une centaine, mais ils perdirent le fils du châtelain de Lavaur, atteint, par le nasal et la visière, d'une flèche dont le coup fut mortel. Il tomba mort devant le sénéchal.

Bouchard éperonne et avec lui les Français. Ils crient : Montfort! Mais lui, par-dessus tout, invoque

la Vierge. De l'autre côté s'élance le comte de Foix avec ses preux barons. C'est là que vous auriez vu targes brisées, lances rompues, débris jonchant la terre, et maint cheval sans maître bondir effaré dans la prairie. Martin Algaïs et ses hommes, quoi que l'on en dise, s'enfuirent de cette mêlée jusqu'à ce que la bataille fût gagnée. Ils reparurent alors, disant qu'ils venaient de la poursuite des routiers. L'évêque de Cahors et les hommes sans armure s'enfuirent une grande lieue jusqu'à Fanjaus, ce qui ne m'étonne de tels compagnons. Tout leur convoi leur fut enlevé. Mais les vainqueurs firent une grande folie avec ce butin. Ils s'attardèrent à piller le camp des croisés.

Cependant Montfort est à Castelnau. Il fait armer ses chevaliers. Il annonce que leurs compagnons ont perdu leur convoi. Il sait que si Bouchard est vaincu, il sera bloqué dans Castelnau et toute la terre perdue. Il laisse les hommes de pied dans le château et vole armé de toutes pièces, et bannières déployées, à la bataille.

Il s'y lance par la voie battue, l'épée nue à la main. De tous ceux qu'il rencontre, il prend les uns, tue les autres, routiers et mécréants éperdus. Le comte de Foix se porte à sa rencontre; son écu est fendu et son épée brisée, tant il a frappé de coups. Roger-Bernard, son fils, a fendu la foule. Porada le suit avec une lourde massue, et Sicard de Puilaurens, et les autres faidits qui sont là *plumant la grue*. Longue fut la mêlée. Des deux côtés beaucoup de morts. Le châtelain de Lavaur y perdit trois de ses fils.

Cependant l'ost de Toulouse, dans la prairie, au pied du château, veut se retirer, tant est grand son effroi. Mais Savari s'écrie : « Seigneur, tenez-vous tous tranquilles. Que nul homme ne bouge ; autrement on est perdu ! O Seigneur de gloire, par ta très sainte loi, garde-nous de déshonneur ! » Le comte de Toulouse se crut trahi. Ramon de Récaud s'enfuit jusqu'à Montferrand ; puis il revint, et ne quitta plus son armure. Après la bataille, Bouchard vint assiéger le camp. Il criait à haute voix : « Frappez sur l'ost ! ils sont déconfits ! » Les chevaliers prirent un grand élan pour franchir les fossés d'un bond, et assaillir l'ost roman parmi les tentes et les pavillons. Mais les tranchées arrêtèrent la cavalerie qui trébucha dans les fossés et se crut perdue et morte. Montfort rentra dans le château, satisfait de cette victoire incomplète. Les croisés, avant d'ôter leur armure, revinrent sur le champ de bataille, à la clarté de la lune. Ils n'y trouvèrent pas le comte de Foix. Ils pillèrent le camp désert, et ramassèrent dans le sang une partie de leur butin perdu. Le comte de Foix s'était éloigné. Le comte de Toulouse décampa. Il abandonna ses engins. Montfort ne le poursuivit pas. De part et d'autre on était fatigué.

Ainsi se termina cette grande bataille formée d'une victoire, d'une revanche disputée et d'une retraite indécise. Mais Montfort aurait dû périr et la croisade être balayée.

Montfort a-t-il combattu ? Pierre de Vaux-Cernay, présent à la bataille, assure qu'il n'arriva qu'à la fin et pour poursuivre les fuyards. Donc le héros catholique des deux affaires, c'est Bouchard de

Marli. Le héros albigeois, c'est le comte de Foix, qui, selon le troubadour, eut son cheval tué, son épée brisée, son bouclier fendu, et s'éleva au niveau des chevaliers de la Table-Ronde. Dans la seconde affaire, c'est Roger-Bernard, infant de Foix, qui rétablit le combat. L'arrivée de Montfort décida la retraite. Il y eut des fuyards dans les deux osts, et les deux chefs proclamèrent leur victoire. Montfort, revenu à Castelnau, se déchaussa, entra pieds nus dans l'église, et fit chanter un *Te Deum*. Le comte de Foix regagna le camp abandonné devant Castelnaudari. La victoire romane parut si évidente que Puilaurens, Gaillac, Rabastencs, Saint-Antonin, se rendirent à Ramon VI, et que le comte de Foix défia en combat singulier le général de la croisade. Le vaincu, blessé au cœur, frappé à mort dans ses enfants, c'est l'héroïque Bouchard de Marli, châtelain de Lavaur, car il perdit dans ces trois combats ses jeunes fils, beaux comme *des fils de roi*.

CHAPITRE III

Suites de la bataille de Las-Bordas. — Soulèvement du midi contre Montfort. — Nouveaux croisés de France, d'Allemagne, d'Esclavonie. — Arrivée du prince de Sidon. — Sièges de Tudelle, de Saint-Marcel, d'Hautpoul.

Le roi Philippe-Auguste ne voyait pas sans une crainte secrète les conquêtes de Montfort. A Ramon VI, son cousin, prince pacifique, se substituait un sujet, un baron guerrier, un aventurier audacieux, un usurpateur de sa souveraineté. Il s'en plaignit à Innocent III. Le pontife répondit que « le comte de Toulouse était accusé d'hérésie ; qu'il avait convoqué un concile pour le juger ; que Ramon ne s'était pas purgé de son crime ; qu'il avait ainsi perdu ses domaines ; mais que le saint-siège avait suffisamment pourvu à l'honneur du roi. » Rome, en attendant, s'appropriait le comté de Maguelonne.

La bataille de Las-Bordas avait cependant mâté Montfort. On le disait prisonnier, écorché vif, pendu à un gibet... Assiégé par le comte de Toulouse, il ne répondait pas, il faisait le mort. Il attendait des

troupes de France. Il alla à leur rencontre jusqu'à Narbonne. Elles étaient conduites par Alain de Roucy. Avec ce renfort, il marcha contre Ramon VI. Ce prince leva le siège de Castelnau et se rendit dans l'Albigeois, qui se soulevait tout entier sous le contre-choc de la bataille. Puilaurens, Gaillac, Rabastenes, La Guépie, La Garde, Puiceley, Cahuzac, Saint-Antonin, acclamèrent le comte national. La Grave se délivra aussi, mais plus tragiquement : c'était le temps des vendanges ; le châtelain croisé faisait arranger ses tonneaux; le tonnelier invite le chef à inspecter son travail ; le capitaine se courbe, et l'ouvrier, d'un coup de hache, abat sa tête. Son sang fut le premier vin qui rougit cette futaille. Le peuple se soulève et massacre les étrangers. Quelques jours après, Baudouin, allié de Montfort, arriva sur le matin. A la croix de Toulouse, on le prit pour le comte Ramon. On lui ouvrit les portes, et le transfuge ordonna le massacre. Tout fut impitoyablement mis à mort ; mais il perdit Salvagnac *où croît le beau froment* (167). Il ne lui resta que Bruniquel.

Montfort, au désespoir, accourut à Pamiers pour contenir le soulèvement ariégeois. Déjà Saverdun s'était insurgé. Il donnait le signal au Podaguez et au Lauragais. C'est alors que le comte de Foix lui envoya son cartel qui était le défi national. Les croisés prétendent qu'il ne tint pas son cartel ; mais son fils le tint, et la nation le tiendra jusqu'à ce que la croisade soit exterminée. Simon faisait ravitailler Fanjaus par le châtelain de Melphe. L'Infant l'attendit, entre Fanjaus et Mirepois; il mit en fuite

Melphe, tua son frère Gausbert, sabra l'escorte, et enleva le convoi.

Montfort resta languissant tout cet automne. Mais voici que des bandes lui arrivèrent de France, d'Allemagne, d'Esclavonie. Simon avait connu ces Esclavons catholiques pendant sa chevauchée de Zara, de Raguse et de Hongrie. Les Grecs étaient sympathiques aux Albigeois. Maître Guillaume, archidiacre de Paris, et Jacques de Vitry, curé d'Argenteuil, amenaient les peuples des bords du Rhin. L'évêque de Toulouse et l'abbé de Vaux-Cernay conduisaient ceux de l'Ile-de-France. Leur capitaine était Robert de Mauvezin. On ignore le nom du Vaivode des Dalmates aux caftans brodés, aux jupons flottants, à l'aspect oriental. Ils arrivèrent en décembre à Carcassonne, et, malgré l'hiver, Montfort les mena débloquer le château de Quier, assiégé par le comte de Foix, et ravager le val de l'Ariège.

Enfin arriva Gui de Montfort. Les deux frères, partis ensemble pour l'Orient, se retrouvaient, après une absence de cinq ans, à Castres, aux fêtes de Noël; l'un prince du Liban, l'autre des Pyrénées. Gui revenait avec sa femme, Helvise d'Helin, de race royale, dame de Sidon, et les enfants qu'il avait eus de cette Syrienne, qui seront un jour seigneurs de l'Albigeois et de la Phénicie. Les deux guerriers se racontèrent leurs aventures sur terre et sur mer : c'était le siècle des merveilles. Pour le distinguer des nombreux chefs du même nom, nous donnerons au généreux Gui le titre de prince de Sidon.

Les deux Montfort, à peine réunis, également

avides de guerre, marchèrent contre Tudelle d'Albigeois. Ce château appartenait au père du fameux Gérard de Pépios. Le vieillard défendit lui-même son donjon. Tudelle fut enlevé d'assaut et ses défenseurs massacrés. On n'épargna que le baron, pour l'échanger contre Drogon de Compans, cousin de Robert de Mauvezin, captif dans les tours de Foix. Le vieux Pépios se retira près de son fils au camp des princes. Montfort marcha ensuite contre Cahuzac. Les comtes de Toulouse, de Commenges et de Foix s'avancèrent jusqu'à deux lieues de cette forteresse. De Gaillac ils semblaient vouloir contrarier le siège. Ils ne bougèrent pas : immobiles, ils virent Montfort escalader Cahuzac. Ils furent évidemment contenus par l'ost du prince de Sidon. Cahuzac tomba vers l'Épiphanie, au plus fort de l'hiver. Les trois comtes rétrogradèrent vers le sud. Simon revint à Albi consulter l'abbé de Cîteaux. Cet oracle de la guerre lui ordonna d'assiéger Saint-Marcel, solide forteresse à trois lieues d'Albi.

Montfort appela de Bruniquel le comte Baudouin, qui vint le joindre à Cahuzac, et les deux chefs réunis investirent Saint-Marcel. La place était forte par ses murailles, par le torrent le Sezou qui baignait ses fossés, et par l'intrépide courage de Pépios. Le comte de Foix s'enferma de plus dans la forteresse, et les deux autres princes formèrent le blocus. Pendant un mois et demi, Montfort battit, fracassa, escalada le rempart. Mais, dit le troubadour, *il ne fit œuvre qui vaille une pomme pourrie, si ce n'est, Dieu me pardonne, des chants de messe!* Le comte de Foix, du dedans, l'écrasait dans les fossés. Ce prince

en personne vint incendier ses calabres. Le comte de Toulouse, au dehors, affamait le camp et enlevait les vivres qui venaient d'Albi. Le dernier jour, vendredi saint, les croisés n'avaient plus à dévorer que le bois de leurs machines détruites, les grains de leurs chapelets et les dérisions des assiégés qui, du haut des murailles, leur renvoyaient leurs hurlements et leurs cantilènes. Montfort décampa la veille de Pâques (24 mars). Le comte de Foix livrait cet ost famélique à Ramon VI ; mais le prince eut peur d'Allard de Rousse et de Pierre de Livron qui protégeaient la marche. Il laissa échapper Montfort, qui, vaincu et honteux, rentra dans Albi.

L'invasion musulmane empêcha le roi d'Aragon de secourir le comte de Toulouse. Le vainqueur de Tolosa ne viendra qu'un an plus tard et pour tomber à Muret. Montfort, que le monarque eût alors probablement abattu, se fortifiera de vigueur et d'audace et continuera ses progrès. Repoussé de Saint-Marcel, il passa les fêtes de Pâques à Albi ; puis, après quinze jours de repos, descendit à Castres et monta contre Hautpoul. C'est un château du Toulousain qui, de son escarpement, domine un hameau jeté dans les précipices, et, dans l'éloignement, les bourgs de Saint-Amans, de Mazamet, de la Higa, cachés par les bois dans les ravins de l'Arn, de l'Arnette et de la Larnette, torrents de la Montagne-Noire. Le seigneur d'Hautpoul était allié aux puissantes maisons de Castres et de Saissac. Son donjon aérien le rendait très hardi. Son emblème héraldique était le coq, le clairon du jour, à la crête em-

pourprée, au plumage noir, et à la griffe de combat comme la serre de l'aigle. Dans sa fierté, ce baron s'intitulait *roi de l'Hautpoullois*. C'était un royaume de rochers, de forêts, de torrents et de nuages, au pied septentrional du pic de Nore. La croisade, qui enveloppait Castres et Carcassonne, avait fait remonter les populations des deux versants vers ce sommet. Hautpoul était devenu une capitale de proscrits. Comme ce donjon ne pouvait les contenir tous, ils campaient aux alentours; leurs noms signalent encore ces campements patriotiques : forêt *des Ramondens*, hameaux *des Martyrs*, *Terres de Dieu*. L'une des châtelaines d'Hautpoul, Ermengarde, la *belle Albigeoise*, était sœur du patriarche Guillabert de Castres, et belle-sœur de Bertrand de Saissac, ex-régent cathare de Carcassonne. Ermengarde était la rivale de beauté d'Aladaïs de Boissezon et de Brunissende de Cap-Aret. Leur troubadour était Ramon de Miraval, et leur platonique adorateur, le roi d'Aragon. Hautpoul était un siège de cour d'amour. Ses tours étaient ceintes d'une triple auréole de chevalerie, de poésie et d'albigéisme. Mais cet arc-en-ciel était maintenant enveloppé d'une tempête.

Simon de Montfort arriva, le second dimanche après Pâques, sur le soir, au pied de la montagne d'Hautpoul. Il fit mettre pied à terre à ses chevaliers, et, du ruisseau, se mit à grimper le redan septentrional. Pierre de Vaux-Cernay était de l'expédition, et voici le tableau qu'il nous fait des aspérités des lieux : « Or, était le fort d'Hautpoul situé sur le point le plus ardu d'une très haute montagne et très escarpée, entre d'énormes roches presque inacces-

sibles. Sa force était telle, ainsi que je l'ai vu de mes yeux et connu par expérience, que si les portes du château eussent été ouvertes et qu'on n'eût fait aucune résistance, nul n'aurait pu le parcourir sans difficulté extrême et atteindre jusqu'à la tour. » Le vaillant petit *roi de l'Hautpoullois* lança ses archers sur les crêtes et les ravins, comme une nuée de guêpes. Ce ne fut que le troisième jour que Montfort put atteindre un rocher au niveau du bourg et y asseoir une calabre. La brèche ouverte, les chevaliers, descendant dans le ravin de granit, résolurent de tenter l'assaut. Ils gravirent le redan et pénétrèrent même dans le faubourg; mais les assiégés, du haut des murs et des toits, les accablèrent sous une grêle d'énormes cailloux, et leur fermèrent le retour en mettant le feu sur leurs derrières et dans la brèche. Écrasés par cette pluie de pierres, ils durent s'ouvrir un chemin à travers les flammes pour ressortir des murs et regagner leur camp.

Montfort était vaincu; il essaya de négocier. Il est vrai que le chroniqueur attribue cette négociation aux assiégés, pour les charger d'une perfidie invraisemblable de la part d'un vainqueur. Montfort avait dans son camp un transfuge de l'illustre maison de Cap-Aret. Il l'envoya parlementer aux portes. Comme il parlait de reddition, une flèche vint en sifflant lui couper la voix. Blessé à la jambe, il put regagner le camp des croisés. Pourquoi Hautpoul se serait-il rendu? Il était défendu par les chevaliers de Lombers, de Saissac, de Cap-Aret. Il était protégé par les Ramondens des forêts, les faidits des *Terres de Dieu;* par le vertige et l'abîme; l'été,

par l'ardent soleil; l'hiver, par les âpres glaciers; en tout temps, par l'ouragan du pic de Nore.

Eh bien, ce donjon d'Hautpoul, gardé par la terre et par le ciel, invincible aux hommes, inexpugnable aux machines, fut vaincu par un brouillard et par une terreur panique. Un soir, la montagne fut enveloppée d'une légère brume, comme par une haleine du pic de Nore. Ces chevaliers, vainqueurs à la clarté du soleil, se virent perdus dans cette ombre et cette nuée. Ils s'épouvantèrent, se crurent surpris, égorgés, s'échappèrent par les poternes, abandonnèrent le glorieux donjon et se firent tuer par les croisés dans les précipices pour gagner le champ d'asile des bois de Ramondens. Montfort entra dans Hautpoul, massacra les fugitifs attardés dans ses murs, incendia le bourg fracassé, et en balaya dans les ravins les décombres et les cadavres; mais il garda l'inexpugnable donjon pour dominer son microscopique royaume de l'Hautpoullois; puis il traqua les Ramondens dans la forêt et descendit vers Sorèze.

CHAPITRE IV

L'abbé de Cîteaux nommé archevêque de Narbonne. — Gui de Vaux-Cernay élu évêque de Carcassonne. — Leur sacre dans la métropole de la Septimanie. — Arnauld-Amalric usurpe le duché de Gothie. — Sa campagne contre les Maures d'Espagne.

Innocent III avait enfin déposé Bérenger d'Aragon, vieil évêque tolérant, indépendant, et de sang royal, mais que ne protégeait plus le prestige affaibli du monarque allié de Toulouse. Il plaça sur le siège de la Septimanie l'abbé de Cîteaux, généralissime pontifical de la croisade, qu'il couronnait en lui. Il cassa aussi Ramon de Rochefort, évêque de Carcassonne, de sang albigeois, et qu'il remplaça par un français, Gui, abbé de Vaux-Cernay, ami de Montfort. Les deux prélats partirent après la prise d'Hautpoul, pour se faire sacrer à Narbonne. Simon resta à la tête de l'ost, mais il députa, pour le représenter à cette grande solennité, le petit Amaury, son fils, et son frère le prince de Sidon.

Narbonne est une noble cité antique. Ses murailles étaient toutes constellées de débris romains. Elle

était la digne fille de Narbo-Martius. Elle avait une *Amistanza*, ou confraternité de citoyens, dont le jeune tribun s'appelait Villerouge. Mais son vicomte Améric de Lara, castillan, bridait son patriotisme roman. De là ses défaillances devant la croisade. Narbonne était mécontente du vicomte Améric, fâchée de la destitution de l'archevêque Bérenger, irritée de la nomination de l'abbé de Cîteaux, exaspérée de l'entrée dans ses murs du primat, flanqué des deux Montfort. Elle se crut envahie par la croisade. Arnault-Amalric logea dans son palais le noble prince de Sidon, et son jeune neveu fut hébergé par les Templiers.

Narbonne vit arriver tous les prélats du sacre : Ramon d'Uzès, légat du Saint-Siège, Pierre de Béziers, Ramon d'Agde, de la maison de Montpellier, Guilhem de Maguelonne, Pierre de Lodève, Gui de Carcassonne, Ramon de Perpignan et le fameux Foulques de Toulouse ; puis les abbés de la Grasse, de Saint-Pons, de Valmagne, de Saint-Tibéri et l'abbé de Saint-Aphrodise de Béziers, qui venait sacrer le massacreur de son peuple ; tous les princes des cloîtres septimaniens qui venaient oindre le généralissime tonsuré de la croisade.

Narbonne fermentait. Villerouge contenait le bouillonnement de l'Amistanza. Un grain de sable, jeté par un enfant, fit déborder l'orage. Du temple où il logeait, le jeune Amauri de Montfort se rendit un jour chez sa cousine, la vicomtesse Marguerite de Marli. L'hôtel vicomtal était un palais vermoulu des roi Goths. L'enfant, violent peut-être et brutal dans ses jeux, comme tous les Montfort, brisa

le châssis de pierre d'un fenêtre en ruines. Ces gravois en tombant rappelèrent au peuple que cet adolescent venait démolir Narbonne, comme son père dévastait toutes les villes du midi.

Amauri, entendant gronder le populaire, regagne la maison des templiers rouges de Tours. Le peuple s'ameute ; il hurle : *mort aux Français!* Deux écuyers des Montfort, plusieurs pèlerins de la croix, sont massacrés. Il assiège le Temple, et l'archevêché où logeait le prince de Sidon. Gui n'osa sortir pour venir au secours de son neveu, qui s'arma et se cacha dans une tour. Le chef de l'Amistanza, le tribun Villerouge, calma l'émeute et fit enlever les cadavres. Ce fut au milieu de ce frémissement orageux que s'accomplirent les cérémonies du sacre, dans la cathédrale de Saint-Paul.

Le sacre fut précédé d'un simulacre d'élection. C'était un reste des libertés primitives. Les droits du peuple étaient passés aux évêques et des évêques aux papes; mais les papes en laissaient l'image aux évêques. Les suffragants élurent Arnauld au trône primatial. Puis le légat prononça la consécration pontificale. L'évêque d'Uzès versa l'huile sainte, l'onction divine, sur ce crâne chauve encore fumant du massacre de Béziers et de Çarcassonne, sur ces lèvres noires de mensonge et de perfidie, sur ces mains qui tenaient le glaive, et qui, alors même, exécutaient le larcin et la proie. Le *Te Deum* retentit, mais les murmures populaires se mêlèrent à ces psalmodies triomphales.

Une autre chose encore irritait le patriotisme nar-

bonnais. Le pape investissait Arnauld, non seulement de l'Église, mais encore de la ville et du duché de Gothie. C'était une application du système théocratique; l'Église saisissait la terre. Arnauld était évêque et duc de Narbonne, comme Innocent était pontife et roi du monde universel. Il était vicaire du pape, qui l'était de Dieu. En conséquence il fit arborer sur la tour de son palais, (tour énorme aux quatre tourelles angulaires) la *senheira* de Narbonne et de Gothie. Le lendemain, il reçut l'hommage du vicomte Améric. Le vicomte lui donna un grand festin à titre d'albaque ; ce prince dut, comme son vassal, le servir à table, et le soir, à son départ, tenir l'étrier dn primat-duc.

Amalric et Améric (c'est le même nom) étaient l'un et l'autre Manrique de Lara. Il semble que le vicomte dut être content de se trouver sous le patronage de l'archevêque.. Il n'en fut rien. Il craignait son cruel et superbe parent. Cette parenté le brouillait avec son peuple, ami des cités romanes. Il regrettait la domination légitime du débonnaire et infortuné comte de Toulouse. Le vicomte et le tribun Villerouge se concertèrent contre l'impérieux primat.

Cette usurpation mit aussi la discorde entre les deux chefs de la croisade. Jusqu'ici Montfort était un lion soumis ; il ne faisait rien sans consulter *Monseigneur l'abbé de Cîteaux*. C'est du légat que dépendaient *toutes les affaires du Christ*. Simon entendait être comte de Toulouse et duc de Gothie. Il voulait succéder en tout à la maison de Saint-Gélis. Il était le conquérant de l'Aquitaine, le Macchabée de la Croix,

Désormais le lion rampant devant son dompteur se révoltera, hérissera ses crins, montrera ses dents.

Au surplus, un nuage d'iniquité plane sur ces actes d'Innocent III. Il a donné Carcassonne à Montfort, Narbonne à Amalric, Maguelonne au Saint-Siège. Il dépouille l'infortuné Ramon VI, et pourtant, il écrit ceci : « Quoique Ramon, comte de Toulouse, ait paru coupable contre Dieu et l'Eglise, et que nos légats aient excommunié sa personne et livré ses terres au premier occupant, cependant il n'a pas été encore condamné comme hérétique, et complice du meurtre de Pierre de Castelnau. C'est pourquoi nous avons ordonné qu'on lui assignât un jour pour se justifier, nous réservant de rendre une sentence définitive. Nous ne comprenons pas pour quelle raison nous pourrions accorder à d'autres ses états, qui ne lui ont pas été ôtés; surtout pour ne pas paraître lui extorquer frauduleusement les châteaux qu'il nous a remis. Toute sentence rendue contre lui sur ces deux articles serait donc nulle. Il n'y a donc pas lieu de disposer de ses états en faveur d'autrui. Nous vous ordonnons, nous mandons à l'évêque de Riez et à Maître Thèdise, de terminer cette affaire et de nous instruire de la vérité. »

Cette lettre d'Innocent est adressée à l'abbé de Cîteaux et à l'évêque d'Uzès, ses légats, quelques jours avant le sacre de Narbonne. Il en résulte évidemment que cet Infaillible était le jouet de ses légats, ou qu'il joutait de perfidie avec les chefs de la croisade. Voici un autre trait simultané de la perfidie de ce vice-Dieu. Nous avons vu qu'Innocent III avait refusé à Guilhem VIII,

comte de Montpellier, la faveur de reconnaître les enfants d'Agnès d'Aragon, faveur que Philippe-Auguste avait obtenue pour ceux qu'il avait eus d'Agnès de Méranie. Les infants de Montpellier furent déclarés adultérins, et le comté adjugé à Marie, reine d'Aragon. Mais Guilhem IX ne se tint pas pour battu; il se rendit à Rome et offrit au Saint-Siège le comté de Maguelonne. Alors le bâtard se trouva légitime et comte de Montpellier. Innocent III écrivit à Marie d'Aragon et aux citoyens de Montpellier. Il déclara que la juridiction sur le pays lui appartenait, il ordonna à la reine et aux consuls de restituer cette ville à Guilhem IX, ou de se présenter, à la Toussaint, devant son tribunal, à Rome. Cependant Montpellier fut maintenu à la reine; Guilhem fut exclu et n'obtint que le nom, sans la terre de Montpellier. Le pape garda, comme de bonne acquisition, le comté de Maguelonne. Mais Guilhem se réserva sa vengeance; il est l'aïeul du fameux tribun Bernard Délicios.

Ainsi, malgré les défenses, Arnauld-Amalric garda la duché de Gothie; Montfort conserva Carcassonne en attendant Toulouse, et Innocent III retint Maguelonne, les sept châteaux du Rhône, en espérant le marquisat de Provence et les vallées vaudoises des Alpes. Ramon VI était comme un vieux cerf entouré de chiens dévorants qui l'assaillent tour à tour, et s'éloignent, leur lambeau de chair aux dents.

Ces scènes de Gusman d'Alfarache se terminent par une action du Cid Campéador. Le nouveau duc,

après son onction, revêt son armure et remonte sur son palefroi. Mohamat, calife du Maroc, avait franchi le détroit de Gibraltar. C'était un second Almanzor entraînant après lui toute la chevalerie sauvage de l'Atlas et des déserts. Il inondait l'Espagne de ses hordes africaines. Alphonse IX, roi de Castille, trop faible contre cet ouragan maure, appelait à son secours ses cousins, les rois de Navarre et d'Aragon. Rodrigue, archevêque de Tolède, implorait l'appui des évêques et des barons aquitains. Amalric était Castillan. Il entendit la voix de l'Espagne, sa mère. Il quitta la croisade cathare pour la croisade musulmane et partit à la tête de cent chevaliers des bords du Rhône. Il rallia le vicomte de Turenne et ses Limousins, le comte d'Astarac et ses Gascons, l'archevêque de Bordeaux et ses Landais. Ces troupes réunies formèrent un corps de 4,000 chevaliers et écuyers, de 10,000 sergents à cheval, et de 50,000 fantassins. Ils rejoignirent les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille et les armées espagnoles à Pampelune, à Tolède, à Las Navas de Tolosa. Le massacreur de Béziers, le voleur de Narbonne, dans ces flots d'héroïsme devient un héros. Il se transfigure dans son fanatisme superbe. Dans cette lutte contre le calife africain, il représente le calife catholique de l'Europe. Il écrit une page de l'épopée de l'Occident.

CHAPITRE V

Prise de Saint-Antonin. — L'évêque d'Agen appelle Montfort. — Simon reçoit Agen, et assiège Penne d'Agenais.

Pendant cette grande et magnifique lutte de la croix contre l'Islam en Espagne, Montfort, descendu d'Hautpoul à Sorèze, continuait ses petits et cruels succès dans le Lauragais. Le prince de Sidon, son frère, et l'évêque de Carcassonne, son ami, lui ramenèrent son fils à Saint-Michel de Lanès. Il apprit de leur bouche deux choses qui le firent rugir : la haine de Narbonne contre sa race, et l'usurpation par Amalric du duché de Gothie. Il rasa Saint-Michel et marcha sur Puilaurens ; à Revel, où il campa, il fut rejoint par les pélerins allemands conduits par le Prévot de Cologne et des barons des bords du Rhin. Le lendemain, à l'aube, il entra dans Puilaurens qu'il trouva désert et qu'il rendit à Gui de Lucé. Là, il apprit l'arrivée des pèlerins de France conduits par l'archidiacre de Paris et les deux Robert, l'un archevêque de Rouen et l'autre l'élu de Laon. Le prince de Sidon et Gui le maréchal allèrent les recevoir et en formèrent un nou-

veau corps, qu'ils conduisirent vers d'autres cantons où périclitaient les *affaires du Christ*. Quant à Montfort, il se remit en marche et se dirigea sur Rabastencs. Montégut, Rabastencs et Gaillac se rendirent presque en un jour et sans coup férir. Saint-Marcel, au bruit de tant de chutes, trembla; Pépios, son chef, voulut négocier. Montfort refusa toute composition. Alors ses défenseurs abandonnèrent le château; Simon en fit raser les tours. De là, il marcha sur la Guépie qu'il trouva également désert et où il mit le feu. Puis il descendit l'Aveyron vers Saint-Antonin.

Saint-Antonin est construit au pied du rocher d'Anglas, qui porte son donjon vicomtal, dans la noble et gracieuse vallée de l'Aveyron; les vicomtes Pons et Jourdain-Adhémar y commandaient. Ramon-Jordan, l'amoureux poète, devait être dans Penne, domicile de son cœur. L'évêque d'Albi conduisait l'avant-garde des croisés. Il somma les vicomtes de rendre la place. Le fier Adhémar lui répondit : « Sache le comte de Montfort que ses bourdonniers ne prendront jamais mon château ! » Montfort arriva le dimanche de l'Octave de la Pentecôte. Il assit son camp sur la rive droite, dans la plaine, devant les portes. Les habitants sortirent et lancèrent des flèches aux croisés. Puis, sur le soir, ils revinrent encore, et leurs flèches de pleuvoir sur les tentes. Le camp agacé se leva, courut à ces archers taquins, les refoula dans leurs murs, et, dans l'espace d'une heure leur enleva trois barbacanes. Ce fut l'œuvre des piétons, sans le concours des chevaliers, à l'insu

même de Montfort qui n'eut qu'à entrer dans les tours. Les assiégés, se croyant perdus, sortirent de la ville par l'autre bord, et s'enfuirent à travers le torrent. Les croisés les sabrèrent dans le lit et sur les rives de l'Aveyron. Ils cessèrent l'assaut, car c'était le soir. Vers minuit, le vicomte offrit de rendre la place, ne réservant que sa liberté. Montfort refusa, et le seigneur rendit à discrétion la ville et le château d'Anglas. Simon fit massacrer une trentaine de bourgeois, les plus vaillants, expulsa les autres des murs, mais, pour ne pas rendre le pays désert, les sauva de la mort. Le vicomte Pons, le vaillant Adhémar, et d'autres chevaliers, furent envoyés dans les tours de Carcassonne et mis aux fers. Saint-Antonin fut donné en garde au traître Baudoin de Toulouse, vicomte de Bruniquel, mais il ne voulut pas le recevoir avant de prendre l'hommage de Caylus. Pendant que les croisés assiégeaient Saint-Antonin, les clercs chantaient le *Veni Spiritus* à être entendus d'une demi-lieue.

Après la prise de Saint-Antonin, Montfort réunit en conseil les évêques d'Uzès, de Toulouse et de Carcassonne, vice-légat de l'abbé de Citeaux, inséparable ami de Simon, le comte Baudoin, et les autres barons croisés. Il leur communiqua les lettres de l'évêque d'Agen. Ce prélat offrait de lui livrer sa ville épiscopale, et ses parents, nombreux et puissants, promettaient de l'aider à soumettre les châteaux de ce diocèse opulent et populeux. De cette famille de traîtres, un seul restait fidèle, c'était l'héroïque Rovignan, défenseur de Cassagnol. On réso-

lut la conquête de l'Agénais. Ils partirent de Saint-Antonin et vinrent à Montcuc qu'ils trouvèrent désert. C'était le manoir de Bernard, vaillant chevalier, et patriote troubadour. Le poète était au camp des faidits du Lot et de la Dordogne, auprès de Bernard de Gourdon et de sa femme Hélis de Turenne, héros et héroïne de ces forêts. Montfort donna le château, le bourg, et le fief abandonné au comte Baudoin, en récompense de ce que le traître venait de lui livrer Caylus. Montcuc vengera Caylus et le midi. De Montcuc il vint camper à deux lieues de Penne. Il voulut d'abord attaquer le puissant donjon. Mais le siège devait en être long et laborieux. Les évêques lui conseillèrent d'aller auparavant recevoir la soumission d'Agen. Il partit avec quelques-uns de ses lieutenants et le comte Baudoin, le parangon des transfuges. Agen fut livré par l'évêque. Quelques vagabonds le proclamèrent leur Seigneur. Nous verrons plus tard le patriotisme d'Agen et l'héroïsme de ses combats. La noble cité succomba cette fois à la perfidie de l'évêque et à l'effroi qui volait devant Montfort. Simon, maître de la ville, regagna son camp et vint assiéger Penne (3 juin 1212.)

L'Agénais formait la magnifique dot accordée par Richard Cœur-de-Lion à sa sœur Jeanne Plantagenet, en la mariant à Ramon VI, comte de Toulouse. Penne était le chef féodal et la clé stratégique de l'Agénais. « C'était, dit le chroniqueur contemporain et témoin du siège, un très noble château, dominant de vastes plaines, embelli par l'étendue des prairies, l'aménité délectable des bois, la joyeuse fertilité

des vignes, et l'opulente gaité des eaux jouant dans les vertes campagnes [1]. La citadelle, du haut de sa roche escarpée, semblait inexpugnable. Richard avait revêtu de tours son escarpement et fait creuser dans le roc vif un puits profond ; Ramon y avait construit un four, un moulin, deux ateliers de forgerons ; Alfaro, son sénéchal, l'avait garnie de soldats d'élite, de machines, de bois, de fer, de vivres. Penne, la reine des roches agénaises, n'avait pas *peur le moins du monde* [2] des bandes de la croix.

Le commandant de Penne était l'Aragonais Hugo d'Alfar. Sa ville natale se voit encore sur les bords de l'Ebre, entre Saragosse et Pampelune. Il était venu sans doute à Toulouse avec le jeune roi d'Aragon ; amoureux d'aventures, il se fit chevalier errant ; il était le compagnon de Rambaud de Vaquières et de Boniface de Montferrat; Boniface était devenu roi en Orient ; Rambaud, baron en Grèce ; Hugo, gendre de Ramon VI et sénéchal de Toulouse. Héros de roman, il était monté héros d'histoire et d'épopée. Il avait la valeur calme, décisive, obstinée et superbe, des Hidalgos d'Aragon. Il s'enferma dans Penne comme Palafox dans Saragosse, avec ses trois lieutenants, Bausas, Bernard de Bovon, Girauld de Montfavans, bayle de Montcuc, et 400 faidits des forêts. Il fit d'abord trois choses : il expulsa les habitants, mit le feu au bourg, et se retira dans la citadelle ; là, sur son rocher aérien, il attendit le chef de la croisade.

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 63.
2. Guilhem de Tudelle.

Montfort arriva le dimanche 3 juin 1212, et planta ses pavillons. Puis il s'établit dans le bourg abandonné. Le combat commença sur ses décombres fumants. Bausas, Bovon, Montfavans, descendirent du donjon et s'efforcèrent de déloger les Français. Ce fut d'abord un combat d'arcs et de flèches. Les croisés se maintinrent dans le bourg incendié, et sur ses charbons noircis établirent leurs engins. Les assiégés leur opposèrent d'autres machines. Au combat des arbalètes succéda la bataille des calabres. Des deux côtés, les pierrières gesticulantes lançaient des grêles et des tempêtes de cailloux qui, s'entre-heurtant, étincelaient dans les airs. Mais ces rochers entamaient à peine le granit des remparts. Les croisés tentèrent une escalade. Les faidits les refoulèrent, poursuivirent les fugitifs jusque dans le camp, et tâchèrent d'incendier les machines chauffées par le plus ardent soleil. Montfort parvint cependant à sauver ses engins dont les grands squelettes grinçaient, rugissaient, et crachaient leurs flots de pierres, avec leurs nuées de flamme et de fumée, contre la noble et immuable citadelle. Ce furent pendant trois mois les mêmes choses, les mêmes mêlées, les mêmes combats monotones. En vain l'évêque Gui de Vaux-Cernay et son neveu Pierre l'historien haranguaient les assaillants. Les alertes étaient tellement fréquentes que ces moines n'avaient pas un instant pour leurs repas ou leur repos. Ils étaient grillés par la canicule sur ce roc nu. Montfort comprit enfin qu'il n'avait pas assez de monde pour étreindre la puissante Penne. Il appela des Pyrénées le prince de Sidon, son frère.

CHAPITRE VI

Le prince de Sidon attaque Montségur — L'Acarnaguès. — Les races chevaleresques. — Prise de Lavelanet. — Blocus de Montségur. — Gui recule devant le comte de Foix. — Forteresse du Paraclet.

Suivons vers la Septimanie son agile messager. Gui de Montfort avait été laissé à Carcassonne pour contenir le comté de Foix. Depuis trois ans la croisade avait conquis le cours de l'Aude jusqu'à Limous, de l'Ers jusqu'à Mirepois, de l'Ariège jusqu'à Pamiers ; mais elle n'avait pas suivi cette ligne qui court le long des montagnes, de Limous à Foix ; elle n'avait pas encore attaqué Montségur et se contentait de regarder de loin ce camp mystérieux dans les nuages. Enfin Gui de Montfort résolut de franchir le Chercorb (*rupes curva*) et d'envahir la région du Thabor. Il allait avoir pour adversaire Ramon de Perelha, le jeune héros de Montségur. Les deux chefs étaient dignes l'un de l'autre ; Gui était un Montfort juste et humain, sous la croix ; Ramon était, sous l'armure chevaleresque, un saint du Paraclet.

Or, depuis qu'il avait conduit le sacerdoce cathare

sur le Thabor, qu'avait fait le fils de Cométa ? Il avait fortifié les abords de la montagne sainte. L'Acarnaguès, qui s'étend de l'Ers à l'Ariège, comprend trois petits cantons : le *Peyrat*, le pays des pierres ; l'*Olmès*, le pays des ormes; le *Farrats*, le pays des sources. Le Peyrat est évidemment le berceau des Peyrelha et des Peyrota. Le Peyrat touche à l'Olmès, fief de Ramon, et son château de Peyrelha est relié par le torrent de l'Herm à Dun, manoir des Peyrota. Ramon de Perelha et Peyrota de Clermont avaient des parts indivises dans le domaine des Durfort, et les Durfort dans le domaine de Clermont-Soubira, terre du diacre Peyrota [1]. Donc ils étaient cousins, et consanguins étaient encore le diacre Peyrota et le chevalier Adhémar de Prodelha, précepteurs des Infants de Foix. Faïs, mère d'Adhémar, qui se prétendait parente des comtes, l'était par son aïeule Amélie de Durfort, femme de Roger II. Quoi qu'il en soit de ces lointaines généalogies, les Peyrat, les Peyrotta et les Perelha eurent le même nom, le même berceau, les mêmes terres, les mêmes guerres et le même trépas.

Ramon de Perelha, co-seigneur de l'Olmès, eut de sa femme, Corba de Lantar, cohéritière du Farrat, cinq enfants dont les premiers naquirent aux débuts de la croisade. Son fils reçut le nom de Jordan de Lantar, son aïeul maternel. Les filles eurent pour marraines; la première, Philippa, comtesse de Foix ; la deuxième, Esclarmonde, vicomtesse de Gémoez ; la troisième, Faïs de Durfort ; la quatrième,

1. Moréri. Durfort.

Braïda du Peyrat; ces noms d'enfants aident l'historien à reconstruire ce refuge guerrier et sacerdotal. Montségur fut un clan chevaleresque. Ramon de Perelha en est le chef sous Esclarmonde. Il est le Barac de cette Débora. Autour de lui se groupent son frère Bertran, ses beaux-frères les Lantar, ses cousins de Lavelanet, de Bélissen, de Villemur, du Peyrat, de Durfort; puis encore ses parents ou alliés de Léran, de Bélestar, de Massabrac, de Fanjaux, de Festa, de Tornabois, de Gabarret, de Rabot, de Durban, d'Arvigna, de Narbonne, de Montservat, d'Acongost, de Cap de Porc, et toute cette forêt de branches mâles ou femelles inextricablement entrelacées de la noblesse pyrénéenne. Le patriarche, les évêques, les vieillards, les femmes, les enfants, gardaient, comme une légion de prières, le tabernacle aérien du Paraclet. Ramon mit sa jeune épouse sous la protection d'Esclarmonde et de Philippa, embrassa son nouveau-né dans son berceau, et partit pour combattre dans la vallée. Il descendit avec les barons pour défendre les abords de la montagne sainte, cet hémicycle de châteaux, vedettes avancées de Montségur.

Le prince de Sidon franchit le Chercorb, montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers. Il avait pris en passant Lambert de Croissi, seigneur de Limous; Gui de Lévis venait le rejoindre, de Mirepoix. Les autres chefs étaient Robert, archevêque de Rouen, Robert, évêque de Laon, et Enguerrand de Boves, châtelain de Saverdun. L'ingénieur de l'ost était Guillaume, archidiacre de Paris. Ils enlevèrent Chalabre, capitale

du Chercorb, et le donnèrent à Jean de Bruyères, avec son canton montagneux, dépouille des Bélissen de Fanjaux. Ils prirent le Peyrat, Bélesta, la Roca, défendus par leurs seigneurs. Tous ces châteaux étaient plus forts par leur courage que par leur escarpement. La plus grande résistance fut à Lavelanet. Ramon et Bérenger défendirent leur bourg situé sur un monticule rocailleux, dont le Lectorier forme le fossé bouillonnant. Lavelanet fut escaladé et tout le peuple resté dans ses murs fut massacré. Bertran de Perelha et Arnaud-Roger de Bélissen disputèrent Perelha, et Rocafissada fut défendue par les Lantar. Ils ne succombèrent pas sans combat; le torrent roula du sang et des morts; des amas d'ossements, recouverts par les alluvions, dans la vallée de l'Herm, nous révèlent un champ de bataille.

Pierre de Vaux-Cernay, alors au siège de Penne d'Agénais, ne parle que de l'assaut et du meurtre de Lavelanet, qu'il appelle incorrectement *Ananclet*. Il prétend que sa chute fit tomber d'effroi tous les châteaux des alentours. Chacun d'eux, on l'a vu, eut son escalade, et Montségur ne sourcilla pas dans les nuées. Ramon de Perelha ramena les fugitifs vers la montagne sainte. Il y eut des combats dans la plaine de Ben-Aïs ou Massabrac. Dans cette retraite la cavalerie des croisés enleva Olivéria, mère de Bérenger de Lavelanet. Gui de Montfort l'envoya dans les tours de Carcassonne.

De la plate-forme de Montségur, Esclarmonde, Philippa, Corba, regardaient, comme du sein des nuées, à deux lieues de là dans la plaine, les combats

de leurs fils et de leurs époux. Jusque-là le culte du Paraclet s'était maintenu dans les bourgs de l'Olmès. Les mères de Ramon de Perelha et d'Arnaud-Roger de Bélissen officiaient à Lavelanet. Guillabert de Castres résidait à Saint-Paul de Jarrats, chez les Lantar. Après l'irruption des croisés, ce patriarche, les diacres et les diaconesses remontèrent à Montségur, l'unique sanctuaire inviolé dans les nues.

Le prince de Sidon voulut assiéger l'inexpugnable forteresse du Thabor. Il lança sa cavalerie à droite et à gauche sur l'Ers et le Lectorier, et aborda directement la montagne de Serrelongue, par Ben-Aïs, alors appelée Massabrac. Ramon de Perelha, qui protégeait les fugitifs, disputa l'accès de la montagne, dernier asile du Consolateur. Les combats continuèrent sur les rampes de la forêt de hêtres et de bouleaux. Les croisés cependant, au travers des nuées de flèches, comme un guêpier irrité dans ses rochers, atteignirent la cime. Au fond d'une haute gorge ils aperçurent Montségur qui barrait le ciel et crurent qu'ils n'avaient qu'à l'escalader; mais en arrivant au pied du donjon, ils se trouvèrent arrêtés par un immense fossé naturel appelé l'Abès. Ils voulurent tourner cet abîme en abordant l'échancrure de la chaîne latérale au château. Cette embrasure était surplombée par le donjon. Ils furent accueillis par une pluie de résine bouillante entremêlée de grêlons de rochers tombés des tours. Pour tenter un siège régulier, il eût fallu six mois à l'archidiacre de Paris, le Vauban de l'ost, qui même eût été vaincu par l'hiver. Le prince de Sidon dut recu-

ler et abandonner sa conquête aérienne. C'est alors qu'arriva le messager de Simon qui l'appelait au siège laborieux de Penne d'Agénais. Il apprit en même temps que le comte de Foix accourait sur ses derrières. Ramon-Roger avait repris Mazères et Saverdun. En trois bonds il était à Mirepoix, à Lavelanet, à Montségur. Un jour encore, et Gui se trouvait cerné sur cette cime et précipité dans les gouffres du Thabor.

C'est ainsi qu'au moment d'un suprême assaut Montségur vit redescendre et s'éloigner la croisade, et la mort. Pendant que Gui de Montfort chevauche à grandes journées vers l'Agénais, avant de rentrer dans les combats, arrêtons-nous sur ces cimes, mêlons-nous à la joie des pieux solitaires, et voyons encore de quoi se composait à cette époque le grand asile pyrénéen.

Le comte de Foix en était le chef anonyme. Nous connaissons la phalange des barons réfugiés. Disons seulement que les vieillards seuls gardaient la Roche sainte, et que les jeunes chevaliers suivaient le comte dans les batailles. Guillabert de Castres était le patriarche d'Aquitaine. Les évêques Ramon de Blasco, Ramon de Bélissen, Bernard de Simorra, Benédect de Termès, formaient son conseil. Esclarmonde était l'archidiaconesse. Elle avait pour acolytes ses co-catéchumènes de Fanjaux et la comtesse Philippa. Deux de ses diaconesses sont très remarquables. L'une, Ermengarde du Teil, abbesse des Salenques, était l'amante soupçonnée du comte Ramon-Roger, et la mère putative de Loup et de la petite Esclarmonde de Foix. L'autre, dona Turca

des Armens de Fanjaux, descendait des Pauliciens d'Arménie, ou d'Arméniens armuriers venus avec les croisades, qui, dans leurs ateliers de Fanjaux, fabriquaient à la fois les armures du corps et de l'esprit; Don Ferrand, son mari, mourut et légua à Ramon de Perelha, en salaire d'hospitalité, l'unique trésor d'un chevalier des bois, son cheval de guerre. — Montségur avait recueilli beaucoup d'orphelins des combats : le petit vicomte de Carcassonne, Loup de Foix, les deux petits Pierre-Roger de Bélissen, Bernard et Olivier de Penne, les enfants d'Aniort, neveux d'Améric de Laurac. Des troubadours leur apprenaient à lire dans les épopées et les martyrologes de leurs pères. Ils montaient à cheval, chassaient l'ours et l'isard dans la forêt, pêchaient la truite aux écailles d'or dans les gouffres druidiques, ou cueillaient les fruits des bois, le naprun, l'abajou, (*uva ursi*) l'épine vinette, le miel sauvage, dont les vierges et les matrones faisaient des liqueurs, des cordiaux, des vulnéraires pour les guerriers blessés. Montségur était la grande ambulance des batailles.

CHAPITRE VII

Gui marche au secours de Simon. — Monfort reprend et redouble le siège.— Capitulation de Penne. — Soumission de Marmande. — Prise de Biron.

Le prince de Sidon chevauchait à grandes journées à travers le Lauragais, l'Albigeois, le Quercy. Il vint faire halte à Saint-Antonin de l'Aveyron. A son passage, il fut attaqué par les chevaliers de Penne d'Albigeois. Un croisé périt dans ce combat; Gui le vengea sur les vignes et les moissons. Il fit rendre à son compagnon les honneurs funèbres. Après son départ, les faidits déterrèrent le cadavre, le *traînèrent par les carrefours*, *et l'exposèrent aux bêtes et aux oiseaux de proie* [1].

Simon reçut avec une grande joie son vaillant frère Gui, son cousin Lambert de Croissi, Guillaume, archidiacre de Paris, et les deux évêques de Rouen et de Laon. Les deux Montfort serrèrent la place;

1. P. de Vaux-Cernay, 63.

Gui campait à l'Orient ; Simon, à l'Occident. Ils la battirent de neuf calabres ; ces engins n'ébranlant pas le mur, Simon en fit construire un plus puissant. Pendant ce travail, les deux Robert, ayant achevé leur quarantaine, voulurent se retirer. Le comte les supplia de ne pas abandonner *la cause de Jésus-Christ.* L'évêque de Laon partit, se disant malade, et entraîna une multitude de croisés. L'archevêque de Rouen consentit à rester jusqu'à l'arrivée des pèlerins français qu'on disait être à Carcassonne. Gui, évêque de cette ville et son neveu l'historien s'y rendirent, pour hâter leur marche et les diriger sur Penne. Cependant Guillaume, archidiacre de Paris, avait achevé et dressé sur ses pieds la grande calabre. Elle se joignit à ses neuf sœurs et son jet impétueux ébranla quelque peu la muraille. Quelques jours après arrivèrent les abbés de Saint-Remi de Reims et de Saint-Ayoul de Soissons, le doyen d'Auxerre, et son archidiacre de Châlons avec les pèlerins de France ; alors l'archevêque de Rouen se retira, et les Champenois prirent la place des Normands.

Un jour Hugo d'Alfar fit mettre toutes les bouches inutiles hors du château. Montfort les rembarra dans l'enceinte. Quant à Guillaume, archidiacre de Paris, ce pasteur des engins, il activait nuit et jour son monstrueux troupeau ; la grande calabre et ses neuf compagnes battaient, tourmentaient, torturaient incessamment la place. L'enceinte commençait à fléchir, les toits étaient effondrés, les vivres s'épuisaient, les citernes tarissaient, les pèlerins arrivaient en foule ; et le comte de Toulouse ne

paraissait pas à l'horizon. Hugo d'Alfar désespéré offrit à Montfort de rendre Penne, à condition que ses défenseurs sortiraient avec leurs armes. Montfort réunit son conseil ; les légats furent d'avis d'accepter la capitulation, alléguant les difficultés du siège et de la croisade, les ténacités de la résistance, les feux dévorants de la canicule, les pluies de l'automne, les neiges de l'hiver. Le 25 juillet, après cinquante-trois jours de siège, Penne ouvrit ses portes à Montfort [1].

Pendant le siège, les barons de l'Agénais vinrent au camp faire hommage à Montfort. Les bourgeois de Marmande lui offrirent leur ville. Simon y envoya le fameux Robert de Mauvoisin, *auquel était attaché le sort du comte et de tout le saint négoce de Jésus-Christ*. Robert, quoique malade, s'y rendit et fut très honorablement reçu par les bourgeois. Les servants du comte de Toulouse voulurent résister dans la citadelle ; Robert la battit d'un mangonneau, et ses défenseurs, après quelques jets, ayant assez fait pour l'honneur officiel, mais non pour le devoir patriotique, rendirent leurs tours. Simon, en récompense, fit à son ami l'octroi des biens de Guilhem de Durfort de Fanjaus, et Robert les rétrocéda au monastère de Prouille. Agen, Marmande, les châteaux dont nous verrons les relèvements glorieux, ne fléchirent un moment qu'aux suggestions perfides de l'évêque, et à la terreur panique et monstrueuse de Simon de Montfort [2].

1. P. de Vaux-Cernay, ch. 63.
2. P. de Vaux-Cernay, ch. 63.

Le lendemain de la reddition de Penne arriva l'archevêque de Reims, avec de nouveaux pèlerins. Montfort marcha sur Biron, château des pays montueux de la Dordogne, berceau d'une race antique qui a donné un illustre maréchal à la France du XVIe siècle, et à l'Angleterre du XIXe, un poète immortel. La conquête et la vengeance poussaient Montfort vers Biron. Le comte de Toulouse en avait remis la défense au capitaine espagnol, Martin d'Algaïs. Cet homme d'aventure et de guerre avait d'abord servi la croisade ; mais à la grande bataille de Las-Bordas, au lieu de se faire tuer aux côtés de Bouchard de Marli, il s'enfuit, quoique très brave, devant l'épée victorieuse du comte de Foix. Il pouvait dire qu'il avait protégé la déroute des évêques jusqu'à Fanjaus. C'est probablement ce qu'il fit à son retour au camp. Une altercation violente s'ensuivit avec Montfort ; il s'entendit appeler *traître* ! Et la nuit suivante le fier Aragonais passait au comte de Toulouse. Il accompagna dans l'Agénais son compatriote Alfaro. De Biron, il agaçait et contrariait le siège de Penne. Montfort résolut de l'en punir après la victoire. Il marcha sur Biron, attaqua le bourg et l'emporta par escalade après un sanglant assaut. Les habitants se réfugèrent dans la forteresse. Algaïs pouvait s'échapper pendant la nuit ; il ne voulut pas abandonner son peuple ; mais le peuple abandonna son vaillant chef et demanda la paix à Montfort. Simon refusa ; il lui fallait le massacre. Toutefois ayant plus soif encore du sang d'Algaïs, il consent enfin : ce peuple aura la vie sauve, s'il livre d'abord son capitaine, puis le château. L'infortuné se

vit garrotté, saisi, conduit à Montfort. « Confesse-toi, » lui cria Simon furieux. Algaïs, si nous en croyons le silence du chroniqueur, refusa. Il fut attaché à la queue d'un cheval, traîné dans les rangs des soldats, démembré par la hache, et suspendu, tronçon saignant et hurlant, à un gibet. Par ce supplice atroce Montfort voulait épouvanter les déserteurs de la croix[1].

Pendant le siège de Biron, Gaston VI, prince de Béarn, vint réclamer la vicomté de Brulhois usurpée par Montfort avec l'Agénais. Simon proposa de soumettre le différend à l'évêque d'Agen. Gaston, ne reparut pas au jour fixé, et dédaigna d'accepter le jugement d'un prélat qui venait de livrer l'Agénais au chef de la croisade. Le Midi ne devait pas être jugé par les crosses, mais par les épées.

Simon remit Biron au chevalier Arnaud de Montaigu et revint à Penne dont il faisait réparer les glorieuses murailles, vaincues non par son lion, mais par le lion céleste. Il y trouva la noble comtesse de Montfort, arrivée de Carcassonne. Elle était en compagnie de l'évêque Gui de Vaux-Cernay, et de Pierre, son neveu et son secrétaire, amenant des pèlerins armés. Elle était venue par Cahors[1], descendant le Lot. La canicule était dévorante. Les pèlerins défaillaient de lassitude, de faim, de soif, dans les déserts

1. P. de Vaux-Cernay, 63.
1. Par Catus, dit G. de Tudelle ; c'est Cahors.

du Quercy. La comtesse et le légat prenaient alors en croupe les malades; quelquefois ils mettaient pied à terre, et en hissaient deux sur leur cheval. Les châteaux et les villages épouvantés fuyaient devant l'amazone de la croix. C'est dans cette attitude guerrière admirable, et pourtant, il faut le dire, quelque peu ridicule, car qui peut se la représenter sans sourire à califourchon avec un soudard, que la vertueuse héroïne arriva au camp devant Penne. Alix aurait pu rencontrer Elis de Turenne, dame de Casenac et d'un autre Montfort, la Clorinde de la Dordogne et du Paraclet. Et l'on aurait vu un combat singulier d'amazones.

CHAPITRE VIII

Siège de Moissac. — Ville, abbaye et territoire de Moissac. — Combats nombreux sous ses murs. — Dans une mêlée, Montfort a son cheval tué ; il est enveloppé par l'ennemi et délivré par son frère, le prince de Sidon. — L'abbé intercède pour les habitants. — Les faidits sont égorgés.

Montfort, maître de l'Agénais, résolut, du conseil des évêques et des barons, d'assiéger Moissac. Insensiblement il investissait ainsi Toulouse. « Or, dit le chroniqueur contemporain, était Moissac bâtie au pied d'une montagne, dans une plaine, au bord du Tarn, en lieu très fertile et fort agréable. On l'appelait ainsi du mot *Moïs,* qui veut dire *eau*, parce que cette ville abonde en fontaines très douces qui sont au-dedans de ses murs. Le roi de France, Pépin, avait fondé à Moissac un monastère de mille moines [1]. » L'abbé de cette grande clôture cénobi-

1. P. de Vaux-Cernay, Moïs signifie *mou*. Moïs-sac, en basse latinité, *mollis aquâ*.

tique était au camp de Montfort, et c'est lui qui conduisait les croisés contre sa ville, contre son peuple qui avait expulsé ses moines. Certes cet abbé n'était pas le descendant spirituel de saint Amandus, patron de Moissac et patriarche des Albigeois!

Le comte de Toulouse, instruit du projet de Simon, jeta Pépios et ses faidits dans Moissac. Mais Pépios, ayant organisé la défense au-dedans, se posta au-dehors avec ses chevaliers pour contrarier l'attaque. Montfort devait arriver le lendemain; parti le soir de Penne, il s'arrêta le matin à Moncuc, s'y reposa pendant les chaleurs, et le matin suivant, à neuf heures, parut devant Moissac. C'était la veille de l'Assomption, de sorte que le siège commença le jour même du triomphe de la Vierge, capitaine céleste de la croisade. L'archevêque de Reims, l'évêque de Carcassonne, l'archidiacre de Paris, le chantre de Saint-Denis, inaugurèrent les opérations de guerre par des oraisons et des litanies. Après la messe, l'archevêque, *assis sur une peau noire* d'ours ou de mouton, tint conseil sous sa tente. Montfort, la comtesse Alix, le prince de Sidon, Baudouin de Toulouse et les principaux capitaines s'y trouvèrent avec les évêques; ils arrêtèrent les points d'attaque et le dressement des machines. Ils avaient quinze mille hommes, et néanmoins ils crurent qu'ils n'avaient point assez de troupes pour envelopper la place et résolurent de l'attaquer par la plaine, par le fleuve, à portée des pavillons dressés sur la grève du Tarn [1].

1. G. de Tudelle, p. 181 str. CXVIII.

Pendant que les charpentiers échafaudaient les calabres, on menait joyeuse vie dans le camp. « On y mangea, dit le poète, *mainte oie et maint chapon rôti. Le vin était en abondance et toutes sortes de victuailles.* Le comte Baudouin, viveur comme tous les aventuriers qui ont le pressentiment de leur mort, égorgeait et dévorait dans cette bombance la Brebis de Toulouse, la patrie romane. On s'y baignait dans le fleuve, dans le vin et dans le sang ; tout s'y prêtait : la terre *molle, joyeuse* et *délectable,* et la saison, car les collines étaient parfumées de pêches, de figues et de raisins. Ces vendanges même, nous le verrons bientôt, causeront la chute de Moissac. Ces bourgeois, au moment de leur récolte bachique, virent venir Montfort avec horreur, Pépios avec terreur. Placés entre les engins de Montfort et les lances de Pépios, il fallut combattre, et c'est ce qu'ils firent, d'abord à regret, puis vaillamment.

Gui de Vaux-Cernay, légat du pape, et l'ingénieur Guillaume, archidiacre de Paris, parvinrent, non sans alerte et sans combat, à dresser leurs machines. Leur jet meurtrit quelque peu la muraille. Mais le jet de la ville endommagea aussi leurs engins. Les faidits firent une sortie pour renverser complètement ces pierriers qui les fracassaient. Montfort accourut, l'archevêque de Reims harangua les troupes, les évêques entonnèrent la *Marseillaise* de la croix. Le combat fut ardent et mêlé. Un neveu de l'archevêque y fut tué. Les faidits, refoulés dans leurs murs, emportèrent son cadavre, et l'attachant comme un projectile à la flèche d'un mangonneau,

ils le lancèrent, mutilé et sanglant, dans le camp des croisés[1].

Au siège de Moissac, dit le poète, *grandes et fréquentes sont les batailles.* Les portes de la montagne étaient encore libres. Les faidits en sortaient et venaient harceler et braver insolemment les pèlerins. Les croisés les refoulaient, et le combat remontait le côteau ensanglanté. Le comte Baudouin y perdit un damoiseau adolescent ; ni heaume ni haubert ne purent le garantir de la mort ; la flèche entra dans son ventre *comme en un sac de paille.* Baudouin était réservé à un autre trépas moins glorieux. Quand un croisé tombait, les vainqueurs l'entouraient, quoique mort, et, en signe de haine et de mépris, enfonçaient leurs lances dans son cadavre. C'étaient les vengeances de la patrie[2].

Bientôt les pèlerins de France arrivèrent, et d'autres encore, conduits par Réginald, évêque de Toul. Montfort fit occuper les hauteurs, mais incomplètement. Les assiégés sortaient encore de leurs murailles; ils jetaient l'alarme au camp, et toutes les fois qu'ils voyaient l'évêque de Carcassonne prêcher et haranguer les pèlerins, ils lançaient des flèches qui n'atteignaient jamais les auditeurs marqués de la croix. C'était une mêlée dans l'air de flèches et d'anathèmes. Après que les engins ordinaires eurent longtemps battu la place et disloqué la muraille, Montfort fit armer un *chat* plus puis-

1. P. de Vaux-Cernay. G. de Tudelle met cela dans la nuit où fut blessé Montfort, mais il n'était pas au siège.

2. P. de Vaux-Cernay.

sant pour faciliter l'assaut; il l'établit sur le bord du large fossé rempli par le Tarn. Les assiégés creusèrent un second fossé intérieur, bordé d'une seconde enceinte; postés entre les deux murs et les deux fossés, ils sortaient et incommodaient fréquemment les croisés. Les machines convergeaient leurs jets contre le grand engin. Le terrible chat éventra la muraille. On voulut se débarrasser de ce monstre; un soir, après le coucher du soleil et le combat du jour, les assiégés firent une sortie, portant du feu, de l'étoupe, du chaume, du bois sec, pour incendier ce tigre des balistes. Pendant qu'ils allumaient le foyer, les arbalétriers, à coups de flèche, écartaient les défenseurs. Revêtue de peaux de bœufs fraîches, la machine s'embrasait difficilement. Enfin la flamme s'élance dans les airs, Le camp s'alarme et se lève en tumulte. Montfort, le prince de Sidon, le comte Baudouin, assis à leur banquet du soir, remontent à cheval et volent à la machine incendiée. Les deux osts se disputent l'engin d'où dépend le sort de Moissac. Les faidits alimentent le feu en y lançant de l'huile, de la graisse, du porc salé; les croisés s'efforcent de l'éteindre en y versant de l'eau, même du vin, et en retirant avec des crochets des quartiers de lard fumant. Cependant les croisés, dit le chroniqueur, *après d'incroyables souffrances, qu'on ne pouvait guère voir sans verser des larmes, arrachèrent la machine aux flammes* [1].

La bataille fut grande et merveilleuse! s'écrie le poète. Il paraît qu'elle fut double, que Pépios, du

1. P. de Vaux-Cernay.

dehors, attaqua le camp, et qu'un second combat nocturne eut lieu sur le gravier du Tarn. Le revers septentrional de la haute colline de Moissac forme un sol tourmenté, coupé de profonds ravins, couvert de vastes forêts, labyrinthe sauvage qui était le repaire d'une race de pâtres féroces, dont le banditisme héréditaire pouvait, sous un noble et vaillant baron, tourner en héroïsme patriotique. Malause devait être le camp de Pépios ; c'est de ces bois qu'il sortait le soir, qu'il fondait sur l'ost des croisés comme un milan, et livrait ces combats prodigieux de 500 hommes contre 15,000. « Le comte de Montfort s'en vient, dit Guillaume de Tudelle, éperonnant sur le sable, portant son écu et sa bannière au lion. Mais voilà qu'à l'issue d'un hallier on lui tue son cheval. Il tombe, et restait prisonnier sans G. d'Encontres, Foucaud de Marli et le comte Gui. En rang de bataille, ils viennent d'un tel élan qu'ils délivrent le comte[1]. » Le combat s'engage autour du géant abattu, tirant avec des crochets le colosse de fer. Simon fut blessé au talon. Sa mort eut terminé la guerre. La gloire en fut restée à l'ardent et implacable Pépios. Le chroniqueur monastique se tait sur cette aventure quasi tragique du chef de la croisade.

Mais *quelque grande et merveilleuse que fût la bataille*, les Moissagais manquèrent la machine et le comte, *le chat et le lion*. Le lendemain, le chef blessé et l'engin endommagé ne purent pas évidemment recommencer le combat. Pierre de Vaux-

1. G. de Tudelle.

Cernay, qui prétend le contraire, veut évidemment donner le change sur l'échec de son héros. Simon attendait un ost considérable de croisés venant de Cahors. l'épios, fumant encore de la mêlée nocturne de Moissac, et le jeune infant de Foix, en vedette à Montauban, l'attaquèrent en tête et en queue, vers le confluent de l'Aveyron et du Tarn. Le capitaine, sabré et culbuté, se fortifia néanmoins avec ses débris dans un château voisin. Mais Baudoin de Toulouse, envoyé à sa rencontre, le dégagea et le ramena le soir même au camp avec huit chevaliers pris sur l'ennemi. C'est pour garder ces cantons et pour tenir en respect Moissac et Montauban que fut construite plus tard, dans un site magnifique, la forteresse de la *Française*. Quand nous rêvions, écoliers insoucieux, sur ces romantiques rivages du confluent, nous ne nous doutions pas que ces molles prairies de Cos, de Saula, de Villamada, avaient été foulées par des charges chevaleresques et ensanglantées par des batailles épiques. Nous retrouvons tardivement sous leurs herbages des tronçons de lances, et les vieux clairons rouillés du XIIe siècle. Hélas ! nous respirions à notre insu l'âme de nos pères dans le sang des roses.

Montfort, avec ces nouveaux venus, put compléter l'investissement de Moissac. Il fit jouer tous ses engins, et sous leurs chocs incessants un énorme pan des murailles s'éboula dans le fossé, qu'il combla comme pour disposer l'assaut. Les chefs se tenaient prêts, le prince de Sidon, le comte Baudouin, Lambert de Croissi, a la tête de leurs bataillons.

Gui et Pierre de Vaux-Cernay haranguaient les rangs armés. L'archevêque de Reims, les évêques de Toul, de Toulouse et d'Albi, l'archidiacre de Paris et l'abbé de Moissac, sur le penchant de la colline, les pieds nus, en surplis blancs, précédés de la croix et des reliques des saints, entonnaient le *Veni, creator Spiritus*. Dès qu'ils recommencèrent, pour la troisième fois, le verset : *hostem repellas longius*, les assiégés abandonnèrent les barbacanes et s'enfermèrent dans l'enceinte des murailles [1]. Les croisés s'élancèrent sur la vaste brèche. Bloqués et refoulés, les défenseurs n'avaient plus qu'à se rendre ou qu'à combattre jusqu'à la mort. Ils avaient vu venir au camp les députés de Castel-Sarrasin, de Verdun-sur-Garonne et de tous les châteaux des alentours, implorant la paix. Il est une contagion de la lâcheté; les faibles entraînèrent les forts, ils négocièrent secrètement la reddition de leur cité. Montfort voulait l'assaut, le pillage et le massacre. L'abbé, qui ne pouvait consentir à la totale subversion de sa ville abbatiale, intercéda. Les évêques et surtout les princes intervinrent aussi, non par humanité, mais pour épargner le sang des croisés et la chance des combats. Montfort enfin consentit, et n'exigea que le sang des routiers et un rachat de cent marcs d'or. Moissac livra ses défenseurs qui furent égorgés *très avidement*; ils étaient trois cents. Ce fut un dernier combat. Montfort rendit à l'abbé son monastère, garda pour lui la forteresse, fit hommage

1. P. de Vaux-Cernay.

de la ville au cénobite, et se substituant au comte de Toulouse devint *abbé-chevalier* de la grande abbaye carlovingienne. Moissac fut assiégé entre l'Assomption et la Nativité de la Vierge, (15 août-8 septembre) et tout l'honneur de la victoire fut rendu à la Mère de Dieu, générale de la croisade [1].

Moissac put faire ses vendanges, et fouler ses raisins dans ses pressoirs rouges de sang. Moissac ne se montra *ni mou ni flétri* comme une grappe desséchée; mais, fier vigneron, il vendangea vaillamment la croisade, cette vigne sauvage du cep de Gommorrhe, qui ne produit que des grappes de sang et de fiel, mûries sur un soupirail de l'Enfer. Moissac a sa strophe glorieuse dans l'épopée romane. Sur cette strophe planent néanmoins une lumière et une ombre; la lumière, c'est la défense héroïque; l'ombre, c'est l'abandon de ses magnanimes défenseurs.

Au jour de l'expiation, sur l'emplacement du donjon, le champ du massacre, sur ce plateau culminant qui domine la cité, la grève, le fleuve, théâtre de leurs exploits, Moissac dressera une pierre funèbre et triomphale aux trois cents Spartiates du Paraclet. On inscrira sur ce trophée réparateur : *Aux trois cents citoyens qui, pendant vingt jours, défendirent Moissac contre vingt mille croisés, au nom de la patrie, de la justice et de Dieu.*

Ces vaillants faidits appartenaient évidemment au camp du Quercy. Nous en connaissons le chef régional, Rattier de Caussade, et son troubadour, Ber-

1. P. de Vaux-Cernay, 63.

nard de Montcuc. Pépios y représentait le comte de Toulouse ou de Foix. C'est alors probablement que les côtes septentrionales de Moissac reçurent des croisés la flétrissure indélébile du nom de *Malause*, car le patriotisme fut toujours un crime aux yeux de la théocratie romaine. L'Infant de Foix recueillit dans Montauban les débris traqués du camp de Malause, les compagnons de Pépios.

Montfort, vainqueur de Moissac, s'élança dans cette vaste presqu'île du Tarn et de la Garonne. Tous les châteaux tombaient devant le galop de son cheval. Dans cette plaine immense, Montauban seul resta debout et fier. Simon distribua ces places à ses capitaines : Montech au comte Baudouin, Castel-Sarrasin à Guil. d'Encontres, Verdun-sur-Garonne à Pierre de Saissi ; puis il marcha sur Montauban. L'Infant de Foix s'y était enfermé avec Pépios, Rattier, Montcuc et cent chevaliers. Montauban, la clé des vallées du Tarn, du Tescou, de l'Aveyron et des plaines de la Garonne, était protégé par ce lâcis de fleuves, son monticule fortifié, et l'héroïsme imberbe de l'Infant de Foix, qui avait alors vingt-trois ans, comme son descendant, le vainqueur de Ravennes. Montfort recula malgré ses vingt mille croisés, et, comme pour se venger du jeune héros, il s'élança sur le pays de Foix qui venait de se soustraire à son joug, et où il ne lui restait plus que Pamiers, cerné même par les comtes de Foix, de Toulouse et de Commenges.

Les trois princes, apprenant la marche de Mont-

fort, abandonnent Pamiers et s'enferment dans Foix. Enguerrand de Boves rentre sans coup férir à Saverdun. Il se porte à la rencontre d'un corps d'Allemands venant de Carcassonne et le conduit à Pamiers. Simon, après la jonction de toutes ses troupes, marcha contre le capduel ou la capitale du comté. Foix était inexpugnable sur son roc fatidique. Il se brisa contre Foix, comme naguère contre Montauban. Mais le pays se soulevait derrière les sabots de son cheval. Il redescendit l'Ariège, reprit Hauterive abandonnée, et d'un bond s'élança sur Muret. Les habitants brûlent le pont de bois de la Garonne; le fleuve, gonflé par les pluies de l'équinoxe, l'arrête. Montfort lance son cheval dans le courant rapide et tournoyant. Il passe à la nage, suivi de quelques chevaliers, et rentre dans Muret désert. Il court au pont, éteint l'incendie qui le dévore, et voit l'armée de pied sur l'autre bord. « Je veux retourner à l'ost des pèlerins, dit-il à Gui de Lévis. — Eh! quoi, s'écrie le maréchal, toute la chevalerie est dans la place; il ne reste plus de l'autre côté que la pédaille! Nul ne peut impunément passer le fleuve débordé. Vous y serez enveloppé et tué par les Toulousains. » Mais le comte : « A Dieu ne plaise que je suive vos conseils. Les pauvres du Christ sont exposés au glaive de ses ennemis, et moi je resterais dans le fort! Advienne de moi selon la volonté du Seigneur! J'irai, certainement, et resterai avec les pèlerins. » Il retraversa le fleuve, et resta dans le camp jusqu'à ce que le pont fut rétabli. « O grande prouesse de ce prince! » s'écrie avec raison son

biographe [1]. Dieu, certainement, avait fait de Montfort un héros ; Rome en fit un Attila.

Les évêques de Commenges et de Conserans l'entraînent dans leurs cantons. Il reprend Saint-Gaudens, reçoit la soumission de la noblesse du Nébausan, et va ravager le Conserans, domaine de Roger de Commenges, fils de Cécile de Foix. Il redescendit à Muret, que fortifiait l'évêque de Carcassonne, et fit le dégât, du côté du sud, jusqu'aux portes de Toulouse, tandis que le comte Baudouin, Gui de Montfort et le châtelain de Verdun ravageaient du côté du nord. Pierre de Vaux-Cernay lançait ses objurgations prophétiques contre la Babylone du midi, défendue par tous les proscrits de Béziers, de Carcassonne et de Toulouse. Toulouse était tellement remplie de toute cette chevalerie des forêts qu'elle avait changé en étables et en écuries les cloîtres, où les barons campaient dans les cellules des cénobites. « O Toulouse ! vrai nid d'hérétiques ! O tabernacle de voleurs ! » s'écrie le moine furibond [2].

Il poursuit le comte de ses clameurs frénétiques : « Ramon, déshérité en juste châtiment de ses péchés, a perdu toutes ses possessions, hors Toulouse et Montauban ; il s'est enfui près du roi d'Aragon pour lui demander conseil et secours, afin de les recouvrer par son aide. O juste jugement du très juste Seigneur ! O véridique sentence du très miséricordieux frère Pierre de Castelnau !... Ce misérable comte toulousain, après avoir fait tuer ce très saint

1. P. de Vaux-Cernay, 63.
2. Pierre de Vaux-Cernay, 64.

personnage, avait reçu en amitié sans pareille et bien étroite familiarité l'assassin de l'homme de Dieu ; tellement que, le menant comme en spectacle avec lui par les villes et les châteaux, il disait à chacun : Celui-ci seul m'aime et seul s'accorde en tout avec mes vœux. C'est lui qui m'a enlevé à la rage de mon ennemi. ... Il rehaussait de la sorte ce très cruel homicide. Celui-ci était, au contraire, abhorré par les animaux muets. Le jour où ce bourreau tua le serviteur de Dieu, jamais chien ne daigna recevoir un morceau de pain de sa main, en exécration d'un si grand crime. » C'est comme dans les poètes de l'Inde, où l'assassinat d'un brahme fait rentrer les mondes dans le chaos [1].

1. Ramayana.

CHAPITRE IX

Assises de Pamiers. — Préambule. — L'Église. — Les hérétiques. — Les croisés. — Les conquis. — Insurrection de la Gascogne.

C'est ainsi que Pierre de Vaux-Cernay poursuivait de ses vociférations le pacifique Ramon VI qui, par le port de Salao, se rendait à Saragosse pour implorer le secours du roi d'Aragon. C'est ainsi que Montfort promenait le fer et le feu autour de Toulouse et sur le sol des princes pyrénéens. Ces emportements de la voix et du glaive provenaient d'impuissance et des échecs de la croisade. Le comte de Foix avait débloqué Montauban, et l'Infant de Foix venait de débloquer la forteresse aux trois tours et les trois comtes. Le père et le fils se renvoyaient le Lion. L'Infant, par une marche hardie, alla braver Carcassonne et s'embusquer près de Narbonne. Il attendit un convoi de pèlerins du Nord, en sabra la moitié sur le terrain, et emmena l'autre dans les tours de Foix; le prince cathare était doux, mais il

était de son siècle ; il se revanchait de la croisade, on l'accuse d'avoir torturé ses captifs, pendu les prêtres, et traîné les moines, attachés par les testicules, dans le bourg de Foix. Si ce n'est pas une calomnie, il vengeait l'écartèlement de Martin d'Algaïs et le massacre des trois cents défenseurs de Moissac.

Pierre de Vaux-Cernay prétend qu'il ne restait à Ramon VI que Toulouse et Montauban. Mais il avait encore Foix, Montségur, Peyre d'Albigeois, les camps de Nore, de l'Aveyron, de Malause et de la Dordogne, ces forteresses vivantes, mobiles, insaisissables. Il lui restait aussi le cœur d'un peuple, suprême refuge des rois.

Malgré ces camps de faidits, le chef de la croisade résolut prématurément d'affermir par les lois ce qu'il n'avait qu'ébauché tumultueusement par les armes. En conséquence il convoqua les *assises* de Pamiers, en imitation des Assises de Jérusalem. Il se posait en Godefroi de Bouillon de l'Albigeois. Il convoqua donc les trois états : les évêques, les barons et les bourgeois du Midi.

Le Parlement se tint au Castellar, dans la même salle capitulaire où, cinq ans auparavant, s'était assemblé le colloque. L'archevêque de Bordeaux, les évêques de Toulouse, Carcassonne, Agen, Périgueux, Conserans, Commenges et Bigorre répondirent à l'appel du conquérant.

Mais pourquoi l'archevêque de Bordeaux, qui n'était pas des pays conquis, s'y trouvait-il ? Et pourquoi Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, primat de Septimanie, légat général de la croisade, ne présidait-il pas ce Parlement ? Il s'était arrogé le

duché de Gothie, et ce spoliateur ne voulait sans doute pas reconnaître la spoliation du conquérant territorial. C'était entre le chef religieux et le chef militaire un brandon de discorde. L'archevêque de Bordeaux, en l'absence du légat, présida donc les assises. Le Parlement élut douze membres pour en rédiger les statuts : quatre ecclésiastiques, les évêques de Toulouse et de Carcassonne, un Templier et un Hospitalier ; quatre barons français du nombre des conquérants, et quatre Aquitains dont deux chevaliers et deux plébéiens ; parmi lesquels sans doute le transfuge Arnauld de Campragnan. Ces mandataires ébauchèrent en quarante-six articles un programme dont voici le texte abrégé.

PRÉAMBULE

Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ par qui nous fûmes établis en ce haut siège de justice, afin que ce qui est attenté contre Dieu, l'Église romaine, et la justice soit par nous remis dans la droite voie, maintenu et fortifié pour abolir la malice des hérétiques, des déprédateurs et des malfaiteurs. C'est pourquoi, nous, Simon, par la grâce de Dieu, comte de Montfort et de Leicestre, vicomte de Béziers, de Carcassonne, d'Albi et de Rhodez, pour maintenir la terre en repos, en l'honneur de Dieu et de la sainte Église romaine, de notre seigneur le roi de France, pour l'utilité de tous nos sujets et par le conseil des vénérables seigneurs, évêques, barons et

notables, établissons sur toute notre terre les coutumes générales qui suivent.

SECTION I. — L'ÉGLISE.

Art. 1. Que tous les privilèges des églises et abbayes, octroyés de droit canon, soient de tous et partout respectés. Défendons que les églises soient converties en châteaux et en forteresses, ni réduites en servage; commandons que celles qui l'ont été soient démolies et réservées à la volonté des évêques, à condition toutefois qu'ils ne puissent retenir ces églises fortifiées.

Art. 2. Que toutes primicies soient rendues aux églises, et toutes dîmes payées, selon les ordres de notre seigneur père, le Pape.

Art. 3. Que nul clerc ne soit taillé pour sa terre, s'il n'est marchand ou marié.

Art. 4. Que nulle foire ou marché ne soient tenus le dimanche, et qu'ils soient remis à un autre jour, au choix du seigneur et du comte.

Art. 5. Que le clerc simplement tonsuré pris en délit soit livré à l'évêque, et que le détenteur soit excommunié.

Art. 6. Que chaque maison de la terre conquise paye par an trois sols melgoriens à notre saint père le Pape et à la sainte Église romaine, en souvenir perpétuel que par son aide elle a été acquise contre les hérétiques et donnée à toujours au comte et à ses

successeurs· Et cet impôt sera levé entre Carême et Pâques.

Art. 7. Que nuls barons ou chevaliers contraignent les églises ou maisons religieuses à payer la taille : qu'elle soit pur don ou concession des rois, princes ou seigneurs

Et si leur possession a été interrompue par la malice des hérétiques ou d'autres mauvais princes, qu'une enquête soit faite sans délai, et la preuve admise sans retard.

Art. 8. Que les paroissiens, les dimanches et les fêtes où cesse tout travail manuel, soient contraints de venir à l'église et d'ouïr la messe et le sermon. S'il advient que le seigneur ou la dame, sans empêchement de maladie ou cause raisonnable. ne viennent à l'église, qu'ils soient tenus de payer six deniers tournois, applicables la moitié au seigneur (comte?) et l'autre divisée entre l'Église et le curé.

Art. 9. Dans tout village sans église, mais ayant maisons d'hérétiques, que la plus belle soit convertie en église, et une autre donnée au curé pour presbytère.

Art. 10. Quiconque permettra sciemment à l'hérétique d'habiter dans sa terre, soit pour argent ou tout autre cause quelconque, le confesse, ou, convaincu, perdra sa terre, et son corps sera en la puissance de son seigneur, pour le rançonner à volonté.

SECTION II. — LES HÉRÈTIQUES.

Art. 11. Le chevalier ou roturier pourra donner de son héritage jusqu'au cinquième, selon la coutume de France et l'usage de Paris. Excepté toutefois les baronnies et fortereses et droits d'autrui, et sauf l'entier service du seigneur supérieur qui lui demeurera sur la part appartenant aux hérétiques, par titre de succession.

Art. 12. En office ou reddition de justice, que nulle exaction soit faite sur les parties plaidantes par le juge... que la justice soit gratuite et que l'avocat soit donné au pauvre.

Art. 13. Que nul hérétique *croyant*, encore qu'il soit réconcilié à l'Église, soit fait prévôt, bailli, juge, ou reçu en témoin contre autre juif.

Art. 14. Que nul hérétique *vêtu*, encore qu'il soit réconcilié à l'Église, ait licence de demeurer dans la ville où il aurait conversé durant sa perverse profession, mais qu'il demeure où lui permettra le comte.

SECTION III. — LES CROISÉS.

Art. 15. Que tous les clercs et religieux pèlerins et chevaliers passent par notre terre francs de péage, s'ils ne sont marchands.

Art. 16. Que les barons de France soient tenus

de servir le comte, quant et en tout lieu qu'il aura guerre contre sa personne, à cause de cette terre conquise, et de celle qui reste à conquérir ; et ce avec le nombre de chevaliers à la charge desquels le comte leur a donné les terres et les revenus.

Art. 17. Les chevaliers français seront tenus de servir le comte avec chevaliers français d'ici à vingt ans, sans qu'il leur soit permis d'employer des chevaliers de cette terre.

Art. 18. Les chevaliers, qui auront congé d'aller en France, n'y demeureront sans légitime empêchement que jusqu'au terme préfix par le comte.

Art. 19. Tous barons, chevaliers et autres seigneurs seront tenus de rendre au comte, courroucé ou apaisé, sans délai ni contradiction, leurs châteaux et forteresses.

Art. 20. Tous barons et gens de guerre seront tenus d'aller à la bataille pour secourir le comte, ou la terre leur sera ôtée.

Art. 21. Les barons, chevaliers, et autres seigneurs des terres, qui doivent service au comte, appelés à quinzaine, s'ils ne se rendent au lieu assigné perdent le cinquième des revenus.

Art. 22. Nul sujet du comte n'entreprenne sur sa terre de fortifier place ou reconstruire forteresse démolie.

Art. 23. Que les chevaliers catholiques nés de cette terre, ayant persévéré en la foi, soient quittes en faisant le service à leur seigneur, soit le comte ou autre, comme avant la croisade. Mais les hérétiques seront tenus de servir le comte à volonté.

pour chaque terme passé, 5 sols d'amende ; après trois ans, l'héritage vendu.

Art. 40. Les barons et chevaliers, bourgeois et ruraux, hériteront d'après la coutume de l'Ile de France.

Art. 41. Toutes les femmes des traîtres et ennemis du comte sortent de sa terre, encore que catholiques, afin qu'aucune suspicion ne tombe sur elles. Et néanmoins auront leurs terres et revenus de leurs mariages, en jurant qu'elles n'en feront aucune part à leurs maris, tant qu'ils seront en guerre contre la chrétienté et le comte.

Art. 42. Que nulles veuves, grandes dames, ou héritières, gentilfemmes ayant forteresses et châteaux, soient si osées se marier à leur volonté à hommes de cette terre, sans licence du comte, d'ici à dix ans. Mais se marieront à tels français qu'elles voudront sans congé du comte. Et les dix ans passés, à qui bon leur semblera.

CONCLUSION.

Doncques, ces coutumes générales, ci-dessus écrites, moi, Simon de Montfort, par la grâce de Dieu, comte de Leicestre et de Montfort, vicomte de Béziers, Carcassonne, Albi, Rhodez, ai juré garder de bonne foi. Et semblablement tous mes barons, sauf le mandement de l'Église et des barons, sauf aussi conventions et privilèges octroyés, non con-

traires à ces présentes. Fait à Pamiers, en notre palais, le premier décembre 1212. »

Plus tard, il ajouta ce supplément : « les coutumes que le comte doit garder entre lui et les barons de France et réciproquement, » où il répète l'art 41 sur les successions et renouvelle la loi de l'Ile de France.

Tel est ce code de la croisade : défiant envers les conquérants, oppresseur envers les conquis, atroce envers les cathares, mais très dévot à l'Eglise romaine.

Les assises de Pamiers furent le triomphe législatif et anticipé de Montfort. Le généralissime de la croisade y resplendit, entouré de ses évêques aux robes de pourpre et aux pensées de sang, d'Alix de Montmorenci, sa femme, l'héroïque amazone de cette guerre, d'Amauri et de Gui, ses fils, superbes adolescents, du noble prince de Sidon, son frère, de Bouchard et de Lambert de Marli, ses cousins, de Gui de Lévis, son cruel maréchal, et du comte Baudouin, l'Iscariot de Toulouse. Vingt mille croisés campaient autour du Castellar et mêlaient aux acclamations et aux cantiques le retentissement d'airain de leurs haches d'armes. Mais pendant qu'ils triomphaient ainsi, le comte de Foix les menaçait à une longueur de lance, le comte de Commenges soulevait le Val d'Aran, et les consuls de Toulouse insurgeaient la Gascogne. Le prince de Sidon, le comte Baudouin, les chefs croisés campés sur la rive quercinoise de la Garonne, et le belliqueux archevêque d'Auch, accoururent pour étouffer ces mouvements insurrectionnels des Auscitains. Les autres prélats accompagnèrent Montfort à Car-

cassonne, sa capitale militaire, pour y promulguer son code draconien, et puis à Béziers pour y réconcilier sans doute Amalric et Simon, les deux grands chefs de la croisade[1].

1. P. de Vaux-Cernay, 65.

LIVRE XI

PIERRE II, ROI D'ARAGON.

CHAPITRE PREMIER

Ramon V se rend à Bordeaux. — Il implore en vain le secours du sénéchal d'Aquitaine. — Il reprend son fils à Savari de Mauléon — Il se rend à Saragosse. — Le roi d'Aragon envoie une ambassade à Rome. — Innocent III suspend la croisade.

Pendant que Montfort prenait Agen, Penne, Biron, Marmande, Moissac, que faisait le comte Ramon? L'infortuné prince se voyait abandonné de tout le monde. C'était d'abord son frère Baudouin, puis son gendre, Pierre Bermond d'Anduze, qui réclamait du pape, du chef de sa femme Constance, le vaste héritage de Toulouse. Puis Bernard-Jourdain de l'Ile, son cousin, le mari de sa sœur India, le fils aîné de la grande Esclarmonde, qui le dépouil-

lait et marchait avec Montfort. Enfin Savari de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine, son plus cher ami, qui lui refusait des secours et cherchait à lui dérober son fils, le petit infant Ramonet.

Savari de Mauléon était un type éclatant et populaire de la chevalerie de ce siècle. On ferait un livre, dit son biographe, de ses exploits merveilleux. Sénéchal du roi d'Angleterre, il était venu naguère au secours de Toulouse. Toulouse lui fit une réception triomphale. Elle crut voir rentrer dans ses murs la figure rajeunie de Bertran de Born et même de Richard Cœur-de-Lion. C'était leur politique : l'union de Toulouse, du royaume d'Arles et de l'Aquitaine de l'océan, et conséquemment de l'Angleterre contre Rome et la France. Les princes allèrent assiéger Castelnaudari. Ramon VI devait garder le camp, Savari bloquer Montfort dans le château, et le comte de Foix livrer la bataille. Savari ne contint pas Montfort; Ramon VI vit son camp attaqué par les vaincus, et le comte de Foix vit Simon tomber sur sa victoire fatiguée et lui disputer sa triple bataille. Ramon VI se crut trahi, mais ne soupçonna pas Mauléon, dont le tort n'était peut-être encore que mollesse et fatuité chevaleresque. Toutefois l'histoire doit relever le premier signe d'infidélité de ce brillant déserteur de la cause nationale.

Après cette campagne, où Montfort aurait dû périr, Savari revint à Bordeaux. Le comte lui confia son fils pour le dérober aux chances de la guerre, et pour élever le jeune prince à l'école de ce paladin; Mauléon n'était qu'un brillant aventurier, sous la figure d'un Amadis. Il emmena l'enfant à Bordeaux.

En voyant les succès de Montfort, il rêva peut-être de devenir un Montfort béarnais et de se tailler une principauté des Landes dans les ruines de Ramon VI et de Jean-sans-Terre. Peut-être aussi avait-il été secrètement acheté par Philippe-Auguste, comme il le fut plus tard par Blanche de Castille. Quoi qu'il en soit, Ramon VI, dans son malheur, vint à Bordeaux. Il implorait le secours de la puissante cité. Le maire refusa pour la ville et le sénéchal pour l'Aquitaine ; l'archevêque était un des chefs de la croisade; ils s'entendaient contre Ramon. Le prince, indigné, redemanda son fils. Il le réclama vainement pendant un mois; Mauléon le gardait comme otage. Le malheureux père ne put recouvrer son enfant qu'en laissant au ravisseur un *grand avoir*. Le perfide sénéchal trahissait à la fois le comte de Toulouse et le roi d'Angleterre [1].

Pierre-Bermond d'Anduze, d'un autre côté, disputait au jeune Ramon l'héritage des Saint-Gélis. Bermond était frère d'Azalaïs et neveu de Clara d'Anduze, deux harpes de la Provence-cis-Rhodane. Les ruines de leur poétique berceau se voient encore sur la cîme d'une des deux montagnes qui forment les Thermopyles des Cévennes, fendues par le Gardon occidental. Ce puissant baron régnait sur les hautes et basses Cévennes, depuis l'Ardèche jusqu'au Vidourle, depuis le Rhône jusqu'à l'Aigoal. Bermond avait épousé Constance de Toulouse. Il s'était déclaré pour la croisade et l'avait conduite à travers ses terres, du Rhône à Montpellier; puis sur

1. G. de Tudelle, strop. CXXIII, v. 2596.

les états du vicomte de Carcassonne, son héroïque cousin, et du comte de Toulouse, son infortuné beau-père. Ramon VI, dépossédé de presque tous ses états, s'était rendu en Aragon pour implorer la protection du roi Pierre II. Le monarque mit les deux Ramon à l'ombre de son épée et envoya une ambassade solennelle à Rome pour justifier ces princes et se justifier lui-même, calomnié pendant qu'il combattait à Tolosa. Bermond, informé de cette députation, fit partir ses messagers pour réclamer du Saint-Siège l'héritage de Toulouse. Il disait à Innocent III que ses ancêtres et lui étaient spécialement les vassaux de l'Église romaine; qu'il avait épousé une infante de Toulouse, seule fille légitime de Ramon VI et de Béatrix de Béziers; que le jeune Ramon était doublement adultérin, né d'une femme parente du comte au troisième degré, et épousée du vivant de la mère de sa femme Constance; que si le jeune comte de Toulouse était reconnu légitime, non seulement le droit de Constance serait anéanti, mais encore celui des croisés venus pour rétablir la foi romaine dans la province de Narbonne; qu'il était l'ami du comte de Montfort et prêt à se soumettre à tous les ordres du Pape... Ainsi parlait ce traître, et d'autres lâchetés. Pour soutenir sa missive et son messager secret, il se rendit lui-même à Rome, et mourut en 1215 dans la métropole du monde catholique.

Pendant que le roi d'Aragon combattait magnanimement à la journée de Tolosa, les Montfort, les Foulques, les Thédise, les serpents de la croisade, le

noircissaient de leur venin auprès d'Innocent III. Ce monarque s'était reconnu le vassal du Saint-Siège. Le pape avait confirmé les droits de Marie, reine d'Aragon. Il avait adjugé à cette princesse contre ses frères le comté de Montpellier. Et pourtant les droits de Marie et de Constance étaient similaires, comme naguère les titres des enfants d'Agnès de Montpellier et d'Agnès de Méranie. Mais les barons pesaient moins que les rois dans les balances romaines. Montfort et les légats, dans l'intérêt de la croisade, tâchèrent de relever les causes perdues d'Anduze et de Montpellier. Les fils d'Agnès, déclarés adultérins à la mort du comte Guilhem VIII, furent sur le point de l'emporter sur la fille d'Eudoxie, la reine Marie d'Aragon. En vain le roi s'était déclaré vassal du Saint-Siège ; en vain Marie avait livré en otage, au chef des croisés, son fils captif à Carcassonne; en vain le vaillant Pierre II revenait vainqueur de l'Islam, de la bataille de Tolosa. Le monarque, la reine et l'infant allaient être sacrifiés, et Montpellier adjugé au prince illégitime, candidat d'Amalric et de Montfort. Tout à coup Innocent se ravise. Il sort de cette contradiction, et du même coup étend les droits du Saint-Siège. Il proclame sa juridiction divine et cite la reine Marie, le comte Guilhem et les consuls de Montpellier à son tribunal. Il adjuge la terre à Marie, laisse le titre vide au prétendant, confirme leurs libertés aux consuls et retient pour le Saint-Siège la suzeraineté de saint Pierre. Alors comparut aussi Bermond d'Anduze. Les deux causes étaient connexes. Le César sacerdotal, en jugeant ces principicules cévenols, affir-

mait sur les trônes et les sceptres de la terre sa domination théocratique.

Sur le trône judicial du monde, Innocent III était joué et trompé. Cet infaillible ne parvenait plus à savoir la vérité sur la croisade. Il avait ordonné à ses légats de recevoir la justification du comte Ramon, et ces légats serviles, désobéissant au pontife, l'entouraient de calomnies et d'un nuage de mensonges sur le prince spolié. Arnauld-Amalric, en ceignant la tiare, usurpait le duché de Narbonne. Montfort s'intitulait comte de Toulouse, avant même d'avoir conquis cette métropole. Il s'adjugeait tous les domaines de la maison de Saint-Gélis, malgré le Pape, et régularisait de son chef son investiture frauduleuse aux assises de Pamiers. Le char d'airain de la croisade roulait sur les mêmes pentes où l'avait lancé l'automédon romain. Le phaéton épouvanté voulait enrayer, ralentir le char fulgurant, mais les chevaux, ivres de sang, n'écoutaient ni *le frein ni la voix*, et un démon aiguillonnait ce quadrige de l'enfer.

Innocent III écrivit à ses légats, Arnauld Amalric et Ramon d'Uzès (fin d'avril 1212). « Quoique Ramon, comte de Toulouse, ait été trouvé coupable en plusieurs choses contre Dieu et contre l'Eglise, et que nos légats aient excommunié sa personne et abandonné ses états au premier occupant, cependant il n'a pas été encore condamné comme hérétique et convaincu complètement de la mort de Pierre de Castelnau. C'est pourquoi nous avons ordonné qu'on lui assigne un jour pour se purger, suivant la forme marquée dans nos lettres, nous réservant de rendre

là-dessus une sentence définitive. Nous ne comprenons donc pas pour quelle raison nous pourrions accorder à d'autres ses états qui ne lui ont pas été ôtés, ni à ses héritiers, surtout pour ne pas paraître lui avoir extorqué frauduleusement les châteaux qu'il nous a remis; l'Apôtre veut qu'on s'abstienne de l'apparence même du mal. Nous mandons à l'évêque de Riez et à Me Thédise d'y procéder selon la forme prescrite. Mais qu'ils ne manquent pas de nous instruire de la vérité [1]. »

Ainsi, malgré les ordres formels d'Innocent III, l'évêque de Riez et Me Thédise avaient repoussé la justification du comte de Toulouse. Ils avaient livré ses domaines à Montfort, et Simon avait scellé son usurpation par les assises de Pamiers. C'est alors (janv. 1213) que le pontife reçut à Rome l'ambassade du roi d'Aragon. L'évêque de Ségovie et le docteur Colombi parlèrent au Pape, et le Pape transmit leurs harangues aux légats :

« Pierre, roi d'Aragon, notre cher fils, nous a fait savoir qu'il avait refusé de secourir le vicomte de Béziers, son vassal, qui implorait son assistance, après la publication de la croisade contre les hérétiques *provençaux*, lorsque les croisés furent entrés sur les terres de ce vicomte; et que pour ne pas retarder l'exécution des desseins de l'Eglise, il avait mieux aimé manquer aux catholiques que de protéger les hérétiques mêlés avec eux; en sorte que le vicomte, se trouvant sans protection, a perdu tous ses domaines *et a été enfin tué misérablement*. Vous, arche-

1. Innocent III, l. XV, ep. 102.

vêque de Narbonne et Simon de Montfort, ayant conduit ensuite l'armée des croisés dans les domaines du comte de Toulouse, vous ne vous êtes pas contentés d'envahir tous les lieux où il y avait des hérétiques, mais vous vous êtes encore emparés de ceux dans lesquels il n'y avait aucun soupçon d'hérésie ; car ayant exigé le serment des peuples du pays et leur ayant permis d'y demeurer, il n'est nullement vraisemblable qu'ils soient hérétiques. Les mêmes ambassadeurs nous ont remontré que vous avez usurpé le bien d'autrui avec tant d'avidité et si peu de ménagements, qu'à peine de tous les domaines du comte de Toulouse lui reste-t-il la ville de ce nom, avec le château de Montauban. Entre ces domaines usurpés, le roi d'Aragon marque le pays que Richard, roi d'Angleterre, avait donné à sa sœur en la mariant avec ce comte, les terres des comtes de Foix, de Commenges, et celles de Gaston de Béarn. Ce prince se plaint, de plus, de ce que vous, archevêque de Narbonne et Simon de Montfort, avez obligé les sujets de ces trois comtes, quoiqu'ils soient ses vassaux, à prêter serment de fidélité à un autre, dans les domaines que vous avez envahis. Il ajoute qu'à son retour de la guerre contre les Sarrasins, le comte de Toulouse l'ayant été trouver et lui ayant exposé ce qu'il avait souffert de la part des croisés, il avait attribué à ses péchés le refus que l'Eglise faisait de recevoir la satisfaction qu'il offrait, étant disposé d'exécuter tous nos ordres autant qu'il serait possible. Que ce comte lui avait dit ensuite que, pour n'être pas le seul à souffrir une pareille confusion, il lui remettait ses domaines, son fils et sa femme, sœur

de ce prince, afin qu'il prît leur défense ou qu'il l'abandonnât, comme il jugerait à propos. Le roi marque ensuite qu'étant sur le point d'essuyer un affront sur ce sujet, et que n'étant pas juste que la peine soit plus grande que le délit, il nous supplie humblement de conserver le comté de Toulouse pour le fils de ce comte, qui n'a jamais été imbu de l'erreur et qui ne le sera jamais, avec la grâce de Dieu. Il a promis de garder en son pouvoir tant le fils du comte de Toulouse que le comte lui-même, tout le temps qu'il nous plaira, afin de faire instruire le premier dans la foi et avoir soin de son éducation, et d'apporter toute son attention pour extirper l'hérésie du royaume d'Aragon et pour y faire fleurir la foi catholique : avec offre de donner pour l'observation de toutes ces choses telle caution que le Saint-Siège demandera. Enfin, il a déclaré que le comte de Toulouse est prêt à faire pour le passé la pénitence que nous voudrons lui imposer, et d'aller servir contre les infidèles, soit dans les pays d'outre-mer, soit en Espagne, sur les frontières des Sarrasins. Au reste, comme l'affaire est difficile et qu'elle a été conduite à une fin assez heureuse, on doit y procéder avec beaucoup d'attention pour ne pas détruire légèrement ce qui avait été exécuté avec tant de peine. C'est pourquoi nous vous ordonnons d'assembler un concile dans un lieu commode et assuré, d'y convoquer tous les archevêques, évêques, abbés, comtes, barons, consuls et recteurs que vous jugerez à propos. Et après leur avoir proposé les demandes et les désirs du roi d'Aragon, sans aucune considération humaine, de nous envoyer leur

avis afin de statuer ensuite tout ce qui sera convenable [1]. »

Innocent III écrivit en même temps à Montfort : « L'illustre roi d'Aragon nous fait remontrer par ses ambassadeurs que vous guerroyez, non seulement contre les hérétiques, mais encore contre les catholiques; que vous répandez le sang des innocents et envahissez les terres des comtes de Foix, de Commenges et de Béarn, ses vassaux non suspects, et que vous ravissez leurs terres dans le temps où il fait la guerre aux Sarrasins. Rendez leurs terres à ces princes, rendez au roi l'hommage que vous lui devez pour Carcassonne ; qu'on ne dise pas que vous travaillez pour votre intérêt et non pour la foi [2]. »

Enfin le pontife, magnanime cette fois et bien inspiré, ordonne à Arnauld-Amalric de suspendre la croisade, de détourner la guerre contre les Sarrasins et d'en conférer avec le roi d'Aragon [3].

Il est évident qu'Innocent III est changé. Ce n'est plus le pontife foudroyant. Il sort de sa bouche un accent humain. Qui l'a donc ainsi transformé? Est-ce la voix du roi d'Aragon? Est-ce le cri de l'Aquitaine égorgée? Est-ce le chœur des villes martyres, Béziers, Carcassonne et Lavaur remontant du fond de l'abîme? Le vice-Dieu, qui se croyait le vicaire du Christ, s'est-il entrevu avec horreur dans la chaire du monde catholique comme un spectre d'Attila, une larve de Satan?

1. Innocent III, l. XV, ep., 212.
2. Ibid. 213. — 3. Ibid. 214.

CHAPITRE II

Le roi d'Aragon vient à Toulouse. — Concile de Lavaur. — Il rejette les propositions du roi. — Il rend compte de ses résolutions au pape.

Ramon VI, nous l'avons vu, s'était rendu à Saragosse pour implorer les secours du roi d'Aragon. Le vainqueur de Tolosa fut ému des malheurs du prince vaincu. Malgré l'hiver, il résolut de passer les Pyrénées. Vers l'Épiphanie, il arrivait à Tou louse. « O Toulouse, s'écrie un moine furieux, vrai nid d'hérétiques, tabernacle de voleurs ! » Tabernacle, en effet, mais de volés, de proscrits, de tous les déshérités du Midi. La patrie romane était réduite aux murailles de sa métropole. Ce camp de Faidits dut saluer avec un enthousiasme attendri le vainqueur de l'Islam. Sa victoire sur les Maures présageait son prochain triomphe sur les croisés. Il se posait en roi des proscrits. Il choisit des soldats, des écuyers, des chevaliers. Il en créa une seconde milice urbaine pour repousser les deux Montfort et

le comte Baudouin qui venaient chevaucher autour de Toulouse.

Sur l'ordre impératif d'Innocent III, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Riez et Me Thédise durent enfin convoquer un concile pour la purgation canonique de Ramon VI. Ce concile, réuni d'abord à Avignon, fut bientôt, pour raison d'insalubrité, transféré à Lavaur, la cité tragique. Il délibéra sur les ossements d'Améric et de Géralda de Laurac, et de trois cents martyrs. Ce concile conciliateur fut dominé par les grands chefs de la guerre et du massacre. Le roi d'Aragon voulut préalablement conférer de la paix avec Simon de Montfort et l'abbé de Citeaux. L'entrevue se fit entre Toulouse et Lavaur, probablement à Vertfeuil, lieu consacré par une mission de saint Bernard. Pierre de Vaucernai s'y trouvait à la suite de son oncle, l'évêque de Carcassonne[1]. Le monarque pria l'archevêque de Narbonne et les autres prélats de restituer leurs domaines aux comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix et de Béarn. Le sombre dictateur de la croisade feignit de se désister de son omnipotence en faveur du concile. Il répondit : « Rédigez par écrit toutes vos demandes et envoyez-les, signées et scellées, aux évêques réunis à Lavaur. » Le roi pria le comte de Montfort et le prince de Sidon de ne pas faire de mal pendant huit jours à leurs ennemis. Simon répondit farouchement : « Je ne me désisterai pas de

1. Pierre est ici plus croyable que don Vaissette, qui prétend que l'entrevue eut lieu à Lavaur.

faire du mal ; mais par révérence pour vous, je cesserai de faire du bien, durant ces huit jours. » Pierre II, de son côté, promit une suspension d'hostilités qui, selon le chroniqueur, ne fut point tenue par les princes romans.

Trois jours après le monarque écrivit, de Toulouse, ses demandes aux prélats de Lavaur.

Demandes du roi des Aragonais aux prélats réunis en concile dans la ville de Lavaur :

« Pierre, par la miséricorde de Dieu, roi d'Aragon, pour Ramon, comte de Toulouse, lequel désire retourner au giron de notre mère l'Eglise, requiert humblement de vos Saintetés et les prie instamment, pour qu'en donnant satisfaction personnelle de tous excès quelconques, selon qu'il aura paru convenir à l'Eglise elle-même, ainsi que des dommages et torts apportés aux diverses églises et aux prélats, suivant ce que la clémence de cette sainte Mère jugera devoir enjoindre au comte, il soit par grâce et miséricordieusement rétabli dans ses possessions et autres choses qu'il a perdues. »

« Que si, par cas, l'Eglise, en punition des fautes du comte, ne voulait entendre à la demande du roi, il requiert et prie pour le fils comme pour le père, en telle sorte cependant que celui-ci n'en rende pas moins personnelle satisfaction pour tout excès commis, soit en marchant aux frontières des Sarrasins avec chevaliers, pour secourir les chrétiens, soit en allant outre-mer, selon que l'Eglise décidera être le mieux expédient. Quant à l'infant, qu'il soit tenu en sa terre sous garde bien diligente et surveillance très fidèle, en l'honneur de la sainte Eglise romaine,

jusque à temps que signes manifestes se fassent voir chez lui de bonne nature et généreuse. »

« Le comte de Commenges ne fut jamais hérétique. Il ne fut jamais le défenseur, mais plutôt l'adversaire des hérétiques. Il a perdu des domaines pour avoir assisté son seigneur et cousin le comte de Toulouse. Le roi demande encore et prie pour lui, comme pour son vassal, que restitution lui soit faite de ses domaines, sauf pareillement telle satisfaction que lui commandera l'Eglise, s'il semble qu'il ait manqué en quelques points. »

« Le comte de Foix non plus n'est ni ne fut hérétique. Le roi demande pour lui, et prie comme pour son parent bien-aimé, auquel sans honte il ne peut faillir ni justement en tel besoin, qu'en sa faveur et révérence pour lui, il soit réintégré dans ses choses : moyennant toutefois qu'il satisfera à l'Eglise, en tout et pour tout ce en quoi la clémence de cette bonne Mère jugera qu'il s'est rendu coupable. »

« Pour Gaston de Béarn, son vassal, le roi demande et prie affectueusement qu'il soit rétabli dans ses terres et feauté des siens vassaux, d'autant plus qu'il est prêt à obéir et se soumettre aux ordres de l'Eglise, devant juges non suspects, si d'aventure il ne nous est loisible ouïr sa cause et l'expédier. »

« Au demeurant, pour tout ce qui précède, le roi a cru qu'il fallait invoquer miséricorde plutôt que jugement, adressant à votre clémence ses clercs et ses barons, et tenant pour ratifié sur les points ci-contenus tout ce que vous ordonnerez avec eux ; suppliant

qu'en ce fait vous daigniez user d'une telle circonspection et diligence que le secours des barons et du comte de Montfort puisse être bientôt donné aux affaires de la chrétienté, dans le pays d'Espagne, pour l'honneur de Dieu et l'agrandissement de notre sainte mère l'Église. »

« Donné à Toulouse le 7e jour avant les Calendes de février. »

Le roi Pierre, dans sa lettre, manque de sincérité. Il inculpe trop l'infortuné Ramon. Il insiste trop sur son envoi outremer, exil qui mettait l'infant sous la tutelle de l'Eglise ou du monarque. Il rappelle trop, et d'une manière absolue, le vasselage partiel, contesté ou chimérique, des princes pyrénéens. Il parle en suzerain pour profiter des ruines accumulées par Montfort, et prévenir l'invasion imminente du roi de France. Enfin, et plus noblement, il cherche à détourner la croisade et son terrible chef contre l'Espagne musulmane. Le Concile est bien plus sincère et plus véridique dans son implacable fanatisme. Nous transcrivons intégralement sa réponse. Ses discours sont des harangues de l'histoire, et leur phraséologie verbeuse et barbare peint le siècle :

« A l'illustre et très-cher en Jésus-Christ, Pierre, par la grâce de Dieu roi des Aragonais et comte des Barcelonais, le Concile, réuni à Lavaur, salut et sincère affection dans le Seigneur ! »

« Nous avons vu les pétitions et pièces que Votre royale Sérénité nous a adressées pour le comte de Toulouse et son fils, les comtes de Foix, de Commenges, et le noble homme Gaston de Béarn, dans lesquelles lettres, entre autres choses, vous vous

dites un dévot fils de l'Église : pourquoi nous rendons actions de grâces au Seigneur Jésus-Christ, et à Votre Grandeur royale, et en tout ce que nous pourrons faire selon Dieu, nous admettrons affectueusement vos prières, à cause de ce mutuel amour que notre sainte mère l'Eglise romaine vous porte, à ce que nous voyons, et vous à elle, non moins que par révérence pour Votre Excellence royale. »

« Quant à ce que vous demandez et priez à l'égard du comte de Toulouse, nous avons cru devoir répondre à Votre royale Sérénité que ce qui touche la cause du comte et de son fils, laquelle dépend du fait de son père, n'a, par autorité supérieure, été du tout laissé à notre décision, vu que le comte de Toulouse a fait, sous forme certaine, commettre son affaire par le seigneur Pape à l'évêque de Riez et à maître Thédise ; à quel sujet, comme nous croyons, vous gardez en fraîche mémoire combien de grâces fort grandes le seigneur Pape accorda au dit comte après ses nombreux excès ; pareillement quelle faveur le vénérable archevêque de Narbonne, légat du Siège apostolique et pour lors abbé de Citeaux, fit, il y a deux ans, si nous nous en souvenons bien, au même comte, sur votre intercession et en considération de vos prières. »

« En effet le légat consentait à ce qu'il conservât intactes et tout entières ses seigneuries et propriétés, et que lui demeurassent aussi dans leur intégrité les droits qu'il avait sur les châteaux des autres hérétiques qui faisaient partie de son fief, sans albergue, quête ni chevauchée ; en outre, pour ce qui est des châteaux qui appartenaient aux autres hérétiques et

n'étaient de son fief, lesquels ce comte disait monter à cinquante, le légat voulait bien encore que la quatrième partie, voire la troisième, tombât en sa possession [1]. »

« Toutefois, méprisant cette grande grâce du seigneur Pape, du susdit légat et de l'Eglise de Dieu, le comte, allant droit contre tous les serments qu'il avait anciennement prêtés aux mains des légats, ajoutant iniquité sur iniquité, crime sur crime, mal sur mal, a attaqué l'Eglise de Dieu, et a porté grandement dommage à la chrétienté, traitant et s'alliant avec les hérétiques et routiers, si bien qu'il s'est rendu indigne de toutes faveurs et de tous bienfaits. »

« Quant à ce que vous demandez pour le comte de Commenges, nous avons jugé devoir en cette façon vous répondre sur ce point : savoir qu'il nous a été donné à tenir pour certain que, comme il a, après nombre d'excès et de violations de serment, contracté alliance avec les hérétiques et leurs fauteurs, et d'accord avec ces pestiférés combattu l'Eglise, bien qu'il n'eût jamais été lésé en rien, bien qu'ensuite il ait été soigneusement admonesté de se déporter de tels actes, et, revenant au cœur de l'Eglise, de se réconcilier à l'unité catholique, néanmoins ce dit comte a persévéré dans sa méchanceté ; en sorte qu'il est retenu dans les liens de l'excommunication et de l'anathème. Même, dit-on, le comte de Toulouse a certifié maintes et maintes fois que ce fut le comte de Commenges qui le poussa à la guerre, d'où il suit que ce dit comte fut en cela l'auteur des maux qu'elle a causés

1. P. de Vaux-Cernay, ch. 43.

en si grand nombre à l'Eglise. Cependant, s'il se montrait tel qu'il méritât le bienfait de l'absolution, après qu'elle lui serait accordée et qu'il aurait le droit d'ester en jugement, l'Eglise ne lui dénierait justice au cas où il aurait quelque plainte à former. »

« En outre, Votre Grandeur royale demande pour le comte de Foix. A quoi nous répondrons qu'il est constant à son sujet que depuis longtemps il a été recéleur des hérétiques, d'autant qu'il n'est douteux qu'il faille nommer ainsi ceux qui s'appellent *croyants*. Le même comte, après ses excès multipliés, après tous ses serments, le rapt des personnes et des biens, la capture des clercs et leur détention dans les cachots, (pourquoi et beaucoup d'autres causes il a été frappé du couteau d'anathème), voire après la grâce que le susdit légat lui avait octroyée en faveur de votre intercession, a fait un sanglant carnage des Croisés, qui, dans leur pauvreté et simplicité pieuses, marchaient au service de Dieu contre les hérétiques de Lavaur. »

« Pourtant quelle était cette grâce et combien grande, c'est ce dont Votre royale Grandeur se souvient bien, à ce que nous pouvons croire, puisque c'était à sa prière que le légat offrit composition à ce comte ; et si cette composition ne fut faite, c'est qu'il ne l'a voulu. Il existe, en effet, des lettres adressées au comte de Montfort et scellées de votre sceau royal, lesquelles contiennent la clause suivante : « Nous vous disons de plus que si le comte de Foix ne veut se tenir à cette décision, et que par suite vous n'écoutiez point les prières que nous ferions

pour lui, nous ne cesserons pas pour cela d'être en paix avec vous. » Toutefois si ce dit fait en sorte d'obtenir le bénéfice de l'absolution, et qu'après en avoir mérité la grâce il se plaigne en quelque point, l'Eglise ne lui déniera justice. »

« Vous demandez encore et priez pour Gaston de Béarn ; qu'il soit rétabli dans ses domaines et féauté des siens vassaux. Sur quoi nous vous répondrons, pour ne rien dire actuellement d'autres nombreux griefs, ou plutôt innombrables, portés contre lui, qu'allié du moins aux hérétiques et à leurs fauteurs ou défenseurs contre l'Eglise et les Croisés, il est persécuteur très notoire des églises et des membres du clergé. Il a été au secours des Toulousains au siège de Castelnaudari ; il a près de lui l'assassin de frère Pierre de Castelnau, légat du siège apostolique ; il a longtemps retenu en sa compagnie des routiers et les y retient encore. L'an passé, il les a introduits dans l'église cathédrale d'Oléron, où ayant coupé la corde qui soutenait la custode du Saint-Sacrement, ils firent tomber à terre le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel, chose horrible à dire seulement, fut répandu sur le pavé. De plus, en infraction de ses serments, il a usé de violence envers les clercs : pourquoi et plusieurs autres raisons que nous taisons présentement, il a été enchaîné dans les liens, de l'excommunication et de l'anathème. Néanmoins s'il donnait satisfaction à l'Eglise autant qu'il le doit, et s'il obtenait le bénéfice de l'absolution, on ferait droit à ses plaintes, au cas qu'il en eût quelqu'une à présenter. »

« En effet, sans cette condition, il ne serait conve-

nable à Votre royale Majesté, très-illustre prince, d'intercéder pour les susdits, tous excommuniés ; et pour nous, n'oserions répondre d'autre sorte sur tels faits et telles personnes. A cette cause, admonestons et exhortons en Dieu Votre Sérénité royale qu'elle daigne avoir en mémoire l'honneur que lui fit le siège apostolique, et celui qu'il fait actuellement à votre illustre beau-frère (Frédéric II) le roi de Sicile; de même que ce que vous avez promis au seigneur Pape lors de votre sacre, et les commandements qu'en avez reçus [1]. Nous prions le ciel qu'il vous conserve longtemps pour l'honneur de Dieu et de la sainte Eglise romaine. Que si, par cette réponse de nous, n'était Votre royale Majesté bien satisfaite, nous aurons soin de communiquer le tout au seigneur Pape, pour la révérence et grâce que nous vous portons. »

« Donné à Lavaur le 15e jour avant les calendes de février (1212). »

Pierre de Vaucernai fut le secrétaire du Concile, car les mêmes phrases se retrouvent dans ses chroniques : phrases longues et lourdes, latinité de fer, armée, comme la hallebarde de Montfort, d'un glaive, d'une hache, et d'un assommoir.

Le roi d'Aragon, se voyant débouté, demanda une trève entre Montfort et Ramon VI jusqu'à Pentecôte, ou du moins jusqu'à Pâques. Les évêques refusèrent encore, craignant que cette suspension d'armes ne refroidît le zèle guerrier des Croisades du

1. Pierre fut couronné par le pape en 1204, et Frédéric II en 1212.

nord. Le prince proposa d'autres accommodements; ils furent tous rejetés par le Concile qui crut y voir l'intention secrète du rétablissement de Ramon VI et des Faidits dans leurs domaines. Il ne voulut, dit le chroniqueur, ni *lâcher* les terres ni *relâcher* les guerres. Le monarque indigné déclara qu'il prendrait sous sa protection les excommuniés, et appela comme d'abus au siège apostolique. C'est alors que l'archevêque de Narbonne, légat du Saint-Siège, lui adressa cette lettre qui sent la foudre :

« Au très-illustre seigneur Pierre, par la grâce de Dieu roi d'Aragon, frère Arnauld, par la miséricorde divine archevêque de Narbonne, légat du siège apostolique, salut en charité de cœur et par les entrailles de Jésus-Christ. Nous avons appris, non sans grande émotion et amertume d'esprit, que vous vous disposez à prendre sous votre protection, et à défendre contre l'armée du Christ, la cité de Toulouse et le château de Montauban, ensemble les terres abandonnées à Satan, à cause du crime d'hérésie et d'autres forfaits horribles, séparées de toute communion avec notre mère l'Eglise, et livrées aux Croisés par l'autorité de Dieu, dont le saint nom y est si gravement blasphémé. Comme donc ces choses ne pourraient que nuire non seulement à votre salut mais à votre dignité royale, nous prions du fond de nos entrailles Votre royale Grandeur, et l'exhortons dans le Seigneur, de la part de notre Dieu rédempteur Jésus-Christ et de son très-saint vicaire, notre seigneur le Souverain Pontife, dont l'autorité nous est déléguée; nous vous faisons inhibitions que vous défendiez les susdites terres, et

que, communiquant avec les excommuniés, il vous arrive d'encourir la tache d'anathème. Nous ne voulons du reste cacher à Votre Sérénité que si vous croyez devoir laisser aucun des vôtres pour la défense de ces lieux, comme ils seront excommuniés de droit, nous vous ferons publiquement déclarer tel en tant que défenseur des hérétiques. »

Le roi d'Aragon ne tint aucun compte de cette semonce insolente de l'abbé de Cîteaux. Il prit sous sa protection Toulouse, les princes pyrénéens, et les peuples réfugiés dans la grande cité romane. Il se déclara magnanimement le défenseur de l'Aquitaine, le champion de l'humanité. Il reçut l'hommage de Toulouse abandonnée du roi de France. La guerre continua avec ses embuscades, ses rencontres, ses pillages, ses meurtres, ses proies. C'est au milieu de ce tumulte d'armes que le Concile prolongea le tumulte de ses paroles d'airain, et le compte rendu qu'il en fit au Vatican clôtura sa session orageuse par un dernier coup de tonnerre.

CHAPITRE III

Le concile de Lavaur député au pape et fait son apologie générale. — Lettres particulières des évêques méridionaux. — A ces lettres du concile le roi d'Aragon oppose les actes de la ville de Toulouse et des princes pyrénéens. — Il tâche de contracter une alliance et un mariage avec la maison de France.

Les prélats de Lavaur, avant de se disperser, écrivirent au Pape pour justifier le Concile. Ils chargèrent de leur missive l'évêque de Commenges, l'abbé de Clairac, Guillaume, archidiacre de Paris, Thédise, chanoine de Gênes et Pierre de Mars, correcteur des lettres apostoliques. Ils devaient commenter la lettre de vive voix.

Le comte de Toulouse, avant leur départ, fit une dernière tentative pour fléchir l'évêque de Riez et Me Thédise. Il leur envoya le chevalier de Cambon, avec un notaire qui devait être le savant légiste Gui de Cap-de-Porc. Ils refusèrent de conférer avec Ramon VI, pour les raisons énumérées dans la lettre du Concile.

Les évêques disaient au Pape :

« A leur très-saint Père en Jésus-Christ et très

bienheureux seigneur Innocent, par la grâce de Dieu Souverain Pontife, ses humbles et dévoués serviteurs, les archevêques, évêques et autres prélats des églises, réunis à Lavaur pour les affaires de. la sainte foi, souhaitent de toute affection longueur de vie et santé. »

« Pour autant que la langue ni la plume ne nous suffisent pour rendre dignes actions de grâces à la sollicitude de Votre Paternité, nous prions le distributeur de tout bien qu'il supplée en cet endroit à notre défaut, et vous octroie abondamment toutes les faveurs qu'avez accordées à nous, aux nôtres et aux églises de ces contrées. Comme en effet la peste d'hérésie, semée sur elles des anciens jours, se fut de notre temps accrue à tel point que le culte divin y était tombé en opprobre et dérision, que les hérétiques d'un côté et les routiers de l'autre y violentaient le clergé, et saccageaient les biens ecclésiastiques, et que le prince comme le peuple, donnant en mal sens, y ont dévié de la droite ligne de la foi, vous avez employé très sagement vos armées de Croisés à nettoyer les souillures de cette peste infâme, de même que leur très-chétien général, le comte de Montfort, athlète de toutes pièces, intrépide et invincible champion des combats de Dieu. Si bien que l'Eglise, qui en ces quartiers était si misérablement déchue en ruines, commence à relever la tête, et que toute opposition et erreur étant détruites pour majeure partie, ce pays, longtemps rempli de sectateurs du dogme pervers, s'habitue enfin au culte de la divine religion. Toutefois subsistent encore quelques restes de ce fléau empesté, savoir la

ville de Toulouse avec quelques châteaux, où, comme les ordures qui tombent dans un égout, va s'amasser le résidu de la corruption hérétique, et desquels le maître et seigneur, c'est, pour dire, le comte de Toulouse qui, depuis longue date, comme il vous a été bien souvent rapporté, s'est montré fauteur et défenseur de l'hérésie, attaque l'Eglise de toutes les forces qui lui sont demeurées, s'opposant du plus qu'il peut aux adorateurs de la foi en faveur de ses ennemis. »

« Car depuis le jour où il est revenu d'auprès de Votre Sainteté, muni d'ordres dans lesquels vous usiez pour lui de miséricorde plus même qu'il n'en avait besoin, l'ange de Satan est entré dans son cœur, comme il appert très clairement. Et payant d'ingratitude les bienfaits de votre grâce, il n'a rien accompli des choses qu'il avait promises en votre sainte présence; ainsi a-t-il augmenté outre mesure les péages auxquels il avait souvent renoncé, et s'est tourné du côté de quiconque il a su notre ennemi et celui de l'Eglise. Espérant sans doute trouver des forces contre elle dans l'assistance d'Othon, ce rebelle à l'Eglise et à Dieu, il menaçait ouvertement, ainsi qu'on l'assure, et comptant sur son secours, d'extirper de ses possessions l'Eglise comme le clergé, à jamais et radicalement, s'étudiant dès lors à soutenir et caresser plus chaudement encore que par le passé les hérétiques et routiers, dont il avait si souvent abjuré le parti. En effet, lorsque l'armée des catholiques assiégeait Lavaur, où était le siège de Satan et comme la province de la méchante erreur, ledit comte a envoyé au secours des pervers des cheva-

liers de ses clients, outre qu'en un sien château appelé Cassers, ont été trouvés et brûlés par les Croisés plus de cinquante hérétiques, plus une immense multitude de leurs *croyants*. D'abondant, il a appelé, contre l'armée de Dieu, Savari, ennemi de l'Eglise, sénéchal du roi d'Angleterre, avec lequel il a osé assiéger, dans Castelnaudari, le susdit lutteur pour le Christ, le noble comte de Montfort ; mais la dextre du Christ le frappant, sa présomption a tourné bien vite à sa honte, tellement qu'une poignée de catholiques a mis en fuite une foule infinie d'Ariens. »

« Au demeurant, frustré de son espoir dans Othon et le roi d'Angleterre, comme celui qui s'appuie sur un roseau, il a imaginé une abominable iniquité et député vers le roi de Maroc, implorant son assistance, non seulement pour la ruine de nos contrées, mais pour celle de la chrétienté tout entière, ce qu'a empêché la divine miséricorde. Ayant chassé l'évêque d'Agen de son siège, il l'a dépouillé de tous ses biens, a pris l'abbé de Moissac et tenu en captivité l'abbé de Montauban presque durant une année. Ses routiers et complices ont soumis à toute espèce de tortures des pèlerins clercs et laïques en quantité innombrable ; ils les ont retenus longtemps en prison, où quelques-uns sont encore. Et par tous ces faits et gestes ne s'est point apaisée sa fureur ; sa main est toujours étendue contre nous ; en sorte que chaque jour il devient pire que soi-même et fait à l'Eglise de Dieu tout le mal qu'il peut, par lui, son fils, et consorts, les comtes de Foix, de Commenges et Gaston de Béarn, les plus scélérats des hommes et pervers comme lui.

Finalement, aujourd'hui que, par suite de la vengeance divine et de la censure ecclésiastique, l'athlète de la foi, le comte très-chrétien, s'est emparé par justes et pieux combats de presque toutes leurs terres, et en tant qu'ils sont ennemis de Dieu et de l'Eglise, eux, persistant dans leur malice, et dédaignant de s'humilier sous la puissante main de Dieu, ont eu dernièrement recours au roi d'Aragon, à l'aide duquel ils entendent peut-être circonvenir votre clémence et faire pièce à l'Eglise. En effet, ils l'ont amené à Toulouse pour avoir une conférence avec nous qui, du mandat du légat et de vos délégués, nous étions réunis à Lavaur. Ce qu'il a proposé et comment, ce qui est plus, ce que nous avons cru lui devoir répondre, c'est ce que vous connaîtrez à plein par les copies que nous vous envoyons scellées, communiquant le tout à Votre Sainteté d'un commun avis et d'accord unanime, et par là mettant nos âmes à l'abri du cas où, faute de signification, quelque chose serait omise de ce qui touche aux affaires de la foi. Sachez aussi pour certain que si le pays enlevé aux susdits tyrans, si justement et avec si grande effusion du sang des chrétiens, leur était restitué ou à leurs héritiers, non seulement une nouvelle erreur dominerait, pire que la première, mais une ruine incalculable deviendrait imminente pour le clergé et pour l'Eglise. Enfin, ne croyant devoir noter une à une sur la présente page les énormités abominables et les autres des susdits, pour ne paraître composer un volume, nous avons placé dans la bouche des nonces certaines choses qu'ils pourront de vive voix porter jusqu'à vos saintes oreilles. »

On aura remarqué que Ramon VI de Toulouse est accusé, comme le fut Ramon II de Tripoli, son cousin, de connivence avec les musulmans : le premier avec Mohamet, le second avec Saladin. La calomnie rebondissait d'Orient en Occident. Les deux princes étaient libres-croyants et moururent pour un christianisme plus pur que celui des Croisades : ils étaient les héros de l'esprit, et, comme dit le poète, les martyrs du *Christ spirituel*.

Outre cette apologie générale plusieurs prélats écrivirent de leur chef au Pontife. L'archevêque de Bordeaux et ses suffragants de Bazas et de Périgueux félicitaient le pape d'avoir exterminé l'hérésie par Simon de Montfort, et le suppliaient d'achever son œuvre, c'est-à-dire d'adjuger le Midi au chef de la Croisade. Bertrand, archevêque d'Aix, et plusieurs abbés de Provence répétèrent les mêmes vœux inhumains sur la destruction de fond en comble de Toulouse, et sur l'anéantissement de la maison de Saint-Gélis. L'évêque de Béziers alla plus loin, et recommanda au pontife « de se défier du roi d'Aragon, le nouveau chef et le plus puissant défenseur de l'hérésie. » Ainsi parlèrent Michel, archevêque d'Arles, Bertrand de Cavaillon, Gui de Carpentras, Gui d'Orange, Geoffroi de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Rambaud de Vaison, Gui de Maguelonne, et Pons, abbé de Saint-Gilles. Chargés de ces lettres et de ces anathèmes, les mandataires du Concile partirent pour Rome[1].

Le roi d'Aragon, averti par ses ambassadeurs

1. P. de Vaux-Cernay.

que le Pape avait ordonné à l'archevêque de Narbonne de révoquer la Croisade, et à Montfort de restituer leurs terres aux princes pyrénéens, se flatta de gagner entièrement Innocent III. Aux lettres du Concile de Lavaur, il opposa les actes du comte de Toulouse, de l'Infant, des consuls, des comtes de Foix, de Béarn et de Commenges, déclarant remettre leurs personnes et leurs terres aux mains du Souverain Pontife. Ces pièces furent problablement rédigées par Gui de Cap-de-Porc, le grand légiste de la patrie romane. L'archevêque de Tarragone et les évêques et abbés aragonais et catalans, qui avaient représenté le monarque au Concile de Lavaur, vidimèrent ces actes à Perpignan et les envoyèrent à Rome par l'évêque de Ségorbe. Ainsi deux nefs, parties de Marseille et de Barcelone, traversaient le golfe de Roland, conduisant les orateurs de la Croisade et de l'Aquitaine devant le Saint-Siège, ce tribunal du monde.

Le roi d'Aragon, en même temps, envoyait l'évêque de Barcelone à la cour de France avec mission de publier que le Pape avait révoqué la Croisade. Il voulait s'attacher Philippe-Auguste et empêcher le prince Louis, qui, malgré son père, avait pris la croix, de venir chevaucher dans le Midi avec la noblesse de France. Il voulait arrêter ces secours que Montfort attendait pour achever la conquête de l'Aquitaine. Pour mieux tarir dans leur source ces torrents orageux de la Croisade du Nord, il chargea ses ambassadeurs de demander en mariage la fille de Philippe-Auguste.

CHAPITRE IV

Le roi d'Aragon cède Montpellier à son beau-frère Guilhem IX. — Il veut s'allier à la maison de France. — Il défie Montfort. — Il est condamné par Innocent III.

Le roi d'Aragon, *dégoûté depuis longtemps de la reine Marie*, dit un moine, s'efforçait de la répudier; sa double ambassade à Rome et à Paris n'avait d'autre but que d'obtenir du Pape son divorce, et de Philippe-Auguste une alliance avec une princesse de France.

Jamais union plus mal assortie que celle du roi et de la reine d'Aragon. Marie était hideuse, Pierre était un prince superbe. Elle était d'une bigoterie byzantine; lui, s'était ouvert aux idées nouvelles. Elle s'était déclarée pour la Croisade et avait livré son fils à Simon de Montfort; il était l'adversaire de Montfort, l'ennemi des Croisés et l'Agamemnon des princes pyrénéens. Ce fut pour s'attacher un nouveau confédéré qu'il céda à son beau-frère et cousin Guilhem IX, qui les disputait à Marie comme fiefs mâles, la ville et le comté de Montpellier.

Ce procès des infants de Montpellier était pendant depuis dix ans en cour de Rome. Innocent III avait d'abord reconnu les droits de Marie ; puis il avait penché vers Guilhem qui se serait reconnu vassal du Saint-Siège. Le roi d'Aragon l'enlevait au Pape et le rattachait à la cause nationale par la cession de Montpellier.

Cette cession fut faite à Toulouse (avril 1213) en présence des comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix, de Roussillon, et des Ricos Hombres de Catalogne et d'Aragon, de la suite du Monarque. Marie était donc menacée dans son mariage et dans son domaine, dans sa *légitimité* et dans son rang royal. La reine, pour défendre son double droit, se rendit à Rome. L'affaire fut plaidée en Consistoire. Le Pape confirma la légitimité de la naissance et du mariage de Marie (février 1213). Il ordonna à Pierre II de reprendre la reine, sous peine d'excommunication. Pierre ne revit plus Marie, qui ne revint pas de Rome. Elle y soutenait un troisième procès contre les consuls de Montpellier qui ne lui payaient pas ses revenus, avaient démoli le palais comtal, et exerçaient dans leur ville les droits *régaliens*. Marie gagna ses trois procès contre son mari, son frère et son peuple.

Tout le monde était contre elle. Le Pape la soutint contre tout le monde ; sa cause était celle de la Croisade et de Rome. Elle mourut en odeur de sainteté et fut inhumée dans la basilique de Saint-Pierre, auprès de sainte Pétronille, fille de l'apôtre. Son tombeau faisait des miracles et guérissait les malades qui buvaient une infusion de sa pierre sé-

pulcrale. On voit combien elle était chère à Rome.

Ce fut ainsi que Montpellier, retenu par ses princes dans la Croisade, entra par ses consuls dans la confédération romane. La noble et docte cité, détachée de la reine, resta néanmoins unie au bel infant. Les rois don Pédro et don Jaime adoptèrent les enfants de Guilhem. Ils combattirent dans les guerres patriotiques. Montpellier rattaché à la France, ils passèrent en Aragon et se fondirent dans des maisons espagnoles. Guilhem IX est l'aïeul de Bernard Délicios, le Savonarole de l'Albigéisme expirant.

Le mariage de Pierre et de Marie n'ayant pas été rompu par le Pape, les ambassadeurs d'Aragon ne demandèrent pas pour leur maître la fille de Philippe-Auguste, mais ils se rendirent favorable le monarque capétien. Philippe voyait avec ombrage la conquête audacieuse de Simon de Montfort. Il avait consenti à regret que Louis, son fils, prît la croix. Il devait partir pour l'octave de Pâques ; c'était convenu dans un grand parlement tenu à Paris. Philippe retint son fils et la noblesse de France, et leur croisade fut remise à l'année suivante. D'un autre côté, le Pape, ayant suspendu la Croisade chargea le cardinal Robert de Coroscon, son légat en France, d'exhorter les peuples à se croiser pour la terre sainte ; de sorte que les évêques de Toulouse et de Carcassonne, qui étaient allés, après le Concile de Lavaur, prêcher la Croisade en France, en ramenèrent peu de monde.

Le roi d'Aragon avait en partie atteint son but, qui était d'amortir la Croisade. Il avait calmé Innocent III ; il voulut désarmer Montfort. De Perpi-

gnan il lui proposa une conférence à Narbonne, puis, indigné de quelque méfait, il l'envoya défier. Les catholiques prétendent que le roi ne parut ni à la conférence ni au combat. Cependant ils avouent que Montfort eut peur de tomber dans un guet-apens d'Aragonais et revint en hâte à Carcassonne; quant au duel, ce n'est pas le roi qui eût fait défaut, car sa bravoure égalait sa force musculaire et sa taille presque gigantesque. Quant au reste, Simon hésita : il envoya Lambert de Croissi à Saragosse, pour demander au roi si le défi était véritable, lui déclarer qu'il n'était coupable envers lui d'aucune forfaiture, et qu'il était prêt à lui rendre tout légitime office de bon vassal. Il lui offrait de plus, au cas où il se plaindrait des terres conquises par les ordres du Pape et par les armes des Croisés, de s'en référer au jugement du Souverain Pontife ou de l'archevêque de Narbonne, légat du Saint-Siège. Le roi persista dans son défi. Alors Lambert tira une lettre de Montfort; le comte ne saluait pas le monarque et le défiait à son tour : il ne lui devait plus aucun service, et avec l'aide de Dieu il se défendrait contre lui, comme contre tous les ennemis de l'Eglise... Cette lecture irrita le monarque et ses barons. Il fit retirer le héraut et réunit son Conseil. Quelques-uns furent d'avis de citer Simon, pour rendre le service qu'il devait à son suzerain, et, s'il refusait, de mettre à mort Lambert. Le lendemain Lambert reparut devant le roi encore plus audacieux, s'offrant à défier en combat singulier quiconque prétendrait que Montfort avait offensé ce prince. Nul ne se présenta et Lambert fut renvoyé,

à la prière de quelques barons aragonais, amis de ce fier baron de France.

Cependant les députés du Concile de Lavaur étaient arrivés à Rome. Ils trouvèrent le Pontife extrêmement irrité contre Montfort insoumis aux ordres du Saint-Siège. Ils parvinrent à retourner son esprit, grâce aux lettres des évêques aquitains qui démentaient les ambassadeurs aragonais. Innocent écrivit au roi d'Aragon une lettre menaçante (21 mai 1213). Il lui reprocha d'avoir, lui, le favori du Saint-Siège, pris sous sa protection, contre la défense du légat, les Toulousains excommuniés. Il avait fait comparaître en sa présence les ambassadeurs d'Aragon et les députés du Concile de Lavaur; après les avoir entendus contradictoirement, il leur enjoignit d'abandonner les Toulousains. « S'ils veulent revenir à l'unité, dit-il, nous commettrons pour les réconcilier l'évêque de Toulouse. Mais nous lui ordonnons d'exterminer les hérétiques. Nous sommes également surpris et fâché de ce que vous nous avez arraché un rescrit apostolique pour faire restituer leurs domaines aux comtes de Commenges, de Foix et de Béarn, excommuniés. Nous révoquons ce rescrit subreptice. Si ces princes veulent se réconcilier à l'Eglise, nous mandons à l'archevêque de Narbonne de les absoudre. » Le Pape va dépêcher un légat *a latere*. Il ordonne au roi de conclure une trêve avec Montfort. Il déclare que, si les Toulousains persistent dans leurs erreurs, il fera prêcher contre eux une nouvelle Croisade. Si le roi s'oppose à une œuvre aussi sainte, qui est celle de Dieu et de l'Eglise, il ne manquera pas d'exem-

ples qui pourront l'instruire des dangers auxquels il s'expose... Innocent écrivit en même temps à l'archevêque de Narbonne, à l'évêque de Toulouse et à Simon de Montfort pour l'exécution de ses ordres.

Cette lettre à l'Eliacin révolté du Saint-Siège sent déjà la foudre. Innocent III ne pouvait changer ; la Croisade, c'était lui. Il ne pouvait pas démentir les massacres de Béziers, de Lavaur et de Carcassonne.

CHAPITRE V

. . . .
. . . .
. . . .

CHAPITRE VI

Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre. se croisent. — Ils joignent Montfort à Carcassonne. — Montfort les conduit contre Toulouse. — Amauri est fait chevalier à Castelnaudari.

Ainsi les négociations du roi d'Aragon échouèrent partout; auprès d'Innocent III, de Philippe-Auguste, des évêques et des peuples. Manassès, évêque d'Orléans, et Guillaume, évêque d'Auxerre, s'armèrent, marchèrent sur Toulouse, et le flot des croisades du Nord, momentanément arrêté, roula de nouveau vers le Sud. Montfort les reçut à Carcassonne, les conduisit à Muret, et dévasta la banlieue de Toulouse, brûlant les blés déjà mûrs, coupant les vignes et les vergers pour affamer la grande cité, remplie de tous les proscrits du Midi. Il prit une vingtaine de châtelets qu'il rasa, excepté celui de Pujol, plus fort par son site, où il laissa Pierre de Sissi, Simon de Lisènes et Robert de Sartes, chevaliers français.

Puis Montfort se rendit à Castelnaudari pour une grande et éclatante solennité militaire. Il voulait revêtir son fils Amauri de l'ordre de chevalerie. Il y convoqua tous les évêques : Bouchard de Marli, Lambert de Croissi, Gui de Lévis, les chefs des croisades, ses pairs d'entre les conquérants, et parmi ces étrangers, le traître et parricide prince Beaudoin. Gui de Montfort quitta le siège de Puicelci pour le sacre de son neveu. La cérémonie devait avoir lieu le jour de la Saint-Jean. La ville de Castelnaudari fut trop étroite pour contenir tant de monde. Montfort fit couvrir la prairie de pavillons. Un autel fut dressé sous la tente. Dieu campait au milieu de ses guerriers : c'était une scène militaire. « *Le comte très-chrétien,* » dit le moine chroniqueur, « *pria l'évêque d'Orléans qu'il fît son aîné chevalier du Christ* ». Jusque-là, c'étaient les barons qui transmettaient l'ordre de chevalerie. Mais, pour cette guerre sainte, le chef de la croisade voulut que ce fussent les évêques. L'évêque d'Orléans revêtit ses vêtements pontificaux, et célébra la messe sous la tente, en présence des clercs et des chevaliers. Comme il récitait l'office, le comte prit le jeune Amauri par la main droite, et, la comtesse le tenant par la main gauche, ils s'approchèrent de l'autel pour l'offrir au Seigneur, suppliant le prélat de le faire chevalier au service de Jésus-Christ. Aussitôt les évêques d'Orléans et d'Auxerre s'agenouillèrent devant l'autel, ceignirent l'enfant de la ceinture militaire et entonnèrent le *Veni creator Spiritus*. « *O nouvelle manière de reception et non expérimentée jusqu'à ce jour! Qui aurait pu, à ce spec-*

tacle, s'empêcher de pleurer ! » s'écrie le moine présent. C'était l'invention de la chevalerie sacerdotale, à propos d'une conquête théocratique ; la transmission de cette conquête, la fondation d'une dynastie, et ce spectacle était bien propre à émouvoir les farouches guerriers de la Croix.

Montfort imitait Philippe-Auguste : il associait son fils à l'empire de son vivant ; c'était le sacre anticipé d'Amauri. Après les fêtes de Castelnaudari, escorté des évêques, il conduisit à Muret le jeune Eliacin de la Croix. Les barons de Gascogne vinrent à Muret rendre hommage-lige à l'Infant. Il dit adieu aux évêques d'outre-Loire, puis il marcha en Gascogne pour lui livrer la partie conquise et le charger de conquérir l'autre. Les évêques revinrent à Carcassonne pour regagner la France. Ils avaient *louablement* accompli leur quarantaine, ayant ravagé le Toulousain et sacré l'usurpation. Le comte de Toulouse donna un coup de lance dans cette pourpre triomphale de Montfort.

Le comte veut reprendre Pujol, sentinelle de la croisade, qui surveille et incommode Toulouse, à deux lieues vers le Sud. Il se rend au Capitole et déclare son projet. « Agissons vite », répondent les consuls. Ils font crier par la ville : « Que tout le monde sorte par la rue de Morvar ! » Tout le peuple est assemblé dans les prés de Montaudran. « Seigneurs, dit le comte, voici pourquoi je vous ai fait mander. Les hommes de Pujol pensent nous détruire; ils veulent nous empêcher de faire la moisson. Ils sont en deçà de Lantar. » — « Seigneur, s'écrient les citoyens, allons les envelopper; vous

avez assez de compagnons, nous sommes tous armés. Voici le preux comte de Foix, le comte de Commenges, et les auxiliaires catalans ! »

Le comte, les consuls et la commune marchent sur Pujol. Ils investissent la place ; Pierre de Sissi, Robert de Sartes et Simon de Lisène y commandent. Le comte tente d'emporter la place d'escalade. Il est repoussé et contraint d'en battre les murailles. Un sage et éloquent légiste, qui était du Capitole, se leva : « Seigneurs ducs, comtes et marquis, et vous tous qui êtes assemblés ici, écoutez ! Pour nous est le bon droit, pour eux est le péché, car ils détruisent nos héritages. »

CHAPITRE VII

Le roi d'Aragon passe les Pyrénées, rejoint les princes à Toulouse, et tous ensemble vont assiéger Muret.

Le roi d'Aragon passa les Pyrénées au pont de Penasco, descendit la vallée de la Garonne, longea celle de la Save, en chassa Amauri de Montfort, puis, après avoir en chemin repris plusieurs châteaux, fut reçu dans Toulouse comme le libérateur du Midi. Les comtes de Foix, de Commenges, de Béarn, tous les chevaliers dépossédés l'attendaient dans ses murs. Toulouse lui donna 1,000 chevaliers, 40,000 fantassins, de nombreux engins de guerre, et le monarque, à la tête de cet ost superbe, alla mettre le siège devant Muret.

Muret est une ville à quatre lieues de Toulouse, vers le Sud, au confluent de la Garonne et de la Lonja, germée du sépulcre de Germérius, cet évêque dont la trahison introduisit Clovis dans Toulouse. Elle se composait d'un château, d'un bourg groupé autour de la cathédrale, et d'un faubourg revêtu d'une courtine de terre, de briques et de cailloux

roulés par les torrents. Les princes et les consuls assirent leur camp entre les deux fleuves. Pendant qu'ils dressaient leurs pavillons, les chevaliers dialoguaient avec les hirondelles, qui émigraient alors, et qu'ils chargeaient de messages d'amour pour leurs dames :

— « Hirondelle, ton chant m'importune. Que veux-tu ? Que me demandes-tu ? Pourquoi ne me laisses-tu pas dormir, moi qui n'ai pas sommeillé depuis que je suis sorti de Manda ? Encore si tu m'apportais un message et des saluts de celle en qui j'ai mis mon bon espoir ! J'entendrais alors ton langage !

— Seigneur ami, c'est pour obéir au désir de ma dame que je viens vous voir, et si elle était, comme je le suis, hirondelle, il y a déjà bien deux mois qu'elle aurait été ici à votre oreiller. Mais ne connaissant ni le pays, ni les chemins, elle vous mande par moi de ses nouvelles.

— O gentille hirondelle, j'aurais dû mieux vous recevoir, vous faire plus de fête et plus d'honneur ! Que Dieu vous protège, lui qui arrondit le monde, qui fit le ciel, la terre, et la mer profonde. Si j'ai proféré quelque parole contre vous, par merci ne m'en punissez pas.

— Seigneur ami, voici mon message d'amour : Quittez ces pavillons, laissez là guerre et batailles. Repassez les ports découpés dans l'azur, et revenez auprès de la beauté qui soupire sur sa tour, et gémit en ne voyant pas à l'horizon bondir votre palefroi.

— Hirondelle, je ne puis en ce moment quitter le roi. Il me faut le suivre à Toulouse, où j'espère bien, soit dit sans me vanter, — s'en lamente qui

voudra, au beau milieu du pont de Garonne, abattre de selle maint chevalier.

— Seigneur ami, que Dieu comble vos désirs! Moi je retourne à ma Dame, et j'ai grand'peur qu'elle ne me brûle ou ne me batte; car en apprenant ce qui vous arrête, son cœur va être tout effarouché de douleur. »

Cette élégie gracieuse nous conduit à la plus horrible catastrophe. Le mardi 10 septembre, le roi d'Aragon arriva devant Muret; c'était le soir, et le lendemain il donna l'assaut et enleva le premier faubourg; il eut pu emporter la place dans ce moment d'effroi, mais il arrêta l'escalade et se retira dans son camp. Il voulait attirer Montfort. Muret était la souricière où il espérait prendre ce tigre.

Les assiégés respirèrent, refoulés dans le bourg et le château. Le commandant dépêcha des messagers vers Montfort. Ils le rencontrèrent à Fanjaux. Grand était l'émoi des croisés. La comtesse eut un songe : il lui sembla que le sang lui coulait abondamment de chaque bras. Le matin, tout effrayée, elle raconta la vision à son mari, qui montait à cheval. « Tu parles bien comme une femme, répondit Montfort; laisse les présages aux Espagnols ». La comtesse revint à Carcassonne et le comte partit pour Muret. Dans la selve de Gaja, il rencontra un second messager qui lui raconta l'attaque du roi. Montfort manda à la comtesse de lui envoyer de Carcassonne tous ses chevaliers. Le vicomte de Corbeil qui, après sa quarantaine, s'en retournait en France, rebroussa chemin et conduisit ces secours à Montfort. Simon

fit halte à Bolbonne. Il entra dans l'église et se recommanda aux prières des moines. Il pria longtemps à genoux, puis, se relevant, il déboucla son ceinturon et posa son épée sur l'autel : « O bon Jésus ! dit-il, vous m'avez choisi, quoique indigne, pour conduire votre guerre. En ce jour, je prends mes armes sur votre autel. Faites justice à votre champion des batailles ». Cela dit, il partit pour Saverdun. Il avait avec lui sept évêques et trois abbés que l'archevêque de Narbonne avait réunis pour négocier la paix avec le roi d'Aragon. Il avait de plus une trentaine de chevaliers, pélerins récemment arrivés de France, entre lesquels son frère utérin, Guillaume des Barres, le même qui avait eu l'honneur de désarçonner Richard Cœur-de-Lion à Palerme. Etant à Saverdun, après quelques instants de repos, Montfort voulut marcher toute la nuit vers Muret ; mais hommes et chevaux étaient exténués. Ils pouvaient rencontrer des combats sur les chemins.... Simon ne se rendit qu'à regret au désir de ses compagnons. Il passa la nuit au château d'Enguerrand de Boves. A l'aube, il appela son chapelain, se confessa et fit son testament, qu'il envoya, revêtu de son sceau, à l'abbé de Bolbonne, avec ordre, en cas de trépas, de l'expédier à Rome pour qu'il fût confirmé par le *seigneur pape*. Lorsqu'il fut jour, le comte, ses barons et les évêques se réunirent dans l'église, où l'un des prélats célébra la messe en l'honneur de la bienheureuse *Vierge Marie*, patronne de la croisade. Après la messe, les évêques excommunièrent solennellement le comte de Toulouse, son fils Ramon et les princes pyrénéens. Ils se turent sur le roi d'Aragon,

car ils voulaient négocier avec lui ; mais, dit le chroniqueur, il fut compris mentalement dans l'anathème. Montfort revêtit son armure, sortit de Saverdun par la porte de l'Ouest, harangua sa petite armée au nom de la *sainte et indivisible* Trinité, et se remit en marche. Il fit halte à Hauterive, à mi-chemin de Muret ; puis il obliqua vers la place assiégée. Il pleuvait ; ils devaient traverser un défilé et craignirent une embuscade dans ce chemin étroit, inondé et fangeux. Auprès était une chapelle rustique ; Montfort s'y arrêta, et, pendant son oraison, la pluie cessa et le soleil reparut. Il remonta à cheval, trouva le défilé désert, et arriva sans combat à l'extrémité du pont de Muret. De là il découvrit, de l'autre côté du fleuve, toute l'armée de Toulouse et d'Aragon, plus nombreuse que le sable de la mer. Le roi était ravi de voir l'ost croisé défiler sur le pont et venir, selon son désir, se faire prendre dans Muret.

Les Français, entrés dans le château, voulurent attaquer sans retard. Montfort refusa : c'était le soir, les chevaux étaient fatigués; il attendait dans la nuit le vicomte de Corbeil et les secours de la comtesse Alix ; puis les évêques voulaient négocier avec le roi d'Aragon. Déjà, de Saverdun, l'évêque avait demandé un sauf-conduit ; le roi avait répondu qu'il n'en donnerait pas, puisqu'ils venaient en armes. De Muret, ils renouvelèrent leur demande. « Pour quatre ribauds que ces évêques ont amenés avec eux, ce n'est pas la peine de leur accorder une conférence, » répondit dédaigneusement le roi. Le lendemain, (jeudi 12 septembre,) le comte se rendit à sa chapelle, située dans le château, tandis que les

évêques célébraient la messe dans l'église du bourg. Après le service divin le comte descendit dans le bourg pour conférer avec les prélats et les barons. Ils hésitaient à livrer bataille. Les évêques résolurent d'aller pieds nus implorer le monarque. Un moine va les annoncer au pavillon royal. La porte s'ouvre sur l'ordre de Simon. Mais un flot de soldats s'y précipite du dehors. Montfort les refoule, referme les deux battants, et les Romans, repoussés, lancent une nuée de flèches sur le logis des prélats. « Vous le voyez, dit Simon, rien ne sert ; grand est le tumulte ; laissez-nous combattre » — « Combattez », répondent les évêques, et Montfort crie à ses guerriers : « Aux armes ! » Il remonte au château. L'évêque d'Uzès officiait dans la chapelle du donjon, il entre, interrompt le sacrifice, tombe à genoux et s'écrie : « *Mon Dieu je vous offre mon âme et mon corps* ». On lui amène son cheval de bataille. Il met le pied à l'étrier ; mais l'animal se cabre et renverse presque le héros. Le camp pousse des huées. Alors, saisissant vigoureusement les crins, il enfourche son palefroi dompté. « Riez ! crie-t-il aux ennemis ; je me confie dans le Seigneur, et je vais vous huer jusqu'aux portes de Toulouse ».

Il redescend dans le bourg et trouve ses barons à la tête de leurs batailles. Ces chefs sont : Gui, son frère germain ; Guillaume des Barres, son frère utérin ; son cousin Bouchard de Marli, et le traître Beaudoin de Toulouse, qui, en préparant l'échafaud de son peuple, se dressait à lui-même une potence à Montauban, et dans l'histoire un gibet éternel.

L'ost croisé était rangé devant l'église, au pied de

ce clocher décoré d'un chien, d'un bouc, d'un singe, d'un moine, qui gardent la basilique de Dieu. Foulques, évêque de Toulouse, vice-légat et vicaire de l'archevêque de Narbonne, en sortit la mître en tête, revêtu de ses habits sacerdotaux et portant un morceau de la vraie croix. Chaque chevalier descendit de cheval et adora la relique des batailles. L'évêque de Commenges, pour abréger la cérémonie, prit la relique, et, d'une hauteur, en bénit l'ost prosterné : « Allez, au nom de Jésus-Christ ; je vous servirai, dit-il, de témoin, et je vous serai caution au jour du jugement. Tous ceux qui mourront dans ce glorieux combat obtiendront la récompense et la gloire éternelle des martyrs. » Les croisés se mirent en marche ; les évêques et saint Dominique rentrèrent dans l'église et y demeurèrent en prières pendant la bataille. Ce spectacle est grand et Montfort superbe.

CHAPITRE VIII

Bataille de Muret. — Mort du roi d'Aragon. — Dispersion des princes romans. — Victoire de Montfort.

Montfort sortit par la porte de Salas. Il rangea son ost sur une esplanade et le divisa en trois corps. En tout un millier de barons, la fleur de la chevalerie de France. Il donna l'avant-garde à son frère, Guillaume des Barres, l'Hercule de la Croix; le centre à son cousin Bouchard de Marli; le corps de réserve à Gui de Montfort, et resta à l'arrière-garde avec Beaudoin de Toulouse. De la porte orientale ils remontent la Garonne; puis, de la rive gauche, tournant brusquement dans la plaine, ils tirent vers le couchant. Les princes étaient campés entre la Louja, torrent encaissé, et la Garonne, fleuve profond et torrentueux. Le camp avait pour fossés les deux fleuves, position militairement excellente. Les princes tiennent précipitamment conseil. Le roi parle le premier; c'est un orateur et un héros. Son courage s'enivrait de l'aspect de la prairie, toute resplendissante de hauberts et d'épées, de heaumes

au cimier d'or battus de bannières déployées et de pennons flottants. « A cheval! s'écrie-t-il, fondons sur les Français! Nous les vaincrons, fussent-ils dix fois plus nombreux. » — « Seigneur roi, dit le comte de Toulouse, restons dans notre camp; palissadons les gués du torrent. Si l'ennemi veut le franchir, nous le transpercerons de nos arbalètes, et quand il tournera le dos, nous le poursuivrons et l'écraserons dans la prairie. » Un Espagnol matamore, adulateur fanfaron du monarque, don Miguel de Luzia, prétendit que c'était condescendance de la part du roi et couardise de la part du comte. Le roi lui-même, avec fierté, reprocha à son beau-frère de se laisser déposséder par lâcheté. Ramon se tut comme un homme humilié par ses malheurs. Il dit seulement : « *Nous verrons avant qu'il soit nuit.* » Don Pedro entraîna les belliqueux comtes pyrénéens et, à la tête de 2,000 chevaliers, il traversa la Louja.

Le comte de Foix, selon l'habitude, commandait l'avant-garde. Il était entouré de ses deux fils, Roger-Bernard et Loup, de ses neveux de Marcafaba, de Selio, de Conserans, qui était un Commenges, du puissant comte Bernard de Commenges avec la tribu des enfants d'Asnar; des fils de Bélissen aux trois branches masculines, les Pierre-Roger de Mirepoix, les Arnaud-Roger de Peyrela, les Isarn de Fanjaux et les Batalha; leurs branches féminines comprenaient toute la chevalerie du Sabartez, les Ladat, les Rabat, les Castelverdun. Pierre de Durban portait la bannière aux trois pals de gueules de Foix et, poète, chantait la bataille. Roger-Bernard com-

mandait des Catalans, c'est-à-dire ses vassaux de Castelbon et d'Andorre.

Le roi d'Aragon commandait le deuxième corps catalan et aragonais. Au lieu de former la réserve, il conduisait le centre de bataille ; en quoi il fit preuve de chevalier plus que de généralissime et de roi. Il voulait combattre Montfort et les champions de la Croix. Pour n'être pas reconnu, il changea d'armure avec un de ses barons, qui revêtit l'insigne royal. Il avait pour lieutenant son cousin Nuno-Sanchez, comte de Roussillon ; don Miguel de Lusia était son maréchal; don Gomez de Luna portait la bannière d'Aragon. Don Pedro II avait trente-trois ans ; il était beau, svelte, gracieux, chevalereux, et sa taille était gigantesque. Son armée était composée de jeunes hidalgos amoureux qui chargeaient l'aile des hirondelles de leurs messages d'amour. Ils avaient des courtisanes dans leur camp, et le roi avait passé la nuit avec une Armide d'Aragon. Ces voluptueux étaient pourtant les vainqueurs des Maures.

Ramon VI, comte de Toulouse, commandait le corps de réserve, composé des barons de Languedoc, de Béarn et de Provence. Prince plus politique que belliqueux, désenchanté, malheureux, il suivait à regret : il avait le pressentiment de la défaite. Il avait éloigné du combat son fils, âgé de quinze ans ; Ramonet, avec son gouverneur Geoffroy de Poitiers et son écuyer Topina, s'établit sur un monticule d'où il pouvait dominer la bataille. Les milices, au nombre de 40,000, gardaient le camp, et les capitouls

de Toulouse devaient, pour faire diversion, tenter l'assaut décisif de Muret.

L'infant Ramonet vit bientôt l'avant-garde du comte de Foix se heurter contre le premier corps des Croisés. Mais la cavalerie méridionale, semblable à celle des Arabes, se brisa contre les hommes et les chevaux du Nord, bardés de fer et commandés par Guillaume des Barres. Le comte de Foix fut refoulé sur le roi et le roi sur le comte de Toulouse. L'ost croisé entra comme un coin de fer dans cette masse tumultueuse et tourbillonnante. On cherchait à se rallier aux cris de : *Foix! Toulouse! Aragon!* La mêlée était immense, et le bruit des armes tel, qu'*on eût dit des bûcherons abattant à coups de hache les arbres des forêts*. Deux chefs croisés, Alain de Roucy et Florent de Ville avaient conjuré la mort du roi d'Aragon, pour s'honorer par cet exploit et laisser l'armée décapitée de son généralissime. Ils marchent vers le pennon royal. Ils fondent sur un guerrier blasonné des armes d'Aragon. « *Ce n'est pas le roi*, dit Alain, *le roi est meilleur chevalier.* » — « *Es bertat*, s'écrie le roi, *aquest est lo rey.* » D'un bond de son cheval, il abat un chevalier, disperse les Croisés et s'enfonce dans la mêlée comme un lion. Alain et Florent ramènent leurs guerriers, enveloppent le monarque et l'assomment de leurs masses de fer. Le roi tombe étourdi de son palefroi, comme un bloc d'airain, et un écuyer, nommé Pierre, l'achève en lui plongeant deux fois son épée dans les jugulaires. Asnard et son fils Pedro, Pardo, Gomez de Luna et Miguel de Lusia périssent en défendant leur monarque.

La mort du roi d'Aragon vole de bouche en bouche; l'armée s'effare et flotte en tumulte. Mais comment opérer sa retraite? Au nord elle est arrêtée par la Louja, dont le lit profond, autrefois son retranchement, est maintenant pour elle un piège et un gouffre. A l'ouest, elle rencontre Montfort, comme un mur d'airain....

Montfort observait la bataille. Quand il vit les Aquitains ébranlés, il s'élança pour les charger de flanc. Les Romans se trouvèrent pris entre deux forêts de lances. La bataille pourtant pouvait n'être pas encore perdue. Ils n'avaient qu'à rentrer dans leur camp : ils y trouvaient 40,000 fantassins, leurs consuls en tête. Il est vrai que ces milices mal exercées avaient échoué dans leur escalade de Muret. Cet échec et la mort du roi les laissèrent découragés entre les balistes du château et les lances du chef de la croisade. Montfort s'élança dans cette cohue ondoyante et affolée d'hommes de pied et de cheval; il faillit s'y embourber et y périr comme le roi d'Aragon. Un baron, — on aime à croire que c'est le comte de Foix, — l'atteignit d'un grand coup d'épée au flanc droit, Montfort s'esquiva en se penchant, rompit la courroie de l'étrier et enfonça l'éperon dans le caparaçon du cheval. Le palefroi se cabra et allait désarçonner son cavalier; mais le vigoureux comte retint et dompta l'animal, se redressa en selle et combattit un autre assaillant qui allait lui broyer la tête. Il avait perdu son épée, mais d'un coup de son gantelet il lui brisa la mâchoire et répandit l'épouvante parmi les spectateurs de ce combat singulier. La bataille du héros homé-

rique se termine par ce coup de poing de la boxe anglo-saxonne. Alors tout est livré à la fuite, au pillage, au carnage, aux gouffres du fleuve.

Pendant cette double bataille les évêques se tenaient dans l'église de Muret. Ils invoquaient le Dieu des combats. Dominique poussait des hurlements d'effroi. Foulques, ami des machines et des machinations, haranguait ou négociait sur les murailles. L'assaut des capitouls ayant été repoussé, il manda un moine aux Toulousains pour mettre bas les armes. Il leur donnait pour gage de sa bonne foi son étole d'évêque et sa cucule de Cistercien. Les Toulousains répondirent : « L'évêque veut notre mort, » et repoussèrent son messager et son symbole. « Nous savons, ajoutèrent-ils, que le roi d'Aragon est victorieux ». Au lieu de don Pedro, ils virent arriver Montfort qui les fit sabrer dans la plaine et vers le fleuve. Beaucoup se noyèrent dans la Garonne ; il y eut environ 15,000 morts. Le roi et quatre hidalgos, presque pas d'Aquitains, aucun Catalan. Montfort perdit neuf hommes, dont un seul chevalier. Telle fut cette bataille célèbre, perdue par la témérité chevaleresque du roi d'Aragon.

Montfort s'arrêta au confluent de la Louja sanglante et de la Garonne qui roulait des cadavres. Il s'empara du camp, plein des richesses de l'Aquitaine et de l'Aragon. Il voulut voir le corps du roi ; Matfred de Belvèse, un prisonnier du Lauraguais, un Bellissen, le conduisit près du monarque mort. Matfred eut de la peine à reconnaître son cadavre ; les gens de Muret avaient tué les blessés, dépouillé les morts et ravi tout ornement royal. Enfin on le reconnut à sa

beauté et à sa grande taille. Montfort descendit, s'inclina et répandit quelques larmes, pressentant peut-être son propre trépas. Il fit transporter le corps dans Muret. Lui-même, nu-pieds, suivit l'auguste dépouille. Il se rendit dans l'église, offrit ses actions de grâces à Dieu, vendit ses armes et son palefroi, et en donna le prix aux pauvres. Il envoya l'étendard d'Aragon au pape.

Les évêques célébrèrent sur tous les tons le nouveau Machabée et annoncèrent sa victoire à Rome, à la France et au monde.

. . . .

. . . .

Pierre II était né en 1180, d'Alfonse II d'Aragon et de dona Sancha de Castille. A la mort de son père (1196) il avait seize ans. Pendant sa minorité il avait lancé de cruels édits contre les hérétiques. Ces édits doivent rester sur le compte de la régente et de ses conseillers castillans, don Diego de Azevedo, don Domingo de Guzman et don Almaric de Lara, les futurs auteurs de la croisade. A son couronnement, il entendit le justiça d'Aragon formuler le fameux serment : « Nous qui sommes autant que vous et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons roi pour que vous protégiez nos libertés; sinon, non! » Le jeune monarque jura; mais irrité de cette investiture populaire, il s'en alla demander à Rome l'investiture théocratique... Il jeta aux pieds d'Innocent III la couronne avilie d'Aragon, se reconnut vassal du Saint-Siège et se trouva garroté par cet acte anti-royal, anti-chrétien. Partagé entre l'invasion musulmane

et l'invasion de la croisade, il ne put être qu'un médiateur officieux et ne put pas sauver le vicomte de Carcassonne de la trahison, le comte de Toulouse de la honte, l'Aquitaine de la ruine. Ce ne fut que trop tard qu'il put intervenir avec les bandes d'Aragon victorieuses de l'Islam. Triomphant à Tolosa de Castille, il fut battu à Tolosa d'Aquitaine, assommé et jugulé sur le sol comme un taureau. Florent et Alain semblent être moins ses ennemis que ses assassins. Il était beau, gracieux et superbe; un héros de cour d'amour et de bataille. Il était poète, compagnon des troubadours, leur disputait le gai savoir et le cœur des dames. Une de ces héroïnes l'accompagnait; elle passa la nuit sous sa tente; ses baisers, dit-on, contribuèrent au trépas du héros. Tous les troubadours restèrent fidèles au poète couronné; un seul l'abandonna, Perdigon de l'Aigoal : comme un chien ingrat, il alla lécher les mains de Montfort. Après le triomphe du Midi, repoussé des cabanes et des châteaux, il ensevelit sa honte dans l'abbaye d'Aiguebelle, au pied du mont Ventour. Guilhem de Tudella fit entendre le gémissement national : « Grands furent le dommage, la douleur et la perte, lorsque le roi d'Aragon resta mort et sanglant, avec grand nombre d'autres barons, et grandement furent honnis la chrétienté et le monde[1]. » Les Hospitaliers de Toulouse vinrent demander ses restes à Montfort. Ils chargèrent le cercueil sur un char funèbre qui remonta les rives de la Garonne et, par le port de

1. Strophe CXLI, 221.

Penasco, gagna solitairement le monastère de Sixena, en Aragon. La reine dona Sancha, sa mère, l'avait fondé comme pour y recevoir sa dépouille héroïque. Ainsi que Richard Cœur-de-Lion à Fontevrault, Pierre II reposa entre les mains des femmes à Sixena; des femmes ont, pendant six cents ans, prié, pleuré, gémi sur son tombeau. On l'invoquait comme un martyr de l'Aquitaine et de l'Aragon. Trois siècles après on rouvrit son cercueil; le héros apparut dans sa majesté; le ver n'avait point touché sa chair, conservée, comme sa gloire, par l'aromate d'un germe immortel. Il ne fut enseveli que par Ferdinand et Isabelle de Castille. Le roi don Jaime, son fils, éleva, cinquante ans après, une chapelle expiatoire sur le sol teint de son sang. Le monument a disparu, mais le lieu conserve encore, comme une épitaphe, le nom de *M'Arago.* L'historien, visitant le champ de bataille, l'a trouvé semé d'un grand nombre de cyprès, arbre naturel de ce sol funèbre.

LIVRE XII

ERMESSINDE DE CASTELBON.

CHAPITRE PREMIER.

Toulouse apprend la défaite. — Retour des princes, des barons, des consuls. — Gémissements de la cité.

Toulouse attendait, anxieuse, des nouvelles de la bataille. Elle comptait sur la victoire, le trépas de Montfort, la capture des évêques. Qui n'eût pas cru comme elle à ce triomphe? Tout à coup un chevalier arrive effaré du côté de Muret. Il ne prend pas le pont de la Garonne. Il lance son cheval dans le fleuve et aborde vers le castel narbonnais. C'est Guilhem d'Enteiseb, un messager que le comte envoie peut-être aux princesses dona Eléonor et dona Sancha d'Aragon. Il aborde, il s'écrie : « Tout est perdu; le roi d'Aragon est mort, les comtes vaincus,

les Toulousains hachés, le camp enlevé par Montfort! » On ne peut le croire, mais le désastre est coup sur coup confirmé par les débris de la bataille. Les comtes de Toulouse, de Commenges, de Foix, arrivent haletants et poudreux, les barons avec leurs chevaux, les fantassins sur les nefs, et enfin le fleuve, taché de sang, roule des cadavres. Alors des lamentations s'élèvent dans la cité veuve. Chacun pleure ses morts. Toulouse gémit sur la patrie romane tombée dans les plaines fatales de Muret.

Le comte, les consuls, les princes confédérés délibèrent au Capitole. Le désastre est immense, mais non pas irréparable. Le roi d'Aragon a péri, mais non pas l'Aragon. L'Angleterre est sympathique. Les chefs méridionaux survivent; la chevalerie est toute entière; la moitié de l'infanterie revient sur les nefs. Les citoyens, même les femmes, même les enfants, combattront. Toulouse peut opposer 2.000 chevaliers, 20,600 citoyens, tout le peuple armé à la croisade. Montfort attaquera ou les évêques négocieront; on repoussera Montfort, on parlementera avec les légats. Les comtes de Foix tiendront la campagne, et le comte Ramon ira chercher des secours en Angleterre, en Allemagne et même à Rome.

La bataille de Muret fut un coup de tonnerre qui produisit une dispersion générale de peuple effarouché. Ramon VI ouvrit la marche, il conduisit son fils, âgé de quinze ans, en Angleterre; il devait en ramener des secours. Mais le roi Jean n'était pas le Cœur-de-Lion.

La comtesse Aliénor et l'infante Joana quittèrent aussi Toulouse. Où se retirèrent-elles? Peut-être à la

cour de Marseille, chez leur neveu Ramon-Bérenger, comte de Provence. Peut-être suivirent-elles, éplorées, le char funèbre de l'héroïque martyr de Sixéna.

Ermessinde, femme de l'infant de Foix, princesse âgée de vingt ans, jeune mère, pour dérober le fruit de son sein ou l'infant qui pendait à sa mamelle, se retira à Castelbon, son berceau catalan, donjon perché sur l'arête qui séparait les vallées d'Andorre et de Palhars, ses vassales. Elle y fonda un second champ d'asile pyrénéen.

Escaronia de Caussade et Obisca de Rabastens, filles d'Esclarmonde de Foix, se réfugièrent sans doute auprès de leur mère à Montségur. C'est là que dut se retirer aussi Aladaïs de Penne, avec ses enfants, Bernard et Olivier, qui devaient être deux héros.

C'est une touchante et romanesque histoire. Aladaïs était veuve. Son mari était tombé probablement sur le champ de bataille de Muret. Jordan, le beau vicomte de Saint-Antonin, le troubadour dont elle inspirait les chants, avait disparu dans le même tourbillon. Son cœur ne put résister à ce double trépas. Elle dit adieu au monde, à son noble manoir, à sa charmante vallée de l'Aveyron, se réfugia à Montségur, devint solitaire johannite, et s'enferma dans une grotte. Cependant Jordan n'était pas mort. Guéri de ses blessures, il voulut revoir Penne, et l'objet adoré de ses chants. Il ne retrouva plus Aladaïs ni ses frères, les vicomtes de Saint-Antonin. Les poétiques manoirs étaient occupés par les croisés. Montfort avait donné le Quercy au traître

Baudouin de Toulouse pour sa participation impie au carnage de Muret. Proscrit, il remonta le fleuve, et se jeta à gauche dans les bois et les rochers de Cap-de-Nac, l'antique Uzellodunum. Il y vivait dans une grotte, pleurant sa patrie et ses amours, lorsqu'un jour il reçut un message de Bernard de Gourdon et de sa femme dona Hélis de Turenne. Bernard était frère du meurtrier de Richard Cœur-de-Lion. Hélis était sœur du vicomte de Turenne et de l'amante de Bertran de Born : une de *las très de Torena*. Ils combattaient encore sur la Dordogne et reçurent magnifiquement le noble proscrit dans leurs châteaux de Casenac et de Doms. Mais après la chute de Toulouse ils durent se retirer dans les Pyrénées, et Jordan trouva réunies à Montségur ses deux héroïnes, la Clorinde de la Dordogne et l'Herminie de l'Aveyron.

L'épopée de Guilhem de Tudella offre une lacune de deux ans, inaperçue jusqu'ici. Il est probable que le vaillant troubadour, qui chevauchait et chantait à côté des comtes de Foix, fut grièvement blessé dans la mêlée sanglante de Muret. Son chant s'interrompt à la mort du roi d'Aragon et ne recommence qu'à l'ouverture du concile de Latran (1213-1215). Ce long silence ne peut avoir d'autre raison qu'une blessure qui l'éloigna des champs de bataille, et qu'il alla soigner au château de Foix, puis, après la reddition volontaire de l'inexpugnable donjon, au champ d'asile du Thabor.

Guilhabert de Castres, depuis sa sortie de Fanjaus, vivait à Saint-Paoul de Jarrats, au pied du Thabor. L'archidiacre y était l'hôte des Lantar.

Mais Foix et Lavelanet pris par les croisés, il suivit ses barons à Montségur, inaugurant son pontificat par la fondation d'un nouvel asile pyrénéen. Les fugitifs, les blessés, encombraient le Thabor. Guilhabert en fit une colonne et se mit à leur tête. Il remonta l'Ers jusqu'aux gouffres fatidiques, redescendit par le ruisseau de Pissa-Vacca vers Lordat et la vallée de l'Ariège, et par les cascades d'Orlus gagna les conques d'Andorre et de Palhars. Castelbon, à cheval sur cette crête, domine les cours de la Balira et de la Noquera. C'était le berceau de l'infante Ermessinde, le domaine d'un rameau de Commenges. Ermessinde et Roger-Bernard firent de leur vicomté une succursale de Montségur. Guilhabert donna pour base à sa colonie la conversion d'Ermessinde et de son père Arnauld de Castelbon. Désormais ils appartenaient au Paraclet. Guilhabert se partagea entre les deux asiles pyrénéens.

Parmi les exilés de Castelbon se trouvaient deux amis, Ramon Batalha et Arnauld Roquier, l'Oreste et le Pylade albigeois. Batalha était un Bellissen de Mirepois; Roquier, de Belpech, le grand chirurgien des guerres romanes. Batalha se mourait de ses blessures; toute la science et toute la tendresse de Roquier ne purent sauver son ami. Le vieux guerrier mourant légua son cheval de bataille au Paraclet et en laissa la jouissance et la tutelle à l'Esculape du Consolateur. Le coursier ne servit plus à la mort, mais au salut. Roquier revint de l'exil sur le noble animal. Le généreux palefroi eut un bonheur que n'eut pas son premier maître infortuné; il revit

ses prairies natales de l'Ers et mourut peut-être pour la défense nationale. Ils devraient n'avoir qu'un même tombeau. Mais toute l'épaisseur des Pyrénées sépare les sépulcres inconnus du cheval et du chevalier.

CHAPITRE II

Montfort et les évêques à Muret. — Ils envoient à Rome un bulletin de la bataille et l'étendard du roi d'Aragon. — Ils négocient avec les Toulousains. — Les Montfort sont vaincus à Montségur et au Mas d'Azil.

Montfort s'était vanté d'entrer dans Toulouse. Il est possible que dans la première épouvante, lancé après les fuyards, il fût entré pêle-mêle avec eux, par les portes de Saint-Subra. Mais son avant-garde, fatiguée, s'arrêta au Portel, et rétrograda lorsqu'elle en aperçut les tours. Toulouse devait être le fruit de la victoire. Elle devait tomber abattue sous le coup de sa masse d'armes. Montfort rentra dans Muret. Il fut plus pressé de rédiger le bulletin de la bataille, et de chanter le cantique de triomphe. Ce fut l'œuvre des prélats. Ce bulletin, hymne de guerre, débutait par le *Gloria in excelsis.*

« Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes qui aiment la sainte Église de bonne volonté! Le Dieu fort et puissant, le Dieu puissant dans les batailles a octroyé à la sainte Église, le

cinquième jour de l'Octave de la sainte Vierge Marie, la merveilleuse défaite des ennemis de la foi chrétienne, une glorieuse victoire, un triomphe éclatant ! »

« Le souverain pontife avait expressément défendu au roi d'Aragon de porter secours aux ennemis de la foi; loin de recevoir avec une piété filiale les réprimandes du Très-Saint-Père, se révoltant avec orgueil contre le mandat apostolique, ce monarque envahit le pays conquis par la vertu de Dieu et le secours des croisés, pour le rendre aux ennemis de l'Église. Il réunit les comtes de Toulouse, de Foix et de Commenges, avec une armée nombreuse de Toulousains et vint assiéger Muret. A cette nouvelle, du conseil des vénérables archevêques, évêques et abbés, Simon, comte de Montfort, avec quelques puissants croisés arrivés tout récemment de France, marcha vers la place investie. Arrivés dans Muret, le comte et les croisés, après s'être purifiés de leurs péchés par une confession orale, se disposèrent vaillamment au combat. Ils demandèrent humblement à l'évêque de Toulouse, légat du siège apostolique, en place du seigneur archevêque de Narbonne, de sortir sur les ennemis de Dieu. Les soldats du Christ, bénis par les évêques en habits pontificaux, et tenant le bois vénéré de la croix du Seigneur, sortirent de Muret rangés en trois corps, au nom de la Sainte-Trinité. De leur côté, les ennemis quittèrent leurs tentes déjà tout armés, et malgré leur multitude infinie, furent vaillamment attaqués par les clients de Dieu, confiants, malgré leur petit nombre, dans le secours céleste. Soudain la vertu du

Tout-Puissant brisa ses ennemis par les mains de ses serviteurs et les anéantit en un moment. Ils firent volte-face, et prirent la fuite comme la poussière devant l'ouragan, poursuivis par l'Ange du Seigneur. Les uns, par une course honteuse, échappèrent à la mort; les autres, évitant nos glaives, périrent dans les flots; un bon nombre fut dévoré par l'épée. Il faut grandement gémir sur l'illustre roi d'Aragon, tombé parmi les morts, puisqu'un si noble prince qui eut pu et dû être le défenseur de l'Église, uni au contraire aux ennemis du Christ, attaquait méchamment son Épouse sainte. D'ailleurs pendant que les vainqueurs revenaient triomphants, l'évêque de Toulouse, compatissant à la tuerie de ses ouailles, et désirant sauver ceux qui avaient échappé à cette boucherie, envoya vers leurs tentes un religieux pour qu'ils déposassent leurs armes, et que, redevenus catholiques, il les préservât de la mort. Mais ils repoussèrent l'appel de leur pasteur et maltraitèrent son envoyé, sur quoi la milice du Seigneur les tua, fuyants et dispersés, autour de leurs pavillons. L'on ne peut en aucune façon connaître le nombre exact des ennemis qui ont péri dans la bataille. Pour ce qui est des chevaliers du Christ, il n'en a été tué qu'un seul, plus un petit nombre de servants. Que le peuple chrétien tout entier rende donc grâce au Seigneur Jésus du fond du cœur pour cette grande victoire des chrétiens. A lui qui, par quelques fidèles, a battu une multitude innombrable d'infidèles, et a donné à la sainte Église de triompher saintement de ses ennemis, honneur et gloire dans les siècles des siècles! Amen! Nous, évêques

de Toulouse, d'Uzès, de Lodève, de Béziers, d'Agde et de Commenges, plus les abbés de Clarac, de Villemagne et de Saint-Thiberi, contre-scellons de nos scels ces choses dignes d'une éternelle mémoire. Donné à Muret, le lendemain de cette victoire glorieuse, savoir le 6e jour de l'Octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, l'an du Seigneur 1213. »

Les évêques envoyèrent aussi une relation non moins triomphale à Rome. Montfort fit présent à Innocent III de la bannière du roi d'Aragon, qui fut arborée au château Saint-Ange[1]. Il envoya sans doute des trophées à Philippe-Auguste, et distribua aux abbayes des reliques de la bataille. L'abbaye de Lezat avait son grand portail incrusté de fers de chevaux qui en constellaient le bois de leurs croissants. Nous pensons que ces fers venaient de la bataille de Muret, et que Montfort fit cette offrande guerrière à Simon-Pierre, son patron, patron de cette abbaye voisine, ainsi que de l'Église romaine, et dont le glaive céleste avait consommé sa miraculeuse victoire.

Mais le grand trophée, c'était Toulouse; et celui-là, il ne put l'offrir au Louvre ni au Vatican. Il campait à quatre lieues de la grande cité; il en voyait les clochers à l'horizon, et s'était vanté de l'enlever au galop; qui donc l'arrêtait? Montfort perdit quelques jours à respirer l'encens des évêques et le parfum sanglant de ses lauriers. Toulouse n'ouvrait point

1. Philippide, chap. VIII.

ses portes. Il n'en voyait pas venir les capitouls suppliants. Quand il se réveilla de son songe, la magnanime cité, naguère éperdue, maintenant tranquille, était défendue au dedans par 20,000 citoyens armés, des femmes guerrières, des enfants belliqueux, et au dehors par 2,000 chevaliers, les princes pyrénéens, et leur chef le comte de Foix, veillant autour de ses murailles comme un lion. Montfort recula, il n'osa se heurter contre la noble métropole, et furieux contre le comte de Foix qui stérilisait sa victoire, il passa la Garonne et porta le fer, le feu, le ravage, dans la vallée de l'Ariège. laissant les évêques entamer des négociations perfides pour la reddition de Toulouse.

Foulques, comme vice-légat du Saint-Siège et évêque de Toulouse, fut naturellement chargé de s'aboucher avec les capitouls. Il somma les Toulousains de se soumettre absolument aux ordres du pape et des légats. Les consuls acceptèrent d'entrer en négociation. Négocier c'était gagner du temps. Ils promirent, à ce qu'il paraît, une entière soumission à l'Église romaine. Les légats exigèrent pour garants 200 otages. Les capitouls refusèrent. Après de longs débats ils en offrirent 60. Les évêques s'en contentèrent; mais les consuls refusèrent de livrer les citoyens; la négociation, qui n'était qu'un leurre, fut rompue; les vaincus se jouaient des vainqueurs.

Montfort, accru d'un renfort de croisés conduits par Raoul, évêque d'Arras, s'était jeté sur le comté de Foix. Son ost, en quatre colonnes, remonta les vallées de l'Ariège, de l'Arise, de la Lèze et de

l'Ers, mettant tout à feu et à sang. Ces quatre corps convergeaient vers Foix. Le long de l'Ers, il s'élança sur Montségur, brûla le hameau, escalada la Roche, et fut précipité dans l'Ers. Son lion se hâta de redescendre, et l'oreille basse, pour n'être pas acculé dans cet impasse de rocs et de forêts. Ramon de Perrelle défendit sa forteresse aérienne. De son donjon il vit incendier ses bourgs dans les vallons : Belestar, le Peyrat, la Roca d'Olmès, Lavelanet, Peyrela, Rocafissada, Paoul de Jarrats. Une longue traînée de flammes signalait la retraite de Montfort vers Foix. Il incendia les faubourgs, ravagea les vergers, sans attaquer l'inexpugnable forteresse aux trois tours; puis il remonta vers le Conserans.

Cependant le comte de Foix s'était élancé après les soldats de la Croix. Il pourchassait Montfort dans la grande vallée de l'Ariège. Apprenant que ses capitaines remontaient les vallons de la Lèze et de l'Arise, il y détacha ses fils, Loup et Roger-Bernard, à travers le Podaguez. Loup opéra sur la Lèze, et Bernard marcha sur l'Arise pour couper le chef croisé. Celui-ci, remontant le torrent du Nescus, avait trouvé, au confluent, Carbonne, d'origine ibère, Rieux, d'origine latine, Montesquieu, d'origine îbère, Dalmaza, d'origine latine, Las-Bordas et Sabarat, d'origine ibère. La gracieuse vallée était d'origine cantabre, mais Rome lui avait imposé les colonies latines de ses monastères. Elle avait trois abbayes : Porte-Cluse, dormant sur le côteau rocailleux du sud, au murmure de sa cascatelle; Las-Salenquas, célèbre par les amours du comte de Foix, et Saint-Pey dont on voit encore le clocher debout, comme

une pyramide indiquant la tombe du cloître disparu. Les barons avaient repris ces monastères concédés par leurs aïeux. Devant l'ost de la Croix, ils avaient reculé sur le Mas-d'Azil.

Le Mas est une conque de verdure, de vignobles et de rochers arides et grisâtres. Elle a deux portes cyclopéennes : au sud la grotte, qui vomit un torrent ; au nord le Cap-Aret, gorge à ciel ouvert, qui relâche le gave écumant. Cette rotonde, comme l'indique son nom, fut un *asilium* d'Ibères, de Grecs, de Goths, d'hérétiques. Le christianisme y fut porté par le grec Cyrille. On voit sa cellule d'été sur la bouche septentrionale de la grotte, et sa cellule d'hiver devant l'arcade méridionale. *Je tiens mon port*, s'écria l'anachorète, en découvrant la voûte majestueuse, plus belle que la grotte de Calypso. Cyrille évangélisait les proscrits farouches de la forêt de Silva-Agra.

Pour contenir ces faidits, dont le nom semble indiquer des insurgés de la foi, Charlemagne campa un de ses leudes au château cantabre de Durban. Sur la tombe de Cyrille un ermitage s'était élevé, sous l'invocation du proto-martyr Stéphanos. Cet humble monastère devint une grande abbaye sous Louis-le-Débonnaire (817). Eboratus, seigneur de Durban, fit don à Aznarias, abbé du Mas-d'Azil, du Val de Silva-Agra, pour le salut de l'âme de l'empereur. Un vaste cloître s'éleva dans l'*âpre forêt*. Les moines promirent encore de prier fidèlement pour Eboratus, son épouse Vérana et ses fils Mauri et Saïon. Eboratus, le leude de Durban, est donc le fondateur du Mas d'Azil.

L'abbaye s'élevait entre le Castera du comte et le moulin des moines. Le Mas, asile national, resta un refuge religieux; il recueillit deux sectes grecques, la Gothe et la Cathare. Ces sectes mélangées se confondirent, et leurs adhérents furent parqués dans un gheto nommé la rue des Goths, le long du torrent. Au sud, se forma la ville haute ou plébéienne; au nord, la ville basse ou nobiliaire; ici étaient le temple hérétique, le château féodal, et, entre les deux, les fourches patibulaires, la place de las *Esclamanças* ou des lamentations. La grotte cyclopéenne fut comme la vulve d'où naquit, d'un Verbe du Christ, la gracieuse métropole de l'Arise, qui l'enveloppe comme d'une écharpe dans son repli d'azur.

Pierre et Ramon, seigneurs de Durban, embrassèrent l'albigéisme. Tous les châtelains de l'Arise étaient cathares. Les moines appelèrent Montfort à leur secours. Pendant que Simon opérait dans la vallée de l'Ariège, Gui, son frère, fut chargé d'envahir la vallée plus étroite de l'Arise. Les deux osts devaient se rejoindre vers Saint-Girons. Le prince de Sidon prit sneccessivement Montesquieu, Daumazan, les Bordes, Sabarat et son Cap-Aret fortifié, et parut devant le Mas-d'Azil. Assiégea-t-il la ville et la grotte? La roche et la cité lui furent-elles livrées par l'abbaye? Dans tous les cas, il les dépassa et vint assiéger Durban; sur ce rocher, avec les fils d'Ebolat étaient Peyrotta de Clairmont, Godefroi de Larboust, Henri de Campagne, le vaillant Ramon des Bordes, l'héroïque Amiel de Palhers, les Rocabrune, les Camarada, les Narbonne

du Nescus, toute la chevalerie de l'Arise. Le prince de Sidon campa dans la vallée, près du moulin. Il escalada Durban et fut rejeté dans le cirque, en cascades. Les infants de Foix accoururent sur ses derrières comme deux lionceaux, rallièrent la ville et la grotte, les lancèrent sur le camp des croisés. Durban descendit de son sommet. Ce fut un carnage. L'Arise roula des morts. La grotte vomit des cadavres. Le moulin s'appelle encore le moulin de la bataille. Déodat de Barase s'élança après les fugitifs, les atteignit au-dessus du Castéra et les hacha auprès de la fontaine qui porte aujourd'hui le nom de ce baron du Tarn. Les Peyrota ont laissé leur nom à une cellule de rocher, située sur la grande caverne et qui s'appelle encore Peyronard, de son ermite brûlé dans son alvéole de stalagmite. L'amour chérit la victoire... serait-ce de cette bataille que naquit l'hymen de Loup de Foix et d'Honora de Durban? Quoi qu'il en soit, le prince de Sidon, fugitif à travers les bois de Serrelongue, rejoignit son frère Simon vers Saint-Lizier, chef-lieu du Conserans. Le vaincu de Montségur put embrasser le vaincu du Mas-Azil. Puis ils redescendirent par la vallée du Salat, vers la Garonne. A la fête de saint Luc l'évangéliste (18 oct.), ils étaient de retour à Muret. Mais cette fois encore Montfort n'osa pas attaquer Toulouse dont il voyait les clochers à l'horizon. Il se dirigea vers les Alpes.

Les Alpes s'agitaient, le Rhône bouillonnait, le midi se relevait du coup de foudre de Muret. Qui donc soulevait les terres Rhodanes? Ce n'était pas Ramon VI; il était en Angleterre;

mais Éléonore d'Aragon, sa femme, retirée en Provence. Montfort y courut; Narbonne et Béziers lui fermèrent leurs portes. Montpellier et Nîmes ne l'hébergèrent qu'à regret. Pons de Montlaur agitait le Vivarais. Adhémar de Poitiers défendait le Valentinois. Ils arrêtaient les croisés qui descendaient le Rhône. Pons se soumit aisément, mais Adhémar de Poitiers résista avec fierté. Il était fils de la comtesse de Die, la Sapho de la Drôme; son frère était gouverneur de l'infant de Toulouse. Ils étaient cousins de Richard Cœur-de-Lion. Simon se rendit à Romans, près de Valence. L'archevêque de Narbonne l'accompagnait. Ils y trouvèrent Eudes, duc de Bourgogne, et les archevêques de Vienne et de Lyon. Ils citèrent le comte de Valentinois. Adhémar s'y rendit, mais il rejeta toute paix. Aux deuxièmes sommations, il refusa de nouveau. Il céda enfin, menacé des armes de Montfort et des anathèmes d'Innocent III, et remit en gages quelques châteaux, non à Simon, mais au duc.

Le duc de Bourgogne était un capétien; André de Bourgogne, son frère, était dauphin de Viennois sous le nom de Guigs VI. Montfort aussi descendait des rois de France par la fameuse Bertrade, épouse adultère de Philippe Ier. Tous ces Capétiens se réunirent à Vienne avec les trois archevêques, non-seulement pour fêter le glorieux vainqueur de Muret, mais encore pour resserrer leur union par le mariage d'Amauri de Montfort avec Béatrix, héritière du Dauphiné. Par cette alliance, Montfort dominait toute la Provence transrhonane et pesait sur toutes

les terres de Toulouse. Le Dauphiné devenait un contrefort de sa conquête. Mais pendant qu'il célébrait ces triomphantes fiançailles, il dut redescendre précipitamment des Alpes pour défendre ses provinces impétueusement attaquées vers les Pyrénées.

CHAPITRE III

Toulouse et Saragosse se plaignent au Vatican. — L'Aragon réclame son jeune roi. — Don Jaime est ramené en Espagne. — Supplice du comte Baudoin.

Après la bataille de Muret, Toulouse et Saragosse envoyèrent des ambassades auprès d'Innocent III, la première pour être protégée par le pontife contre les armes de Montfort, la deuxième pour obtenir son jeune roi, captif de Simon dans les murs de Carcassonne. Innocent envoya un légat *a latere* pour régler ces questions d'Aquitaine et d'Aragon. Ce fut Pierre de Bénévent, cardinal de Sainte-Marie-en-Aquière. Il partit de Rome vers la fin de janvier 1214.

La reine Marie de Montpellier, dévouée à la Croisade, avait livré son fils, le petit don Jaime, infant d'Aragon, sortant de nourrice, à Simon de Montfort. L'infant, qui était très beau, avait été élevé à la cour de Carcassonne par la noble comtesse Alix, avec d'autres jeunes ôtages, entre autres Améric, infant de Foix, et Pierre Nolasco, neveu des Cap-de-

Porc. Il avait essayé aussi de s'emparer de Ramonet, infant de Toulouse. Ces infants étaient élevés parmi les filles du conquérant. Il espérait en placer une sur le trône d'Aragon.

Dès que les Aragonais eurent scellé le roi-martyr de Muret dans son tombeau de Sixéna, ils envoyèrent à Carcassonne pour réclamer le blond et royal orphelin. Simon refusa de se dessaisir de ce précieux gage, qu'il réservait à ses projets ambitieux. Les Catalans députèrent l'évêque de Ségorbe à Rome pour obtenir l'intervention du pontife sur le chef de la Croisade. Pendant cette ambassade pacifique, Nugnez-Sanche, comte de Roussillon, cousin du jeune roi, Guilhem de Montcade et Guilhem de Cardonne, soutenus par Améric de Narbonne-Lara, envahirent la Septimanie, qu'ils ravagèrent depuis Carcassonne jusqu'à Béziers. C'est cette irruption inattendue qui fit descendre précipitamment Montfort des Alpes du Dauphiné. Innocent III lui ordonna impérativement de relâcher le jeune monarque. Il obéit en rugissant et le conduisit à Narbonne; le légat, Pierre de Bénévent, le remit aux hidalgos de Saragosse et de Barcelonne, qui l'emmenèrent triomphalement en Espagne. Il avait alors six ans et demi et la beauté du sang d'Aragon. Il était neveu des comtes de Toulouse et de Provence, du roi de Castille, de Frédéric II, empereur d'Allemagne, et des Commènes de Constantinople. Il fut conduit au château de Montçon, en Aragon, sous la garde de Guilhem de Montredon, grand-maître du Temple. Il amena de Carcassonne son compagnon d'études et de jeux, Pierre Nolasco. De ces deux enfants, l'un sera

le conquérant de Valence et des Baléares; l'autre, le fondateur de l'ordre de *la Merci*, pour la rédemption des captifs gémissant dans les bagnes barbaresques.

Montfort voulut châtier le vicomte de Narbonne, qui s'était joint aux Espagnols. Il ravagea le Narbonais et attaqua Améric, avantageusement posté sous ses murailles ; repoussé, poursuivi par le Lara, désarçonné par son cheval, il roula à terre comme un bloc d'airain ; le grand et pesant cavalier brisait toujours les sangles et les courroies de ses harnais. Un combat s'engagea sur le corps disputé de ce colosse. Il fut enfin délivré par Guillaume des Barres, son frère utérin, un autre géant, l'adversaire de Richard Cœur-de-Lion.

Simon, rehissé sur son cheval, marche contre Toulouse, et pendant quinze jours dévaste les alentours de la métropole romane. Il combat des vignes, des vergers, des bercails, mais n'ose attaquer ses remparts. Il vole sur Moissac insurgé, en chasse le comte de Toulouse, force le passage de la Réole et se brise contre le Mas-d'Agénais. Il revient furieux à Narbonne sur l'ordre du légat, qui veut lui imposer la paix avec le vicomte et les Aragonais. En repassant sous Montauban, il put voir un cadavre flotter aux rameaux d'un noyer gigantesque, et dévoré par les vautours. C'était la charogne de Baudoin de Toulouse, le Sinon et le Judas du Midi, qui venait d'expier à ce gibet patibulaire le carnage de Muret et ses trahisons contre son frère, sa race romane, la patrie pyrénéenne.

Le comte Baudoin avait pris la plus sanglante part à la bataille de Muret, et même, à ce qu'il semble, à la mort du roi d'Aragon. Montfort l'en avait récompensé magnifiquement en lui donnant l'opulent Agénais et le montagneux, mais héroïque Quercy. Baudoin, en compagnie de Guillaume d'Encontre, alla visiter ses nouveaux domaines du Lot et de la Garonne. Il vit le patriotique Agen, l'héroïque Penne, et remonta le cours du Lot qui descend de Cahors. Là, entre le Lot et la Dordogne, se hérisse un massif de montagnes où la cause romane combattait encore sous la patriotique maison de Gourdon. Les héros de ces cantons étaient Bernard de Cazenac, qui *avait une âme d'empereur*, seigneur de Doms, Montfort et Castelnau, et sa femme dona Hélis de Turenne, l'une de ces trois célèbres sœurs tant admirées de Bertran de Born et de Richard Cœur-de-Lion. Baudoin évita l'antre du léopard, et de Cahors inclina vers le sud dans la direction de Montcuc et de Castelnau de Mont-Rattier. Le premier de ces bourgs était le manoir de Bernard de Montcuc, valeureux chevalier et troubadour dont il nous reste un superbe coup de clairon ; le second appartenait au *poignant* et *opiniâtre* Rattier, seigneur de Caussade, gendre d'Esclarmond de Foix. Tous ces châteaux étaient occupés par les croisés, parmi des populations hostiles, et l'imprudent Baudoin s'approchait terriblement de l'antre du lion, car le comte de Foix avait son quartier-général à Montauban. (Un chevalier aragonais le suivait comme son ombre pour lui redemander le sang de son roi.) L'infant de Toulouse et son escorte vinrent coucher au château de l'Olme,

entre Montcuc et Castelnau. Dès que Baudoin fut endormi, le châtelain de l'Olme l'enferma dans sa tour et en avertit le chef des faidits dans la forêt. Ce chef, c'était l'implacable Rattier. « Venez, leur dit-il, hâtez-vous, je vais vous livrer le traître endormi! » Et il leur montrait la clé de la tour. Rattier le suivit, marcha vers l'Olme, mit des vedettes aux portes du bourg, à celles du logis des Croisés, entra dans le château, dans la tour, dans l'alcôve, et surprit le prince endormi. A ses cris d'alarme, ses compagnons se levèrent en tumulte et furent dagués par les faidits des bois. Quelques-uns s'échappèrent furtivement, et de ce nombre Guillaume d'Encontre, qui galoppa dix lieues durant jusqu'à Castel-Sarrasin. Baudoin, garroté, fut conduit à Montcuc, château de Bernard, le patriote troubadour. Les habitants fêtèrent le poète et les faidits libérateurs. Ils demandèrent au prince de leur livrer le donjon : — « Ne le rendez pas, dit-il aux soldats, quand même vous me verriez pendre au gibet; attendez le comte de Montfort. » Ce nom mit en fureur les proscrits. Il demanda un chapelain et voulut communier : — « Tu ne mangeras ni ne boiras, s'écria le chef faidit, que tu ne nous aies rendu celui que tu retiens dans les fers. » — « Je ne t'ai demandé ni pain, ni vin, ni viande, mais seul le divin mystère. » — « Rends-nous notre captif! » — Eh bien! que l'on me montre seulement l'Eucharistie et que j'adore mon Sauveur! » Les croisés du château, dans l'effarement, se rendirent et furent conduits au gibet. Rattier conduisit le prince enchaîné à Montauban, quartier-général des comtes de Foix. Le comtes at-

tendirent pour son jugement le retour de Ramon VI, encore en Angleterre. Ramon arriva et condamna son frère à la plus ignominieuse mort. Tous les États romans furent représentés au supplice du Gannelon du Midi. Le catalan Bernard de Portelh y représentait l'Aragon et son roi-martyr. Les princes voulurent faire l'office du bourreau. Bernard lui passa la corde au cou, et le comte et l'infant de Foix le pendirent à la cime d'un noyer gigantesque, pour que le vil cadavre épouvantât les traîtres et que les plaines et les montagnes, la mer, les Pyrénées et l'Océan assistassent au supplice de l'Iscariot pyrénéen. Les princes laissèrent quelques jours sa carcasse aux oiseaux de proie; puis ils permirent aux Templiers de l'enterrer dans leur commanderie de Ville-Dieu.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Baudoin fut un aventurier d'origine suspecte et vraisemblablement adultérine. Né à Paris, méconnu par son père, Ramon V, délaissé par Constance, sa mère, passée en Palestine, il fut recueilli par Philippe-Auguste, son cousin, et élevé à la cour de France. Ramon VI, devenu comte, se hâta de le tirer des mains de Philippe, qui pouvait s'en servir dans ses projets sur l'Aquitaine. Il l'appela à Toulouse, lui donna des terres, des emplois, des honneurs, entre autres la châtellenie de Bruniquel, le maria à une fille de la grande maison de Lautrec,

et dernièrement encore l'avait nommé, dans son testament, régent de ses Etats et tuteur de son fils Ramonet. Il réchauffait un serpent. La croisade arriva : il en avait connu les chefs à Paris, il conspira secrètement; quand il fut compromis il passa ouvertement à Montfort et devint l'un des grands barons de la croisade. On sait la part qu'il prit à la bataille de Muret et probablement à l'assassinat du roi d'Aragon. On connaît aussi le salaire qu'il reçut de Montfort : deux provinces, l'Agénais et le Quercy. C'est là que son destin l'attendait, et l'inexorable Rattier, et les vengeurs comtes de Foix, et l'arbre patibulaire de Montauban..... Il avait les vertus et les vices d'un aventurier, brave, joyeux viveur, mangeant *mainte oie* et *maint chapon rôti*, sous sa tente, et versant à flots le sang et le vin dans la guerre; sans foi, sans loi, sans Dieu, quoi qu'en dise son historien monastique, qui essaye d'en faire un martyr et de tourner le lacet de sa strangulation en diadème et en auréole. L'Aquitaine jeta son cadavre en défi au Vatican.

CHAPITRE IV

Le cardinal Pierre de Bénévent. — Il réconcilie à Narbonne les comtes pyrénéens et la ville de Toulouse. — Il se rend en Aragon pour installer sur le trône le jeune roi don Jaime. — Pendant son séjour en Espagne, Montfort guerroie dans l'Agénais. — Siège de Cassanhol.

Le supplice de Baudoin fit rugir Montfort. C'était son Sinon domestique, une incarnation de la trahison du Midi. Son châtiment annonçait le réveil de l'Aquitaine après le coup de foudre de Muret. Toulouse, ce fruit attendu de la bataille, ne tombait pas dans sa main. Godefroi en trente jours avait pris Jérusalem, et lui, Simon, guerroyait depuis cinq mois, mettant plus de temps à conquérir Toulouse que Bouillon à subjuguer l'Orient! Elle avait résisté à vingt croisades; résistera-t-elle aux diplomates du Vatican?

Innocent III envoya le cardinal Pierre de Bénévent. Il avait pour mission de réconcilier les Toulousains et les comtes Bernard de Commenges et Gaston de Béarn. Il n'est point parlé du comte de Foix. « Toulouse, disait le Pontife, demeurera sous

la protection du Saint-Siège, et ne sera plus inquiétée par le comte de Montfort. » Il recommandait à Montfort d'obéir à son légat et de rendre le jeune roi d'Aragon.

Pierre de Bénévent arriva sur les bords du Rhône, où il rencontra Montfort. D'Arles il se rendit à Nîmes. Simon s'en était emparé, au nom de l'Eglise romaine, comme d'une dépendance de Carcassonne. Il n'y avait point d'hérétiques, mais le légat trouva légitime apparemment cette usurpation de Montfort qui donnait Nîmes au Saint-Siège. De là il se rendit à Montpellier. Cette ville ne voulait pas reconnaître pour son seigneur le petit roi don Jaime, et s'était érigée en république sous le protectorat du roi de France, qui s'en référa à la décision du légat. Il vit en passant Béziers, où un évêque résidait au milieu des ruines et des ossements. A Narbonne, il fit cesser les hostilités entre le vicomte et Simon. Il y trouva les comtes de Foix, de Béarn, de Commenges, de Roussillon, de Toulouse, et sept consuls de Toulouse. Ils furent réconciliés à l'Eglise romaine et promirent de livrer divers châteaux. Il remit le petit roi don Jaime à son cousin Nugnez, comte de Roussillon, et passa en Espagne pour l'installer sur le trône d'Aragon, vassal du Vatican. Il est évident que les princes pyrénéens étaient tombés, comme des lions, dans les fosses du légat. Le rusé Italien, par des promesses perfides, les attira dans le piège de Narbonne. Quand ils furent réunis dans ses murs, ils cédèrent tout ce qu'il voulut, sous la double pression des foudres du Vatican et d'une armée qui venait de France. Gui, évêque de Carcassonne, l'avait

levée et ramenée des pays d'outre-Loire. Elle sortit, comme sous la baguette d'un enchanteur, des forêts de la Montagne-Noire. Montfort alla la recevoir à Saint-Tibéri, se mit à sa tête et revint à Narbonne pour mettre à la raison les princes récalcitrants. Alors ils durent se soumettre, rester prisonniers ou céder leurs châteaux. Ils livrèrent leurs inexpugnables donjons. Pierre de Vaux-Cernay, qui revenait de France avec l'ost, reste émerveillé du stratagème stratégique : « Ils ne pouvaient rien, dit-il, les pèlerins sans le légat, le légat sans les pèlerins. O riche abondance de la miséricorde divine! Il arriva donc par l'ordre du Dieu miséricordieux que, durant que le légat alléchait et retenait par une fraude pieuse ceux qui s'étaient réunis dans Narbonne, le comte de Montfort et les croisés purent passer vers Cahors et Agen et librement attaquer leurs ennemis, ou mieux ceux du Christ. O pieuse fraude! ô piété frauduleuse! » Et le moine entonne un dithyrambe en l'honneur de la perfidie romaine[1].

Aux conférences de Narbonne, il n'avait pas été question du supplice de Baudoin. Mais Simon ne l'oublia pas, et pendant que le légat amusait les princes, il chargea son frère, Gui de Montfort, et Gui de Vaux-Cernay, évêque de Carcassonne, d'aller, pendant l'armistice, châtier Rattier de Castelnau, qui avait livré l'infant de Toulouse. Pendant qu'ils s'acheminaient vers le Quercy, Montfort remonta vers Valence pour conclure le mariage de son fils Amaury. L'infante Béatrix était encore enfant; le

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXVII.

mariage ne fut donc que simulé ; mais Simon emmena la petite dauphine à Carcassonne. C'est là que, quelques mois plus tard l'heureux Amaury épousa la princesse bourguignonne et capétienne.

Cependant Gui de Montfort et l'évêque de Carcassonne traversèrent le Rouergue. Le légat Robert de Courçon vint les rejoindre à Mauriac, près Rhodez. Ils assiégèrent ce château, qui se rendit à discrétion. Ils y trouvèrent sept Vaudois qui, devant maître Robert, *confessèrent pleinement leur incrédulité*, c'est-à-dire l'Evangile, et furent brûlés par les pèlerins *avec une grande joie*. Simon arriva et marcha sur Montpezat. Les faidits abandonnèrent ce château. Il s'enfonça dans l'Agénois, qui, l'année précédente, avait secoué sa domination. Toutes les places se soumirent excepté Marmande. Montfort les fit toutes démolir, hors un petit nombre, qu'il garnit de Français. Puis il vint assiéger Marmande, défendue par un baron du roi d'Angleterre, qui avait arboré sur la plus haute tour la bannière à la licorne et au lion. Les assiégés, après une faible défense, montèrent sur des barques et descendirent la Garonne jusqu'à la Réole, Les croisés mirent le bourg au pillage et laissèrent sortir sains et saufs les servants du donjon. Il y mit garnison française et démolit tout le reste des murailles et des tours. Puis il revint à Agen, pour assiéger Cassanhol, vers les frontières du Quercy. C'est ce château défendu en 1209 par Seguin de Balems contre l'archevêque de Bordeaux, et maintenant commandé par Huc de Rovignan, frère de l'évêque d'Agen. Huc est protecteur d'hérétiques et capitaine de faidits. Son noble et puissant châ-

teau est assis sur un contrefort de montagne arrosé de sources qui remplissent ses larges fossés, dans un bel horizon de rochers, presque au confluent du Lot et de la Léda.

Montfort arriva le 28 juin devant Cassanhol. Il campa sur la hauteur. ne pouvant investir la place. Mais des pèlerins étant survenus, il descendit dans la plaine et termina la circonvallation. Alors ses machines du côteau et du vallon démolirent beaucoup de maisons et ébranlèrent les remparts. Il avait laissé sur le monticule son fils Amaury, avec l'évêque de Carcassonne. Un jour, avant l'aube, un peloton du château s'élança sur les pavillons du jeune comte, du vieil évêque endormi et de son neveu, le fanatique historien. Montfort accourut et leur arracha le beau *jouvencel* et les deux Vaux-Cernay. Rovignan faillit donner au blond époux une noire fiancée aux sèches mamelles dont il n'eût jamais rompu la lune de miel. Pendant ce temps le roi Jean d'Angleterre, imploré par les deux Ramon, était débarqué à Bordeaux avec un ost anglais. Il s'avança jusqu'à Périgueux, où il fut rejoint par les barons dépossédés, les faidits des forêts. Ces proscrits le pressaient de marcher contre Montfort. Les assiégés de Cassanhol l'appelaient de tous leurs clairons. Il annonçait sa venue, mais il ne bougea pas. Il fut sans doute arrêté par Innocent III. Richard Cœur-de-Lion se fût moqué des tonnerres du Vatican. Il eut été en trois bonds à Cassanhol. Il eut vengé le désastre de Muret. Simon ne s'inquiéta nullement du lâche monarque : il sentait à ses côtés Philippe-Auguste et Innocent III. Ce fut probablement le cardinal de

Courbon qui fit reculer Jean et qui vint au camp rassurer Montfort.

Ses calabres avaient fracassé les murailles de Cassanhol ; il fallait aborder les remparts et tenter l'assaut. Mais comment franchir les fossés, larges, remplis et bien défendus? Montfort convoque ses lieutenants ; un charpentier assiste au conseil. Rovignan avait coupé le pont de pierre. L'artisan se chargea de lancer un pont sur des tonneaux flottants. L'évêque de Carcassonne fit apporter du bois par les pèlerins ; les charrons construisirent le pont sur la rive; les soldats prirent les armes et se couvrirent de leurs boucliers. Le pont, de la haute berge, fut lancé; il descendit au fond, et jamais on ne put le remettre à flot. A ce pont de tonneaux on substitua un pont de bateaux ; il fut jeté et rattaché à l'autre bord par des soldats passés sur des barques. Mais le tablier se trouva trop étroit et l'accès en fut balayé par une pluie de pierres. Les assiégés, du haut des murs, riaient des Croisés qui, le ventre en l'air, pataugeaient et gesticulaient comme des grenouilles dans l'eau sanglante des fossés. Montfort enrageait.

Il fit construire, avec de forts madriers arcboutés de fer, une forteresse roulante, quadrangulaire, avec toiture et paraclet ; de sa plateforme s'élançait une longue tour circulaire avec cinq gîtes au sommet pour cinq archers. L'énorme machine portait dans ses flancs des soldats, des armes, des amas de pierres pour combler le fossé, et des bassins d'eau pour éteindre le feu. La façade était recouverte de cuir de bœufs fraîchement écorchés, pour repousser l'incendie. Le monstre de chêne et de fer, poussé,

tiré, épaulé par les soldats, combattu par les calabres des remparts, sous les pierres qui rebondissaient sur ses côtes retentissantes, aborda le fossé. Les soldats jetèrent du bois, des fascines, des gravois, et la bête mugissante s'avança sur cette étroite et tremblante digue. Les arbalétriers du donjon écartaient les défenseurs des remparts et neutralisaient les projectiles des créneaux. Une nuit, ils chargèrent une barque de suif, de lard, d'étoupes, de sarments de vignes et d'autres matières combustibles; mais les soldats de la tour incinérèrent ce brûlot avant qu'il se cramponnât à ses flancs de bois. Et la machine atteignit le pied des remparts. Alors les défenseurs lancèrent des créneaux une pluie, un orage de feu liquide et de brandons enflammés. Ils s'éteignirent contre les aspersions incessantes d'eau et la cuirasse de peaux humides de taureau. Montfort craignait la crémation et l'incinération de sa tour victorieuse. Assiégeants et assiégés ne s'attaquaient plus de l'arbalète, mais croisaient la lance et l'épée. Il précipita l'assaut. Un dimanche soir il ordonna l'attaque au son de tous ses clairons et au chant de tous ses clercs. L'évêque de Carcassonne, de la hauteur voisine du donjon, dirigeait la psalmodie. Les croisés s'élancèrent, au chant du *Veni Creator*, de la machine dans les barbacas extérieurs de l'ennemi. Devant cet impétueux élan, les faidits rentrèrent dans leurs murailles et accablèrent les pèlerins d'une grêle incessante de cailloux. Les échelles des Croisés se trouvèrent trop courtes. Montfort ordonna la retraite, et le lendemain fit construire les engins d'escalade. L'ascension eut lieu dans la nuit. Les faidits se portèrent en

armes à la brèche; mais devant cette irruption impétueuse ils reculèrent, sortirent du bourg et s'éloignèrent par la montagne. Les Croisés entrèrent à minuit; ils firent main basse sur les fugitifs et mirent *tout à feu et à sang*. Comme au premier siège de Cassanhol, il y eut des bûchers et de *belles patarines ricanant et rugissant* dans les flammes. Le siège avait duré sept semaines. Il rappelle les héroïques sièges de Ménerbe et de Termes. Rovignan s'immortalisa. Il alla rejoindre les camps de la Dordogne. Le comte fit raser les murs d'enceinte. « Ainsi, dit le chroniqueur, témoin oculaire, fut pris et ruiné Cassanhol, le dix-huitième jour du mois d'août, à la louange de Dieu, à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. »

CHAPITRE V.

Bernard de Gourdon et dona Hélis de Turenne. — Siège ou destruction des châteaux de Dôme, de Casenac, de Montfort, de Castelnau, de Bainac et de Sévérac. — Retour d'Espagne de Pierre de Bénévent.

Rovignan se retira avec ses faidits dans les grottes et les forêts de la Dordogne, où combattaient encore Bernard de Gourdon et sa femme, Na Hélis de Turenne. La maison de Gourdon régnait sur ce massif de montagnes que domine son puissant donjon féodal, dont on voit encore les vastes ruines entre le Lot et la Dordogne. Cette race énergique et féconde formait deux branches, celle du Périgord et celle du Lauraguais. Celle du Lauraguais avait reçu l'évêque Nicétas; celle du Périgord avait produit Bertram, seigneur du puissant manoir, Bernard, surnommé de Casenac, et Guilhem, le charmant troubadour, sans compter ce fatal archer qui tua le roi Richard. Bernard de Casenac avait épousé dona Hélis. Hélis et Bernard étaient la terreur des pèle-

rins de la Croix. Cette terreur transpire dans le portrait farouche que nous en a tracé le moine de Vaux-Cernay : « Bernard de Casenac, homme très cruel et plus méchant que tous les autres; et si nombreuses étaient les cruautés, les rapines, les énormités de ce scélérat; et si grandes, qu'on pourrait à peine y croire. Outre qu'étant fait de cette sorte, le diable lui avait baillé une aide semblable à lui, savoir sa femme, sœur du vicomte de Turenne, seconde Jésabel, ou plutôt plus barbare cent fois que celle-ci, la pire entre toutes les femmes et l'égale de son mari en malice et férocité. Tous les deux donc, aussi pervers l'un que l'autre, dépouillaient, voire détruisaient les églises, attaquaient les pèlerins et dépéçaient les membres à leurs malheureuses victimes. Si bien que dans un seul couvent de moines noirs, nommé Sarlat, les nôtres trouvèrent cent cinquante hommes et femmes que le tyran et sa digne moitié avaient mutilés, soit en leur coupant les mains et les pieds, soit en leur crevant les yeux ou leur taillant les autres membres. En effet, la femme du bourreau, renonçant à toute pitié, faisait trancher aux pauvres femmes ou les mamelles ou les pouces pour les empêcher de travailler. O cruauté inouïe! Mais laissons cela, d'autant que nous ne pourrions exprimer que la millième partie des crimes de ce Bernard et de son épouse[1]. »

On voit bien que l'apologiste des *pieuses perfidies* a barbouillé de noir les faces guerrières de Bernard et de Na Hélis. Bernard, dit un troubadour, avait

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXX.

un cœur *impérial*, et Na Hélis figure dans l'idylle chevaleresque du charmant vicomte de Saint-Antonin, qui se trouvait alors même dans le camp de la Dordogne.

Cassanhol pris et démantelé, Montfort marcha contre Bernard et Na Hélis. Il prit Domme, qu'il trouva désert, noble et forte place très agréablement assise sur la Dordogne. Il en ruina la tour, très belle, très haute, et fortifiée presque jusqu'au faîte. Après Domme il voulut abattre encore le château presque inexpugnable de Montfort. L'évêque de Carcassonne s'en chargea ; il partait le matin avec sa troupe et revenait le soir au camp ; il lui fallut plusieurs jours, car le ciment avait la dureté du granit. Il prit encore Castelnau qu'il trouva abandonné ; il le conserva à cause de sa position centrale qui dominait ces cantons, et il y mit une garnison de croisés. Enfin il se rendit maître de Bainac ou Bainas, manoir d'un *très dangereux et très méchant oppresseur de l'Église*. Montfort lui laissa le choix de restituer ses déprédations ou d'abattre ses remparts. Il ne restitua pas ses rapines monastiques, et le délai passé, Simon fit démolir ses murailles. Le seigneur regrettait et pleurait sa forteresse paternelle ; il disait qu'elle défendait le pays contre les Anglais, et qu'elle était la seule qui défendît le roi de France ; il eut même recours à Philippe-Auguste. Mais Philippe s'en référa naturellement au chef de la Croisade. « De cette sorte furent subjugués ces quatre châteaux, savoir : Domme, Montfort, Castelnau et Bainac, où, depuis cent ans et plus, Satan avait établi sa résidence, et desquels était sortie l'iniquité qui

couvrit ces contrées[1]. » C'est l'église de Pons, le prophète du Périgord, dont Sarlat était la métropole ; Sarlat, d'où devait sortir, cinq siècles plus tard, un autre grand mystique, un merveilleux génie johannite et platonicien, François de Fénelon.

De Sarlat, Montfort descendit à Gourdon et de Gourdon à Figeac. Il s'y présenta comme lieutenant du roi de France ; il y rendit bonne et stricte justice, et *aurait redressé beaucoup d'autres abus s'il eût voulu excéder les bornes du mandat royal.* Nous savons que Simon était dans la Croisade le maréchal du roi de France, qui contenait son ardeur. De Figeac, il se rendit à Cap-de-Nac, l'antique Uxellodunum de César, qui domine un immense cirque de forêts ; forteresse de faidits[2]. De là, il vint à Rhodez, dont le comte prétendait relever du roi d'Angleterre, et qui fit hommage, quoique à regret, au chef de la Croisade. Son seigneur réel, c'était le comte de Toulouse.

Il y avait, vers les sources de l'Aveyron, un donjon très fort qui dominait le Rouergue oriental, la Lozère, Florac, Mende et Le Puy. Montfort somma le seigneur de Séverac de venir lui rendre hommage à Rhodez. Le chef montagnard refusa fièrement, confiant dans son donjon, son escarpement et l'hiver. Simon y lança son frère Gui ; il marcha toute la nuit, envahit à l'aube du jour le bourg jeté sur le penchant de la montagne, le prit d'un seul coup

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXX.

2. Les seigneurs de Cap-de-Nac firent hommage à Montfort ; ceux de Figeac lui livrèrent le fort château de Peyresse, sous la redevance annuelle de 10 marcs d'argent. *Vaissette*, V, p. 234.

et s'y logea. Les habitants, réveillés en sursaut, se réfugièrent, effarés, demi-nus, sur la neige, dans la forteresse. Gui, par cette manœuvre rapide, empêcha deux choses : que les habitants n'incendiassent leur bourg, et qu'ils n'approvisionnassent la citadelle. Il dressa une calabre et battit le château ; mais le châtelain arma une pierrière et combattit les croisés. Les assiégés étaient sans armes, sans vivres, sans vêtements : ils n'avaient pas cru que les Français tiendraient le siège pendant la rude saison et sur ce site glacial. Mourant de faim, de froid et de nudité, ils demandèrent la paix. Montfort arriva pour recevoir la place des mains de l'hiver. Après bien des contestations entre le comte et le châtelain, les faidits et les croisés, il fut convenu que le comte recevrait la place, mais que Simon la livrerait en garde à l'évêque de Rhodez, qui lui donnerait pour capitaine un certain chevalier nommé Pierre de Brémont. Était-ce Pierre Bermond d'Anduze, parent du comte de Toulouse? Le seigneur de Séverac ne se rendit qu'avec fierté, contraint par ses sujets affamés, et voulant encore défendre sa citadelle avec ce peuple de spectres. Simon, rivalisant de générosité, lui rendit sa terre saisie par les croisés, et plus tard, après l'hommage, le rétablit dans sa sauvage forteresse cévenole.

Ces conquêtes de Montfort, ou plutôt ce ravage des terres et ce rasement des châteaux albigeois dans l'Agénais, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, s'accomplirent pendant la mission du cardinal Pierre de Bénévent en Aragon. Innocent III était le tuteur du jeune Conquistador; le légat, au nom du pontife,

installa le jeune monarque pupille et vassal du Saint-Siège. Dans cette auguste cérémonie, si émouvante, les chevaleresques Aragonais oublièrent les libertés nationales et les insolences théocratiques devant les grâces de ce royal orphelin, ramassé dans le sang d'un champ de bataille et sur le cadavre paternel.

CHAPITRE VI

Concile de Montpellier. — Montfort proclamé prince et monarque de la conquête. — Chute de Toulouse. — Exil du comte. — Dépouillement total des barons pyrénéens.

Montfort, après ces conquêtes, voulut s'en faire consacrer la possession par les légats. Le cardinal Robert de Courçon l'avait déjà, contre les ordres formels du pape, investi de l'Agénais, du Quercy, du Rouergue et de l'Albigeois. Mais les évêques voulaient lui transmettre en bloc les Etats de Toulouse, et l'en proclamer, dit un moine, *prince et monarque*. Cet ambitieux projet du conquérant et des évêques venait se heurter contre deux obstacles : Philippe-Auguste et Innocent III. Néanmoins Courçon, pour terminer l'affaire des *hérétiques albigeois et toulousains*, convoqua de Reims (7 décembre 1214) un concile où il appela tous les primats, archevêques, évêques, archidiacres et chefs d'abbaye de l'Aquitaine. Il en fixa le siège à Montpellier, à cause de sa proximité de Toulouse, *clef et réceptacle de*

l'hérésie, à cause aussi de la grandeur et de la sécurité de la ville, et de la fertilité du pays. Montpellier était catholique; mais sa catholicité était moins dans le peuple que dans sa dynastie, qu'il venait de répudier en s'érigeant en république. Le peuple de Montpellier, on va le voir, sympathisait avec la grande cause romane.

Arnauld-Amalric, primat de Septimanie, les archevêques de Bourges, Bordeaux, Auch, Embrun, vingt-huit évêques, les princes du cloître, des barons aquitains, des conquérants, et, à leur tête, le héros du concile, vinrent à Montpellier. Quand Montfort parut, les magnanimes consuls fermèrent les portes au spoliateur du Midi; il dut aller camper dans un château de l'évêque de Maguelonne. Ce ne fut pas Robert de Courçon qui présida le concile, mais Pierre de Bénévent, qui revenait d'Aragon. Il en fit l'ouverture, le mercredi 8 janvier 1215, par un sermon qu'il prononça dans l'église de Notre-Dame; puis il le réunit dans son logis, probablement le palais épiscopal. On y dressa trente canons, relatifs presque tous à l'extirpation de l'hérésie. Enfin on aborda la grande question, l'investiture de Montfort. Bien qu'elle fût résolue d'avance, le cardinal voulut donner à cet acte une forme diplomatique et solennelle. Il dit aux membres du concile : « Je vous somme et requiers, au nom du divin jugement et du devoir d'obéissance qui vous lie à l'Eglise romaine, que, déposant toute affection, haine ou jalousie, vous me donniez, selon votre science, un loyal conseil pour savoir à qui mieux et plus utilement, pour l'honneur de Dieu et de notre sainte mère l'Eglise,

pour la paix de ces contrées, la ruine et l'expulsion de l'hérétique vilenie, il convient de concéder et assigner Toulouse, que le comte Raimond a possédée, ainsi que les autres terres dont l'armée des croisés s'est emparée[1]. »

(Remarquons que Ramon possédait encore Toulouse et que, réconcilié à l'Eglise, il ne devait pas en être dépouillé, du moins définitivement). Sur ce, les évêques délibérèrent chacun avec ses clercs et rédigèrent leur avis par écrit. Montfort était absent, mais il pesait sur le concile de tout le poids de son armure. Il était l'homme nécessaire; il en était l'âme. Tous les jours il venait de Maguelonne; il descendait à la maison des Templiers, hors des murs, et conférait avec les évêques. Le légat recueillit les votes; tous proclamèrent que Montfort, le conquérant du pays, en *fût le prince et le monarque.* Cette unanimité parut un miracle et l'élection même de Dieu. Les évêques demandèrent que Montfort fût immédiatement investi du comté de Toulouse; mais le légat consulta ses instructions et vit qu'il ne pouvait faire cette investiture sans consulter le souverain pontife. Girard, archevêque d'Embrun, fut envoyé à Rome pour supplier Innocent III d'accorder Montfort pour monarque. Le légat vint à la maison du Temple annoncer son élection au conquérant. Il voulut présenter aux Pères du concile le nouveau roi de Toulouse. Conduit par Pierre et suivi de ses deux fils, magnifiques adolescents, le modeste et superbe triomphateur se rendit à Notre-Dame. A son

1. P. de Vaux-Cernay, chap. LXXXI. Trad. de M. Guizot.

arrivée dans la basilique, il fut salué par des acclamations et des hosanna à l'élu du Seigneur. Comme saint Rémi, ils dirent au nouveau Clovis : « *Ta victoire est notre triomphe !* » Ils s'acclamaient eux-mêmes, et ils avaient raison : le vainqueur, ce n'était pas Montfort ; ce n'est pas sous les lances des croisés, mais sous les crosses des évêques et les tonnerres du Vatican que succombait l'Aquitaine. Les forteresses et les cœurs, inexpugnables jusqu'ici, s'écroulaient subitement dans l'effarement de ces évocations de géants, de lions, de dragons fantastiques, que les magiciens étrusques faisaient sortir menaçants des Marais-Pontins et des Solfatares empestés de la théocratie romaine.

Pendant ces acclamations triomphales de Notre-Dame, le bruit se répandit de l'entrée de Montfort ; le peuple s'assembla en tumulte, sonna le tocsin, maltraita les croisés et se posta aux portes de la basilique pour tuer Montfort. Ce David, ce Machabée, ce monarque de la Croix, dut s'enfuir comme un voleur devant les dagues catholiques, par quelque porte dérobée, par quelque souterrain ignoré, pour regagner honteusement la maison du Temple et le château de Maguelonne. C'est dans ce mouvement républicain de Montpellier que naquit Délicios, le futur tribun de la patrie romane, et c'est peut-être son premier vagissement qui mit en fuite le lion terrifié de la Croix.

Après le concile, Simon et Pierre de Bénévent se rendirent à Carcassonne. Le légat envoya l'évêque Foulques prendre possession de Toulouse. Cet évê-

que, qui en était *sorti avec son Dieu* et qui n'y voulait *rentrer qu'avec son Dieu,* fit sans doute son retour triomphal processionnellement, *portant son Dieu* dans sa custode d'or, parmi des nuages d'encens et de cantiques. Foulques, légat du pape et délégué de Pierre de Bénévent, fut un instant le roi sacerdotal de Toulouse. Il chassa du Castel-Narbonnais, le palais des comtes, Ramon VI et le jeune Ramon VII, la comtesse Eléonore et sa petite sœur, dona Sancha d'Aragon. David de Roaïx, chef de cette illustre maison féodale et consulaire, eut l'honneur de recueillir avec ces princes infortunés la patrie mourante, l'humanité proscrite, la liberté fugitive. Ils s'abritèrent quelques jours dans ce donjon triangulaire, muni de tours, dont le sol désert, semblable au soubassement d'un autel antique, porte aujourd'hui le nom de *la Trinité*, et serait mieux nommé du Paraclet. Les deux princes se retirèrent à la cour d'Angleterre, et les deux infantes auprès de leur frère, le comte de Provence. Avec Foulques entrèrent Dominique et l'inquisition. Il établit son tribunal au pied du Castel-Narbonnais et bâtit à côté la prison des *Immurats*. La terreur régnait sur Toulouse. Le tyran mit ses soldats de la Croix au palais comtal, aux dépens des citoyens. Ceux-ci donnèrent pour otages douze capitouls qui furent déportés à Arles. Selon les statuts, il en fallait seize pour gouverner la cité. Le peuple décida que les douze qui restaient administreraient jusqu'à l'expiration de leur consulat. Il data fièrement son arrêt du 20 février 1215 : « *Philippe étant roi de France, et Ramon comte de Toulouse.* » Il taisait le nom de l'évêque : c'était une

manière de protester contre le tyran sacerdotal et d'intéresser Philippe-Auguste à l'infortune du prince déshérité, qui lentement s'acheminait vers son exil d'Angleterre.

Toulouse étant tombée, Foix, son inexpugnable citadelle de montagne, se rendit à son tour, non à Montfort, mais à Pierre de Bénévent. Le légat en prit possession au nom de l'Église romaine, la remit en garde à l'abbé de Saint-Tibéri, qui lui donna pour châtelain son neveu Bérenger. Le comte et l'infant de Foix se replièrent sur Tarascon, et le jeune vicomte de Carcassonne avec les orphelins de la Croisade, réfugiés dans ses tours, se retira dans les bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le légat, maître de toutes les places fortes, y mit des soldats de la Croix, et ne permit aux chevaliers dépossédés de rester dans le pays qu'à la condition d'y vivre dans les bercails comme les pâtres, sans armes, sans armures, sans palefroi, ne chevauchant que des roussins ou des ânes et n'ayant qu'un éperon.

Mais cet éperon devait suffire pour relever le coursier momentanément abattu de la destinée romane.

CHAPITRE VII

Philippe-Auguste envoie dans le Midi son fils Louis de France. — L'archevêque d'Embrun revient de Rome. — Harangue de félicitation du pape à Montfort. — Simon attend le prince Louis pour entrer dans Toulouse.

Philippe-Auguste suivait avec inquiétude les conquêtes de Montfort. Il n'avait approuvé la Croisade qu'à demi et refusé de conduire ces farouches pèlerins, comme l'ordonnait Innocent III; il s'était contenté de permettre à son fils de prendre la croix; mais il l'avait retenu à Paris, sous prétexte de repousser les Anglais et les Allemands. Il avait vaincu à Bouvines. Trois ans s'étaient écoulés et toujours il retenait au Louvre le prince Louis. Il gardait une attitude expectante, regardant à travers la visière de son heaume royal.

Tout à coup, il voit Simon vainqueur, Ramon fugitif, Toulouse envahie, l'Aquitaine accablée. Il voit à son pacifique cousin se substituer un vassal audacieux, un homme de génie, un géant d'ambition qui, maître de l'Aquitaine et uni à l'Angleterre, pouvait renouveler Richard avec un plus famélique et dévo-

rant lion. On murmurait déjà que Philippe n'avait rien fait pour la croix, ni en Orient ni en Occident; que Simon était le vainqueur de l'hérésie, le champion de Rome, l'athlète du Christ; et les évêques pouvaient un jour pour Philippe, comme maintenant pour Ramon, pour Paris comme pour Toulouse, supplier Innocent III, le distributeur souverain des trônes, de faire asseoir ce bâtard capétien sur le trône de France. Philippe fit partir en hâte son fils Louis pour assister au triomphe de la croisade et sauvegarder les droits de Clovis et de Charlemagne. Il paraît que le lion de France avait rugi sourdement en voyant la panthère de la Croix dévorer le bélier de Toulouse. Montfort avait entendu ou pressenti ce rugissement. Il craignit qu'une croisade royale ne vînt défaire l'œuvre de la croisade papale, et que Philippe-Auguste ne prît le parti de Ramon VI. Pour apaiser le monarque, il lui envoya son chancelier, son diplomate, Gui de Vaux-Cernay, évêque de Carcassonne. Gui calma le roi et revint avec le prince Louis, qui avait donné rendez-vous à la plus haute noblesse de France pour le jour de Pâques, à Lyon (19 avril). Il partit de Paris avec Philippe, évêque de Beauvais, son cousin, Mathieu de Montmorency, et les comtes de Saint-Paul, de Ponthieu, d'Alençon. Ces barons normands rallièrent en chemin le vicomte de Melun, le sire de Beaujeu, la chevalerie du Berry, de la Bourgogne et du Nivernais. Gui de Vaux-Cernay était comme l'abbé de Cîteaux de cette croisade gallicane et triomphale. Louis ne passa qu'une nuit à Lyon et, le 20 avril, continua sa route vers le Midi. Montfort se rendit à sa rencontre. Après le

concile, il était revenu sur les bords du Rhône. Il achevait de grappiller et de gaspiller l'héritage ravagé des Ramon. Il reçut de l'archevêque d'Arles la *terre d'Argence,* c'est-à-dire les Camargues. (30 janvier). Il donna à Arnaud, évêque de Nîmes, qui lui avait livré cette vicomté, le territoire et bourg de Milhaud, *dont il était* et *devait être le maître, comme comte de Toulouse et vicomte de Nîmes.* (7 février). A Raimond, évêque d'Uzès, il donna divers bourgs, terres, dîmes, péages, albergues, et la viguerie d'Uzès, droits et *domaines du ci-devant comte de Toulouse,* que Montfort tenait par commission de Pierre de Bénévent (6 mars). Ils se partageaient l'immense dépouille avant que le pape eût prononcé, avant que Philippe-Auguste eût consenti. C'était un pillage anticipé et universel.

Montfort se rendit jusqu'à Vienne à la rencontre du prince Louis. Le vieux guerrier était plus féodal que clérical; il tenait plus au roi qu'au pape; il se jeta avec effusion dans les bras du jeune prince, et le prince le reçut comme un père et comme un héros, l'honneur de la France et l'appui du trône capétien. Ils luttaient de diplomatie féodale. Le prince, par ces caresses, s'efforçait de détacher Montfort du cardinal et de Rome pour le maintenir dans sa fidélité envers Philippe-Auguste et la France. Montfort était déjà gagné quand le prince rencontra le légat Pierre de Bénévent. Le cardinal était soucieux : il craignait un conflit entre l'autorité royale et l'autorité pontificale. Il redoutait que Philippe ne voulût abattre sa griffe sur la conquête; car enfin le conquérant, c'était le pape et

non le roi, l'Église et non la France ! Philippe était suzerain de l'Aquitaine, mais Innocent III était suzerain du monde. Rome dominait tout, évêques et rois.

Le prince, *plein de douceur et de bénignité,* dissipa les inquiétudes du légat ; il approuva toute l'œuvre du pontife et déclara qù'il venait comme croisé et comme pèlerin. En descendant le long du Rhône, Louis et les barons de France entendirent, de la bouche même du conquérant, les dramatiques récits de cette lugubre et tragique aventure, sinistrement attestée par un sol désert, les ossements des champs de bataille et les squelettes des villes incendiées, encore fumantes de la colère d'Innocent III.

Louis fit halte dans l'abbaye de Saint-Gélis ; il y attendit le légat, retenu à Arles, et y reçut l'archevêque, Bernard d'Embrun, et les députés du concile, de retour de Rome. Ils rapportaient la réponse du pape au légat, aux évêques et à Simon : Montfort était provisoirement investi du comté de Toulouse, jusqu'à la décision définitive du concile de Latran. Voici la lettre du pontife[1] :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . »

Latranus, latrat et latrocinat. Rome s'adjugea le comté de Melquiel, qu'elle donna aux évêques de Maguelonne. Plus tard elle retiendra la Provence transrhodane.

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. LXXXII, p. 316.

CHAPITRE VIII

Louis à Montpellier, à Béziers, à Carcassonne. — Démolition des murailles de Narbonne. — Entrée de Montfort à Toulouse.

De Saint-Gélis, Louis, flanqué de Simon de Montfort et de Pierre de Bénévent, se rendit à Montpellier. Le peuple fit honneur au prince de France, et accueillit même Montfort dans ses murs, non le *monarque* des évêques, mais le vassal de Philippe-Auguste, protecteur de sa république. Le légat exigea de ce peuple récalcitrant un serment de catholicité, et inféoda à l'évêque le comté de Maguelonne, confisqué sur le comte de Toulouse par Innocent III. Cette inféodation ne fut point gratuite, car outre le cens annuel de 20 marcs d'argent, le pape en tira pour sa part 1220 marcs ou sterlings d'argent, plus 320 livres[1] aux cardinaux, plus un cheval et une mule au camérier, et plusieurs autres sommes aux officiers de la chancellerie pontificale. L'avarice romaine était proverbiale, et la croisade fut moins un pillage soldatesque qu'une déprédation cléricale et cénobitique.

1. Ou 840 *livres*. — Illisible dans le manuscrit. — (*Note de l'éditeur*.)

De Montpellier le prince capétien se rendit à Béziers. Depuis le grand massacre, Béziers n'était plus qu'un chaos de murailles incendiées, au-dessus duquel s'élevaient, comme des îles, quelques maisons sauvées du feu. La peste, sortie des morts, fut sa première habitante; puis les vautours, qui mangèrent les cadavres; puis les bohèmes, qui fouillèrent les cendres; puis les croisés, qui en balayèrent les ossements; puis enfin l'évêque Montpeyroux, qui revint camper sur ces décombres comme le génie des ruines. Louis jugea dans Béziers le ravageur, l'ange de la dévastation, je veux dire Arnauld-Amalric. Devenu archevêque de Narbonne, il avait *usurpé* le duché de Gothie. Montfort avait protesté, voulant réserver pour lui l'intégrité de la conquête. Les Narbonnais s'étant insurgés contre Montfort, Simon ordonna la démolition des murs de Narbonne. Amalric défendit ses vieilles murailles romaines. Il interdit à Monfort d'en franchir les portes; mais Simon n'en tint compte; Arnauld l'excommunia, doubla et tripla l'anathème. Les deux rivaux se rendirent à la rencontre du prince Louis. Le capétien ne voulut juger leur différend qu'à Béziers, où devaient se rendre les habitants de Narbonne. Les citoyens cette fois étaient d'accord avec l'archevêque. Les trois partis comparurent au tribunal du fils de France. Amalric porta la parole pour Narbonne; il invoqua son titre de chef sacerdotal de la croisade et de duc de Narbonne, et le dévouement de la race vicomtale, dont il était, toujours amie de la France depuis la grande Ermengarde, et parente même de l'infante Blanche de Castille. Montfort soutint que les Nar-

bonnais s'étaient armés contre Dieu, les pèlerins, la chrétienté. En effet ils détestaient Simon, et l'avaient chassé de leurs murs, ainsi qu'Amaury, son fils, et son frère Gui. L'archevêque se porta garant de la fidélité de ses vassaux. Louis reconnut la grande part qu'Amalric avait prise à la guerre, mais il était gagné par le légat, le chef de la croisade et les barons français. Il donna tort au prince de Septimanie. Toutefois il laissa l'odieux de la mesure au légat romain. C'est au nom du cardinal de Bénévent que fut décidée la ruine des murailles de Narbonne et de Toulouse. C'est de Béziers, de la ville des ruines, que partit le démantellement des métropoles pyrénéennes.

Louis n'obliqua pas sur Narbonne; comme la croisade, il marcha droit sur Carcassonne. Il garda en otages les députés narbonnais et ordonna au vicomte Améric de venir à Carcassonne. Le prince voulait réconcilier Améric et Simon. Le vicomte reconnut Simon comme duc de Narbonne, mais seulement jusqu'au concile de Latran. Les consuls jurèrent également, et Montfort prit sous sa protection le vicomte, les consuls et la cité. Simon se plaignait de ce que l'archevêque l'empêchait d'exercer la régie du comté de Toulouse, qu'il tenait du Saint-Siège; Arnauld, de ce que Simon lui disputait Narbonne et le duché de Gothie, qu'il tenait depuis son sacre (1212); c'était la querelle de l'empire et du sacerdoce. Montfort s'appuyait sur Philippe-Auguste, Arnauld sur Innocent III. Le pape donna raison au primat. Il écrivit sévèrement à Montfort, blâma la démolition des murs de Narbonne, l'hommage extor-

qué au vicomte et aux consuls, et son ingratitude envers son bienfaiteur, le grand chef sacerdotal, le premier promoteur de la croisade. L'audacieux chef se jouait des menaces d'Amalric et même d'Innocent III.

Pierre de Bénévent convoqua dans le palais épiscopal les évêques, le prince Louis, Simon de Montfort, les barons croisés, et leur communiqua officiellement l'ordre du pontife qui conférait à Simon le gouvernement du pays jusqu'au concile général. En conséquence le prince de Sidon partit pour recevoir la soumission de Toulouse. Les consuls prêtèrent serment à cet envoyé du pape et du roi de France. Ils consentirent, quoique à regret, à la destruction de leurs murailles romaines. Louis partit ensuite de Carcassonne, et par Montréal se rendit à Fanjaus. Il y demeura quelques jours dans le manoir de Prouille-Bélissen. Il y vit Dominique de Gusman, fondateur de l'ordre dominicain, qui organisait dans son monastère de Prouille la prédication, l'espionnage, la police et la torture du peuple roman. La croisade judiciaire allait continuer la croisade militaire. De Fanjaus, Pierre de Bénévent et Simon de Montfort firent une chevauchée jusqu'à Pamiers pour y recevoir la soumission du comte de Foix. Ramon-Roger descendit de son inexpugnable donjon. Le légat lui ordonna de le remettre à Simon. Il était déjà entre les mains de l'abbé de Saint-Tibéri. Le cénobite le passa au chef de la croisade. Le héros de l'invasion et le héros de la défense se trouvaient en présence au Castellar. Simon ne voulut pas voir Ramon-

Roger; soit haine, soit crainte d'une altercation de paroles et d'épées, soit honte et fureur de rencontrer, lui vainqueur, ce grand vaincu triomphant, qui ne remettait qu'à Rome et au roi de France son invincible épée et ses inexpugnables tours, soit pressentiment que cette épée chasserait sa race et son cadavre, et que de ces tours de Foix redescendraient la délivrance et la victoire.

Pierre de Bénévent et Simon de Montfort revinrent à Fanjaus, où Louis concertait, sans doute, avec saint Dominique, l'Inquisition, qui devait compléter la croisade. Puis, à travers le Lauraguais, ils s'avancèrent vers la grande cité romane. Toulouse était dans la consternation. Trois cavaliers se présentèrent à sa porte orientale : l'un représentait l'Absolutisme divin, l'autre le Despotisme féodal, le troisième la Dévastation. Leurs palefrois s'appelaient, l'un l'*Erreur*, l'autre la *Terreur*, l'autre enfin l'*Horreur*. Foulques, l'*évêque des Diables*, les reçut sur la porte du Castel-Narbonnais. Dans cette forteresse romaine, dans ce palais des Saint-Gélis qu'habitaient, avec ces princes, la Justice, la Clémence, les arts de la paix, les chefs de la conquête tinrent conseil. Que faire de cette grande cité, soumise, mais non vaincue et toujours indomptée? « Il faut brûler Toulouse! s'écria l'évêque Foulques; il faut tirer vengeance des maux que les Toulousains ont faits aux pèlerins de la croix. » Foulques voulait renouveler, sur une plus large échelle, l'incendie de Béziers. L'évêque soutenait l'avis du roi des Truands. Montfort s'écria : « Il ne s'agit pas de détruire Toulouse, mais de le

conserver. Il faut brider ce peuple, enlever ses armes, abattre ses murailles ! » Simon sans doute exprimait le sentiment du prince français et du légat romain. L'exterminateur fut cette fois le conservateur. Sans lui la croisade finissait comme elle avait commencé, par l'extermination et le massacre. On résolut d'abattre les principales fortifications et d'ouvrir de larges brèches dans l'enceinte romaine.

Déjà le prince de Sidon et l'évêque Foulques avaient ordonné la démolition des remparts. Leur ordre avait été éludé par les consuls. Il fut exécuté par les croisés du Nord ou du Midi ; nul citoyen, je pense, ne voulut mettre la main à ce meurtre de la cité. La vénérable métropole fut éventrée dans toute sa périphérie. On ouvrit de larges plaies correspondantes aux grandes artères. On mit à nu les entrailles qui enfantaient et protégeaient un grand peuple. Et, à chaque coup de pic, ces murailles de briques rouges semblaient saigner, et la vie s'écouler à flots avec le sang de son cœur maternel. La Rome de la Garonne n'était plus qu'un grand village rustique ; la cité palladienne avait perdu son armure ; le bélier solaire des Cantabres, invaincu, mais garrotté et renversé sur le sol par ses pâtres, devenus ses bouchers, était lâchement dévoré par le lion de la croisade. Un légat de Rome et un fils de France présidaient à cet égorgement.

Un silence de mort planait sur la cité, sur tout le Midi. La chronique se tait, l'épopée romane est muette. Les tables capitulaires sont perdues. La moitié des consuls étaient comme otages dans les pri-

sons d'Arles; l'autre moitié fut probablement supprimée. Le consulat fut évidemment aboli; on n'en trouve plus trace pendant la domination de Montfort. La liberté était morte. Quelques barons avaient suivi les comtes en exil; d'autres vivaient dans les cavernes ou guerroyaient dans les forêts; d'autres, sur leurs coursiers, se dirigeaient vers les Pyrénées. Les yeux fixés sur le Salao, qui marque le milieu de la grande Cordilière, ils gravissaient vers les sources de l'Ariège. Là se dressaient encore dans les nuées, l'un en Aquitaine et l'autre en Aragon, deux autels inviolés de la liberté, Montségur et Castelbon.

Le prince français voulut conserver de la mulctation et mutilation de Toulouse un symbolisme monacal. Il pria Montfort de lui procurer une relique de saint Vincent, martyr. Vincent est le saint de la victoire et de la vinculation, le patron des guerriers et des geôliers. C'est l'ennemi des Albigeois. Il a son autel à Castres, en face d'Albi. Simon demanda à Guillaume, abbé de Castres, une relique du plus belliqueux des *barons du ciel*. Guillaume, en considération de l'*utilité* de Montfort *dans l'affaire de Jésus-Christ*, lui fit présent d'une mâchoire du protecteur des camps (Castres). Deux actes furent dressés de cette cession, l'un dans le monastère de Saint-Vincent, l'autre dans la chapelle de la milice du Temple, à Toulouse. Simon remit au Capétien la précieuse relique, que le royal pèlerin devait déposer à Saint-Germain-des-Prés de Paris.

C'est ainsi que Montfort entra dans Toulouse. Il

employa six ans à franchir les soixante lieues qui séparent Béziers de Toulouse ; il mit à s'en emparer, par félonie, le même temps que Ramon de Saint-Gilles, bisaïeul du prince qu'il détrônait, avait mis à faire la conquête de Jérusalem et de l'Orient.

LIVRE XIII

GUI CAP DE PORC

CHAPITRE PREMIER

Départ du prince Louis. — Départ du legat Pierre de Bénévent, — Fin de la croisade. — Triumvirat de Montfort, Foulques et Saint-Dominique. — En cinq mois, ils font supplicier 10.000 citoyens de Toulouse.

Le prince Louis avait fini sa quarantaine; sa croisade n'avait été qu'une chevauchée pacifique, une promenade triomphale. Elle se terminait par la *possession* de Toulouse, la Jérusalem du Paraclet. Sa présence, évidemment calculée par Philippe-Auguste, réservait tacitement la suzeraineté de la France contre l'ambitieux Simon et l'insatiabilité romaine. Du reste, le *monarque* des évêques se montra toujours vassal dévoué envers le fils de France. Il escorta le prince jusqu'à Montauban. C'était le quartier général

des comtes de Foix. Ainsi ces princes avaient rendu leur forteresse du Quercy, comme leur citadelle de montagne, portes avancées de Toulouse, restées invaincues comme leur métropole. A Montauban, Louis dit adieu au chef de la croisade : il laissait le Midi sous le fer du conquérant et sous la houlette du dominateur céleste de l'Albigeois, dont il emportait quelques dents, saint *Vincent* de Castres. Mais cette *mâchoire* allait continuer de mordre, de broyer, de triturer l'Aquitaine, sa proie. Le saint des guerres allait se transformer dans le saint des prisons, des geôliers, des bourreaux. A la Croisade succédait l'Inquisition. Montfort reçut à Montauban l'hommage de Géraud, comte d'Armagnac, retardataire amené par Garzias, archevêque d'Auch.

Simon revint à Toulouse pour dire adieu au cardinal Pierre de Bénévent. Le légat, sa mission terminée, revenait à Rome pour assister au concile de Latran. Ce diplomate avait, en quelques mois, fait plus que les armes de la croisade; il avait intronisé le jeune roi d'Aragon, détrôné le vieux comte de Toulouse, réconcilié et dépouillé Ramon VI de ses États, et banni d'Aquitaine la maison de Saint-Gilles. Il avait pris Toulouse d'une parole, ce que n'avaient pu exécuter la bataille de Muret et cent combats. Il avait abattu les murailles romaines de Toulouse, de Narbonne, démantelé les villes du Midi, arraché aux barons leurs armures, leurs éperons, leurs palefrois. Il avait fait rendre gorge à l'abbé de Citeaux, au massacreur de Béziers, au voleur du duché de Gothie. Il avait trompé Innocent III, et maintenant il se rendait à Rome pour se justifier de toutes

ses iniquités devant le concile de Latran. Montfort lui fit cortège le long du Rhône. A Lauriol, Burnon, évêque de Viviers, vint lui offrir des fiefs, des rentes, des privilèges, lambeaux arrachés de la grande spoliation de Toulouse. Simon ne quitta son grand ami qu'à l'abbaye de Saint-Antoine, en Viennois.

Montfort partagea sa conquête en trois sénéchaussées : Beaucaire, Carcassonne et Agen. Il n'était encore que régent; on l'appelait déjà *comte de Toulouse*, *marquis de Provence*, *duc de Gothie*. On lui donnait le titre d'*Altesse ;* on laissait échapper parfois le mot de *monarque*. Or ce fut pour ébaucher cette monarchie et consolider le monde catholique ébranlé, qu'Innocent III convoqua le concile œcuménique de Latran.

Le comte, après avoir parcouru ses États, rentra dans sa capitale. Il transféra sa maison du palais de Carcassonne au palais de Toulouse. Il établit dans le manoir des Saint-Gélis sa noble épouse, la vertueuse héroïne de la Croisade, Alix de Montmorenci, et la comtesse de Montfort fut appelée comtesse de Toulouse. Elle y vint avec ses beaux enfants, dont les plus jeunes sortaient du berceau et dont les aînés étaient des adolescents superbes, de magnifiques chevaliers. La magnanime princesse fut sans doute accueillie par les hourras des conquérants; mais son sourire ne put éclairer le deuil de la cité; sa bonté ne pouvait consoler la douleur immense de l'Aquitaine. Que se passait-il alors à Toulouse ? Tout se tait, chroniques, poèmes, fastes consulaires. Rien ne parle que ce silence de mort : Toulouse est un sé-

pulcre, un monument patibulaire. Trois hommes y règnent : Montfort, l'évêque et le légat ; et ces trois hommes, en cinq mois (d'avril en octobre), suppliciè-rent 10,000 Toulousains, 2,000 par mois!

Montfort ne se rendit point au concile de Latran. Il y députa son frère Gui, qui partit avec l'évêque de Toulouse. Foulques amenait avec lui saint Dominique. Dominique, Foulques et Simon étaient le même corps à trois têtes. Montfort avait donné à Foulques la ville de Fanjaux, et à Dominique le château contigu de Prouille. Foulques emmena Dominique de Fanjaux à Toulouse. Dominique fut mis à Toulouse à l'ombre du Castel-Narbonnais, et son couvent sous les ailes des balistes de Montfort. L'ordre dominicain était l'auxiliaire de la Croisade. Dominique inquisitoriait déjà dans le Lauraguais ; il entra dans Toulouse avec l'évêque et les supplices, et tout porte à croire qu'il fut mêlé comme orateur, comme accusateur, comme convicteur, aux carnages judiciaires de Toulouse. L'histoire voudrait l'enlever à cette atmosphère de sang ; il en sort toujours tout rouge. Or, c'était pour organiser son ordre et son tribunal que Foulques l'emmenait à Rome.

Cependant le prince Louis était de retour à Paris. *Il raconta à son père*, dit le chroniqueur roman, *ce que Montfort avait fait au comte Ramon*. Philippe se montra soucieux et irrité. On devine ce que le monarque répondit à son fils : « Tu as remplacé le Bélier par le Lion ; tu as conduit Montfort dans Toulouse. Le voilà dans la capitale des rois goths et des Jaonnas cantabres. Il peut en sortir un autre Alaric, un autre Goaiffer, un autre Richard Cœur-

de-Lion des Alpes et des Pyrénées ! Il est vassal de France? Sans doute; mais il est aussi vassal d'Angleterre, et vassal encore, spirituel et territorial, de Rome. Il peut s'unir à Jean-sans-Terre, à Innocent III. Il est régent de sa conquête, et il s'intitule déjà comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Gothie. Il a cherché un trône en Hongrie, à Constantinople, dans tout l'Orient. Il l'a maintenant à Toulouse. Il règne comme un bourreau, comme un Tartare; il verse des fleuves de sang. Il dépopularise la royauté : ce sang rejaillit sur les lis de France; ils en resteront pourpres. Il faut rendre ce sang à l'Église; il faut amoindrir Montfort et relever les Ramon; ils sont nos cousins; ils descendent comme nous de Louis-le-Gros. Mais où sont-ils, ces princes infortunés? Ils errent à la merci des vents et des flots; ils cherchent un refuge en Angleterre, au lieu de le chercher en France, aux portes du Louvre, au foyer de Hugues, notre commun aïeul! »

Telles devaient être les paroles dont la colère calculée et rugissante de Philippe-Auguste, à la fois renard et lion, fit retentir son antre royal. Quelques jours après, Louis vit sa jeune épouse, Blanche de Castille, lui donner un fils qui devait réaliser l'idée capétienne et recueillir l'héritage des Ramon, les rapines de Montfort et les immenses ruines du Midi.

Pierre de Bénévent, de son côté, rentra bientôt aussi dans Rome. Il rendit compte de sa mission au pontife. Innocent ne fut guère moins mécontent que Philippe. Maître Pierre avait outrepassé ses instructions : il avait réconcilié le comte Ramon et l'avait

dépouillé de ses États, réconcilié Toulouse et égorgé ses citoyens; Thédise, Foulques, Bénévent s'étaient joués des ordres du souverain pontife. Il avait réprimandé sévèrement Montfort, et l'audacieux chef des croisés avait mis le pied sur les tonnerres du Vatican! Mais de quoi pouvait se plaindre Innocent? N'avait-il pas armé la croisade, soulevé la France, l'Europe, contre Ramon VI? N'avait-il pas recommandé de mêler la foi punique à la foi romaine, le stratagème à la stratégie, pour vaincre le grand prince pyrénéen? Maintenant le regret et le remords viennent trop tard. L'épée a achevé son œuvre : il faut défendre ce crime. Montfort est l'homme nécessaire; il faut justifier cet archange de la destruction. Et c'est ce que viennent faire ses avocats Foulques, Thédise, Dominique, le prince de Sidon, devant le tribunal d'Innocent III.

Les spoliés accouraient, en même temps que les spoliateurs, devant le grand juge romain. Ramon VI ne fut qu'un instant en Angleterre : il repassa l'Océan, aborda en Navarre, et se rendit à Castelbon, l'asile pyrénéen du Sud. Là il trouva le comte de Foix, Bernard de Commenges, Arnauld de Villemur, Gui de Cap-de-Porc, le légiste de la patrie romane. Ils descendirent à Barcelone, d'où une felouque, à travers le golfe de Roland, transporta ces nobles pèlerins au port de Gènes, d'où ils se rendirent à Rome.

Un autre navire anglais déposa trois voyageurs à l'embouchure de la Gironde. C'étaient le jeune comte Ramon, Geoffrès de Poitiers, son gouverneur, et Arnaud Topina, son écuyer. Ils étaient déguisés en

marchands, avec des mulets et des bagages. Au Bec d'Ambès, deux routes s'ouvrirent devant eux avec les deux fleuves. La Garonne les conduisait à Toulouse, au cœur de la patrie, mais au centre des supplices. Ils remontèrent la Dordogne : ils contournaient la croisade, ils évitaient Montfort. Les sauvages et solitaires massifs de la Corrèze et de la Lozère leur offraient de riches manoirs hospitaliers : Turenne, Ventadour, Uzerche, les camps des faidits. Bernard de Cazenac et Na Hélis reçurent le prince dans leurs grottes. Ce fut alors peut-être que ce vaillant baron reprit Castelnau, en égorgea la garnison de croisés et en décora les tours d'un chapelet de cadavres. C'était le lendemain du triomphe de Montfort, la veille du concile de Latran, et le jeune prince put y voir un symptôme du réveil national. Des cimes glacées du Gévaudan, il descendit dans la vallée du Rhône. Valence était la ville d'Adhémar et de Geoffrès de Poitiers. Montélimart, Orange, Avignon, étaient sympathiques. Il y trouva certainement les Adhémar, les Porcelet, et ce vaillant chevalier et troubadour, Gui de Cavaillon, qui stimulait son juvénile héroïsme. Les conjurés, évidemment, concertèrent alors l'insurrection patriotique. A son retour d'Italie, ils attendront le prince sur la plage; ils attaqueront Beaucaire, et le Midi se lèvera des Alpes à l'Océan. Ramon s'embarqua à Marseille, aborda à Gènes, et retrouva son père à Rome.

CHAPITRE II.

Concile de Latran. — Ouverture du concile. — Sermon d'Innocent III. — Le signe Tau. — Transsubstantiation. — Inquisition. — Ordres de saint Dominique et de François d'Assise.

Le quatrième concile de Latran est le plus grand de la théocratie romaine. Au plus majestueux des pays le plus magnifique des conciles œcuméniques. Et d'abord ce superbe pontife universel. Au-dessous cinq partriarches d'Orient : Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem, le Liban. Plus bas, 71 métropolitains, 412 évêques[1], 900 chefs de monastères; les ambassadeurs de Constantinople, d'Allemagne, de France, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre; des représentants de villes, principautés et républiques; enfin les pauvres princes spoliés d'Aqui-

1. Parmi les évêques, on remarque. . . . . Ximénès de Tolède, tout rayonnant de la bataille de Tolose, Amalric, archevêque de Narbonne, dont le sang de Béziers avait teint la robe en pourpre. L'évêque de Liège, dans la première séance, parut vêtu d'écarlate, comme comte; dans la deuxième, vêtu de vert, comme duc, puis de violet et d'ornements sacerdotaux, comme évêque.

taine. L'Europe, l'Afrique, l'Asie, se pressaient autour de ce maître du monde.

Le jour de saint Martin (11 novembre), Innocent convoqua la catholicité dans l'église de Saint-Jean-de Latran. La foule était si pressée que, sous le vestibule, l'archevêque d'Amalfi et trois évêques furent étouffés. Innocent monta sur son trône, bénit l'assistance, et ouvrit le concile par un sermon. Il prêcha sur ces paroles du Christ : « J'ai fort désiré manger avec vous cet agneau pascal avant que je meure. » (Luc, XXII, 15.)

« Je désire célébrer avec vous une triple Pâque : une *corporelle*, une *spirituelle*, une *éternelle*. Une Pâque corporelle, pour déliver Jérusalem ; une Pâque spirituelle, pour restaurer l'Église universelle ; une Pâque éternelle, pour passer à la gloire de l'éternité.

« 1. Jérusalem est captive. Agar opprime Sara. On révère Mahomet où l'on adorait le Christ, où Dieu opéra le salut sur le point central de la terre. O honte ! ô insulte !

« 2. *Pour la Pâque spirituelle*, le Seigneur en parle à l'homme vêtu de lin qui porte un écritoire sur la hanche. Il lui dit : Traverse le milieu de la ville et marque d'un T sur le front ceux qui gémissent sur les horreurs qui s'y sont commises. Il dit à six hommes portant des instruments de mort : Parcourez la ville et frappez tous ceux qui n'ont pas cette marque ; n'épargnez personne, commencez par mon sanctuaire. Or, l'homme au vêtement de lin, c'est moi, le pontife romain. La ville, c'est l'Église ; les hommes au glaive et à la hache, c'est vous. Allez,

frappez, exterminez! frappez par l'interdit et l'excommunication! La foi périt, les hérétiques se lèvent, les schismatiques haussent la tête, les enfants d'Agar triomphent.

« 3. *Pour la Pâque éternelle,* il est dit : Heureux ceux que le Seigneur trouvera veillant! Il les fera asseoir à sa table. Mais il y a une nourriture spirituelle et une nourriture corporelle. Il est dit de la première : Donnez-leur à manger; de l'autre : Tue et mange. On lit de la première : Ils mangent les sacrifices des morts; de l'autre : Mon glaive dévorera la chair. Enfin il y a une nourriture du très saint sacrement de l'Autel, et une nourriture dans la félicité. Heureux qui mangera le pain dans le royaume de Dieu! C'est ce dernier pain que je désire avant tout manger avec vous, cette Pâque suprême, afin que nous passions du travail au repos, de la douleur à la joie, de la souffrance à la félicité, de la mort à la vie, de la corruption à l'incorruptibilité, par N. S. J.-C. Qu'il soit honoré d'éternité en éternité! »

Ce pontife mourant, jeune encore, débile, et portant le poids du monde, prêchant, du bord de son tombeau, du seuil de l'éternité de Dieu, le meurtre des hommes, le massacre des nations, et, couvert du sang du genre humain, implorant la félicité du ciel, ajoutait encore à la solennité lugubre de ce concile, image du jugement universel. Ce n'était pas le vicaire du Christ; c'était Moïse, c'était Phinées, c'était la synagogue, non plus juive, mais romaine et colossale.

Innocent mit le concile sous l'invocation de Martin de Tours. Mais Martin intercéda pour Pris-

cillien d'Avila et rompit avec les évêques meurtriers de cet ancêtre des Albigeois. Il ne voulut pas communier avec Idace et Didace, qui avaient répandu le sang des saints d'Aquitaine. Martin de Tours n'eût pas communié davantage avec Lothaire de Conti. L'hérésie idacienne, l'hérésie du meurtre, du glaive, du bûcher, était sur le trône du Vatican. Elle présidait le concile de Latran ; elle s'incarnait dans Innocent III [1].

Le concile ne délibérait qu'à huis clos : ses décrets seuls, en soixante-dix canons, furent publiés en deux séances solennelles, le 20 et le 30 novembre, et chaque lecture fut précédée d'une allocution du pontife.

Le concile expose d'abord la doctrine romaine : un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, des anges, des hommes et même des démons, qui, par Moïse, a donné la loi, et montré la vie par son Fils, né de la Vierge. (C'est une réfutation sous-entendue de l'albigéisme, dont le fantôme remplissait la basilique de Latran.)

Il n'y a qu'une Église universelle, hors de laquelle nul n'est sauvé. Jésus-Christ en est le prêtre et la victime. Son corps et son sang sont véritablement contenus au sacrement de l'autel ; le pain est transsubstancié au corps et le vin au sang, par le pouvoir divin du prêtre légitimement ordonné. C'est la première fois qu'est employé le mot de *transsubstantiation*, terme impropre, car qu'existe-t-il au delà de la

1. Ximenes, patriarche de Tolède, glorifia la papauté, puis traduisit son discours en français, en allemand, en italien, en espagnol et en basque, stupéfiant le concile de sa science polyglotte.

substance? Et la substance, n'est-ce pas Dieu? C'est donc au concile de Latran que fut irrévocablement fixé ce rite, encore indécis au temps de Bérenger de Tours et de Grégoire VII.

Joachim de Flore avait accusé P. Lombard d'avoir erré sur la Trinité en enseignant une sorte de quaternité, le Père, le Fils, l'Esprit, et l'essence commune de la Triade. Le concile disculpe le *Maître des Sentences*, réfute Joachim, et semble s'excuser de condamner le patriarche de l'illustre monastère de Flore. Il frappe les autres erreurs du grand mystique calabrais dans Amauri de Chartres et David de Dinan. Amauri soutenait que tout *chrétien est membre de Jésus-Christ*. C'est l'idée de saint Paul. Il fut condamné par le pape et l'Université de Paris. Il mourut de chagrin, mais laissa des disciples. Ils prétendaient que le Père avait régné sous la loi mosaïque, que le règne du Fils durait depuis douze cents ans, et que maintenant allait commencer le règne du Saint-Esprit; que tous les sacrements étaient supprimés, et qu'il suffisait pour le salut de l'effusion de l'Esprit divin. Ils niaient le ciel et l'enfer localisés, la résurrection des corps, la transsubstantiation, les autels, les images, les reliques; ils disaient enfin que le pape était l'Antechrist et que Rome était Babylone. C'étaient les idées de Joachim et de l'Évangile éternel. Ces disciples d'Amauri n'étaient pas des ignorants, mais des docteurs, des prêtres, diacres, sous-diacres et clercs de l'Eglise de France. Guillaume l'orfèvre, leur prophète, prédisait quatre plaies : la famine consumerait le peuple, la terre engloutirait les bourgeois, le glaive dé-

vorerait les seigneurs, et le feu du ciel anéantirait les prélats de l'Antechrist. Pierre, évêque de Paris, les fit traquer par le docteur Raoul de Nemours. Il en séduisit une quinzaine et les conduisit à l'évêque; un synode jugea ces malheureux : ils furent condamnés, dégradés, et brûlés aux halles de Paris. Amauri, leur chef, fut anathématisé et ses os, exhumés du cimetière (20 décembre 1210), balayés aux ruisseaux ou jetés aux bûchers; et ce sont toutes ces horreurs qui, cinq ans après, furent confirmées par le concile de Latran !

Anathème aux hérétiques, quels qu'ils soient! Condamnés, ils seront abandonnés au bras séculier. Les clercs, dégradés avant le supplice. Les biens des laïques confisqués par les princes, les biens des clercs par les églises. Les suspects, excommuniés ; après un an, condamnés. Les princes expulseront de leurs terres les hérétiques notés par l'Église. S'ils refusent, excommuniés par l'évêque; s'ils persistent, après un an, dénoncés au pape. Le pape déliera leurs vassaux de l'hommage, et livrera la terre aux catholiques pour y maintenir la foi. — C'est la croisade des Albigeois rendue générale, universelle.

Les catholiques croisés contre les hérétiques recevront les mêmes indulgences que contre les Musulmans. Anathème aux croyants, aux fauteurs, aux receleurs des hérétiques! S'ils ne satisfont dans l'année, ils seront déchus de tout droit, exclus de tout office. Ils ne pourront élire, témoigner, tester, hériter. Juges, leurs sentences seront nulles; avocats, ils ne plaideront pas ; notaires, leurs actes seront invalidés; clercs, ils seront déposés. Excommunié qui n'évite

pas les excommuniés. Ni sacrements, ni sépulture ecclésiastique !

L'évêque visitera au moins une fois l'an son diocèse. Il prendra trois hommes qu'il fera jurer. Ils dénonceront les hérétiques, les conventicules secrets, les habitudes singulières. Les accusés, convaincus ou relaps, seront punis canoniquement. S'ils refusent le serment, ils sont hérétiques. Les évêques indulgents ou négligents seront déposés. — Voilà l'inquisition.

Les prêtres seront chastes et sobres, éviteront les cabarets, le jeu de dés, les jongleurs, les baladins, et ne feront aucun négoce. Défense aux clercs de prononcer une sentence de mort, ni de coopérer à un jugement de sang. Défense de faire des opérations de chirurgie qui nécessitent l'emploi du fer et du feu. Défense de bénir l'eau froide ou l'eau bouillante, ou le fer ardent, pour servir au jugement de Dieu. — Ce sont des traits de mœurs. Innocent ne veut pas qu'on allume un réchaud magique, mais il ordonnera des milliers de bûchers ; il ne veut pas qu'on tire d'une veine une gouttelette de sang, mais il en fera verser des fleuves, par Simon de Montfort. Il s'écriera, lui-même, dans un sermon célèbre : « *Glaive, glaive, sors du fourreau!* »

La Réformation du XII[e] siècle avait été une explosion de la parole, une faim de la science, une soif de l'amour divin. Innocent III voulut répondre à ce besoin des esprits en opposant à la propagande albigeoise une propagande catholique.

Le concile ordonna que les évêques attachassent à

leurs cathédrales des théologiens, des maîtres, et surtout des prédicateurs. C'est alors que se présentèrent deux hommes qui devaient réaliser avec éclat la pensée du pontife, Dominique de Guzman et François d'Assise. Ils avaient déjà ébauché leurs ordres, l'un à Assise, l'autre à Toulouse. Jamais hommes plus dissemblables : Dominique, un hidalgo Castillan, un Espagnol africain, formé dans les guerres de l'islamisme ; François, un Napolitain, un orateur lazzarone, un poète qui parlait avec les oiseaux, un disciple de Joachim de Flore. Les deux chefs d'ordre, encore obscurs, vont se partager l'apostolat du monde, tant leurs instituts répondent aux besoins du siècle.

Le concile fixe la hiérarchie théocratique : au sommet le pontife romain; au-dessous, les quatre patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; plus bas les primats, archevêques, évêques. C'est l'Église impériale. Puis vient l'Église populaire, le monachisme immense. Mais le cénobitisme a aussi ses princes du cloître qui montent sur les sièges épiscopaux, et quelquefois sur le trône pontifical. La plèbe monacale avait enfanté le césarisme. Grégoire VII était un moine. Le concile organise l'inquisition. La prédication marche de pair avec la torture. La délation se mêle aux sacrements. La confession devient exigible, la communion obligatoire. Abstention de culte entraîne privation de sépulture. Sermon est synonyme de supplice. Acte de Foi signifiera bûcher. L'Église a horreur du sang; mais les princes, rois, empereurs, sont les

vassaux du Saint-Siège, les lieutenants du pape ; à son commandement, ils verseront le sang humain, ils extermineront les nations. Le Christ avait dit à Pierre : « *Rentre ton glaive* », Innocent s'écrie : « Glaive, glaive, sors du fourreau ! » C'est ce qui fait dire à Joachim de Flore que l'Antechrist régnait à Rome. C'était du moins le vicaire de Moïse et de Mahomet.

Nul plus que nous n'admire la théocratie romaine, pyramide gigantesque au sommet de laquelle siège son pontife souverain, assis, comme Jupiter, sur les nuées, le tonnerre à la main : trône sacerdotal dont les rois et les empereurs, les cardinaux, les évêques, les chefs d'abbaye, sont les cariatides, dont la masse immense écrase le monde, et dont la base a pour ceinture des fers, des bûchers, des échafauds. Hypogée d'Egypte ! pagode de l'Inde ! entourées de sphynx, de colosses hybrides, d'hiéroglyphes énigmatiques, sculptées en becs de flèche, en fers de lances, en jets serpentants de foudre !

CHAPITRE III

Concile de Latran. — Innocent III entend les prince pyrénéens. — Harangue du comte de Foix. — Reponse de l'évêque de Toulouse. — Replique du comte de Foix. — Supplique de Ramon de Roquefeuil. — Le pape lève la séance.

Le concile ne dura que vingt jours (du 10 au 30 novembre). Innocent le portait dans sa tête. Les évêques ne firent que signer ses décrets. Il était maître de l'Église comme du monde. Le puissant pontife, après le concile dogmatique, admit à son tribunal les ambassadeurs des nations, les mandataires de France, d'Angleterre, d'Allemagne. Deux compétiteurs se disputaient le trône germanique, Othon de Saxe et Frédéric de Souabe. Othon-le-Superbe était le neveu de Richard Cœur-de-Lion et d'Ellen Plantagenet, tant célébrée par Bertrand de Born. C'était le vaincu de Bouvines. Le Superbe s'était révolté contre la papauté. Innocent lui suscita un rival, le jeune Frédéric, petit-fils de Barberousse. Othon l'appelait le roi des prêtres. Frédéric devait aussi s'insurger contre les pontifes romains. Il était

beau-frère, par Constance d'Aragon, du roi Pierre, tué à Muret, et du comte de Toulouse. Pierre, Frédéric II, Ramon VI, Manfred de Sicile, et les deux adolescents Ramonet et Conradin, forment le groupe consanguin, le groupe héroïque et infortuné des victimes de la théocratie romaine. Le maître du monde appela les princes pyrénéens. C'étaient Ramon VI et l'infant de Toulouse, les comtes de Commenges et de Foix; les barons Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix, Pierre-Roger de Bellissen, qui venait réclamer Mirepoix, Ramon de Rocafeuil, Arnaud de Villemur, Bertram de Porcelet, Gui Cap-de-Porc, le légiste et l'Homère de la défense nationale, Guilhem de Tudella..... Guilhem, probablement blessé à la bataille de Muret et retiré à Montségur ou à Castelbon, se taisait depuis deux ans. Il avait suivi le comte de Foix à Rome et reprend la voix pour nous peindre cette dramatique scène, ce débat immortel de Latran[1].

1. (Strophe 143. — 147, Vers 3161-3380.)

CHAPITRE IV.

Concile de Latran. — La discussion continue dans le jardin. — Discours du pape. — De l'évêque de Toulouse — Du chantre de Lyon. — De l'archevêque de Narbonne. — De Thédise, évêque d'Agde. — De l'archevêque Obicin. — Le pape congédie tout le monde. —

Le pape descend dans le jardin du palais, les évêques l'y suivent et la discussion continue, orageuse, et soufflant à travers les empires ébranlés, comme le vent d'automne qui roulait les feuilles flétries du bocage pontifical.

. . . .
. . . .
. . . .

CHAPITRE V.

Les comtes de Toulouse et de Foix prennent congé du Saint-Père. — Ils quittent Rome et passent a Viterbe les fêtes de Noël. — Ils vont attendre à Gênes le jeune Ramon. — L'infant reste encore quarante jours à Rome. — Il reçoit la benediction du pontife et va rejoindre son pere à Gênes. — Les comtes s'embarquent pour Marseille.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE VI.

Retour de Rome des envoyés de Montfort. — Il apprend que le concile lui a adjugé sa conquête, hormis la Provence. — Il résout d'aller prêter l'hommage-lige à Philippe-Auguste. — Mais auparavant il veut enlever à l'archevêque de Narbonne le duché de Gothie. — Il entre dans Narbonne. — Il est excommunié trois fois. — Il porte l'affaire devant le pape. — Il part pour la France, est reçu en triomphe et prête serment à Philippe-Auguste. — Mort d'Innocent III [1].

Pendant que les princes pyrénéens s'embarquent à Gênes, les mandataires de Montfort, Gui, Foulques, Dominique, arrivent à Toulouse. Ils apprennent à Simon les décrets du concile. Sa conquête lui est assurée. Encore a-t-il fallu l'arracher au pontife. Il réserve la Provence au jeune comte Ramon, et laisse la conquête des croisés à la décision des batailles. Ainsi, après le concile tout reste en suspens. Devant cette incertitude du pontife, Montfort cherche

1. Voir pour ce livre : Dom Vaissette, pour la chronologie. — Pour le récit, l'Anonyme. — Guilhem de Tudelle. — Pierre de Vaux-Cernay. — Guillaume le Breton. — Guillaume de Puilaurens. — Hurter, hist. d'Innocent III.

à s'appuyer sur Philippe-Auguste : il est capétien, allié des capétiens de Bourgogne, vassal et agent secret des capétiens de Paris. Philippe a été effrayé et irrité de la superbe du conquérant. Celui-ci dissipera ses ombrages en tombant aux pieds du monarque. Il s'étayera du Louvre contre le Vatican.

Mais avant de se rendre outre Loire, il veut vider sa querelle avec l'archevêque de Narbonne. Le concile n'a rien décidé sur le duché de Gothie. Amalric, prétendant revenir de Rome duc de Narbonne, exigeait l'hommage du vicomte Améric, ordonnait aux habitants de relever les murailles et de construire deux forteresses. Montfort interjeta appel au pape (30 janvier 1216) et ajourna l'archevêque à Rome pour la Pentecôte. Le primat répondit : « Si le comte usurpe le duché de Narbonne, je l'excommunie, lui et ses fauteurs. » Les évêques s'interposèrent entre les deux grands chefs de la croisade. Ils supplièrent Montfort de ne pas entrer dans Narbonne. Amalric et Simon acceptèrent l'arbitrage des évêques ; mais l'archevêque leur défendit d'entrer dans Narbonne. Montfort ne tint aucun compte de la défense du primat ; il se présenta à la porte du bourg et il y trouva le terrible Arnauld. L'archevêque voulut fermer les portes ; mais les Français le repoussèrent l'épée à la main ; Montfort entra dans Narbonne, et fit arborer sa bannière sur le palais vicomtal. Amalric doubla, tripla, quadrupla ses foudres ; il excommunia le chef de la croisade en présence du chapitre, des consuls et du vicomte. Il interdit toutes les églises de Narbonne, et notamment l'oratoire vicomtal ; il fit taire toutes les cloches, ces voix de bronze de la cité. Simon,

l'archange de l'excommunication, se vit un instant le roi des excommuniés. Mais il ne s'en troubla pas : il fit dire la messe dans sa chapelle et chanter joyeusement dans l'air la crécerelle du campanile féodal. L'officiant fut un clerc français, et peut-être Pierre de Vaux-Cernay, l'historien de la Croix et le séide de Montfort. Simon était un ferme esprit : il prenait et laissait des volontés des évêques et faisait la sourde oreille aux admonestations des papes. Il n'avait nullement l'intention d'exécuter les décrets d'Innocent III : il voulait toute l'Aquitaine, des Alpes à l'Océan. Sentant vaciller sous lui le Vatican, il résolut de s'arc-bouter du Louvre. Il était sûr de trouver en France un refuge et un triomphe. L'archevêque vint l'excommunier jusque dans son donjon. Le comte le menaça de la voix et du fer; ses valets lancèrent des pierres contre le palais archiépiscopal; ils lapidèrent dans son manoir sacré l'exterminateur de Béziers. L'*Amistança* populaire dut rire amèrement de ces querelles scandaleuses entre les deux princes de la spoliation. L'insurrection romane allait les mettre d'accord. C'était le commencement de la justice de Dieu. Montfort, content d'avoir mis sa main de fer sur le duché de Gothie, et laissant sa querelle avec l'archevêque se traîner devant la cour romaine, hâta son départ pour la France.

Il se rendit à Carcassonne, puis à Toulouse. Rentré au Castel-Narbonnais, il convoqua dans son manoir comtal (7 mars 1216) les consuls, le conseil commun et le peuple de Toulouse. Il voulut s'unir avec les vaincus par un dernier serment solennel

et reçut leur hommage ; ils le reconnurent leur seigneur, ainsi que son fils Amauri, et les actes officiels furent signés : *Simon, comte de Toulouse*. Le lendemain (8 mars) le comte, entouré de tous les évêques du Midi, fit à son tour aux consuls, au conseil, au peuple, le serment suivant : « Moi, Simon de Montfort, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse et de Leycester, vicomte de Béziers et de Carcassonne, je jure et promets de bonne foi que je serai bon et fidèle seigneur, à l'honneur de Dieu et de la sainte Église, envers tous les hommes de Toulouse. Si je manque, je me corrigerai, par le conseil des prudhommes, pour ne pas être parjure, ce qu'à Dieu ne plaise ! » Amauri prêta le même serment. On voit que, docile aux décrets du concile, Simon ne prit pas le titre de marquis de Provence. Mais il ne lâcha pas néanmoins le Rhône et les Alpes. Il acheva d'éventrer la cité, d'aplanir les fossés, d'abattre les tours des manoirs, d'enlever les chaînes des rues et de fortifier le château Narbonnais; il y perça une poterne du côté du Levant pour entrer et sortir à l'insu de la cité, dont il le sépara par un large fossé palissadé et rempli d'eau de la Garonne.

Après avoir muleté et mutilé la ville et le peuple, il partit pour son voyage triomphal. Il laissa sa femme, sa famille et sa conquête sous la garde de son frère Gui. Il emmena avec lui ses compagnons de guerre, et entre autres son cousin et fidèle Achate, Bouchard de Marli. Tant qu'il fut sur la terre romane, sa marche fut silencieuse ou n'eut que les acclamations des prêtres. Mais au delà de la Loire commencèrent les ovations

les villes, les bourgs, les hameaux se rendaient à sa rencontre, évêques et prêtres en tête, avec des bannières, des hymnes et des fleurs, cet encens de la terre; et le carillon des cloches, cette salutation du ciel. On jonchait son chemin de rameaux verts sous les pieds de son cheval. Les images des saints d'argent et d'or faisaient cortège à l'homme de fer, à l'Attila iconolâtre. On chantait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », appliquant à l'homme de guerre l'acclamation triomphale de l'Homme-Dieu. On baisait ses vêtements, les housses de son harnais, les baves de son palefroi. Etait-ce le Maure ou le Lion? L'un et l'autre de ces coursiers célèbres partageaient le triomphe du héros catholique et féodal.

C'est ainsi que Montfort traversa Bourges, métropole de la conquête; Orléans, où fumait depuis cent ans le premier bûcher capétien; Chartres, où il confirma une donation faite à la cathédrale par sa mère Amicia, cette Anglo-Normande dont les fortes entrailles avaient conçu de deux hommes trois héros de fer. On achevait alors la célèbre basilique, dont l'architecte sculpta sur le contrefort du sud cette épigramme de granit, peut-être à l'occasion de ces fêtes : *un âne jouant du théorbe!* Il revit son humble manoir, d'où il sortait naguère simple baron, et où il rentrait, après sept ans d'absence, roi d'un territoire plus vaste que la France, et avec une renommée sinistrement immortelle. Enfin il rentrait dans Paris, dans le Louvre, et le superbe, fléchissant le genou, prosternait ses crimes et ses exploits aux pieds de son *chier sire Philippe, illustre roi des François.*

Le vieux lion de France, naguère ombrageux et menaçant, se dérida devant l'hommage du rampant et famélique chacal de Montfort. Philippe, sans pitié pour son cousin Ramon VI, accorda à l'usurpateur l'investiture de Toulouse. Non content d'un diplôme royal, Simon, défiant, s'en fit délivrer deux. Voici le plus bref : « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français : Sachent tous, présents et à venir, que nous avons reçu notre cher vassal, Simon de Montfort, pour notre homme-lige, pour les fiefs et terres qui ont été conquis sur les hérétiques et ennemis de Jésus-Christ dans le duché de Narbonne, le comté de Toulouse et les vicomtés de Béziers et de Carcassonne; dans les fiefs que Ramon, autrefois comte de Toulouse, tenait de nous, et pour les terres qui sont de notre fief. Sauf le droit d'autrui et celui de nos vassaux. Donné au Pont-de-l'Arche, l'année 1216 et la trente-septième de notre règne. »

Montfort accompagna le monarque autour de Paris, prolongeant son triomphe parmi les *honneurs*, la plus *grande bienveillance* et la plus *aimable familiarité* de Philippe. Le vieux renard capétien redoublait d'autant plus d'amabilité qu'il voyait bien que le tigre qui venait d'engloutir le bélier solaire de Toulouse n'en pouvait digérer les cornes, et qu'il revomirait cette constellation du printemps. Simon cependant, aux verrières de la chapelle de Montfort-l'Amaury, faisait peindre ses conquêtes, des sièges, des batailles, les bannières de la Croix; ses nouveaux titres, mêlés aux anciens, de vicome de Béziers, de comte de Toulouse, de duc de Gothie; son

cheval de guerre, ferré par saint Éloi, le célèbre forgeron, qui déhanchait le coursier boîteux de la croisade et rajustait son fémur disloqué, par un miracle chevaleresque ; symbole de sinistre augure, et sainte malice du maréchal limousin. Montfort décorait ainsi de ses trophées les sanctuaires du Nord : les Hautes-Bruyères, qui devaient recevoir bientôt son cercueil ; Port-Royal, sépulture des Marli, et Saint-Denis, nécropole des rois de France. Il se rapprochait des morts. Craignant d'en manquer, il se faisait construire deux sépulcres décorés de victoires, et déguisait sous ces chimères triomphales les lugubres réalités de son trépas et de son néant. Pendant qu'il prolongeait et multipliait les échos de ses fanfares, un messager arriva, sur son coursier haletant, annonçant, de la part du prince de Sidon, que les bords du Rhône étaient en feu.

C'était la fin de la Croisade. Innocent III avait déchaîné l'invasion ; il vit le commencement de l'insurrection nationale. Toute la croisade est comprise entre le massacre de Béziers et le concile de Latran. Innocent en est le Démiurge ; Montfort, le Titan. La réaction populaire tuera Innocent et Montfort. Innocent vit la première défaite de Simon. Dans cet échec, il prévit la ruine finale et le triomphe suprême de la patrie romane. Le regret, plus que le remords, étouffa ce vice-Dieu. Il mourut avant l'âge, à Pérouse (août 1216), six mois après le concile de Latran. Ce concile est sa souveraine apothéose : c'est là que ce maître du monde trôna entouré du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Il avait égorgé les Albigeois, abattu l'empire

grec, bouleversé l'Allemagne, l'Angleterre, la France, anathématisé trente rois, séquestré les trônes, asservi la catholicité, immobilisé le dogme, mutilé l'Eucharistie, institué l'inquisition, ce chevalet de l'intelligence, et le confessionnal, ce tombeau perpendiculaire de l'âme. Il avait fermé la Bible, et comme l'esprit humain incarcéré l'esprit divin. Théocrate, il n'avait que faire de l'Ecriture; scolastique subtil, il y trouvait quatre sens : l'historique, l'allégorique, l'anagogique et le tropologique. *Janus quadrifrons*. Dans sa harangue de Latran il dit un seul mot du salut *par la Foi*. S'il l'eût admis, il eût été Luther. Il n'admet que le salut par l'Église, et par le glaive, ce sacrement de fer des croisades. La Foi, c'est la liberté; la grâce, c'est l'amour : il retranchait dans le salut l'éclair, l'électricité, l'instantanéité de Dieu. Sa foi admettait la perfidie; son amour, la haine et la mort. Le théocrate était d'airain, mais l'homme reparaissait parfois sous le vice-Dieu. Son concile fut plus inexorable que lui. *Lateranus latrat et latrocinat*. Au milieu de ses chiens aboyants, il resta relativement calme et juste. Il se montra magnanime envers le comte de Foix, l'exterminateur des bohêmes de la croix. Il réserva, dans sa pitié, la Provence à Ramonet de Toulouse, et laissa tomber quelques paroles de miséricorde naïve et charmante, mais stérile, sur l'orphelin de Carcassonne. Son dernier cri fut un cri de guerre : « *Glaive, glaive, sors du fourreau!* » Il mourut en calife d'Occident. Il s'était rendu à Pérouse pour activer la croisade orientale, rêvant d'aller à sa tête reconquérir Jérusalem. Ce César de la crosse et de la croix ne vivait que de

sang et de larmes d'oranges. Il ne put digérer, comme l'autre, le sang végétal. Il mourut à cinquante-quatre ans, après avoir, pendant dix-neuf années, régi, agité, gouverné, ensanglanté, épouvanté et foudroyé le monde. Les moines mêmes doutèrent du salut de leur autocrate. Lutgarde, une nonne du Brabant, le vit enveloppé de flammes : la Vierge l'avait sauvé de l'enfer, mais il devait rester dans le purgatoire jusqu'au jour du jugement. C'est le trône brûlant qu'il occupe dans l'histoire, *sedet eternumque sedebit.* C'est un olympien de l'ombre, un superbe Antechrist. Voilà le jugement de Joachim de Flore.

LIVRE XIV

BERNARD V, COMTE DE COMMENGES

CHAPITRE PREMIER

Retour des princes de Rome. — Ils débarquent à Marseille. — Ils sont accueillis sur la plage par les chevaliers et les peuples de Provence. — Marseille, Avignon, Orange, Montélimart, toutes les villes du Rhône et des Alpes, se lèvent pour les comtes de Toulouse.— Ramon VI se rend à Barcelone. — Ramonet assiège Beaucaire.

Cependant le vaisseau qui ramenait de Rome les princes pyrénéens fendait les vagues du golfe de Roland. Il longeait ces plages constellées de villes grecques aux noms d'heureux augure : Nice, la Victorieuse; Olbia, la Fortunée; Hières, la Sainte; Massalie, le Repos des mers. Il côtoyait les gracieux archipels de Lérins, refuge de la science au ve siècle, et d'Hières, berceau de la poésie au XIIe, et tombeau de son historien, le *Monge des îles d'or*.

Le navire avait arboré le Bélier de Toulouse; le Bélier solaire rayonnait alors dans le ciel. C'était vers le milieu de mars, le mois de la guerre et du printemps. Avril allait ouvrir la saison des fleurs et des batailles. Pâques annonçait la résurrection du Christ et de la patrie. Que de nombreux et triomphants présages!

Les syndics, en robe rouge, avec leurs insignes consulaires, saluèrent les princes sur le port, et leur harangue de bienvenue rappela l'antique alliance qui unissait Marseille et Toulouse. Ils leur présentèrent les clés de la ville. Les deux Ramon ne logèrent pas chez le comte de Provence, leur parent, prince jaloux ou méticuleux et sympathique aux capétiens; ils furent les hôtes de la République. Ils se reposèrent trois jours des amertumes et des orages du concile et de la mer dans l'hospitalité du château de Tonnel. Le quatrième jour, ils reçurent un messager d'Avignon qui les salua et leur dit : « Seigneurs comtes, ne restez pas ici passé demain matin; l'élite d'Avignon vous attend sur le bord du Rhône, au nombre de plus de trois cents qui vous feront hommage[1]. »

Après avoir reçu le serment d'Avignon, le comte de Toulouse seul revint à Marseille. Le peuple à son arrivée cria encore : « Vive Toulouse, Avignon, Provence! » Le jeune comte était resté à Avignon, réunissant les barons qui descendaient des Cévennes et des Alpes. Ramon VI revint et assembla les ba-

1. V. 3745-3782, *Str*. 153.

rons et les citoyens; ils votèrent par acclamation la guerre à Montfort et aux croisés. Mais avant la campagne on voulut prendre possession du Comtat-Venaissin. Le jeune Ramon partit, reçut l'hommage des citoyens, garnit les forteresses et revint à Avignon. Il garnit Pernes, Balmes, Malaucenas... Mais contre lui prêchaient l'évêque et les clercs, contre lui guerroyaient les seigneurs de ...[1], d'Orange, et Lambert de Limoux... Pour lui s'armaient Marseille et Tarascon, Die, Cavaillon, Poitiers, Porcellet, Montauban[2]...

. . . .
. . . .

Ramon VI décide une double attaque : pendant que Ramonet attaquera Beaucaire, il se rendra en Espagne, prendra le camp de Castelbon, passera les Pyrénées, et rentrera dans Toulouse. Il adresse des conseils à son fils et le recommande aux barons. Il s'embarque pour Barcelone[3].

. . . .
. . . .

Strop. 166, 7, 8, 9.

Depuis l'investissement de Beaucaire jusqu'à l'arrivée de Simon de Montfort, venant de France.

. . . .
. . . .

1. *Illisible.*
2. *Str*. 104, 105.
3. V. 3866-3915,

Montfort, apprenant l'attaque de Beaucaire, accourt de Paris, chevauche de jour et de nuit, traverse le Berry, le Nivernais, l'Auvergne, et descend d'une course à Nîmes. Il rejoint le prince de Sidon, campé à Bellegarde, entre Nîmes et Beaucaire.

(Dep. le vers 3916. — 4057. — 4135.)

. . . .
. . . .
. . . .

CHAPITRE II

Montfort revenu de France. — Il assiège Beaucaire.

Montfort, en dix jours, franchit les 200 lieues qui le séparaient de Beaucaire : un démon éperonnait son cheval ; la fureur et la vengeance lui donnaient des ailes.

Il ne va pas à Toulouse, il ne se rend pas à Carcassonne ; il se dirige à vol d'oiseau sur Nîmes. Il y trouve son frère, le prince de Sidon. Gui avait levé le ban et l'arrière-ban de la croisade. Avec Amauri, son neveu, Gui de Lévis, le maréchal, Jean de Bruyères, Pierre de Voisins, Gui de Lucé, Alard de Roucy, G. d'Encontres, l'évêque de Carcassonne et son neveu l'historien, le régent marche à grandes journées sur Nîmes. Ramon VII, entré dans Beaucaire, avait pris le château de Bellegarde, poste avancé vers l'ouest. Gui reprit cette vedette

importune et se porta sur Beaucaire; mais il n'entreprit rien avant l'arrivée de Simon et revint à son quartier de Bellegarde.

Le comte arrive enfin et campe sur le gravier du Rhône[1].

(Strop. 160. — 165 inclus.).

1. Vers 4122. — 4135,

CHAPITRE III

Continuation du siège. — Beaucaire se rend.
Montfort est vaincu.

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE IV

Montfort revient vaincu à Toulouse. — La victoire de Beaucaire fait bouillonner la métropole romane. — Elle envoie des parlementaires. — Ils sont retenus prisonniers. — Soulèvement, barricades, bataille dans les murs de Toulouse.

Montfort revint vers Toulouse, vaincu, réfractaire aux décrets du pape, et pourtant l'indispensable champion du Vatican. Il bondit des bouches du Rhône aux sources de la Garonne. La victoire de Beaucaire convulsionnait tout le Midi et Toulouse s'agitait orageusement, centre du danger insurrectionnel et de la défense militaire. De là Simon se portera sur les ports de Catalogne et d'Aragon, car il sait que le lion ibère rôde en rugissant derrière lés Pyrénées.

Deux camps se dressent encore indépendants sur leurs sommets neigeux : en deçà, Montségur ; en delà, Castelbon. Du premier le comte de Foix est le chef; du second, Ramon VI. Déjà Ramon a passé le port de Salao ; il va surprendre Toulouse et placer Montfort entre deux feux, Toulouse et Beaucaire. Mais l'habile Simon a cédé Beaucaire et marche précipitamment

sur Toulouse. Ramon, devancé et trop faible, recule, repasse la grande Montagne, et pendant un an encore attendra une occasion dans la conque de Palhars.

Montfort cependant s'avance à grands pas et menaçant vers Toulouse. La ville est en pleine insurrection. Les consuls assemblent le conseil. Que faut-il faire? Combattre ou se soumettre? Les murailles sont entr'ouvertes, les tours particulières abattues, les chaînes des rues coupées, le peuple désarmé, le comte disparu. Résister paraît impossible aux prudents, mais possible aux hardis. Montfort s'est arrêté à Montgiscard, à quatre lieues de Toulouse. Il attend ses troupes, et fait tâter la ville par quelques cavaliers ; la ville retient comme otage cette cavalerie. Montfort s'élance furieux et en bataille. Les consuls sortent pour le fléchir et prévenir le combat :

« — Seigneur comte, lui disent-ils doucement, vous plaît-il de nous écouter? Voici de quoi nous émerveiller : comment se fait-il que vous veniez armé de glaives et de fer mortel? Vous nous avez octroyé et promis que, de votre part, il ne nous arriverait jamais de mal. Vous devriez entrer sur vos palefrois, sans armes, sans armures, en jupons d'orfroi, avec des chants et des guirlandes, comme il convient à un seigneur. Maintenant vous nous effrayez et montrez un cœur de lion courroucé. — Barons, répond le comte, qu'il vous plaise ou déplaise, armé ou désarmé, j'entrerai dans la ville et saurai ce qui s'y fait. Pour cette fois c'est vous qui m'avez attaqué à tort ; vous m'avez enlevé Beaucaire, le Venaissin, la Provence et le Valentinois. Vous

vous êtes liés par serment contre moi avec le comte Ramon, pour qu'il recouvre Toulouse. Mais, par la vraie croix! je n'ôterai point mon haubert et mon heaume de Paris que je n'aie choisi des otages parmi la fleur de la ville. — Seigneur, ayez merci de nous, de la ville et du peuple; nous ne vous avons rien fait ni rien pris ; le Christ en est témoin. — Barons, c'est trop pour moi de votre offense et de votre défense; ni avant ni depuis la conquête vous ne m'avez aimé. — Seigneur comte, dit Alard de Roucy, vous auriez besoin d'un frein pour retenir votre courroux. Vous déchoirez en abaissant Toulouse. — Seigneur, j'ai tout dépensé, rentes et cens ; mes guerriers sont dans la misère. Que ces députés soient incarcérés au Castel-Narbonnais ; avec leurs biens nous reprendrons la Provence, mais auparavant ruinons Toulouse. — Seigneur frère, dit le prince de Sidon, ne prenez que le quart ou le cinquième, car si avec votre cœur félon vous détruisez la ville, vous serez honni par toute la chrétienté et vous offenserez Jésus-Christ. — Seigneur comte, ajoute maître Robert, légiste savant, le pape a fait choix de vous; agissez avec droiture, pour ne point jeter la tribulation dans l'Eglise. Toulouse ne vous a pas trahi; ne la condamnez point sans jugement; elle ne doit, en toute justice, souffrir ni perte ni tourment. »

Devisant ainsi, ils arrivent aux portes de la ville, et les députés sont jetés dans les cachots du Castel-Narbonnais.

Mais voici venir l'évêque Foulques : il éperonne son cheval dans les rues; il donne sa bénédiction.

Il crie : « Sortez au-devant du comte, qui est si bon. Et puisque c'est Dieu, l'Eglise et moi qui vous l'avons donné, recevez-le en grande procession; vous en aurez récompense dans ce monde et dans l'autre. » « Seigneurs, s'écrie l'abbé de Saint-Sernin, c'est chose vraie ce que dit mon seigneur l'évêque; allez au-devant du comte recevoir son lion. » Là-dessus les citoyens se rendent dans la campagne. Mais voilà que dans toute la ville se répand un murmure : « Retournez-vous-en, le comte veut des otages; il vous traitera comme racaille. » Et en effet les hommes du comte brisent les coffres, enlèvent les trésors. « Rachetez-vous ou vous serez mis à mort! » Les citoyens murmurent entre leurs dents : « O mon Dieu! comme vous nous avez livrés à Pharaon! »

Les femmes et les enfants pleurent. Tout à coup, par toute la ville, retentit un seul cri : « Barons, prenons les armes! Voici le moment de nous défendre contre le fer et le lion; mieux vaut une mort glorieuse! » Tous alors se rassemblent de toutes parts, courant ou éperonnant, chevaliers et bourgeois, serviteurs et valets.... un écu ou un armet, un pourpoint ou un gonion, hache émoulue, faucille ou javelot, arc ou arbalète ou bonne épée de Planson, coutel, gorgère, camail ou cotte de mailles. Et, lorsqu'ils sont tous réunis, pères et fils, dames et demoiselles, concurremment, commencent à élever, chacun devant sa maison, des barrières. Les bancs, les coffres, les cuves, les pieux, les tonneaux roulants, les poutres, les chevrons, montent de terre sur des tables jusqu'aux balcons. On fait par toute la ville de tels apprêts de défense que les cris et le va-

carme, mêlés au son des trompes, font bruire et retentir les rues et le ciel. « — Montfort ! » s'écrient les Bourguignons et les Français. « — Toulouse, Beaucaire, Avignon ! « répondent ceux de la ville. Et, là où ils se rencontrent, avec transport ils s'entre-frappent, furieux et acharnés. Les lances, les épées, les piques ou les tronçons, les flèches.....

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE V

Intervention de l'abbé de Saint-Sernin et de l'évêque. — Ils promettent le pardon du comte. — L'évêque, par trahison, livre la ville à Montfort. — Incarcérations, supplices. Destructions des tours. — Fuite d'Améric de Roaïx. — Il rassemble les exilés dans les Pyrénées. — Gémissement du poète sur Toulouse.

. . . .

. . . .

. . . .

CPAPITRE VI

Guerre de Montfort dans les Pyrénées. — Il marie Gui, son deuxième fils, à Peyronella de Bigorre et assiège le château de Lourdes. — Il cherche querelle au comte de Foix et assiège le château de Montgrenier. — Il cède à l'évêque de Saint-Lizier cette ville gardienne du port de Salao. — Il prend divers châteaux du Termenois, occupés par les faidits.

Toulouse domptée, Montfort se porte sur les Pyrénées pour en barrer les portes et rejeter les faidits en Espagne. Il pressentait que c'était des montagnes que viendrait la *Délivrance*. Il se rend à Commenges. L'évêque est le gardien du Val d'Aran. De là il passe à Tarbes. Il va marier son fils Gui à Peyronella de Bigorre. Le Bigorre, borné au sud par les Pyrénées, à l'ouest par le Béarn, au nord par l'Armagnac, à l'est par l'Astarac, le Nébouzan, les quatre vallées, a du sud au nord quinze lieues de long sur sept de large environ. Son nom est ibère, comme son peuple, et signifie les *Hauts-Etangs*. Il a effectivement les sources de l'Adour et de l'Arni et le cirque célèbre aux douze cascades. Il possède aussi es plus hautes cimes : le Meddio, le Marboré, le

Vignemal. Sa capitale pastorale est Tarbes, déjà connue du temps de César. Les comtes de Bigorre formaient un rameau de ce faisceau de princes cantabres issus d'Aitor, le Jaonna d'Aquitaine vainqueur des Maures. Ses descendants, refoulés par Charlemagne dans les Pyrénées, s'allièrent aux maisons de Béarn, de Commenges et même d'Aragon. Béatrix III de Bigorre épousa Bernard V, comte de Commenges, cousin par sa mère du comte de Toulouse et des fils de Noureddin, sultan d'Alep. Il eut de ce mariage Peyronella[1], qui succéda, tout enfant, à sa mère, sous la tutelle d'Alphonse II, roi d'Aragon. Ce roi la fiança à Gaston VI, vicomte de Béarn (1192). Gaston mourut en 1215, et Peyronella épousa en secondes noces Nuñez-Sanche, comte de Cerdagne. C'est à ce prince de la maison de Roussillon et d'Aragon que Montfort résolut de l'arracher, pour la marier à son second fils Gui, qu'on appelait Guiot pour le distinguer de son illustre parrain, le prince de Sidon. Nuñez, à ce qu'il paraît, ne protesta pas ; Peyronnella se laissa faire, encline au changement. Il se trouva cinq évêques, ceux de Tarbes, de Commenges, de Conserans, d'Aire, d'Oléron, et trois chefs d'abbaye, ceux de Clairac, de Saint-Savin et de Saint-Pierre de Gennerez, approuvés par l'archevêque d'Auch, pour dénouer ce mariage catalan et renouer ce mariage français. Des bras de Sanche elle passa dans les bras de Gui ; elle eut ainsi deux maris vivants. Guiot était un adolescent, elle avait vingt ans de mariage ;

1. Peyronella, Peyrona, Pétronille; même nom.

elle pouvait donc être la mère de son époux. Le comte de Commenges, son père, ne lui donna certes pas son consentement. Montfort savait, au besoin, se mettre au-dessus de la raison, de l'Église et de la nature. Les évêques, à son commandement, outragèrent la terre et le ciel. Rome se tut. Trois barons du Bigorre assistaient comme témoins à ce mariage bigame, qui déshonorait et asservissait le Bigorre; il faut citer leurs noms : Bernard de Castelbajac, Guillaume de Barbezieux et Ramon Garsias de Lérida. Des seigneurs du Bigorre firent hommage au mari de Pétronille; mais les fiers barons des hautes cimes refusèrent de rendre le château de Lourdes, clé des vallées du Bigorre et du Béarn, et porte de l'Aragon. Montfort essaya vainement d'escalader ou de pulvériser, avec ses calabres, sur son piédestal de rocher, la magnanime forteresse qui commande son bassin triangulaire, du sein des nuées. Lourdes acquit alors l'honneur d'être, avec Montségur et Castelbon, un des trois asiles inviolés de l'indépendance pyrénéenne[1].

Montfort, n'ayant pu prendre cette porte de l'Aragon, fit un bond de 30 lieues vers l'est pour se rendre maître des portes de la Catalogne. Car, d'après un mot d'un poète, il semble que, affermi dans Toulouse, il eût voulu envahir l'Espagne et renouveler le droit carlovingien jusqu'aux Marches de l'Èbre.

1. Art. de vérifier les dates. IX, 293.

D. Vaissette, hist. du Languedoc, livre XXIII, p. 267.

(Joindre à la mort de Guiot, tué devant Castelnaudari, la mort de Pétronella, enterrée à Lesaledieu, nécropole des comtes de Bigorre.

Nous avons vu qu'Innocent III avait été charmé du comte de Foix. Il avait été conquis par la grâce, l'éloquence et l'héroïsme du prince pyrénéen. De sorte que le plus grand adversaire de Montfort, le guerrier qui avait le plus abattu de pèlerins croisés, le baron qui avait armé les deux forteresses inexpugnables de Montségur et de Castelbon, le héros futur de la délivrance romane, fut le bienvenu du foudroyant pontife. Innocent lui imposa une trêve de quinze ans, mais il nomma des commissaires pour lui rendre son château de Foix. A l'abbé de Saint-Tibéri, détenteur favorable du donjon comtal, il adjoignit l'abbé non moins propice de Fontfrède. Ils citèrent les deux grands champions. Simon, qui avait rompu la trève, n'y vint pas; Roger, qui l'avait fidèlement observée, comparut. On ajourna les parties au 11 septembre, à Foix. Roger descendit de Tarascon, mais Montfort ne monta pas de Toulouse. Il envoya pourtant son procureur Lucas demander qu'on ajournât encore, et qu'on se réunît à Saint-Jean de Verges, à l'entrée de la montagne de Foix. Saint-Jean était au pouvoir de l'Église romaine. Lucas comparut, mais fit de nouvelles objections, et l'abbé de Fontfrède, impatienté, renvoya Roger et Simon à la stricte observation de la trêve d'Innocent III.

Montfort, qui éludait continuellement la paix du pontife, résolut de la briser par un coup d'éclat. Pendant qu'il triomphait à Paris, le comte de Foix avait relevé le château qu'on appelait Montgrenier et indifféremment Montgaillard : Montgrenier, à cause

de la fertilité de son terroir; Montgaillard, à cause de l'escarpement de sa cime arrondie comme une vague. Il formait du côté de l'est un fort avancé du donjon comtal qui barrait les vallées de Tarascon et de Saint-Paoul de Jarrats, au pied du Thabor. Ce château appartenait vraisemblablement aux Bélissen, retirés dans ses murs depuis la perte de Mirepoix.

Innocent III était mort ; Honorius II, son successeur, continua sa politique d'apaisement. Ce pape ordonna à l'abbé de Saint-Tibéri de rendre à Ramon-Roger le château de Foix (27 novembre). « Nous ordonnons en conséquence à l'évêque de Maguelonne et au prieur de Fontfrède de recevoir de vous (Ramon-Roger), de Roger-Bernard, votre fils, et de Roger de Commenges (de Conserans), votre neveu, une caution suffisante que vous ne troublerez plus la paix et les affaires de la Foi ; et une promesse que si cela arrive, le château de Foix demeurera confisqué au profit de l'Eglise romaine » (8 décembre). De plus, 15,000 sols melgoriens à l'abbé de Saint-Tibéri, pour la garde de la forteresse. Rome faisait argent de tout, de la guerre comme de la paix. Or, ce fut pour empêcher cette paix et la restitution du château de Foix que Montfort s'élança de Toulouse sur Pamiers et de Pamiers sur Montgaillard. Il laissa passer le temps des neiges, et, le 6 février, il campait au confluent de l'Ariège et du Sios, qui descend du Thabor. Ramon-Bernard, infant de Foix, s'enferma dans le roc aérien. Ses compagnons étaient les Bélissen, seigneurs du manoir ; les Lantar, dont Saint-Paoul est le bourg et Rocafissada le donjon ; peut-être Ramon de Peyrela, leur beau-frère, et ses cou-

sins les barons de l'Olmès et du Sabartès. Le comte de Foix était à Tarascon; il n'attaqua pas Simon, mais accourut à Perpignan auprès des prélats garants de la paix. Les commissaires menacent Montfort, lui écrivent de lever le siège, se rendent eux-mêmes au camp de Montgaillard. L'audacieux Simon ne lâche pas sa proie; il ravage, et se fortifie dans le bourg de Foix. Il brave les abbés, les évêques et le pape; les abbés de Saint-Tibéri et de Fontfrède ne peuvent opposer à ces violences qu'un blâme impuissant et qu'un stérile anathème. Ils repartent pour Perpignan, où les attendait l'évêque de Maguelonne; ils y reçoivent les adhésions à la paix du comte de Foix, resté dans Perpignan, de Roger-Bernard de sa roche assiégée, et d'Arnaud de Castelbon d'au-delà des Pyrénées. Castelbon et Montségur semblent désarmer devant le pape. C'est Simon qui maintenant est le rebelle. Il étreint Montgaillard, il le pulvérise de ses calabres, il multiplie les escalades, toujours refoulées.

Montgaillard se montra digne de son nom; il ne céda qu'à la famine. Roger-Bernard, manquant de vivres, dut capituler la veille de Pâques. Après une défense de six semaines, il descendit de son inexpugnable rocher suivi de ses compagnons invaincus, revêtus de leurs armes, mais avec le serment d'être douze mois sans guerroyer contre les croisés, serment qui se confondait avec la trêve, et dont la réciprocité s'imposait à Montfort. Ils montèrent dans les champs d'asile des Pyrénées, Montségur et Castelbon.

Montfort, maître de cette porte de l'Ariège, tira

vers l'est et voulut fermer la porte de l'Aude; de Carcassonne, il remonta vers les sources de ce fleuve; il reprit quelques châteaux du Termenois reconquis par les faidits, et traita avec les maisons d'Alion, d'Aniort, de Pierre-Pertuse, et avec le vicomte de Cerdagne, Sancho N-uñez, dont il avait, pour son fils, enlevé la femme, Pétronille de Bigorre. Maître des ports de Bigorre, de Commenges, du Conserans, du Sabartès et de Cerdagne, il crut n'avoir plus rien à craindre pour Toulouse de l'insurrection exilée, qui roulait comme un tonnerre sourd derrière les Pyrénées.

CHAPITRE VII

Le cardinal Bertran. — Montfort porte la guerre vers le Rhône et les Alpes. — Il rejoint le cardinal et guerroie contre le jeune comte Ramon. — Il est repoussé de Saint-Gélis. — Il reprend Orange, Montélimart, Die et Crest.

Le pape Honorius II nomma un nouveau légat *a latere*, maître Bertran, cardinal-prêtre du titre de Saint-Jean et de Saint-Paul. Sa mission embrassait les provinces ecclésiastiques d'Embrun, Vienne, Arles, Narbonne et Auch, et les diocèses d'Albi, de Mende et du Puy en Velai. C'est le théâtre de l'hérésie et de la guerre. Le pontife écrivit aussi à l'évêque de Toulouse, Foulques, qui l'avait supplié de le décharger de son épiscopat et de son diocèse, trop étendu et trop orageux. Soit mélancolie de moine vieillissant, soit lassitude de meurtre, soit nausée du sang répandu, soit apparition vengeresse d'un million de spectres remontant du tombeau, soit pressentiment de l'insurrection imminente des vivants répondant à cette immense lamentation des morts, ce grand criminel demandait à s'ensevelir dans ses monastères de Grandselve ou de Floréja. Le pontife

romain refusa : il attacha le boucher à son abattoir, le bourreau à son pilori ; il dut aller jusqu'au bout de sa besogne tragique. Mais Honorius lui donnait des auxiliaires : il ordonnait aux maîtres et aux écoliers renommés de Paris d'aller prêcher les doctrines orthodoxes à Toulouse : germe et semence qui lèveront quinze ans plus tard, quand Grégoire IX fondera dans Toulouse ces deux institutions jumelles, l'inquisition et l'Université.

Foulques et Montfort se rendirent à la rencontre du proconsul pontifical, recommandé à tous les évêques, archevêques et chefs d'abbaye comme un homme d'un *vaste savoir* et d'une *immense vertu*. Il arriva vers la fin de février en Provence. Bertran portait la guerre du Vatican et Simon portait la bataille de Toulouse. Leur abord et leur accord se firent sur le Rhône. Montfort bondissait partout où se montrait le fantôme de Ramon VI : Ramon était apparu sur la Garonne, et Montfort avait fermé les ports des Pyrénées ; il reparaissait quelques mois après en Provence, et Simon accourait pour l'expulser du Rhône et des Alpes. Le grand proscrit semblait doué du don d'ubiquité. Cette fois, c'était une ruse de guerre : il n'apparaissait en Provence que pour attirer Montfort et découvrir Toulouse. Il augmenta bruyamment les libertés d'Avignon, de Beaucaire et de Marseille, puis se rembarqua furtivement pour Barcelone et rejoignit le camp exilé de Castelbon, prêt à passer les Pyrénées.

Avignon était la capitale provençale du jeune Ramon. Il s'intitulait : « Ramon, par la grâce de Dieu comte de Toulouse, marquis de Provence, duc

de Narbonne. » Son petit empire, tracé par le Vatican, s'étendait à l'est jusqu'aux Alpes, à l'ouest jusqu'aux Cévennes et jusqu'à l'Hérault. La ville de Saint-Gélis, berceau de sa dynastie, appela le glorieux infant. Dès qu'il fut dans ses murs, l'abbé en sortit processionnellement avec ses moines, nu-pieds, emportant le Saint-Sacrement, chantant des hymnes et lançant l'excommunication sur le peuple et l'interdit sur la cité. Montfort, incarnation de cet anathème, accourut pour châtier la noble Rhodanuse. Gérard, archevêque de Bourges, et Robert, évêque de Clermont, se joignirent à lui avec leurs pèlerins. Saint-Gélis leur ferma ses portes, les repoussa et se mit sous la protection du cardinal Bertran. Montfort recula, abattit sa colère sur Vauvert, sur Bernis, dont il fit pendre les habitants, et remonta jusqu'au Pont-Saint-Esprit pour conférer avec le légat. Bertran, bloqué dans Orange, ne put passer le fleuve qu'à Viviers, harcelé par les citoyens de Tarascon, Beaucaire, Saint-Gélis, Avignon, Marseille, qui traitaient en ennemi ce proconsul hostile au comte de Toulouse, et réfractaire aux décrets du Vatican. Après sa conférence avec le cardinal, Montfort prit et ruina le donjon de Dragonet, gouverneur provençal du jeune comte, donjon qui dominait le Rhône, et dont il fit mettre les défenseurs aux fers comme oppresseurs du fleuve et spoliateurs de ses rivages, mais en réalité comme déprédateurs des nefs et des pèlerins de la croisade.

Montfort se rendit avec *diligence* et *allégresse* à Saint-Saturnin. Il tomba aux pieds du légat et lui rendit d'*inexprimables* honneurs ; pour le séduire

le lion se faisait dragon : il n'était, disait-il, que le soldat du Saint-Siège. Il lui demanda la permission de passer le Rhône pour combattre *les ennemis de Jésus-Christ*. Bertran la lui accorda. C'était contraire au concile, contraire surtout à la volonté d'Innocent III. Pendant qu'ils délibéraient sur la prairie du Rhône, les matelots du port lancèrent contre eux une nuée de flèches dont l'une blessa le secrétaire du pape, assis auprès du légat.

Montfort et Bertran passèrent hardiment le Rhône en face des ennemis, campés sur l'autre bord. Ramon VII voulut les combattre dans le lit du fleuve; mais Dragonet, son gouverneur, (qui était un traître) retint son jeune héroïsme, et le perfide entraîna la fidélité des barons. Montfort passa superbement entre les nefs des Avignonnais et les escadrons provençaux, effarés de tant d'audace. Dès qu'il eut touché le bord, barques et chevaux se dispersèrent ; la terreur et l'horreur volaient devant la Croix ; les gibets de Bernis faisaient son avant-garde ; il ne trouva que des châteaux déserts. Il marcha sur Montélimar ; c'était la ville des Adhémard. Guitard d'Adhémar était avec Ramon VII. Il n'avait pas voulu rendre sa ville au cardinal ; mais un cousin de Guitard, partisan des croisés, l'ouvrit à Simon. Le traître eut la ville, foyer de chevalerie, de poésie et de patriotisme cathare.

Montfort reçut cent chevaliers du nord, envoi de Philippe-Auguste, et qui devaient le servir pendant six mois. Les évêques des Alpes vinrent avec leurs contingents se grouper autour du légat et du *soldat de Dieu*. Il s'élança sur les terres d'Adhémar,

comte de Valentinois : Adhémar était fils de la célèbre comtesse de Die, la Sapho tendre et pudique de la Drôme ; son frère Geoffroi était gouverneur de Ramon VII. Ils étaient très dévoués à la maison de Toulouse. Simon vint assiéger Crest, très fort et très noble château, situé, comme son nom l'indique, sur la crête d'un rocher. Il était défendu par Arnaud de Die, cousin d'Adhémar, qui repoussa les calabres et les escalades des croisés. Les évêques s'interposèrent entre les deux comtes : on négocia un mariage entre une fille de Montfort et le fils d'Adhémar ; on réconcilia aussi Adhémar avec l'évêque de Valence, Humbert de Mirabel, et le comte livra en garantie, à Humbert et à Simon, plusieurs châteaux de la Drôme. Alors, seul, Arnaud de Die rendit Crest. L'évêque de Valence fit une grande infamie, il livra Die, le noble château des Isoard. (C'est alors aussi que Dragonet se réconcilia avec Montfort et trahit le jeune comte, de quoi il sera pendu sur le champ de victoire de Bazuges....) Mais Adhémar, confident des deux Ramon, savait bien qu'il amusait Simon de Montfort et que ce vainqueur allait être précipitamment rappelé vers Toulouse. Un grand événement inattendu éclata vers les Pyrénées.

LIVRE XV

SÉZÉLIA DE FOIX, COMTESSE DE CONSERANS

CHAPITRE PREMIER

Retour du comte Ramon VI. — Il repasse les Pyrénées et descend à Saint-Lizier, capitale du Conserans. — Il confère avec les princes conjurés. — Il marche sur Toulouse et défait Joris à la Salvetat. — Il entre dans la ville par le gué du Bazacle. — Joie des Toulousains.

Ramon VI, que Montfort croyait peut-être encore en Provence, débarqua une seconde fois à Barcelone, et rejoignit le camp exilé de Castelbon. Il y trouva le comte de Commenges, son cousin, les vicomtes de Palhars et de Castelbon, qui étaient aussi deux Commenges; Sézélia[1] de Foix, comtesse de Conserans, et sa nièce, Ermessinde de Castelbon, femme de l'infant Roger-Bernard de Foix. L'héroïque Roger-Bernard, tout fumant en-

1. Cécile.

core de la défense de Montgaillard, était l'hôte et le patron de ces exilés dans les conques d'Andorre. Les croisés les disaient des Catalans enrôlés par le comte et accordés par le roi d'Aragon. Mais le jeune conquistador, à peine âgé de dix ans, n'avait pas encore pris le sceptre ni le fer de ses batailles. Ce n'étaient pas des étrangers ni des mercenaires; c'étaient de nobles barons, de magnanimes citoyens, la fleur des héros pyrénéens : les Lantar, les Montaut, les Bellissen, et Améric de Roaïx, l'hôte des comtes et le tribun de la dernière insurrection de Toulouse. Avec les héros était leur chirurgien, Roquier de Belpech, et peut-être leur ingénieur, Escot de Linas. Puis des poètes : Figueras, Pegulha, Cardinal. Les princesses Ermessinde et Sézélia de Foix accompagnaient, comme Herminie et Clorinde, la colonne chevaleresque. Le Thrasybule pyrénéen se mit en marche au son de la harpe, au chant de cette strophe célèbre, la Marseillaise du XIIe siècle : « Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Provence, votre valeur est si brillante qu'elle illumine le monde, depuis la mer de Narbonne jusqu'à Valence ! Vous ne craignez pas plus ces ivrognes du Nord que le faucon ne redoute la perdrix ! » Le poète revêtait le prince de ses titres perdus et de son héroïsme méconnu.

Le comte passa le port de Salao, ou du Vallier, cette noble et belle montagne qui coupe en deux la grande chaîne, et dont la cime porte, comme une coupe d'eau dans le ciel, un lac d'azur, source aérienne du torrent qui déchire les précipices de sa large base anfractueuse. Il suivit le cours tortueux du Gave jusqu'à Saint-Lizier, capitale du Conserans.

L'évêque avait livré naguère sa ville à Montfort; mais Roger de Commenges, fils de Sézélia et neveu du comte de Foix, y reçut Ramon VI. Il y fit halte, attendant les messages des citoyens qui l'invitaient à venir dans Toulouse. Le comte réunit le conseil des chefs; le débat eut lieu dans le palais vicomtal, qui crénelle la cime du monticule dont la ville occupe les pentes en cascade.

— Seigneurs, dit le comte, conseillez-moi. J'ai envoyé mes messagers à Toulouse, aux plus puissants et honorés barons qui m'aiment de cœur et que j'ai toujours aimés. Ils m'ont transmis leurs réponses bien scellées : ils ont livré des otages à Montfort, mais ils aiment mieux les perdre que de me voir exilé plus longtemps; ils me livreront la ville. Quel conseil me donnez-vous?

Le vieux comte de Commenges, son cousin, prit le premier la parole : — Seigneur, dit le vaillant vieillard, écoutez-moi! Si vous recouvrez Toulouse, parage et courtoisie sont restaurés. Vous nous remettez, vous et nous, en lumière! — Seigneur comte, s'écrie le jeune Roger-Bernard de Foix, si vous recouvrez Toulouse, vous tenez les clés de votre fortune. Noblesse et courtoisie les gardent. Il vaut mieux pour vous mourir là en seigneurie que d'aller plus longtemps par le monde, honni et en danger. — Oui, seigneur, croyez-le, reprend Bernard, infant de Commenges, je ne veux ni avoir ni terre ni biens, si vous n'en avez pas; mais si vous recouvrez Toulouse, il faudra la défendre de telle façon que vous ne la perdiez plus jamais, — Beau neveu, dit le comte, ainsi ferons-nous, s'il plaît à Dieu. — Seigneur comte,

reprend Roger de Conserans, allez devant, car vous n'y serez pas plutôt que j'y serai aussi. — Noble action parlée, dit Roger de Montaud; mais il faut l'achever, sans quoi ce serait honte et dommage. — Seigneur comte, dit l'abbé son frère, poussez à Toulouse; nous à vos côtés et les citoyens, c'est assez pour la défendre. — Seigneur comte, ajoute Guéraut de Caraman, vous recouvrerez Toulouse, et nous nos héritages. Nos bras la défendront et vous y serez en paix. — Et si vous y trouvez des Français, ils resteront vos prisonniers, s'écrie Hunald de Lantar. — Seigneur, dit don Améric de Roaïx, envoyez vos messagers, et que votre résolution soit transmise à Toulouse. — Ainsi, don Améric, vous approuvez aussi? — Pour Dieu! notre bien-aimé seigneur, s'écrient tous d'une seule voix, entrez donc à Toulouse! N'eussiez-vous que vos barons, pas un homme ne résistera. Sortez de votre exil, car mendier les grâces d'autrui, mieux vaut la mort ou n'être jamais né! — Barons, répond le comte, Dieu soit loué de la fidélité que je trouve dans vos cœurs d'émeraudes. Vous êtes tous désireux d'entrer dans Toulouse; vous êtes tous d'accord. Marchons donc vers la noble cité qui vient à nous. »

Ainsi s'ouvre et se termine ce parlement dans lequel le feu s'allume et la clarté resplendit[1].

Le comte monte à cheval avec ses barons. Il marche à découvert et d'un pas rapide, à travers coteaux et vallons, combes et bois ombragés. Il descend les

1. *Strophe* 182.

gracieuses et sauvages rives du Salat; il traverse la Garonne à Saint-Martori; ses chevaux foulent le sol de Caligurris, berceau de Vigilance, le réformateur. En avant de tous chevauche, avec son petit escadron, Roger-Bernard de Foix. Après lui, gonfanons déployés, trois autres Roger : Roger de Montaut, Roger d'Aspet, Roger de Conserans ; ces deux derniers sont des Commenges. En arrière vient le comte, avec le comte de Commenges, son cousin, et les barons toulousains, les Maurand, les Lantar, les Roaïch et don Améric, le chef populaire de la cité. Ils se dirigeaient sur la Salvetat quand l'avant-garde se heurta contre Joris, le chef croisé du Nébousan, qui battait l'estrade. A cette rencontre, des cris s'élèvent, des cris d'étonnement et de défi; mais Roger de Montaut s'élance, attaque, est attaqué, et les refoule de son glaive étincelant. Roger d'Aspet vole à son secours; il renverse Aimard de la Bessa, dont le cœur crève sous son tricot de fer. Roger-Bernard, les ayant entendus, arrive, gracieusement porté par son coursier arabe ; il atteint Richard de Cornados d'un tel coup qu'il fracasse son écu, déchire son haubert, et contre terre lui brise le crâne et la cervelle. Le carnage commence alors avec les autres, qui vont taillant et tranchant les adversaires de si rude façon que plusieurs demeurent dépecés et en lambeaux. Joris, à voir frapper les compagnons de Roger-Bernard s'est effrayé, et s'est enfui de la mêlée; on le talonne, mais il galope encore mieux. Le comte arrive, éperonnant son coursier; il ne trouve que des ennemis tués ou fugitifs. Le combat était fini : ce n'était qu'un choc d'avant-garde, mais

de bon augure. — Seigneur comte, c'est un signe, dit l'infant de Commenges, que nous prendrons Toulouse. — Beau neveu, répond le comte, vous n'en serez pas démenti.

Ils chevauchent tout le jour dans la vaste plaine de Muret. Le soir, ils traversent le champ de bataille; sur la nuit, ils s'arrêtent presque en face de Toulouse. Le comte envoie dans la ville ses fidèles messagers, pour dire à ses amis jurés qu'il est là hors des murs avec les faïdits. A l'aube du jour, le comte est pris de frayeur : il craint d'être reconnu; mais une brume se lève; il se cache dans un bois. Bientôt arrivent les amis :— Seigneur comte, lui dit Ugo de Joanis, Dieu soit loué! vous venez recouvrer Toulouse; l'occasion est belle; votre race est sûre d'être obéie. N'eussiez-vous que ces barons armés, c'est assez pour vaincre vos ennemis. Seulement, n'entrons pas par les ponts, nous serions découverts. — Seigneur, ajoute Ramon Bernier, vous êtes attendu comme le Saint-Esprit! » Ils partent, voilés par le brouillard. Bientôt les clochers de Toulouse apparaissent. « Alors, dit le poète, il n'y en eut pas un seul dont les yeux ne se remplissent de l'eau du cœur. » « Vierge, impératrice du ciel, dit en lui-même « chacun d'eux, rendez-moi le lieu où j'ai été élevé! « Vivant ou enseveli, j'aime mieux être là que « d'aller plus longtemps par le monde honni et per- « sécuté! » Ils traversent la Garonne au gué de Bazacle (Vadaculum). Au sortir de l'eau, ils entrent dans la prairie, bannières déployées et pennons flottants. Aussitôt que ceux de la ville ont entendu le

signal convenu, ils accourent au comte comme si c'était un ressuscité. Et quand il entre sous les portes voûtées de l'ouest, tout le peuple y arrive, grands et petits, hommes et femmes, épouses et maris. Chacun s'agenouille devant lui et lui baise les vêtements, les pieds, les jambes, les bras, les mains, avec des larmes de joie, joyeusement accueillies. C'est la joie elle-même qui revient en graine et en fleur. « Nous l'avons « maintenant, se disent-ils l'un à l'autre; nous avons « Jésus-Christ; nous avons l'étoile du matin revenue « en splendeur; nous avons notre bon et sage sei- « gneur. Parage et courtoisie étaient morts; les voilà « restaurés, vivants et florissants, et notre lignage à « jamais remonté en puissance. » Ils se sentent le cœur si vaillant et si raffermi que chacun d'eux s'arme de bâtons ou de pierres, de lances ou de dards polis, de couteaux fourbis; tous se répandent dans les rues, tailladant, tranchant, faisant boucherie des Français qu'ils peuvent atteindre, et criant : « Toulouse! Le jour est venu où sera chassé le faux seigneur, avec sa méchante race et son peuple cruel. Dieu protège enfin la droiture, et le comte, qui avait été trahi, a repris tant de cœur qu'avec peu de compagnons il a recouvré Toulouse! »

CHAPITRE II

Allégresse dans Toulouse — Angoisses de la comtesse de Montfort. — Elle envoie des messagers aux deux Gui et à Simon. — Ramon cerne et fortifie Toulouse. — Arrivée de Gui et de Guiot de Montfort. — Ils attaquent la ville et sont repoussés. — Les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Les défenseurs arrivent dans Toulouse.

CHAPITRE III

Montfort apprend le retour de Ramon VI. — Il cache cet événement à ses barons. — Il marche vers Toulouse avec le légat. — Il arrive et délibère avec les chefs. — Bataille intra-muros de Toulouse. — Montfort est vaincu. — Résolution d'investir Saint-Subra. — Le légat ordonne une prédication en France. — Arrivée du comte de Foix.

CHAPITRE IV

Le comte de Toulouse, les barons, les consuls délibèrent au petit Saint-Cernin. — Discours des comtes de Commenges, du comte de Foix, de l'infant de Foix, du légiste Me Bernard. — Ils fortifient Toulouse. — Montfort, le légat et les chefs délibèrent au Castel-Narbonnais. — Seconde bataille dans la ville. — Les Toulousains sont vainqueurs.

CHAPITRE V

A Pâques, reprise des hostilités. — Les Toulousains attaquent le camp des croisés. — Mêlée des Romans et des Français. — Pierre de Voisins perd son cheval. — Le fils du maréchal est tué. — Montfort tombe avec son palefroi — Il demande à Dieu la mort. — Les Toulousains rendent grâces au Christ. — Ils confessent leur foi religieuse et nationale. — Double siège, double défense. — Ramon VI défend la ville. — L'infant de Foix défend Saint-Cyprien.

CHAPITRE VI

Les ingénieurs Bernard Paraire et maître Garnier arment les machines et la bataille recommence. — Montfort attaque les tours du pont et le combat s'établit sur la Garonne. — Bernard de Casenac arrive, avec les barons du Périgord, au secours de Toulouse. — La veille de la Pentecôte, Simon ravage les environs et attaque les barrières. — Il reçoit le comte de Soissons et les croisés du Nord. — Le jeune comte Ramon arrive de Provence au son de tous les clairons et de toutes les cloches. — On combat de jour et de nuit sur la rivière.

CHAPITRE VII

Montfort prend la seconde tour. — Combat sur la grève de la Daurade. — Les croisés sont refoulés daus le fleuve. — Conseil des chefs au Castel-Narbonnais. — Le comte de Soissons réfute et persifle Montfort. — Am. de Créon dispute avec le légat, — Simon lance une *gâte* contre la ville qui lui oppose un *trébuchet*. — Les comtes Ramon délibèrent au Capitole. — Discours de Me Bernard. — On attaque la gâte. — On est vainqueur à Montaulieu et à Saint-Cyprien. — Désespoir de Montfort. — Gui est blessé. — Montfort est tué.

CHAPITRE VIII

Joie et triomphe dans Toulouse. — Consternation au camp des Croisés. — Le cardinal de Rome réunit les évêques et les barons en parlement au *Pavé antique.* — Ils déplorent la mort de Simon et nomment Amauri — Le légat le bénit. — Le jeune Ramon VII va recevoir le château de l'Ile. — Après avoir pleuré Simon quatre jours, les croisés attaquent la ville. — Bataille et carnage à Montaulieu. — Le légat vaincu lève le siège. — L'armée en deuil accompagne le corps de Simon à Carcassonne, où il est enseveli dans la basilique de Saint-Nazaire.

LIVRE XVI

. . . .

CHAPITRE PREMIER

Toulouse délivrée, le jeune comte reprend l'offensive. — Il reprend la Gascogne, l'Ile, Condom, Lectoure. — Il reprend l'Agénais, et les populations exterminent les croisés. — Bernard de Commenges reconquiert sa capitale et son comté, et fait mettre à mort Joris. — Le comte de Foix delivre le Lauraguais et gagne le grande bataille de Baziéges. — La Provence se soulève, et Avignon met à mort Guilhem de Baux, prince d'Orange. — La conquête de Montfort se démolit de tous côtés. — Ramonet épouse dona Sancha d'Aragon.

CHAPITRE II

Rome, instruite de la mort de Simon, pleure son champion. — Le pape ordonne aux évêques de voler ae secours d'Amauri pour venger Simon et Guilhem de Baux. — Il écrit au roi Philippe-Auguste, déplore la perte de Montfort et l'exhorte à envoyer son fils au secours d'Amauri (13 août 1218). — Il confirme Amauri dans les conquêtes de son père. — Il accorde au roi le vingtième des revenus du clergé de France pour les frais de l'armement (5 sept.). — Louis se met en marche pour le Midi. — Amauri parcourt ses domaines. — Siège de Marmande.

CHAPITRE III

Siège de Toulouse. — Dénombrement des défenseurs et des barbacanes défendues. — Après quarante-cinq jours de siège, Louis se retire précipitamment, abandonnant ses engins de guerre. — La France est vaincue après la Croisade. — Les deux Ramon ramassent leurs villes perdues et traquent les Montfort. — Gui de Bigorre est tué au siège de Castelnaudari. — Amauri perd Montréal et Termes. — Le pape exhorte les princes pyrénéens à mettre bas les armes. — Il déshérite Ramon VII. — Amauri offre ses conquêtes à Philippe-Auguste. — Mort de Ramon VI — Son caractère. — Mort du comte de Foix. — Sa gloire.

CHAPITRE IV

Ramon VII de Toulouse et Roger-Bernard de Foix achèvent la délivrance. — Le cardinal Conrad, qui succède à Bertran, convoque un concile au Puy-en-Velai. — Amauri offre de nouveau ses conquêtes à Philippe-Auguste qui les refuse une seconde fois. — Trêve entre Ramon VII et Amauri de Montfort. — Mort de Philippe-Auguste. — Le légat excite Louis VIII contre les Albigeois. — Les comtes de Toulouse et de Foix assiègent Carcassonne. — Amauri est abandonné de ses troupes. — Il quitte le Midi pour toujours. — Ramon VII et Roger-Bernard ramènent le jeune Trencabel dans Carcassonne — Fin de la guerre.

FIN.

TABLE

LIVRE VII

GAUCÉLI

LIVRE VIII

RAMON-ROGER, VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE IX

GÉRALDA DE LAVAUR

LIVRE X

RAMON-ROGER, COMTE DE FOIX

LIVRE XI

PIERRE II, ROI D'ARAGON

LIVRE XII

ERMESSINDE DE CASTELBON

LIVRE XIII

GUI CAP DE PORC

LIVRE XIV

BERNARD V, COMTE DE COMMENGES

LIVRE XV

SÉZÉLIA DE FOIX, COMTESSE DE CONSERANS

LIVRE XVI

. . . .

619-82. — Imprimerie D. Bardin et Ce, à Saint-Germain.





